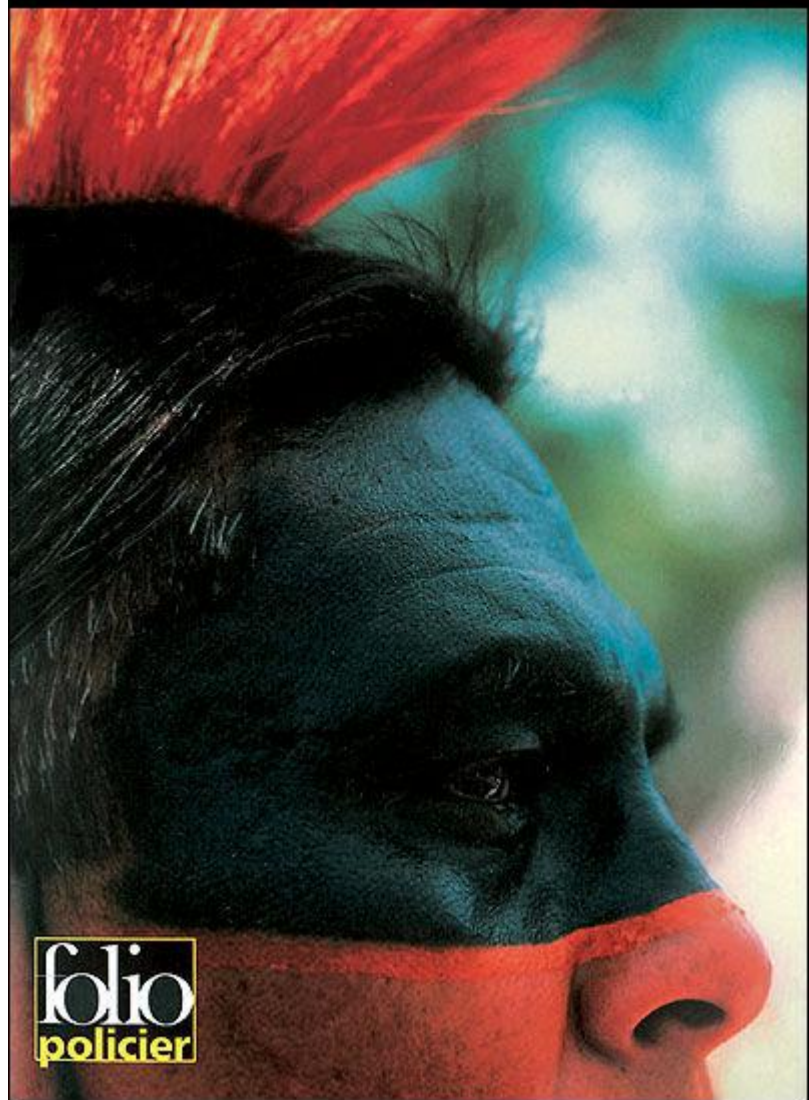


Christopher Moore

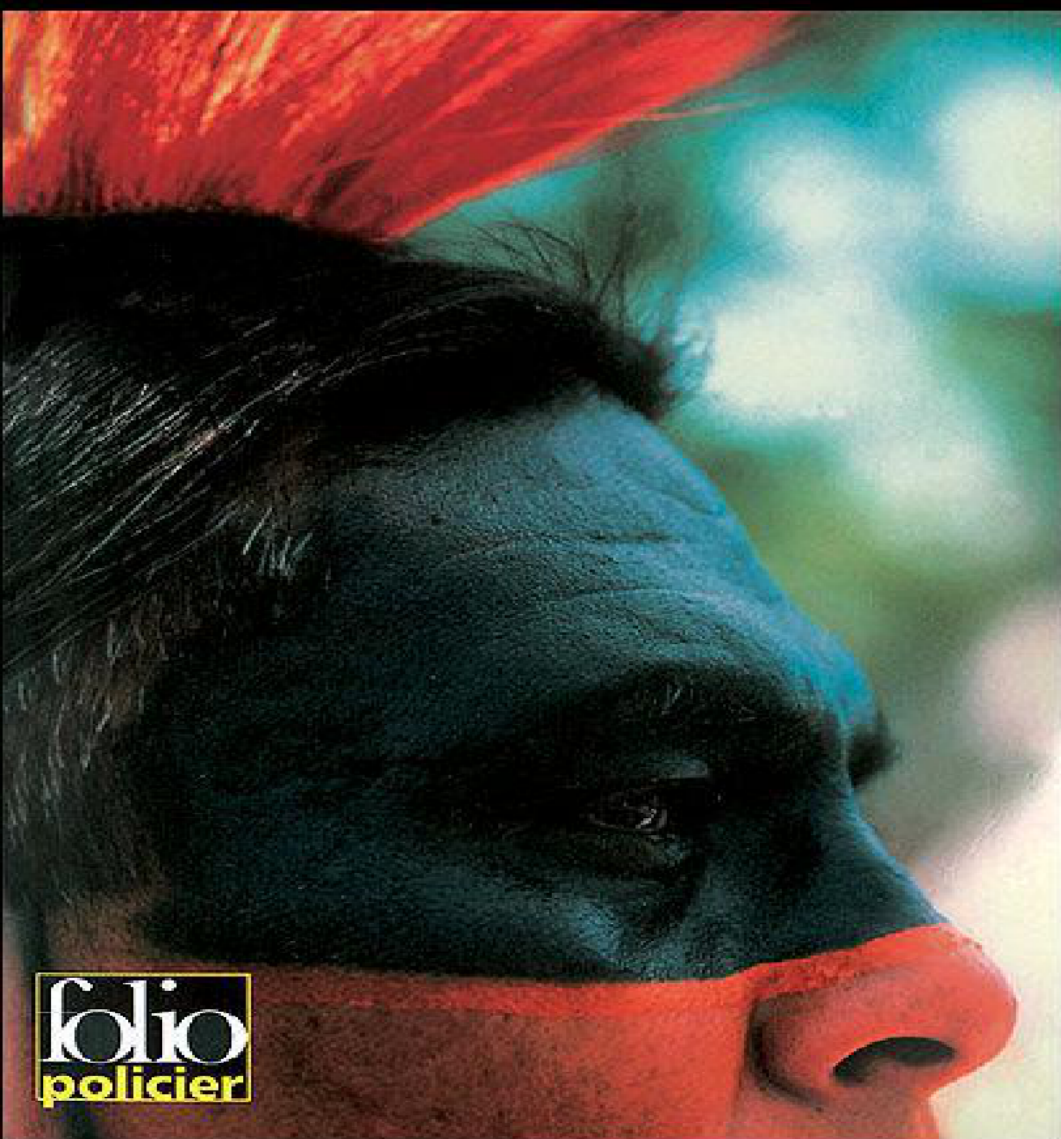
Un blues de coyote





Christopher Moore

Un blues de coyote



folio
policier

Christopher Moore

Un blues de coyote



folio
policier

Christopher Moore

UN BLUES DE COYOTE

Folio policier

Première partie

Epiphanie

Chapitre un

À chacun son destin

Samuel Hunter s'affairait comme un beau diable dans son bureau, expédiait les appels téléphoniques, vérifiait les documents que vomissaient les imprimantes, tout en vociférant des instructions à sa secrétaire.

Pendant ce temps, dehors, de la poudre magique farinait le trottoir.

Sam débutait chaque jour par cette sarabande survoltée : il fonctionnait telle une machine, jusqu'à ce qu'il parte à son premier rendez-vous ou lance le démarqueur le plus approprié sur telle ou telle affaire.

Les gens qui connaissaient Sam le jugeaient travailleur, intelligent, et même sympathique ; soit exactement l'image qu'il souhaitait offrir de lui-même. Sur le plan professionnel, il croyait en lui et ses efforts s'avéraient payants. Il savait faire preuve de suffisamment d'humilité pour ne pas décontenancer ses vis-à-vis. Grand, mince, le sourire lui sautant sans cesse aux lèvres, on le disait aussi à l'aise en costume de coupe anglaise qu'en jeans, à discuter le bout de gras avec les pêcheurs des pontons de Santa Barbara. En fait, cette aisance avec laquelle Sam fascinait son entourage constituait, pour ceux qui le pratiquaient, sa seule et unique qualité dérangement. Comment un type de cette trempe pouvait-il jouer tant de rôles à la perfection et toujours se sentir à sa place ? Quelque chose clochait. Était-il infréquentable ? Sûrement pas ! En fait, personne ne savait véritablement l'appréhender. Et c'est cela que Sam souhaitait ; persuadé qu'un débordement passionnel, d'envie ou même de colère le conduirait à sa perte. Alors, il avait gommé toutes ces sortes d'émotions de son registre personnel pour se bâtir une existence équilibrée, étale, empreinte de certitudes.

L'événement se produisit par une de ces douces journées d'automne, deux semaines après que Sam eut fêté son trente-cinquième anniversaire, soit exactement vingt ans après qu'il eut salué sa famille d'un adieu définitif.

Samuel Hunter sortait de son bureau quand, à peine sur le trottoir, il fut cloué sur place par un violent désir. Au coin de la rue, une fille, penchée en avant, chargeait ses emplettes dans le coffre d'une Datsun Z d'un autre âge. Jusqu'au trognon de la plus cachée de ses cellules, Sam ressentit une attraction à nulle autre pareille.

Plus tard il devait se rappeler tous les détails de cette apparition : le galbe des cuisses bronzées prolongeant le short de jeans coupés, une chemise si courte qu'elle dévoilait la partie inférieure des seins, une tignasse blonde attachée à la va comme je te pousse dont quelques boucles rebelles balayaient les pommettes saillantes, sans oublier d'immenses yeux noisette. Cette fille lui fit sur la libido, qui chez lui se nichait dans une partie en sommeil du cerveau, l'effet d'un interminable et jouissif solo de saxe. Puis ce solo partit, d'écho en écho, explorer les parois nasales et le fond de l'estomac où il finit par se lover comme un énorme serpent.

— Tu te la ferais bien, hein ?

La question lui arriva de par-derrrière ; une voix d'homme qui intrigua Sam, mais pas au point de détourner son regard de la fille.

— Je disais comme ça : tu la niquerais bien, pas vrai ? répéta la voix.

Choqué, Sam pivota enfin sur lui-même pour chercher l'auteur de ces paroles. La surprise lui fit effectuer un pas en arrière. Un jeune Indien, vêtu de cuir noir frangé de plumes rouges, se trouvait assis sur le trottoir près de la porte du bureau. Pendant que Sam tentait de réaliser ce qui lui arrivait, l'Indien se fendit d'un rictus, puis dégaina un long couteau de sa ceinture.

— Si t'en as envie, vas-y, fonce ! ajouta l'Indien.

Puis il lança son poignard dans le pneu avant de la Datsun. Il y eut un plonk ! immédiatement suivi d'un long pshiii ! comme l'air s'échappait du pneu.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? s'étonna la fille.

Elle referma le hayon et se déplaça vers l'avant de la voiture.

Paniqué, Sam chercha l'Indien, mais ce dernier avait disparu. Ainsi que le couteau d'ailleurs. Sam jeta un œil à travers la vitre de son propre bureau mais l'Indien ne s'y trouvait pas davantage.

— Mais c'est pas possible ! dit la fille, fixant son pneu crevé. Y a qu'à moi que ça arrive. Décidément, j'attire les emmerdements.

— De quoi parlez-vous ? demanda Sam dont la confusion atteignait son comble.

La fille se retourna et le regarda pour la première fois. Elle s'attarda sur lui avant de poursuivre :

— À chaque fois que je décroche un nouveau boulot, faut que ce genre de truc me tombe dessus... c'est qui fait que je perds ma place.

— N'exagérons rien. C'est juste un pneu crevé. J'ai vu le gars qui a fait ça. C'était un...

Sam s'arrêta de parler. L'Indien en cuir noir avait réveillé ses vieilles troupes d'être pris la main dans le sac, voire d'être mis au trou. Sam

ne voulait à aucun prix aller au-devant des ennuis. Il se ravisa :

— Ça doit être un bout de verre ou un truc comme ça. On peut pas éviter ce genre de chose, vous savez.

— Mais pourquoi voulez-vous que je roule sur un morceau de verre ?

La fille chercha Sam du regard pour qu'il lui apporte une réponse. S'il en avait eu une en magasin, de réponse, elle se serait de toute façon noyée dans les yeux de la demoiselle. Il se trouvait bien coincé. Il fit :

— Cet Indien...

— Z'avez un téléphone ? le coupa-t-elle, faudrait que j'appelle mon boulot pour les prévenir de mon retard. Parce que en plus, j'ai pas de roue de secours.

— Je peux vous déposer si vous voulez, proposa Sam, se trouvant stupidement très fier de pouvoir aligner trois mots. Je partais à un rendez-vous. Ma voiture est garée un peu plus loin.

— Vous feriez ça ? Je vais jusqu'au bout de State Street.

Sam regarda sa montre, machinalement. Cette fille, il l'aurait conduite jusqu'en Alaska si elle le lui avait demandé.

— Pas de problème, répondit-il, suivez-moi.

La fille attrapa un paquet de vêtements dans la Datsun. Sam guida sa nouvelle compagne jusqu'à sa Mercedes. Après lui avoir ouvert la porte il fit l'impossible pour ne pas regarder la fille s'asseoir dans l'habitacle. Chaque fois qu'il la fixait son cerveau ne répondait plus. Il devait faire les pires efforts pour s'activer à nouveau les neurones. Alors qu'il prenait place derrière le volant, il jeta un rapide coup d'œil aux jambes bronzées qui tranchaient sur le cuir noir du siège. Il en oublia où se trouvait le contact. Il se concentra sur le tableau de bord pour se calmer. Il ne put s'empêcher de penser qu'un accident allait forcément arriver.

— Vous croyez que les Allemands font d'aussi belles bagnoles pour se racheter de l'Holocauste ? lui demanda la fille.

— Hein ? Comment ?

Il tenta de lui jeter un œil mais préféra se concentrer sur la route.

— Non, je crois pas. Mais pourquoi demandez-vous ça ?

— J'en sais rien. Je pensais que l'Holocauste pouvait peut-être encore les emmerder. Voyez, moi, par exemple, j'ai un blouson de cuir que je ne peux plus porter parce que, quand je l'ai sur le dos, je me sens obligée de faire des kilomètres et des kilomètres pour éviter les pâturages. C'est pas que les vaches voudraient le récupérer, ce blouson, non, c'est pas ça du tout, d'ailleurs elles auraient quelques problèmes avec les fermetures éclair, non, c'est seulement que je

trouve qu'elles ont de si beaux yeux. Ça me rend malade... Vos sièges, c'est du cuir ou j'me trompe ?

— C'est du synthétique. Une nouvelle matière.

Il s'imprégnait du parfum de sa passagère, un doux mélange de jasmin et de citrus, ce qui rendait la conduite au moins aussi délicate que la poursuite de la conversation. Sam poussa la climatisation à fond.

— Ah ! fit la fille, si je pouvais avoir des yeux de génisse... avec de longs cils.

Elle rabattit le pare-soleil et se regarda dans le miroir. Puis elle se pencha en avant, quasiment sous le volant, et regarda Sam. Il lui jeta un rapide coup d'œil. La fille lui sourit. Et alors l'air refusa de circuler dans la gorge de Sam.

— Vous avez des yeux dorés. C'est pas commun chez quelqu'un à la peau mate. Vous êtes arabe ?

— Non. Je suis le résultat du mélange d'un tas de races, savez, comme une espèce de Mongolien de synthèse.

— Vous êtes le premier que je rencontre. J'ai lu que c'était de sacrés cavaliers, les Mongoliens. Quand j'étais petite, ma mère me récitait souvent ce poème : « À Xanadu, le Grand Kubilaï Khan décida de la construction du dôme des plaisirs... » j'me souviens plus du reste. Ces types-là, c'était comme les Anges de l'Enfer aujourd'hui.

— Qui c'est qui a bien pu vous raconter ça ?

— Un copain motard.

— Un copain ?

Sam était bien conscient qu'il devait coûte que coûte mettre le grappin sur une once de chose sensée à partir de laquelle il pourrait faire un rétablissement. Une misérable idée de rien du tout aurait fait l'affaire.

— Vous savez à quel endroit de la rue Upper se trouve le Mandarine Café ?... C'est là que j'travail.

— Prévenez-moi un ou deux blocs avant qu'on y soit.

Même après plus de vingt ans Sam n'était pas foutu de faire la différence entre tel ou tel quartier de Santa Barbara. Ils se ressemblaient tous : des toits de tuiles rouges et des murs blancs. La ville avait terriblement souffert du tremblement de terre de 1925. Tout avait été reconstruit dans un style mi-mauresque, mi-espagnol. Les architectes étaient allés jusqu'à décider de la teinte de blanc des façades. Aujourd'hui, la ville offrait une rare unité sans la moindre once d'originalité. Généralement, lorsque Sam reconnaissait son lieu de rendez-vous, il l'avait déjà dépassé de quelques encablures.

— C'était juste là ! fit la fille.

Sam se gara le long du trottoir.

— J'veais faire le tour du pâté de maisons, précisa-t-il.

Mais la fille ouvrit la portière de la voiture :

— Non, non, c'est bon, dit-elle, je descends ici.

— Sûrement pas ! répondit Sam qui ne voulait pas la laisser filer.

Mais la fille était déjà dehors. Elle se pencha vers lui et lui offrit sa main à serrer :

— Merci beaucoup. Je bosse jusqu'à quatre heures. J'aurai peut-être besoin d'un taxi pour retourner récupérer ma bagnole. Salut !

Sam, la main toujours tendue, la regarda s'éloigner, l'image de la naissance des seins de la fille gravée dans les prunelles.

Ses repères n'existaient plus. Il eut quelque difficulté à reprendre ses esprits et ressentit le même soulagement que l'on éprouve, quand, après avoir écrasé la pédale de frein, on réalise que l'on vient de frôler la catastrophe. Il fit sauter une cigarette hors du paquet. C'est lorsqu'il se pencha pour atteindre l'allume-cigare qu'il aperçut le sac de vêtements oublié sur la banquette arrière. Il l'attrapa, sortit de sa voiture et gagna la rue du café.

Les lourdes portes du Mandarine Café, faites d'arabesques de style pseudo-espagnol en fer forgé, ressemblaient à toutes celles des établissements du coin. L'intérieur singeait l'atmosphère des restos des années cinquante. Sam, qui ne voyait pas la fille qu'il cherchait, s'approcha de la caissière en uniforme, une femme d'un certain âge aux cheveux argentés.

— Scusez-moi, je cherche la blonde qui vient juste d'arriver. Elle a oublié ça dans ma voiture, fit-il en montrant le paquet de vêtements.

La caissière le jaugea des pieds à la tête avant qu'une expression de surprise n'éclaire son visage.

— Vous ne parlez pas de Calliope tout de même ? demanda-t-elle.

Sam, soudain mal à l'aise, vérifia qu'il n'y avait pas de chiures de mouche sur sa cravate.

— Je sais pas comment elle s'appelle. Elle avait crevé. Un pneu. J'l'ai amenée ici en voiture, c'est tout.

— Ah ? répondit la caissière, comme soulagée. Vous n'êtes pas du tout son type, savez ? Elle a dû aller se changer. Mais j'crois que, sans ce que vous tenez, elle n'ira pas loin, fit la vieille femme en prenant le paquet de vêtements des mains de Sam.

— Vous voulez lui parler ? ajouta-t-elle.

— Non ! non ! Vaut mieux la laisser travailler.

— Ça, c'est pas un problème, savez ? Y a déjà un type qui l'attend, répondit la vieille caissière en tournant le regard vers l'extrémité du

comptoir.

Sam tourna aussi le regard. Un Indien, assis, tirait sur sa cigarette. Entre deux bouffées, il soufflait la fumée vers chacun des quatre points cardinaux. Il leva les yeux vers Sam et lui sourit largement. Sam rebroussa chemin vers la sortie, manqua une marche et se rattrapa de justesse à la barrière métallique qui bordait le trottoir.

Il s'y appuya avec la sensation d'avoir pris un direct en pleine figure. Il se secoua la tête, essaya de rassembler ses idées et de comprendre ce qui se passait autour de lui. L'Indien. La fille. Faisaient-ils partie du même complot ? Comment l'un et l'autre pouvaient-ils savoir qui il était réellement ? Comment l'Indien avait-il pu arriver si vite au café ? S'ils savaient au sujet du meurtre, s'ils s'apprêtaient à le faire chanter, pourquoi s'y prenaient-ils de façon si sournoise ?

Comme il remontait dans sa Mercedes, il tenta de chasser les mauvais pressentiments qui l'envahissaient. Concrètement, ne venait-il pas, en la dépannant, de faire la connaissance de la plus belle fille de la planète ? Ne devait-il pas la revoir très bientôt ? De quelle meilleure première impression aurait-il pu rêver ? Quant à l'Indien, oh ! ce ne devait être qu'une bizarre coïncidence. Allez ! La vie était belle, pas vrai ?

Il mit le contact. Ce n'est qu'en engageant la première qu'il réalisa qu'il ignorait où il devait aller. En quittant son bureau il devait bien se rendre à un rendez-vous, non ? Il fit le tour du quartier. La mémoire ne lui revenait toujours pas. Il se décida à appeler le bureau sur son téléphone cellulaire. Pendant que le numéro se composait automatiquement Sam comprit la raison de son émoi : l'Indien avait aussi les yeux dorés !

Sa secrétaire lui rafraîchit la mémoire. Il ne l'entendit qu'à demi car en même temps, tel un vaisseau fantôme, vingt années de sa vie, faites de reniements et de renoncements divers, lui traversaient l'esprit. Il eut peur et se sentit abandonné.

Chapitre 2

La potion alcoolisée du Montana

Montana, pays des Indiens Crow

La vieille diesel Cutlass jaune pisseux, qui s'appelait Précède Le Nuage Noir, déboula à toute vitesse sur le parking de gravier de la station-service Wiley, sur la nationale 90, à la sortie de la réserve Crow. À elle seule, l'Oldsmobile rafistolée venait de secouer de sa friskette torpeur matinale la vallée de la Little Big Horn tout entière. Précède Le Nuage Noir stoppa, toussa, cracha et s'enveloppa elle-même dans son brouillard de gaz d'échappement. Quand ce dernier se fut volatilisé telle une éclipse derrière le rideau de frênes et de peupliers aux feuilles jaunies qui longeait la rivière, Adeline Mangetou apparut... en train de tortiller le bout de fil de fer qui maintenait fermée la portière du conducteur.

Adeline portait un énorme anorak rose bonbon par-dessus une épaisse chemise de flanelle et une salopette de travail qui lui donnait une allure de Bibendum sous sa chevelure de jais. Alors que la voiture qui refusait d'agoniser émettait encore quelques borborygmes de refroidissement intempestifs, Adeline alluma une Salem 100, tira une longue bouffée et expédia un grand coup de Reebok rouge vif dans le pare-chocs de Précède Le Nuage Noir.

« Mais vas-tu pas fermer ta gueule ? » fit Adeline.

Obéissante, la voiture obtempéra. Alors Adeline flatta gentiment la carrosserie. Cette guimbarde avait indirectement été à l'origine de son boulot, de son mariage et de la naissance de ses six enfants. Alors forcément, Adeline ne pouvait pas très longtemps se montrer désagréable avec le tas de ferraille.

En gagnant l'arrière de la station pour en ouvrir la porte de service, Adeline remarqua une forme allongée dans l'herbe à bison, une forme humaine elle-même recouverte de givre.

« S'il est crevé, se dit-elle, ça peut attendre que j'aie fait du café. S'il est pas crevé, il en voudra sûrement. Dans les deux cas, faut que j'en fasse. »

Entrée dans le magasin, elle alluma toutes les lumières, mit la cafetière en route et alla ouvrir la porte de la laverie automatique. Ce bâtiment de parpaings était l'un des nombreux éléments du complexe autoroutier également composé d'un motel de huit chambres. Adeline

revint vers le corps qui n'avait pas bougé d'un pouce. S'il n'y avait pas eu cette gelée blanche, sûr que le père Wiley serait allé poser des pièges à écureuils et qu'il aurait en même temps réglé le problème de ce corps vautré dans l'herbe. Et comme depuis quinze ans, il en aurait profité pour maudire le tas de ferraille qu'Adeline osait encore appeler automobile.

C'était lui, Wiley, un Blanc, qui avait donné son surnom à la vieille Cutlass. Les Crows n'avaient pas pour habitude de baptiser les voitures ou les animaux. Wiley avait donc encore raté l'occasion de se rapprocher des Indiens qu'il exploitait et qui le faisaient vivre. Mais pour goûter une paix matinale, il valait peut-être mieux, pensa Adeline, avoir à s'occuper seule d'un corps trouvé dans la nature.

Quand le café fut passé, elle en emplit deux grandes tasses de polystyrène dans lesquelles elle versa beaucoup de sucre. Le corps portait de longues nattes. Assurément, c'était un Indien qui, s'il respirait encore, boirait son café sucré. S'il était mort, Adeline se faisait fort de vider la tasse qu'elle lui avait préparée.

Autrefois, du temps où il y avait encore des bisons sauvages, un prophète Cheyenne, du nom de Médecine Douce, avait eu la vision d'hommes barbus et moustachus, utilisateurs d'un sable blanc qui deviendrait un véritable poison pour les Indiens. La prophétie s'était hélas réalisée. Le sable blanc n'était autre que du sucre et Adeline maudissait les Blancs de lui avoir fait découvrir la substance qui l'avait conduite à afficher un bon quintal sur la bascule.

Elle empoigna les tasses, ouvrit la porte d'un déhanchement de postérieur et déambula jusqu'au corps inerte. Le type était face contre terre, sa veste et ses pantalons de denim recouverts de cristaux bleutés. Adeline lui envoya un coup de pied dans les côtes :

— Es-tu congelé ? demanda-t-elle.

— Non, répondit le corps.

Comme il parlait avec la bouche contre terre, un peu de poussière accompagna la condensation.

— T'es blessé ?

— Non.

Un autre nuage de poussière monta du sol.

— T'es soûl alors ? demanda Adeline.

— Ouais.

— Un café. Ça te dirait ?

Adeline posa la tasse près de la tête du type. Quand le corps roula sur lui-même elle reconnut Pokey le menteur.

Craquant de partout comme un vieux gréement, Pokey entreprit de s'asseoir. Il voulut prendre la tasse de café mais sa main gelée refusa

de s'exécuter. Adeline lui tendit la tasse.

— J'ai bien cru qu't'étais mort, Pokey.

— Ç'a bien failli. Mais je me suis offert une belle apparition.

Comme il portait le café à sa bouche, à cause des tremblements, il dut, pour boire correctement, appuyer le bord de la tasse contre sa lèvre.

— T'sais, j'suis déjà mort deux fois... avant, dit-il.

Adeline fit celle qui n'avait rien entendu et lui montra une de ses tresses qui trempait dans le café. Pokey retira la mèche et essuya les gouttes sur sa veste.

— Il est bon ton café, dit-il enfin.

Adeline prit une cigarette dans son paquet et la lui offrit.

— Merci, répondit Pokey. Tu sais qu'il faut prier quand on a eu une apparition ?

Adeline lui tendit du feu avec son briquet Bic.

— J'suis devenue chrétienne, dit-elle.

Elle espérait qu'il n'utiliserait pas la cigarette qu'elle venait de lui offrir comme support pour sa prière. Elle ne s'était que très récemment convertie et les coutumes ancestrales la mettaient encore mal à l'aise. De toute façon, au sujet de son apparition comme pour tout le reste, Pokey mentait comme un arracheur de dents. Et à ce propos, il ne lui en restait plus qu'une seule et unique. De dent.

Pokey toisa Adeline du coin de l'œil et lui sourit. Il ne priait pas.

— En rêve, j'ai vu le fils de mon frère Frank, t'sais bien, le gamin qu'avait balancé le flic par-d'ssus le parapet du barrage ? Le même avec les yeux jaunes ? Tu t'en souviens pas ?

Adeline hocha la tête. Elle aurait souhaité avoir oublié cette histoire.

— Tu devrais consulter un homme-médecine, suggéra-t-elle.

— Mais je suis un homme-médecine ! répliqua Pokey. C'est juste le fait que personne ne me croit. J'ai besoin de personne pour m'aider à décoder mes apparitions. J'ai vu le gamin et Vieux Bonhomme Coyote, et y avait une ombre qui les entourait, une ombre qui ressemblait à la Mort.

— Faut que j'aille bosser maintenant, dit Adeline.

— Ben moi, faut que je mette la main sur ce gamin et que je le prévienne, fit Pokey.

— Ce gosse, ça fait plus de vingt ans qu'il est parti. Il est sans doute mort. T'as juste fait un cauchemar, c'est tout.

Adeline savait que pour rien au monde elle ne devait accorder le moindre crédit aux divagations de ce foutu hâbleur de Pokey. Mais c'était plus fort qu'elle.

— Tu crois pas à la magie, alors ? fit Pokey.

— Y a M'sieur Wiley qui va pas tarder à arriver. Faut qu'j'aille ouvrir le magasin, répéta Adeline avant de tourner les talons.

— Hey ? Ce serait-y pas une chouette-effraie qu'on entend là ? lui cria Pokey.

Adeline en lâcha sa tasse de café, tomba à genoux et, de trouille bleue, leva les yeux au ciel. Dans la tradition des anciens, la chouette-effraie constituait le pire des présages. L'entendre ou la voir, c'était comme rencontrer sa propre fin au coin d'un bois. Adeline en fut toute retournée.

Pokey rigola :

— Non, à la réflexion, ça devait être un faucon.

Adeline récupéra un instant et pénétra à nouveau dans le magasin, priant Dieu et tous les saints de pardonner à ce pauvre Pokey. Elle ajouta que ce ne serait pas plus mal si Jésus trouvait le temps de débarrasser Pokey de ses tourments.

Chapitre 3

La machine rigolote à rafraîchir la mémoire

Santa Barbara

Après que sa secrétaire lui eut rappelé l'adresse de son rendez-vous, Sam raccrocha son portable et entra les données dans son système de navigation électronique. Il avait fait installer ce dispositif sur la Mercedes de façon à toujours savoir où il se trouvait. Et où qu'il se trouvât, il demeurerait joignable. En plus du téléphone cellulaire, il portait en permanence un beeper connecté à un satellite. Où qu'il fût dans le monde on pouvait le prévenir. À la maison et au bureau il disposait d'ordinateurs, y compris d'un portable de la taille d'une boîte d'allumettes qu'un modem connectait aux bases de données les plus improbables comme celles sur les statistiques démographiques ou les dernières coupures de presse concernant ses clients. Chez lui, nuit et jour, trois téléviseurs câblés le tenaient au fait de la météo, des derniers événements sportifs ou autres et déversaient leur lot d'émissions insipides, histoire de combler ses moments de loisir et de lui apprendre ce qui était à la mode, ce qui ne l'était déjà plus. Afin d'être en complète osmose relationnelle avec ses éventuels futurs clients, Sam utilisait toutes les informations qu'il pouvait glaner à leur sujet.

L'image d'Épinal du représentant d'autrefois, fondée sur la brillance de chaussures dans laquelle se reflétait le sourire commercial de celui qui les portait, avait fait place à celle, multiforme, du requin-tigre traquant sa proie. Sam, qui depuis fort longtemps avait su enterrer ce qu'il avait été, était devenu un excellent vendeur.

Si certains de ses gadgets le reliaient constamment au reste du monde, d'autres l'isolaient de l'appétit de son prochain. Pendant que de leur côté la climatisation maintenait une fraîcheur programmée et que la chaîne s'occupait d'adoucir l'ambiance, les systèmes d'alarmes de sa voiture et de son appartement tenaient les voleurs à l'écart. Dans la chambre d'amis, une monstrueuse machine noire simulait les mouvements de la course à pied, du ski de fond, de l'escalade et de la natation, tout en contrôlant la pression sanguine et les battements cardiaques ; toutes fonctions baignées par un fond sonore artificiel de

vagues léchant le sable de la plage, chargé par ailleurs d'activer les ondes cérébrales. Du même coup, ce dispositif évitait à Sam d'avoir à se déplacer pour aller pratiquer une quelconque activité sportive, les jambes dans le plâtre et la noyade. Dès qu'il pénétrait dans sa voiture l'airbag lui offrait sa protection ; ce que s'échinait également à faire le préservatif lorsque Sam pénétrait une femme. (Il rencontrait des femmes malignes qui lui faisaient croire que pour le même prix elles s'offraient un businessman et un séducteur.) Mais Sam échouait lamentablement dans la fidélisation de ses conquêtes. Elles lui reconnaissaient un certain charme mais trouvaient qu'il lui manquait un petit quelque chose. Cependant, pour 4 \$ 95 la minute, il lui restait la solution d'appeler une fille qui le comblait de mots gentils. Parfois, chez le coiffeur, engoncé dans le fauteuil, délaissant peu à peu sa panoplie de gadgets et retrouvant sa véritable personnalité, Sam ressentait un agréable et curieux frisson lorsque le figaro de service lui massait la base du cou.

— J'ai rendez-vous avec M. Cable, dit Sam en s'adressant à une pulpeuse secrétaire entre deux âges. Sam Hunter, ajouta-t-il, des assurances Aaron et Compagnie.

— Jim vous attend, répondit la femme.

Sam apprécia qu'elle appelât son patron par son prénom ; ce qui confortait ses informations sur l'homme qu'il allait rencontrer. À l'aide de ses moyens de renseignements informatiques Sam avait appris que James Cable était l'un des deux principaux actionnaires de Motion Marine, une énorme entreprise qui fabriquait des scaphandres. Cable lui-même était un ancien soudeur sous-marin de la région de Santa Barbara. Avec l'aide de son associé, un ingénieur du nom de Frank Cochran, il avait mis au point un masque de plongée révolutionnaire, en fibre de verre et doté d'un système de communication radio avec la surface qui prenait également en compte la régulation des gaz à haute pression expectorés par son utilisateur. Cable et Cochran, en moins d'un an, étaient devenus milliardaires. Aujourd'hui, dix ans plus tard, ils envisageaient d'ouvrir l'entreprise à la quotation boursière. Mais Cochran voulait s'assurer que, dans l'hypothèse où l'un des deux principaux actionnaires vînt à disparaître, le survivant pourrait garder le contrôle de l'entreprise. Sam souhaitait donc lui faire souscrire une police d'assurance garantissant le rachat des parts du défunt.

Ce type de contrat n'avait rien d'extraordinaire et Sam avait déjà traité des dizaines de dossiers similaires. Cochran, avec sa rigueur mathématique, son amour des choses ordonnées, n'avait posé aucune difficulté pour se laisser embobiner. Face à un ingénieur, Sam débballait des faits, des chiffres, des cas de figure. À la fin de la démonstration, l'interlocuteur ne trouvait plus qu'une seule chose à dire : « Je signe où ça ? » Si les mathématiciens, les chercheurs, étaient

des gens prévisibles, intelligents, mais faciles à convaincre, Sam savait qu'avec l'ancien plongeur, ce serait une autre paire de manches.

Cable colportait une réputation de risque-tout. De plus, c'était un joueur invétéré. Tout individu qui a passé dix ans de sa vie à respirer de l'hélium et à travailler dangereusement à des centaines de mètres sous la surface de l'eau finit par entretenir de singulières relations avec le risque. Et c'était justement de risque que Sam venait l'entretenir.

Chez la plupart des individus, la peur est très facile à localiser. Ce n'est pas de mourir qui motive l'empressement des gens à contracter une police d'assurance ; c'est de mourir mal préparé. Si Sam faisait correctement son boulot, ses clients, après avoir apposé leur signature au bas du contrat, avaient alors le sentiment de pouvoir narguer le destin. Si Sam entendait parler de morts prématurées, il lui était aussi arrivé d'entendre parler de morts survenues « à terme ». On ne pouvait empêcher les gens de s'inventer de nouvelles superstitions, et comme toutes les croyances infondées, celles-ci reposaient sur les tours que pouvait leur jouer l'ironie du sort. Les gens citaient toujours en exemples le ticket de loterie qu'ils avaient égaré, et qui naturellement était gagnant, ou l'une des rares fois où ils étaient sortis sans leur permis et où, forcément, ils s'étaient fait arrêter pour excès de vitesse. En toute logique, quand Sam leur mettait sous le nez un ticket de loterie gagnant à tous les coups – dès qu'ils seraient morts ! – les clients trouvaient tout naturel de l'acheter. C'était le message tacite que Sam s'échinait à faire passer avec chacun de ses baratins.

Il franchit la porte du bureau de Cable avec l'impression peu commune de ne pas s'y être préparé. Était-ce la fille qui l'avait perturbé à ce point ? Ou bien l'Indien ?

Cable, grand type coiffé à la Yul Brynner et taillé comme un sprinter, se tenait debout derrière son bureau fait dans ce qui avait dû être un dinghy. Il tendit la main à Sam.

— Jim Cable. Frank m'a prévenu de votre visite. Franchement, entre nous, je n'ai pas une très bonne impression de tout ce bazar d'assurance.

— Sam Hunter. Puis-je m'asseoir ? Je serai bref, rassurez-vous.

Tout cela partait plutôt mal.

Cable fit signe à Sam de prendre place face à lui. Mais Sam demeura debout. Il ne voulait pas que le bureau constitue une barrière entre eux deux, voire une barricade derrière laquelle Cable aurait pu se réfugier.

— Ça vous gêne si je m'installe à vos côtés ? J'ai des documents à vous montrer. Ce sera plus pratique.

— Qu'est-ce qui vous empêche de les poser devant moi ?

— Ce ne sont pas des papiers, monsieur Cable. C'sont des documents que j'ai dans mon portable, et pour vous les montrer, cela nécessite ma présence à vos côtés. Vous me suivez ?

— O. K.

Cable déplaça son fauteuil sur le côté de son bureau de manière à faire de la place pour celui de son visiteur. Sam ouvrit son portable.

— Bon ! monsieur Cable, il ne manque que les conclusions d'un bilan de santé pour vous et Frank et le dossier sera ficelé.

— Comme vous y allez ! s'exclama Cable, en levant les poings. Faudrait d'abord que lui et moi tombions d'accord à ce sujet.

— Ah ? fit Sam, Frank m'avait laissé entendre que vous étiez d'accord... qu'aujourd'hui il ne s'agirait plus que d'une simple formalité afin que je vous instruisse du montant des primes et des avantages de la police.

— Parce qu'il y a des avantages ?

— C'est pour cela que je suis venu, mentit Sam, pour vous en donner le détail.

— Le problème, cher monsieur Hunter, c'est que Frank et moi ne sommes jamais entrés dans les détails au sujet de ce contrat. C'est pour cela que je pense que l'enfant se présente plutôt mal. Vous me suivez ?

Il était temps pour Sam de faire diversion. Il se lança dans sa démonstration avec la voracité d'un pit-bull de concours. Chacune de ses phrases se trouvait immédiatement relayée par une projection, un graphique, une courbe, etc., qui défilaient à toute vitesse sur l'écran du portable. Chaque cinq secondes, un message quasi subliminal traversait l'écran. Le message disait : soyez malin, achetez ! C'est Sam lui-même qui en avait rédigé le texte. Suivant la personnalité de chaque client, il lui était possible de modifier le contenu du message : Soyez sexy ! Restez branché ! Devenez grand et mince ! Mais le message préféré de Sam demeurerait sans aucun doute : Devenez Dieu lui-même ! L'idée avait germé dans son esprit après qu'il eut regardé une pub à la télé montrant six quintaux de muscles qui impressionnaient les filles allongées sur la plage grâce à la boîte de bière qu'ils tenaient à la main. POUR DEVENIR UN ÉTALON, BUVEZ LÉGER !

Sam mit un terme à sa démonstration. Il s'arrêta de parler d'un coup, conscient d'avoir oublié quelque chose. Il attendit, laissant le silence agir jusqu'à en devenir insupportable, jusqu'à ce que la conversation vienne s'affaler sur le bureau comme un rat mort, jusqu'à ce que l'ancien plongeur tire lui-même les conclusions qui s'imposaient. Le premier des deux qui parlerait perdrait la partie. Sam sentit que Cable avait aussi compris la règle du jeu.

Finalement, ce fut Cable qui finit par dire :

— C'est un sacré foutu de portable que vous avez-là, m'sieur Hunter ! Y serait pas à vendre, des fois ?

Sam tomba des nues :

— Mais au sujet de la police... que comptez-vous faire ?

— C'est pas une bonne idée, cette police. Par contre, votre ordinateur m'intéresse. J crois que j'ferais une sacrée affaire en vous l'achetant.

— Comment ça une sacrée affaire ? demanda Sam.

Il pensa qu'il lui faudrait modifier son message en : SOYEZ MALIN, ACHETEZ CETTE POLICE D'ASSURANCE !

Il poursuivit :

— Jim ! Vous pouvez trouvez des ordinateurs comme celui-là dans n'importe quel magasin. Mais pour en revenir à ce contrat d'assurance, jamais plus il ne sera aussi en adéquation avec l'instant présent. Vous ne serez plus jamais aussi jeune qu'aujourd'hui, en aussi bonne santé, la prime ne sera jamais aussi modique et les avantages fiscaux aussi conséquents.

— Mais j'en ai pas besoin de vot'truc ! Ma famille s'occupe de tout. Et je me fous comme de l'an quarante de ce qu'arrivera après ma mort. Si Frank souhaite contracter une police de son côté, qu'il le fasse. J'irai passer le bilan de santé. Mais je vais sûrement pas parier contre moi-même de cette façon !

Le sort en était jeté. Cable n'avait pas eu peur et Sam demeurait totalement impuissant. Il avait lu dans les journaux que Cable s'était tiré par miracle de plusieurs accidents de plongée. Même qu'une fois, au retour d'une mission sur une plate-forme de forage, il était sorti indemne d'un accident d'hélicoptère tombé en pleine mer. Si ce type avait su narguer la mort jusqu'à maintenant, Sam serait bien incapable de faire apparaître à Cable le spectre de la Faux dans le miroir de sa salle de bains. Il était temps de se retirer et de négocier la moitié du contrat avec Cochran.

Sam se leva et referma son portable :

— O. K. Jim. Je verrai Frank pour les modalités spécifiques de la police et vous prendrai le rendez-vous pour le bilan de santé.

Ils se serrèrent la main. Sam quitta le bureau en essayant d'analyser là où il s'était planté dans sa démonstration. Sans cesse, le facteur peur revenait sur le tapis. Pourquoi n'avait-il pu trouver la faille dans l'armure de Cable ? Fallait-il mettre cela sur le compte des événements de la matinée ? Il s'était pourtant entouré de toutes les précautions d'usage pour faire sa démonstration. Mais à bien y réfléchir, pour se protéger de quoi ou de qui ? Et dire que juste avant l'affaire se

présentait au mieux, réglée comme du papier à musique !

En prenant place dans sa Mercedes, il remarqua une petite plume rouge posée sur le siège. Il la balaya du plat de la main et referma la porte. Sur le chemin du retour il poussa la climatisation à fond. Malgré cela, quand il arriva à son bureau sa chemise était bonne à essorer.

Chapitre 4

Les tranches de vie sont nos mentors

Santa Barbara

Nous connaissons tous de ces moments ou de ces jours, où, sans aucune explication, notre perception des choses se transcende, où le banal rejoint le sublime. Sam Hunter s'apprêtait à connaître de tels instants.

Tout avait débuté avec l'apparition de la fille et le désir qu'elle avait su éveiller en lui. Puis l'intervention de l'Indien l'avait tellement désarçonné qu'il accordait maintenant à chaque chose une attention quasi maladive. En entrant dans son bureau, il s'attarda à espionner Gabrielle Snow, sa secrétaire. Il réalisa combien elle pouvait être moche.

Il y a celles qui, peu gâtées par la nature, savent néanmoins développer la beauté de l'esprit et ainsi gommer leurs défauts. Elles finissent par se marier. Et par amour s'il vous plaît ! Incroyablement fidèles, elles élèvent des nuées d'enfants toujours prompts à rigoler et lambins à réfléchir. Mais Gabrielle n'était pas du lot. Eût-elle été la plus jolie des filles qu'elle n'eût rien eu d'intéressant à présenter à part être efficace au téléphone. Sam la gardait parce qu'elle était si moche que certains clients, préférant abréger le supplice, signaient leur contrat pour quitter le bureau au plus vite.

Il l'avait recrutée trois ans plus tôt suite à une candidature spontanée qu'elle lui avait adressée. Gabrielle était surdiplômée pour le travail qu'on exigeait d'elle et Sam s'était toujours demandé pourquoi elle avait accepté ce job. Pendant trois ans Sam avait papillonné autour d'elle sans jamais la regarder. Mais aujourd'hui que tout allait de travers, la repoussante laideur de sa secrétaire l'entraînait à avoir une âme de poète. *Que pouvait-on bien faire rimer avec Gabrielle ?*

Elle lui dit :

— Monsieur Hunter, M. Aaron souhaite vous voir tout de suite. C'est très urgent.

— Gabrielle. Vous êtes ici depuis trois ans. Vous savez, vous

pourriez m'appeler par mon prénom.

Sam cherchait toujours une rime : Salmonelle ?

— Ça me touche beaucoup, monsieur Hunter, mais je préfère ne pas mélanger les genres. Je m'excuse d'insister mais M. Aaron souhaite vous voir dès maintenant.

Gabrielle lut le message qui traînait sur son bureau :

— Il a dit : « Dites-lui qu'il se remue le cul de venir me voir dès son retour ou j'l'encule à sec comme un rat mort. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Sam.

— Je présume, Monsieur, que M. Aaron est extrêmement pressé de vous voir.

— J'avais deviné, répondit Sam. Ce que je saisis mal c'est l'expression « je l'encule à sec comme un rat mort ». Que pensez-vous qu'il voulût dire par là, Gabrielle ?

*« Gabrielle, Gabrielle,
Aussi bandante qu'une salmonelle. »*

— Franchement Monsieur, je ne vois pas. Vous devriez lui demander.

— Ça, c'est pas bête ! répliqua Sam.

Il gagna le couloir qui conduisait au bureau d'Aaron tout en composant la suite de son poème.

« Je ne serais pas plus surpris que cela Si chacun te prenait pour un rat. »

Aaron Aaron n'était pas le véritable nom d'Aaron. Il avait choisi celui-là pour figurer en tête de la liste dans les pages jaunes. Sam n'avait jamais osé demander à Aaron son véritable nom. À quoi bon ? Après tout, Sam Hunter n'était pas non plus son vrai nom, alors ? Et sur un plan alphabétique nettement moins pratique.

Julia, une ancienne danseuse, ex-mannequin, ex-actrice, ma foi encore très présentable, qui considérait les coiffeurs comme des génies, servait de secrétaire à Aaron. Elle accueillit Sam avec un sourire qui avait dû faire la fortune des orthodontistes et des fabricants de résine synthétique de toute la Basse-Californie :

— Salut Sam. Qu'est-ce que vous lui avez fait à Aaron ? Il est pas à prendre avec des pincettes.

— Comment ça, « fait » ?

— Oui, au sujet du dossier de la Motion Marine. Ils ont appelé y a pas cinq minutes et il s'est mis en rogne juste après.

— Mais j'ai rien fait du tout, répondit Sam.

Il allait pénétrer dans le bureau d'Aaron quand il demanda à Julia :

— Hey ! Julia. 'Savez ce que ça veut dire enculer à sec comme un rat mort ?

— Non, pas vraiment. Aaron a dit ça parce que vous lui avez gâché le moment où il venait juste de recevoir sa nouvelle tête.

— Il a une nouvelle tête ? Qu'est-ce que c'est que c't'histoire ?

— Le sanglier qu'il a abattu l'année dernière. Il l'a fait empailler et le taxidermiste l'a livré ce matin.

— Ah ? Merci Julia. Je ferai attention.

— Bonne chance !

Julia sourit et tint la pose le temps nécessaire pour s'admirer dans le miroir de poche placé sur son bureau.

Pénétrer dans le bureau d'Aaron vous ramenait un bon siècle en arrière dans un club de gentlemen chasseurs : lambrissés de noyer, les murs s'ornaient de dizaines de trophées et de gravures de canards sauvages. Des fauteuils entièrement recouverts de cuir fauve entouraient un bureau de merisier libre de tout objet. Sam nota d'emblée la tête de sanglier.

— Magnifique, Aaron ! Cette tête est vraiment splendide.

Sam se tint un moment, bras tendus, face au trophée.

— Quel morceau ! ajouta-t-il.

Une fraction de seconde, juste histoire de titiller le secret penchant d'Aaron pour saint Hubert et la religion catholique tout entière, l'idée de tomber à genoux lui traversa l'esprit. Il y renonça de peur de paraître par trop hypocrite.

Court en jambes, chauve, flirtant avec la cinquantaine, les joues striées de veines que l'alcool faisait saillir, Aaron fit pivoter son immense fauteuil directorial et posa l'exemplaire de Vogue qu'il était en train de feuilleter. Aaron se foutait de la mode, c'était plutôt les mannequins qui l'intéressaient. À maintes reprises, pendant des après-midi entiers, Sam avait dû s'infuser ses lamentations de ne pouvoir s'offrir une femme superbement carrossée :

— Tu peux me dire comment j'aurais pu deviner que Katie deviendrait une grosse truie ? Et que de mon côté je réussirais dans les affaires ? Tu peux m'le dire ? J'avais à peine vingt ans quand je l'ai épousée. J'étais persuadé que de pouvoir baiser à un rythme de croisière me suffirait amplement. Tu sais ce qu'y'm'faudrait ? Une gonzesse pour aller avec ma Jag ! Pas un veau comme Katie qu'est tout juste bonne à se trimballer en jeep.

Généralement, à ce stade de la conversation, il montrait un top model dans un magazine de luxe :

— Tu te rends compte si je pouvais me balader avec une nana comme celle-là pendue à mon bras...

— Laisse-moi te dire qu'elle t'enverrait vite fait chez le chirurgien esthétique.

— Vas-y ! C'est ça ! Enfonce bien le clou ! T'as aucune idée de ce qu'un type comme moi peut endurer, de ce que ça lui coûte d'être légèrement différent. Forcément, toi, t'as tout ce qu'y faut.

— Arrête d'exagérer, Aaron, tu veux ? Et puis, t'as pas entendu ce qu'ils disent à la télé ? Il paraît que baiser, ça tue !

— C'est ça ! Achève ce qu'il me reste de rêve. Tu sais, avant, j'attendais la partie de jambes en l'air parce que pendant un quart d'heure je ne pensais plus ni aux impôts, ni à la mort.

— Si avant de t'y mettre tu penses vraiment aux impôts et à la mort, tu peux faire durer une bonne demi-heure...

— C'est ça que je voulais dire. Katie n'est pas foutue de me faire oublier les soucis. Et je suis sûr que t'as pas idée de ce qu'un type comme moi paye comme impôts ?

La question refaisait surface à chacune de leurs conversations. Ils travaillaient ensemble depuis vingt ans et Aaron continuait de traiter Sam comme s'il était encore en culotte courte.

— Je sais très exactement ce qu'un type comme toi devrait payer : à peu près dix fois ce que tu payes réellement !

— Et tu crois pas qu'un truc pareil peut me miner le moral ? Imagine que je sois l'objet d'un contrôle fiscal. Ils seraient capables de tout me prendre.

Sam aimait imaginer la scène : une équipe d'agents des impôts en train de charger tous les trophées de chasse dans le coffre de la Jaguar. Il les voyait s'éloigner avec les andouillers dépassant par les fenêtres au milieu des jérémiades de Katie restée sur le trottoir à gueuler « mais y en a la moitié qui m'appartient ! ». Sam imaginait la détresse d'Aaron face au spectacle insoutenable des contrôleurs du fisc démenageant son sanglier par les défenses.

— Très beau trophée, répéta Sam, j'dois avoir l'air d'un couillon face à un truc pareil.

— Je l'ai baptisé Gabrielle, dit fièrement Aaron, semblant oublier qu'il était supposé être en rogne. Mais dis-moi, qu'est-ce que c'est ce bordel que t'as foutu chez Motion Marine ? Tu sais que Frank Cochran parle de nous traîner en justice ?

— Pour un tout petit message subliminal de rien du tout ?

— Subliminal, mon cul ! Cable s'est trouvé mal à cause de ton cascadeur de merde. Ils savent même pas au juste ce qu'il lui est arrivé. Ils parlent de crise cardiaque. Mais nom de Dieu de bordel de

merde, qu'est-ce que t'as dans le citron y a des jours ? Avec une merde comme ça, je pourrais perdre l'agence. Tu t'en rends compte ?

Sam voyait le sang affluer sur le crâne d'Aaron :

— Faudrait savoir. La semaine dernière tu disais encore que c'était une super-idée quand je t'ai fait une démonstration.

— Commence pas à vouloir me mêler à tes conneries, Sam. J'ai pris de mon temps pour mettre au point cette histoire mais j'ai jamais dit qu'il fallait faire attaquer les clients par des Indiens. Ça va pas la tête !

— Quel Indien ?

Sam reçut comme un coup sur le crâne. Il se laissa choir dans l'un des fauteuils de cuir.

— Mais de quel Indien tu parles ? ajouta-t-il.

— Te fous pas de ma gueule, Sam. Et renverse pas les rôles. Oublie pas que c'est moi qui t'ai tout appris dans l'art de se foutre de la gueule des gens. Juste après ton départ Jim Cable est sorti de l'immeuble de la Motion Marine et un type déguisé en Indien l'a attaqué. Avec un tomahawk. Si les flics chopent le gars et qu'il raconte que c'est Sam Hunter qui l'avait payé pour faire le boulot, toi et moi, on est bons comme la romaine.

Sam aurait aimé s'expliquer mais aucun son ne parvenait à sortir de sa gorge. Aaron avait été son Pygmalion, et un bon par-dessus le marché. Il était devenu son ami, puis son confident. Mais Aaron n'avait jamais rien compris aux peurs de son fils spirituel qui étaient au nombre de deux : les Indiens et les flics. Les premiers parce que lui, Sam, en était un et que si quelqu'un l'apprenait on finirait par remonter la piste jusqu'aux seconds, jusqu'à celui qu'il avait tué. Vingt ans plus tard, il portait toujours ses angoisses en sautoir.

Aaron fit le tour du bureau et empoigna Sam par les épaules :

— Tu vaux mieux que ça, Gamin, dit-il en se radoucissant. Je sais bien que la Motion Marine, c'était un gros contrat, mais y avait des tas d'autres combines à tenter avant celle-là. Faut jamais montrer que tu veux les bouffer : règle numéro un. C'est le tout premier truc que je t'ai appris. Tu t'souviens ?

Sam ne répondit pas. Il fixait la tête du daim suspendue au-dessus du bureau d'Aaron. Mais c'est l'Indien assis dans le café, en train de lui sourire, qu'il voyait à la place.

Aaron le secoua :

— Écoute petit, il reste peut-être une solution. Tu peux toujours signer un document qui stipule que tu me lègues toutes tes parts de l'agence et l'antidater de la semaine dernière. Tu bosseras en indépendant comme tous les autres placiers. Je peux te filer, allez ! disons trente pour cent de tes parts sous le manteau. T'auras comme

ça suffisamment de biscuit pour te payer un avocat si tu y es contraint. Et s'ils te laissent ta licence, ben tu pourras toujours reprendre ton poste à l'Agence. Qu'est-ce t'en dis ?

Sam fixait toujours la tête de daim. La voix d'Aaron lui arrivait comme un très lointain murmure. Sam se revoyait vingt-six ans en arrière. Il était ailleurs, au sommet d'une colline de la réserve Crow du Montana. La voix qui lui parlait était celle de son premier maître, celle de son mentor, le frère de son père, son oncle du clan : un type à une seule dent qui s'était autoproclamé shaman et disait s'appeler Pokey Medicine Wing.

Chapitre 5

Un rêve en cadeau

Pays des Indiens Crow – 1967

Sam, qui s'appelait alors Samson Chasseur Solitaire, se tenait, debout, sur le cadavre encore fumant d'une daine, sa lourde Winchester. 30-30 au creux du bras.

Pokey lui demanda :

— As-tu remercié l'animal de t'avoir donné sa vie ?

Il incombait à Pokey, en tant qu'oncle du clan Samson, d'apprendre au garçon les coutumes ancestrales.

— Je l'ai remercié, Pokey.

— Tu sais, la coutume veut que tu fasses cadeau de ton premier daim. Sais-tu à qui tu vas le donner ?

Pokey, la Salem coincée entre les lèvres, souriait autant que possible.

— Non, j'en sais rien. À qui devrais-je en faire cadeau ?

— Ben... ce serait un cadeau digne de l'oncle de ton clan qui a dit beaucoup de prières pour que tu rencontres le succès et que tu puisses trouver de l'aide auprès d'un esprit dans ta quête d'une vision.

— Je pourrais t'en faire cadeau, alors ?

— C'est toi qui vois. Si t'as un peu d'argent, une cartouche de cigarettes, ça peut aussi faire un beau cadeau.

— J'ai pas d'argent. J vais te donner le daim.

Samson Chasseur Solitaire s'assit par terre aux côtés de la dépouille. Il se prit la tête dans les mains et renifla pour retenir ses larmes. Pokey s'agenouilla à ses côtés :

— T'es triste d'avoir tué le daim ?

— Non. C'est seulement que je ne comprends pas pourquoi je dois en faire cadeau. Pourquoi ne puis-je pas le rapporter à la maison et demander à Grand-Mère de le cuisiner pour nous tous ?

Pokey prit le fusil des mains du garçon, engagea une cartouche dans le magasin, puis laissa échapper un long cri de guerre avant de tirer en l'air. Samson le regarda comme s'il avait affaire à un dément.

— T'es devenu un grand chasseur maintenant ! hurla Pokey. Samson Chasseur Solitaire a tué son premier daim ! lança-t-il vers les nuages. Bientôt, il deviendra un homme !

Pokey empoigna à nouveau le garçon.

— Tu devrais être content d'offrir ce daim. T'es un vrai Crow à présent et c'est la coutume des Crows d'offrir son premier daim.

Sam leva ses yeux rougis bordés de larmes :

— À l'école un gars arrête pas de raconter que les Crows ne sont que des voleurs tout juste bons à piller les poubelles. Il dit que les Crows sont des trouillards qu'ont jamais été foutus de combattre les Blancs.

— Il serait pas Cheyenne çui qui raconte ça ?

— Si.

— Alors c'est rien qu'un jaloux. Il est jaloux de ne pas être Crow. Faut que tu saches que les Crows ont toujours empêché les Cheyennes, les Pieds-Noirs et les Sioux de dormir sur leurs deux oreilles. Nous avons toujours été dix fois moins nombreux qu'eux tous réunis, mais malgré leur nombre, pendant plus de deux cents ans, avant l'arrivée des Blancs, ils n'ont jamais été foutus de nous prendre nos terres. Dis à ce garçon que son peuple devrait remercier les Crows d'avoir été ses ennemis. Et après, botte-lui le cul.

— Mais c'est qu'il est bien plus grand que moi.

— Si ta médecine est bonne, tu le vaincras. Quand tu débiteras ton jeûne la semaine prochaine, faudra prier pour obtenir une bonne médecine de guerrier.

Samson ne savait plus quoi répondre. Il irait donc dans les montagnes du Loup la semaine prochaine chercher sa première vision. Il jeûnerait et prierait pour entrer en contact avec l'esprit qui lui donnerait une bonne médecine. Il doutait que tout cela puisse marcher mais ne voyait pas comment s'en ouvrir à Pokey.

— Pokey, finit-il par dire de sa voix si douce qu'elle en était à peine audible dans le vent qui balayait la prairie, y a plein de gens qui disent que t'as jamais eu de pouvoirs et que t'es qu'un sale poivrot.

Pokey approcha si près son visage de celui de Sam que le garçon se prit une bouffée d'alcool parfumée à la cigarette. Puis, très gentiment, presque mélodieusement, il lui dit :

— Ils ont pas tort. J'suis qu'un sale poivrot. Y en a qu'ont peur de moi parce que j'suis plutôt du genre imprévisible. Et tu sais pourquoi tout ça ?

— Ben... non...

Pokey mit la main à sa poche et en retira une petite bourse en peau de daim fermée par un lacet. Il en délia le nœud et vida le contenu de la bourse aux pieds du garçon. Il y avait un collier de dents acérées,

des griffes, un morceau de peau tannée, quelques brins de tabac, de l'herbe de la prairie et de l'armoise. L'objet le plus remarquable était une statuette en bois de cinq centimètres de hauteur représentant un coyote.

— T'sais ce que c'est, mon garçon ? demanda Pokey.

— Ça ressemble à un sac d'amulettes magiques. T'es pas supposé chanter en l'ouvrant ?

— Pas avec celles-là. Personne n'a jamais possédé des trucs comme ça. Et personne ne les a jamais vus.

— C'est des dents de quoi ?

— De coyote. Ça, c'est des griffes de coyote et ça, un morceau de peau de coyote. J'ai parlé à personne de ces choses-là parce que tout le monde me croit barjo. Mais sache que mon guide spirituel s'appelle Vieux Bonhomme Coyote.

— C'est des conneries tes histoires. Il existe pas ton Vieux Bonhomme Coyote.

— Ah ? C'est ce que tu crois ? dit Pokey. J'avais à peu près ton âge quand il m'est apparu pendant mon premier jeûne. Je savais pas qui il était. J'croisais que c'était un ours ou une loutre parce que j'avais prié pour obtenir un pouvoir de guerrier. Mais, le quatrième jour, j'ai vu apparaître un jeune brave habillé de cuir noir avec des plumes rouges de pic-vert le long des manches et des jambières. Sur la tête il portait une peau de coyote.

— Comment peux-tu être sûr que c'était pas quelqu'un de la réserve ?

— J'en sais rien. Je lui ai demandé de foutre le camp. Il m'a dit qu'il errait depuis déjà si longtemps. Il m'a dit qu'il avait offert de si nombreux ennemis aux Crows pour pouvoir être à leurs côtés, pour leur donner un coup de main à voler des chevaux et devenir de terribles guerriers. Il a dit que le temps était venu de combattre à nouveau.

— Mais où il est ? demanda Samson. C'était y a longtemps ton truc et personne l'a jamais vu ton bonhomme. Si on l'avait vu, alors là oui, les gens ne te traiteraient pas de dingue.

— Mais Vieux Bonhomme Coyote est un grand magicien. C'est lui qui a fait de moi un barjo et un alcoololo. Un jour. Aigle Majestueux, qui était un grand homme-médecine, m'a dit comment confectionner cette bourse. Puis il a ajouté que, si j'étais malin, je devrais la donner à quelqu'un ou la balancer dans la rivière. Mais j'ai rien fait de tout ça.

— Imagine que ce soient des pouvoirs maléfiques. Imagine que ton guide spirituel refuse de t'aider...

— Samson Chasseur Solitaire, le soleil ne se lève-t-il que pour toi tout seul ?

— Non, il se lève pour la terre entière.

— Mais il te contourne et t'inclut dans son cercle de lumière, t'es d'accord avec moi ?

— Forcément que j'suis d'accord.

— Alors c'est peut-être un pouvoir supérieur au mien. P'têt'que moi aussi je fais partie du grand cercle de lumière. Je sais pourquoi je suis malheureux. Tu sais, toi, pourquoi je suis malheureux ?

— Et pour mon daim...

— Mais y en aura d'autres des daims ! Arrête de gémir ! T'as une famille qui te nourrit et t'envoie à l'école, et en plus, tu parles même le crow. Moi, de mon temps, on allait à l'école du Bureau des Affaires Indiennes et à chaque fois qu'on parlait notre langue on se prenait une rousté. La semaine prochaine, si ton cœur est pur, tu recevras un guide spirituel et de grands pouvoirs. Tu deviendras un grand guerrier, un grand chef.

— Mais y a plus de chefs depuis belle lurette...

— Il s'écoulera beaucoup de temps avant que tu atteignes l'âge de faire un chef. T'es beaucoup trop jeune pour te préoccuper de l'avenir.

— Je suis comme je suis ! J'ai aucune envie de devenir un Crow. J'ai pas envie d'être comme toi.

— Alors, sois toi-même.

Pokey se détourna du garçon pour allumer une autre cigarette :

— Ah ! T'as le chic pour m'foutre en rogne, toi. Tiens ! Passe-moi ton couteau que je te montre comment dépecer un daim. On jettera les entrailles à la flotte en offrande aux monstres de la rivière.

Puis Pokey regarda le garçon qui allait peut-être encore le contredire.

— J'suis vraiment désolé, Pokey.

Le garçon libéra la fermeture de son étui et en sortit un méchant couteau à dépecer à la lame recourbée. Il le tendit à Pokey qui commença à éventrer l'animal.

— J'vais te faire cadeau d'un rêve, Samson.

Les yeux du garçon quittèrent l'animal pour se planter dans ceux de Pokey. Chez les Crows on se faisait beaucoup de cadeaux, des cadeaux pour le baptême, pour la danse du Soleil, pour la Grande Fête annuelle, pour la remise des pouvoirs magiques, pour le clan de son oncle et celui de sa tante, etc. On offrait du tabac, des chemises, des couvertures, des chevaux ou des camionnettes, des cadeaux échangés en telle quantité que personne n'était jamais pauvre ni jamais riche. Offrir un rêve constituait une démarche d'une pureté extraordinaire.

On ne pouvait jamais rendre la pareille. Quant à Samson, il n'avait jamais entendu parler du don d'un rêve.

— J'ai rêvé que Vieux Bonhomme Coyote me disait : « Pokey, quand tu seras en paix avec toi-même, quand ta seule crainte viendra du fait qu'une petite chose de rien du tout pourrait tout foutre en l'air, alors tu seras devenu Coyote Bleu. J'interviendrai et te remettrai dans le droit chemin. » Ce rêve que j'ai fait, je te l'offre.

— Mais qu'est-ce que tout ça veut dire, Oncle Pokey ?

— J'en sais trop rien, mais ce que je sais, c'est que c'est un rêve très important, répondit Pokey en essuyant la lame sur son pantalon avant de rendre le couteau à Sam. Puis il hissa la dépouille du daim sur ses épaules avant de dire :

— As-tu décidé à qui t'allais en faire cadeau ?

Chapitre 6

La pathologie de la médecine

Santa Barbara

— 'Coûte moi bien, Sam, fit Aaron. Je vois bien que l'idée de me céder tes parts ne t'emballe pas vraiment. O. K. Je sais tout le boulot que tu as fourni pour l'Agence. Alors je suis prêt à aller jusqu'à quarante pour cent dans le rachat de tes parts, mais faudra te contenter d'un chèque. Je suis à court de liquidités depuis que Katie a décidé que c'était à l'Agence de casquer pour cette salle des trophées.

Sam cessa de fixer la tête de daim :

— Aaron, fit-il, faut me croire. J'ai pas recruté d'Indien pour attaquer Jim Cable. J'avais réussi la moitié de l'opération en embobinant Cochran, ce qui d'une certaine manière me rapprochait de Cable qui aurait bien fini par céder. Jamais je n'aurais monté une combine si risquée.

Aaron sortit deux face-à-main de son bureau de façon à pouvoir s'observer la partie postérieure du crâne. Sam l'avait vu très souvent faire ça. C'était l'heure du contrôle quotidien de calvitie.

— L'ennui, dit Aaron, c'est que la secrétaire de Cochran a vu l'Indien sortir de ta voiture.

Puis, se regardant à nouveau dans ses miroirs, il fit :

— J'me suis fait une mixture avec un peu de Retin A et un peu de ce machin que le type qui jouait dans *Des agents très spéciaux* vante à la télé. Tu crois que ça va marcher ?

Sam revoyait la petite plume trouvée sur le siège de sa Mercedes. Il était certain d'avoir fermé la voiture à clé. L'Indien n'avait aucune possibilité d'y pénétrer sans déclencher l'alarme.

— Je me fous complètement de ce que cette bonne femme a pu voir ou ne pas voir. J'ai pas payé c't'enculé d'Indien pour attaquer Cable, un point, c'est tout ! Et je comprends pas pourquoi tu as gobé cette histoire sans m'en parler avant.

La colère soulageait Sam. Elle lui vidait la tête.

Aaron reposa ses miroirs et sourit :

— J'ai rien gobé du tout, Sam. Et tu peux surtout pas me jeter la pierre pour vouloir te racheter tes parts.

— T'es qu'un gros enculé cupide !

— Sam, répondit Aaron, optant pour un ton paternaliste. Mon petit Samuel, continua-t-il après un clignement d'yeux, ma cupidité comme tu dis, t'aurait-elle parfois oublié en route ? Je suis en train d'essayer de te sortir du pétrin, alors j'aimerais que tu m'accordes un certain respect. C'est une des premières choses que je t'ai apprises.

— Aaron, je ne connais aucun Indien. J'ai rien magouillé.

— Si tu le dis... Faut reconnaître que t'as toujours été honnête avec moi. J'ai même fini par oublier cette fois où tu avais retiré les fils électriques des détecteurs de fumée qu'on vendait à l'époque parce que la cliente voulait un modèle sans fil. Même ça, je l'ai oublié.

— Mais c'est toi qui m'avais demandé de le faire ! J'avais même pas dix-sept ans !

— Ça va ! Ça va ! Mais comment aurais-je pu deviner que cette salope fumait au lit ?

— Aaron, fais-moi confiance. Dès demain à la première heure, je vais me démerder pour savoir ce qui s'est réellement passé chez Motion Marine. S'ils appellent et que je ne suis pas là, ne signe rien en mon nom, O. K. ? Depuis ce matin, c'est galère sur galère et là, maintenant, j'ai un rencard avec quelqu'un rue Upper. Si t'as plus rien à me dire...

— T'aimes ?... Ma nouvelle tête ?

En temps ordinaire, Sam aurait menti. Mais tant de questions jouaient aux autos tamponneuses dans son cerveau que même le compartiment réservé au mensonge semblait hors d'usage.

— C'est nul, Aaron. C'est tellement nul que je serais toi je porterais plainte contre le mec qui joue dans *Les agents très spéciaux* ; t'as qu'à voir...

Il sortit comme Aaron reprenait la pose avec ses miroirs.

Gabrielle raccrochait le téléphone :

— C'était le chef de la sécurité de votre résidence, monsieur Hunter. Il veut absolument vous voir. L'association de copropriétaires organise une réunion ce soir au pied levé pour décider du sort de votre chien.

— Ça m'étonnerait, j'ai pas de chien.

— Le monsieur avait l'air très embarrassé. Il a vraiment insisté pour vous voir en personne le plus rapidement possible avant que... (elle jeta un œil à son bloc-notes) que vous soyez lynché par la foule en colère.

— Rappelez-le. Dites-lui que j'ai pas de chien parce que les clébards ne sont pas autorisés dans la résidence.

— Ça semble bien être là le problème, répondit Gabrielle. Il a dit que votre chien était sur la terrasse de derrière, qu'il n'arrêtait pas de hurler et qu'il menaçait de mordre quand on s'en approchait. Et que si vous n'y allez pas immédiatement il va être obligé d'appeler la police.

Tout ce que Sam pouvait penser se résumait à « C'est vraiment pas mon jour ».

— Bon, O. K., dites-lui que j'arrive. Appelez aussi le garage en bas de la rue. Qu'ils envoient quelqu'un réparer le pneu crevé de la Datsun orange qui est devant notre porte. Mettez la note sur ma carte bleue.

— Monsieur, vous avez aussi un rendez-vous à trois heures avec Mme Wittingham.

— Annulez-le, répondit Sam en quittant le bureau.

— Mais monsieur Hunter, c'est pour une demande d'indemnité de décès. M. Wittingham est mort la semaine dernière et sa veuve a besoin de vous pour remplir ses papiers.

— Gabrielle, permettez-moi de vous dire une chose : quand le client est mort, on peut se permettre d'être un peu plus laxiste sur nos prestations de service. Vu ? Parce que ce client, on est sûr de jamais le revoir. Alors, soit vous me reprenez un autre rendez-vous, soit vous y allez vous-même !

— Mais Monsieur, j'ai jamais traité ce genre d'affaire.

— C'est vraiment pas compliqué. Vous tâtez le pouls du client. Si vous sentez rien, on paye !

— Ça ne m'amuse pas du tout, monsieur Hunter. J'essaie de me montrer la plus professionnelle possible et vous n'arrêtez pas de vous moquer de moi...

— Prenez-le comme vous voudrez, Gabrielle, mais n'oubliez surtout pas d'appeler le garage, j'dois filer maintenant.

Sam habitait à cinq minutes du bureau, une résidence de trois cents appartements, pompeusement appelée Les Falaises et située sur les hauteurs de Santa Barbara. Par ses fenêtres de derrière, Sam apercevait au loin les montagnes de Santa Lucia et sa chambre donnait sur l'océan. Sam avait un temps envisagé de louer l'appartement, mais quand il y a dix ans la résidence tout entière avait été offerte à la vente, il s'était décidé à acheter. Depuis, la valeur de l'appartement avait augmenté de six cents pour cent. Les Falaises se trouvaient dotées de trois piscines, de saunas, de salles de musculation et de nombreux courts de tennis. La résidence était exclusivement réservée aux couples sans enfants et sans animaux. Seuls les chats étaient autorisés. Quand Sam avait aménagé, Les Falaises colportaient la réputation d'être un sacré endroit pour partouzeurs invétérés. Aujourd'hui, après le boom sur l'immobilier et le passage à la trappe de la classe moyenne, la plupart des résidents se composait de

retraités ou de couples aisés. Des documents signés par tous les copropriétaires stipulaient noir sur blanc les limites à respecter en matière de nuisance sonore et de nombre autorisé d'invités. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, une escouade d'agents de sécurité placée sous l'autorité de Josh Spagnola, une tête brûlée de cambrioleur repentí, patrouillait dans des voitures électriques du type de celles que l'on rencontre sur les terrains de golf.

Sam gara sa Mercedes à l'arrière de la résidence, près du bureau de Spagnola et du club-house qui, avec ses arches de stuc et ses cours intérieures, ressemblait davantage à la casa grande d'une hacienda espagnole qu'à une salle de réunion pour copropriétaires. Spagnola hurlait dans le téléphone quand Sam passa la porte ouverte du bureau. Sam n'avait jamais entendu Spagnola gueuler à ce point. C'était mauvais signe.

— Non ! Sûrement pas ! Je refuse de descendre ce foutu clébard. Le propriétaire va arriver d'une minute à l'autre et je ne vais pas pénétrer dans sa villa-appartement et flinguer le chien, règlement ou pas règlement !

Sam remarqua que même en colère Spagnola n'oubliait pas d'utiliser le terme villa-appartement. À l'évidence, personne n'aurait mis un demi-million de dollars sur la table pour acheter un appartement ; par contre, pour une villa-appartement, les données n'étaient plus les mêmes. Marrant tout de même comment les gens aimaient entendre parler de leur habitation. Quand Sam était en affaires avec des gens vivant en caravane, il utilisait toujours le terme de pavillon ambulante. Cette appellation redorait le blason des intéressés car avait-on jamais entendu, à la radio, dire qu'une tornade eût balayé une résidence de pavillons ambulants ? Jamais. On entendait surtout parler de la destruction d'un terrain de camping et du merdier qu'on ne manque jamais d'y trouver.

— Mais je vous écoute, Docteur Epstein, poursuivait Spagnola, je vous écoute, je suis parfaitement conscient du fait que vous n'avez pas pu faire votre sieste et je le déplore, contrairement à ce que vous semblez imaginer. Non, je ne m'en fous pas. Je ne m'en fous pas du tout. Je m'en fous encore moins que tout à l'heure mais davantage que dans pas longtemps. N'empêche que je vous répète qu'il est hors de question que j'entre chez M. Hunter avant qu'il n'arrive.

Spagnola invita du geste Sam à s'asseoir. Puis il se mit à singer le vieux qu'il avait au bout du fil, feignant l'ennui et l'endormissement avant d'avoir recours au langage international des signes pour montrer son ras le bol.

— Quoi ? Vous souhaitez le prendre sur ce ton ? Alors sachez, Docteur, qu'en ce qui me concerne, mon dernier supérieur

hiérarchique a fini cloué sur sa croix. Transmettez-lui mes amitiés si vous le voyez.

Puis Spagnola raccrocha violemment le combiné.

Sam lui demanda :

— Pour lui causer de la sorte, t'as quelque chose ? Un dossier sur le docteur Epstein ?

Spagnola ricana :

— Ouais. Il se tape la kiné tous les lundis, mercredis et vendredis.

— Mais tout le monde se la tape.

— Non, non, tu confonds. Tout le monde se tape la kiné des mardis, jeudis, samedis. L'autre est très... particulière.

— Plus... professionnelle ?

— C'est ce qu'on peut lire dans le dépliant.

Sur son bureau Spagnola prit un bout de papier à en-tête de la Résidence des Falaises :

— Mon vieux Sam, ton clébard m'a tenu sur la brèche avec des connards dans le genre d'Epstein depuis ce matin. Tu veux que j'te lise le détail des plaintes ?

— Josh, j'ai pas de chien. J'comprends rien à c'que tu racontes.

— Va quand même falloir que tu informes officiellement la Sécurité de l'existence de ce gros clébard qui empêche le docteur Epstein de pousser son roupillon.

— Mais je déconne pas, Josh. Y a peut-être un chien sur ma terrasse, mais j'y suis pour rien.

Soudain, Sam se souvint avoir laissé ouverte la porte coulissante donnant sur la terrasse.

— Oh ! Merde ! fit-il.

— Je ne te le fais pas dire, répliqua l'ancien cambrioleur, la porte est restée ouverte. Une véritable invite pour les malfrats.

— Mais cette terrasse se trouve à plus de deux mètres du sol. Comment veux-tu qu'un chien y grimpe ? Et comment a-t-il pu rentrer sans déclencher l'alarme ? Tu peux m'dire ?

— C'est à ça que je pensais justement. Si le chien ne t'appartient pas, comment est-il entré ? Oh ! Ça s'annonce mal cette affaire... Déjà que les autres membres de l'association se réunissent ce soir pour parler du problème...

— Y a pas de problème ! On va choper le clébard et l'expédier à la fourrière.

— O. K. ; allons-y. Je te lirai le papier en chemin.

Spagnola ferma la porte de son bureau à clé et brancha le système d'alarme.

— On peut avoir confiance en personne, dit-il.

Ils suivirent des allées dallées de briques qu'ombrageaient des bougainvillées rouge et rose.

— Neuf heures, reprit Spagnola, Mme Feldstein appelle pour signaler qu'un loup a pissé sur sa glycine. Tiens ! je l'avais pas remarquée celle-là. Neuf heures cinq : Mme Feldstein signale que le même loup est en train de violer son chat persan. C'est moi qui ai pris son appel. Neuf heures dix : Mme Feldstein signale que le loup a bouffé son persan après lui avoir fait son affaire. Quand j'y suis allé y avait encore du sang et des poils dans l'allée. Mais pas de loup.

— Tu crois qu'il s'agit d'un vrai loup ?

— J'en sais rien. Je l'ai seulement aperçu sur ta terrasse, mais d'en bas. Ça a plutôt la couleur d'un coyote. Mais alors d'un gros coyote ! Non, ça peut pas être un loup. Hé dis donc ! T'aurais pas ramené une gonzesse hier soir qu'aurait oublié une bestiole enragée dans sa bagnole ?

— Arrête, tu veux ?

— Bon. Où en étions-nous ? Dix heures quatorze : Mme Narada signale qu'un gros chien a attaqué son chat. Là, j'ai expédié tous mes gars sur le coup. Jusqu'à onze heures ils n'ont rien trouvé. Puis y en a un qu'a appelé pour signaler qu'un gros chien lui avait bouffé les pneus de sa voiturette avant de prendre le large. Onze heures treize : le docteur Epstein appelle pour la première fois au tout début de son roupillon raté pour signaler des hurlements de chien. Onze heures trente-cinq : Mme Norcross expédie ses mômes sur la terrasse manger leurs hamburgers quand un gros chien saute par-dessus la rambarde, bouffe tous les hamburgers, menace les mômes et disparaît. Première menace de plainte officielle.

— Quels mômes ? questionna Sam, les mômes sont interdits dans la résidence.

— C'est ses petits-enfants du Michigan qui sont venus lui rendre visite. Elle avait rempli tous les formulaires de demande de permission nécessaires.

Spagnola reprit son souffle et continua :

— Onze heures quarante et une : de grosses merdes de chien sont signalées dans l'Aston Martin du Docteur Yamata. Midi trois : le chien bouffe deux, j'ai moi-même compté les restes, des chats siamois de Mme Wittingham. La pauvre venait juste d'enterrer son mari la semaine dernière. Ça été la goutte qui a fait déborder le vase. On a été obligé d'appeler le docteur Yamata qui était sur le green pour qu'il lui donne un sédatif. L'avocat spécialisé dans les cas de dommages aux personnes physiques qui habite juste à côté de chez elle était rentré déjeuner. Il lui a proposé ses services bien qu'à ce moment-là on

ignorait encore à qui appartenait le chien.

— Pourquoi encore ? T'en sais toujours rien à qui il appartient.

Spagnola fit mine de ne rien avoir entendu avant de poursuivre :

— De midi et demi à une heure on nous l'a signalé partout. Ainsi que de nombreuses traces d'urine. Je vais pas te donner le détail de la liste. Un de mes gars a repéré le chien et l'a suivi jusqu'à ton bloc. Il a disparu une minute et on l'a revu sur ta terrasse.

— Comment ça « disparu » ? Il n'aurait pas un peu trop tendance à tirer sur le bambou, ton gars ?

— Il doit vouloir dire qu'il l'a perdu de vue pendant une minute. Maintenant, ça fait deux bonnes heures qu'il est sur ta terrasse et que tous les résidents sont persuadés qu'il t'appartient. Ils sont décidés à exiger ton expulsion pure et simple.

— Ils peuvent pas. Je suis propriétaire.

— Si Sam, ils en ont la possibilité. Tu ne possèdes que des parts de la résidence. Dans le cas de figure où les deux tiers des résidents l'exigent, t'es obligé de vendre tes parts au prix auquel tu les as achetées. C'est dans le contrat que t'as signé. J'ai vérifié.

Ils étaient à une centaine de mètres de l'appartement de Sam quand ils perçurent les hurlements.

— C't'appart'vaut aujourd'hui au moins cinq fois le prix que je l'ai acheté, soupira Sam.

— Sur le marché public ! Pas dans le cas d'une négociation interne. Mais te fais pas de mouron. Tu m'as bien dit que ce chien ne t'appartenait pas ?

— Comment faut-il que j'te le dise ?

Une trentaine de ses voisins, apparemment fort remontés, attendaient Sam devant sa porte d'entrée.

— Le voilà ! cria l'un d'eux en montrant du doigt Sam et Spagnola.

Un court instant Sam remercia le ciel de la présence de Spagnola à ses côtés. Et à propos de côté, Spagnola portait un. 38 spécial sur le sien.

L'ex-cambrioleur se pencha à l'oreille de Sam :

— Tu ne dis rien, compris ? Pas un mot. Sinon ça va tourner vinaigre... sans compter que dans le lot j'ai déjà repéré deux avocats.

Spagnola, tel le Sauveur, leva les bras au ciel et s'avança vers la foule.

— Mesdames et Messieurs ! Je sais que vous êtes en colère mais si l'on veut régler ce petit différend à l'amiable, il importe que M. Hunter reste en vie, d'accord ?

— T'es vraiment trop bon, lui souffla Sam.

— Y a pas de quoi, répondit Josh, ils n'ont jamais vraiment eu l'idée de te lyncher. Je vais m'arranger

pour les culpabiliser et les faire rebrousser chemin. Ça se fait plus guère de lyncher les gens. Paraît que c'est politiquement incorrect, comme ils disent.

Spagnola se tut et demeura immobile, Sam à ses côtés. Comme si le chef de la Sécurité eût réglé cette chorégraphie, les gens commencèrent à regarder dans le vague, à éviter de croiser le regard des autres, à s'éloigner tout doucement, tête basse.

— C'est vraiment surprenant, fit Sam à Spagnola.

— Y a rien de surprenant dans tout cela. C'est tout simplement que pendant des années j'ai gagné ma croûte en étudiant le comportement de gens comme eux. Aujourd'hui je m'intéresse au comportement des voleurs, c'est tout. C'est exactement le même business. En moins dangereux. Bon ! Tu veux entrer le premier ?

— Euh... c'est toi qu'as le pétard.

— Tu m'attends ici, alors.

Spagnola ouvrit très lentement la porte. Quand elle fut suffisamment entrebâillée, il glissa sa grande carcasse d'échelas à l'intérieur. Puis il referma derrière lui.

Sam avait remarqué que les hurlements s'étaient lus. Il colla son oreille à la porte et attendit, oubliant qu'il disposait d'une porte d'entrée blindée anti-feu. Quelques minutes s'écoulèrent avant que la poignée ne tourne sur elle-même et que la tête de Spagnola apparaisse dans l'entrebâillement.

— Hey Sam ! Ton canapé en cuir... t'y tenais vraiment ?

— J'ai une bonne assurance, répondit Sam. Pourquoi ? Il en a fait une veste pour Davy Crockett ? Il est encore là ?

— Ouais, il est encore là. Mais je voulais juste savoir si t'étais... comment dire ? affectivement attaché à ce canapé.

— Non. Pas plus que ça. Mais qu'est-ce qui se passe ?

Spagnola ouvrit la porte en grand et s'en écarta. Sam put contempler son Beyrouth domestique. Un énorme chien brun, la mâchoire plantée dans un bras du canapé de cuir, sautait et retombait sur les coussins comme un marteau-pilon.

— Josh, flingue-le !

— Écoute. Je sais ce que tu ressens. T'es le genre de type qui avance dans la vie et qui pense que rien ne peut lui arriver. Forcément, le jour où il tombe sur un os comme celui-ci, son ego se les prend dans la chaîne du pédalier, c'est normal.

— Josh, pour la deuxième fois, je te demande de descendre ce clebs.

— J'ai pas le droit. La loi interdit l'utilisation d'armes à feu dans les

limites intra-muros de la ville, sauf cas de vie ou de mort. Mais on déplore un grand vide juridique concernant les canapés.

Sam descendit les quelques marches conduisant au salon. Le chien lui fit face et se mit à grogner. Il rabattit ses oreilles le long de sa tête, plissa ses yeux dorés et tout en poursuivant ses grognements obligea Sam à reculer dans l'angle de la pièce.

— Josh ! Tu ne peux plus nier que je suis en danger.

— Ouais, ouais, ça vient, tu tiens le bon bout, répliqua Spagnola sans s'énervier. Le laisse pas s'apercevoir que t'as la frousse. Les chiens devinent ça du premier coup d'œil.

— Hey ! Mais c'est pas un chien c'truc-là. C'est un coyote ! Un animal sauvage !

Sam était aplati contre l'écran de sa télé géante. Il reculait peu à peu contre l'appareil qui menaçait de basculer. Sam sentait la fétide odeur de musc en provenance de la gueule de la bête.

— Mais qu'est-ce que t'attends pour tirer, merde ?

— Ça va. Pas de panique. Je vise. Faut surtout pas que j'lui tire dans la tête pour qu'on puisse vérifier s'il était pas atteint de la rage. J'ai vu l'autre jour un reportage à la télé où ils disaient que les coyotes n'étaient pas des animaux agressifs.

— Ouais, mais çui-là, de coyote, le reportage, il l'a pas vu.

Spagnola tira et la télé explosa littéralement. L'animal était indemne. Sam enjamba la dépouille fumante de ce qui avait été un poste de télévision panoramique. Spagnola tira à nouveau. Un vase posé sur la cheminée se volatilisa. L'animal narguait toujours le tireur. La troisième balle pulvérisa la baie vitrée donnant sur la terrasse. Les quatrième et cinquième projectiles percèrent les membranes d'une enceinte acoustique. La dernière enfin ricocha dans la cheminée et fila se perdre dans la ville.

Quand Spagnola perçut le cliquetis du percuteur sur une chambre vide, il sortit de l'appartement comme un ouragan. Sam se réfugia derrière les restes de son poste de télé, prêt à recevoir l'assaut du coyote. Ses oreilles résonnaient encore des déflagrations. Il entendit rire à l'autre bout de la pièce. Le coyote avait disparu, mais assis sur le canapé, toujours vêtu de cuir noir frangé de plumes rouges, l'Indien rigolait à s'en décrocher la mâchoire.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? lui cria Sam.

D'un bond, l'Indien fut debout. Il passa au travers de la baie éclatée et se retrouva sur la terrasse. Juste avant de disparaître par-dessus le garde-corps, il jeta un dernier regard rempli d'ironie au pauvre Sam.

Sam courut jusqu'à la rambarde. L'Indien n'était plus dans l'allée mais son rire sarcastique rebondissait d'écho en écho contre les murs

de la résidence.

Sam s'appuya au garde-corps et rentra dans l'appartement. Il se laissa choir dans son canapé et se prit la tête entre les mains. S'il y avait une explication à tout ceci, dans quelle direction fallait-il chercher ? Quelqu'un avait décidé de lui pourrir l'existence. Il remonta le ressort de sa mémoire. Évidemment, son passé s'ornait bien de quelques personnes qui ne le portaient guère dans leur cœur, comme des concurrents professionnels, des clients mécontents, des femmes insatisfaites, etc., mais aucun d'entre eux n'aurait pu lui en vouloir à ce point. Dans un sursaut d'honnêteté avec lui-même, il finit par conclure que, de toute sa vie, il ne s'était jamais pris de passion pour quelqu'un ou quelque chose ; aujourd'hui il était totalement incapable de faire la différence entre le bien et le mal. Depuis qu'il avait fui sa réserve du Montana, sa vie n'avait jamais été passionnante. Mais malgré ce constat, il devait bien y avoir une explication logique quelque part.

Sam ressentit presque l'envie de prier, de renouer avec une certaine spiritualité, et se rappela ce qu'il y avait de caché derrière le fond du tiroir où il rangeait ses chaussettes. Il monta à sa chambre, quatre à quatre, et retira le tiroir derrière lequel il trouva un sac en peau ligoté d'un lien de cuir. Il le dénoua et en étala le contenu sur la commode : ces dents, ces griffes, ce morceau de fourrure et cette tresse faite d'herbe à bison. Parmi eux, il vit une plume qu'il n'avait jamais remarquée auparavant.

Sam fut pris de tremblements inexplicables.

Vieux Bonhomme Coyote décide de façonner le monde.

Au tout début, l'univers était noyé sous les eaux. Vieux Bonhomme Coyote considéra le paysage et dit : « Ça manque de terre. » Il avait reçu du Grand Esprit le don de commander aux animaux qu'on appelait alors les Tribus Sans Feu. Alors il appela quatre canards afin qu'ils l'aident à trouver de la terre. Les canards plongèrent sous l'eau à la recherche de boue. Les trois premiers remontèrent à la surface aussi bredouilles qu'on peut l'être. Mais le quatrième – quatre étant le chiffre sacré et attendu que c'est comme cela que ça se passe dans ce genre d'histoire – refit surface avec de la boue.

Vieux Bonhomme Coyote dit alors : « Maintenant, je vais pouvoir mettre de la terre ici et là. » Il fit les montagnes et dessina les rivières, créa les plaines et les déserts, les plantes et les animaux. Puis il conclut : « Je vais aussi y mettre des êtres humains. Comme ça, il y aura des gens pour colporter des histoires sur mon compte. »

Avec la boue, il modela des hommes et des femmes aux corps élancés.

Vieux Bonhomme Coyote fut satisfait de son travail. « Je les appellerai les Absarokees, dit-il, ce qui veut dire, les Enfants de l'Oiseau au Gros Bec. Un jour, des Blancs qui n'y connaissent rien viendront et les appelleront les Crows. »

— Mais que vont-ils manger ? demanda l'un des canards.

— Ils sont nus comme des vers, reprit un autre. Avec quoi comptes-tu les vêtir ?

— C'est vrai, ajouta un troisième, ils sont beaux mais crèveront de froid pendant l'hiver.

Vieux Bonhomme Coyote mesura à nouveau combien il ne pouvait pas encadrer les canards. Alors il reprit de la boue et confectionna un curieux animal à grosse fourrure doté d'une paire de cornes.

— Voilà, dit-il, ils trouveront tout ce dont ils ont besoin chez cet animal. Je vais l'appeler Bison.

Le quatrième canard avait assisté à tout cela en fumant une cigarette.

— C'est un bien gros animal que tu as créé là. Avec quoi veux-tu qu'ils le capturent ? demanda-t-il en expulsant la fumée de sa cigarette dans le visage de Vieux Bonhomme Coyote.

— Eh bien, je vais créer un autre animal sur lequel ils pourront monter et qui les aidera à attraper le bison.

— Et ce nouvel animal, avec quoi le captureront-ils ? questionna à nouveau le quatrième canard.

— Écoute-moi bien, mon canard, pourquoi faudrait-il que je m'occupe de tout en ce bas monde ? J'ai déjà créé l'univers, j'y ai mis ces gens et tout ce dont ils avaient besoin, ça suffit maintenant !

— Ben... s'ils ont tout ce qu'il leur faut, à quoi vont-ils occuper leurs journées ? À parler de toi ?

— Ce serait déjà pas si mal.

— Oui, mais très vite emmerdant, commenta le canard.

— Je vais leur faire plein d'ennemis, dix fois plus nombreux qu'eux. Ils seront obligés de se battre et d'inventer toutes sortes de rituels guerriers. Que penses-tu de ça ?

— Ils seront exterminés.

— Sûrement pas ! Parce que je ne les abandonnerai jamais. Les Enfants de l'Oiseau au Gros Bec resteront mes préférés... même si leurs ennemis racontent aussi des histoires sur mon compte.

— Et qu'advierait-il si le bison disparaissait ?

— Ça n'arrivera jamais. Il y en a bien de trop.

— Mais imagine que ça se produise quand même.

— Alors c'est que les êtres humains se seront fait entuber. Je me sens sale et fatigué. En plus je suis frigorifié à force de patauger dans cette flotte. Je

crois que je vais inventer un système à vapeur pour réchauffer les corps.

Vieux Bonhomme Coyote construisit la première hutte à sudation à l'aide de branches de saules et de peaux de bison. Il chauffa des pierres dans un grand feu et les plaça dans une sorte de puits au centre de la hutte. Enfin, lui et les canards y pénétrèrent avant d'en refermer toutes les issues et d'y faire l'obscurité.

— Ça t'embêterait d'éteindre ta cigarette ? demanda Vieux Bonhomme Coyote au quatrième canard.

Le canard obéit et jeta sa cigarette sur les pierres chauffées à blanc. La fumée envahit la hutte.

— Ça sent bon, dit Vieux Bonhomme Coyote. On devrait essayer de balancer d'autres trucs sur les pierres histoire de voir ce que ça donne.

Il jeta des épines de cèdre qui se mirent aussi à embaumer la cabane.

— Je garde l'idée des épines de cèdre pour les cérémonies qui se dérouleront dans le sauna. Et l'eau aussi. Faut beaucoup d'eau pour que l'atmosphère devienne presque insupportable.

— Et tu crois qu'on en ressortira totalement purifiés ? demanda le troisième canard.

— Bien sûr, répondit Vieux Bonhomme Coyote. D'abord faudra verser quatre louches de flotte en hommage aux quatre directions.

— Et aussi en hommage aux quatre canards...

— Si tu veux, ajouta Vieux Bonhomme Coyote. Puis on versera sept louches de flotte pour la Grande Ourse. Et dix de plus. Parce que dix, quoi qu'on en dise, ça reste quand même un chouette nombre.

Il tendit à chacun des canards une brindille de saule afin qu'ils se grattent le dos.

— Allez-y. Frottez-vous le dos avec ça.

— À quoi ça sert ? demanda le deuxième canard.

— Ça ramollit... Je veux dire que ça aide à faire sortir la sueur et que ça vous purifie.

Puis, pendant que les canards s'exécutaient, Vieux Bonhomme Coyote dit :

— Maintenant, je vais verser beaucoup d'eau sur les pierres. Sans compter le nombre de louchées. On va avoir extrêmement chaud et se retrouver purifiés comme jamais.

C'est ce qu'il fit. L'atmosphère devint irrespirable. Il sortit de la hutte en laissant les canards à l'intérieur.

Bien plus tard, après qu'il eut pris un bon bain pour se rafraîchir, qu'il eut festoyé et goûté quelque repos, il dit :

— Super ! Je crois que je vais refileur la combine du sauna à ce nouveau peuple que je viens de créer. Ça leur servira de lieu de recueillement et de

saint sacrement en même temps. Ils penseront à moi chaque fois qu'ils y mettront les pieds. C'est un bien beau cadeau que je leur fais là. Quant aux canards, c'est aussi bien que personne ne sache ce qui a pu leur arriver.

Puis Vieux Bonhomme Coyote se tailla un cure-dent dans une brindille de saule pour extirper un bout de viande qu'il avait de coincé entre deux molaires.

— Le canard parfumé à la sauge, j'connais rien de meilleur...

Chapitre 7

Les Enfants de l'Oiseau à Gros Bec

Pays des Crows – 1967

Samson Chasseur Solitaire, assis sur un banc adossé à la hutte à sudation plantée derrière la maison de sa grand-mère, regardait Pokey transporter les pierres brûlantes à l'aide d'une fourche. Samson aurait dû accorder une grande attention aux préparatifs de cette cérémonie. Il aurait déjà dû s'apprêter à prier le Grand Esprit, de façon à recevoir de grands pouvoirs pendant le jeûne qu'il allait entreprendre. L'ennui, c'est que Sam aurait préféré rester devant la télé avec les autres gosses à regarder un nouvel épisode de Bonanza. Grand-Mère avait cuit une fournée de petits pains dorés pour le grand festin qui suivrait la cérémonie. Rien que d'en sentir l'odeur Sam avait l'estomac qui faisait des nœuds.

Pokey, courbé par l'effort que constituait le chargement de ces cailloux chauffés à blanc, dit :

— Il faut que personne ne traverse le chemin entre la hutte et le brasier pendant mes quatre premiers voyages.

L'oncle Harlan, assis aux côtés de Samson, se fendit d'un petit rire moqueur.

— Mais faut bien que les mômes s'instruisent, Harlan, lui dit Pokey.

Harlan acquiesça. De l'autre côté de Samson se tenaient ses deux cousins, Harry et Festus. Ils avaient treize et quatorze ans. Pour eux, la cérémonie de purification par le bain de vapeur avait eu pour unique but de demander au Grand Esprit que leur équipe du collège de Hardin gagne son prochain match de basket. Avec leur père, ils étaient venus spécialement à la réserve pour assister à la cérémonie de Samson.

Oncle Harlan n'attachait aucune importance aux traditions. Il répétait sans cesse qu'il ne souhaitait pas voir ses garçons gober des trucs qui ne voulaient plus rien dire dans notre monde moderne. Mais à cause des racines familiales, il se sentait obligé d'assister aux cérémonies traditionnelles. Il y participait parfois et en juin ne manquait jamais la Danse du Soleil. Il habitait Hardin au nord de la

réserve. Le jour, il réparait les moteurs de camions et la nuit il se soûlait copieusement la gueule dans tous les bars de la ville. Il se battait fréquemment et sortait souvent vainqueur des bagarres. Il lui arrivait aussi de se soûler avec Oncle Pokey. Quand ils se retrouvaient allongés côte à côte sur la banquette de la camionnette de Pokey, à contempler l'immense ciel étoilé du Montana, il arrivait à Harlan d'évoquer son temps au Viêt-Nam, la mémoire de ses deux frères qui n'en étaient pas revenus et tout ce sang de guerriers qui coulait dans les veines des hommes du clan des Chasseurs Solitaires. Pokey consolait l'honneur blessé de son compagnon avec des paraboles et des références mystiques qui avaient le chic pour faire péter les plombs à Harlan :

— Tu me fais chier, Pokey ! J'commencerais à y croire à tes histoires de bonne femme quand elles s'ront capables de faire tourner un diesel tombé en rideau. T'as déjà essayé de remplir une feuille d'impôts avec tes bobards ? Et pour dégoter un boulot ? Ça t'aide, des fois, tes menteries ? J'en ai vraiment plein le cul de tes bondieuseries, de tes jeûnes à la mords-moi-le-nœud et de ta Danse du Soleil de merde ! Putain ! Si j'en avais les moyens, je prendrais June et les gamins et on se tirerait à l'autre bout de la planète.

— T'en r'viendrais aussi vite que t'en serais parti, répondait invariablement Pokey.

Puis les deux ivrognes se remettaient à siroter en silence jusqu'à ce que l'un ou l'autre parle de basket, de chasse ou de mécanique, enfin d'un de ces sujets qui ne risquaient pas de réactiver la rogne de Harlan.

Il arriva, au cours de ces nuits, que Samson quitte son lit de camp, enjambe les corps endormis de ses six cousins et aille se glisser sous la camionnette où les deux hommes déliraient.

Pour Samson, Harlan était le seul adulte qui osait parler de la mort. Alors, le visage dans l'herbe, le garçon espérait toujours entendre son oncle parler de ses parents. Mais à tous les coups, c'était de ses oncles morts au combat qu'il entendait parler ou bien de son grand-père que le diabète avait démantibulé petit bout par petit bout. Son père était mort bien trop tôt pour laisser derrière lui des histoires que les autres colporteraient encore, voire un esprit suffisamment fort pour hanter la famille.

— Tu sais Pokey, disait Harlan, si je suis hanté par quelque chose, c'est pas par la mémoire de mes frangins qu'on ne vengera jamais, mais bien par tes conneries de croyances du passé.

Après que les effets des cuites s'étaient dissipés, Samson demandait toujours à Pokey de lui parler de Harlan et invariablement il recevait la même réponse :

— Pauvre Harlan, il déconne à pleins tuyaux. Va encore falloir que je danse pour lui à la cérémonie du Soleil.

Samson restait sur sa faim.

Le garçon regarda son oncle se dévêtir avant d'entrer dans la hutte à sudation. Harlan était grand et mince. Dans la lumière des flammes, sa peau paraissait encore plus bronzée que d'habitude. On reconnaissait qu'il était de la race des guerriers Crows à cause de ses prunelles et de ses cheveux aussi noirs qu'une pointe de flèche en obsidienne. Samson, tout en se déshabillant, ne comprenait pas pourquoi son oncle vomissait son héritage culturel à ce point. Pour lui, être un Crow semblait être comme une croix permanente à porter, alors que Pokey voyait en cela un don des dieux. Harlan et Pokey étaient demi-frères. Ils avaient eu la même mère, appartenus au même clan, grandi sous le même toit ; alors pourquoi étaient-ils si différents ? Pourquoi ni l'un ni l'autre n'était-il capable de s'accepter ?

Une fois nus, ils pénétrèrent dans la hutte et prirent place en cercle autour des pierres. Pokey posa un seau d'eau près du puits central et rabattit le battant de la porte. Pokey entonna une chanson sacrée tout en jetant de l'herbe et des épines de cèdre sur les pierres brûlantes. Bientôt, une agréable odeur envahit la hutte. Il priait en anglais, ce qui gênait Samson.

Pokey, tout comme Grand-Mère, avait été en pension dans un établissement géré par le Bureau des Affaires Indiennes où il était alors strictement interdit de parler la langue des Crows ou de pratiquer une religion autre que chrétienne. Les dirigeants du BIA espéraient ainsi mettre un terme définitif aux cultures amérindiennes. L'assimilation à la culture blanche restait un leitmotiv. Bizarrement, Harlan, de dix années le cadet de Pokey, tout comme Samson, avait appris le crow à l'école du BIA qui avait retourné sa veste et souhaitait maintenant préserver les cultures dites primitives.

Pokey versa quelques louchées d'eau sur les pierres. Samson baissa la tête pour éviter de recevoir la vapeur. Pokey chantait toujours. Et Samson pensait à Ponderosa, le ranch du feuilleton télé dont il était en train de manquer l'épisode. Il se disait qu'il aurait aimé vivre sur ce ranch immense, avoir une chambre pour lui tout seul et porter deux revolvers comme l'un des héros, le jeune Joe Cartwright. Jusqu'à ce que Grand-Mère vide son compte-épargne, l'année dernière, pour s'acheter une télévision au Prisunic de Billings, Samson pensait que tout le monde habitait une petite maison où s'entassaient une vingtaine de cousins, cinq ou six oncles et tantes et leur grand-mère. Et c'était ce que tout le monde pensait dans la réserve. Jusqu'à l'arrivée de la télé, Samson avait cru que tous les habitants de la terre étaient pauvres comme Job. Et comme lui. Maintenant il passait toutes

ses soirées au milieu de ses parents agglutinés devant le poste, à regarder des gens dont il ignorait tout faire des trucs totalement incompréhensibles. Et les publicités lui serinaient qu'il devrait se mettre au diapason de tous ces gens bizarres qui n'avaient, même pas une fois dans leur vie, goûté aux bienfaits de la hutte à sudation.

Pokey avait versé les sept louches d'eau. L'atmosphère de la hutte était devenue si irrespirable que Samson était allé chercher de l'air frais au ras du sol. Quelqu'un lui avait demandé si ça allait. Samson avait répondu « oui, ça va », juste avant de tourner de l'œil.



Quand il revint à lui, après avoir été aspergé d'eau, Samson était dans les bras musclés de son oncle Harlan.

— On a procédé à une cérémonie de baptême, rien que pour toi, dit Harlan. À partir de maintenant, tu t'appelleras S'accroupit Derrière le Buisson. Et tu dois à chacun de nous une cartouche de clopes et une camionnette Ford... neuve !

Samson vit que Harlan plaisantait. Il sourit à son tour et dit :

— Si je refuse le nom, je vous dois quand même quelque chose ?

Harlan partit à rigoler. Il déposa Samson près du fût de deux cents litres dans lequel Harry et Festus plongeaient leurs louches pour ensuite se les verser sur la tête.

Après qu'ils se furent tous rhabillés, Pokey sortit les pierres de la hutte et les remplaça par d'autres toutes brûlantes afin que les femmes puissent goûter la chaleur moite.

Pokey termina son travail. En regagnant la maison, les hommes croisèrent les femmes en route pour le sauna. La maison était inhabituellement silencieuse. Les jeunes enfants étaient couchés. Sur la table de formica, ils trouvèrent cinq bols de plastique disposés autour d'un fait-tout rempli de ragoût de gibier et d'un panier de tartines grillées. Harlan versa à chacun du café d'un grand pot posé sur une étagère pendant que Pokey emplissait les bols. Samson entama la croûte de sa tartine qui lui rappela le goût des beignets. Harlan vint s'asseoir à côté de lui et dit :

— Alors ? S'accroupit Derrière le Buisson, qu'est-ce que tu vas faire demain si dans ton rêve tu vois Vieux Bonhomme Coyote comme ton oncle Pokey ?

Festus et Harry ricanèrent. Samson répondit au sarcasme par la sincérité :

— Y a que Pokey qu'est capable de pratiquer la médecine du Coyote. C'est Aigle Majestueux qui l'a dit.

— Bien, répondit Harlan, bien... mais heureusement qu'il en reste dans cette famille qu'ont encore les pieds sur terre.

— Harlan ! explosa Pokey, tu peux pas lui foutre la paix ?

— C'était pour rire, dit Harlan, juste pour rire.

Tous ensemble ils terminèrent le repas en silence.

Samson se demandait ce que le « juste pour rire » de Harlan pouvait bien vouloir dire.

Plus tard, alors que ses cousins ronflaient gentiment autour de lui, il s'imagina vivant sur le ranch de Ponderosa, la nuit dormant dans une chambre rien que pour lui, le jour gardant les troupeaux sur son étalon noir personnel, apprenant à dégainer ses deux revolvers chromés, un œil sans cesse à guetter les Peaux-Rouges.

Chapitre 8

Messire le Lézard, allez donc rencontrer votre muse

Santa Barbara

Pensive, l'esprit accaparé par les cinq vies successives des reptiles, Calliope Kincaid poireautait sur les marches du Mandarin Café. Près d'elle, prenant le soleil sur le rebord d'une jardinière de fleurs, un petit lézard brunâtre aux yeux sans paupières lui rappelait bizarrement une photo de Jimi Hendrix que sa mère lui avait scotchée près de son lit d'enfant. En supposant que ce minuscule lézard puisse être la réincarnation de Jimi, Calliope se dit que vivre dans cette jardinière devait lui paraître bien fadasse après avoir connu une vie de rock star.

Entre sept et neuf ans, Calliope avait été élevée dans la religion hindouiste. Aujourd'hui encore, quand elle regardait tel oiseau ou tel animal, elle se demandait si ce n'était pas son grand-père ou sa grand-mère en train de se dépêtrer d'un singulier karma. Calliope avait atteint les sommets de l'agoraphobie, à tel point qu'elle n'osait même plus mettre un pied dehors, au sens propre, de peur d'écrabouiller un parent à elle transformé en cafard. Là-dessus, sa mère s'était tournée vers le bouddhisme et Calliope, qui s'était prise au jeu, restait des heures durant, face à un gong, à chanter des psaumes à la prospérité, jusqu'à ce que les conduites de chauffage central de l'appartement se mettent à vibrer. Il n'y eut que la fin de triste quand elles se firent naturellement jeter de l'immeuble par les autres locataires. Sa mère devint alors l'adoratrice d'une déesse. Calliope avait aimé cette période de leur vie car elle n'était plus obligée de porter des vêtements spéciaux pour la prière et elles étaient toujours entourées de fleurs. Lorsque Calliope atteignit l'âge de la puberté, elle se mit à capter l'attention de garçons résolument sans conviction religieuse comme un paratonnerre attire la foudre. Sa mère, qui venait juste de se convertir à l'islam, rebaptisa Calliope du nom d'Akima Mohammed Kincaid et lui imposa le port du voile. Autant Calliope avait adoré la religion karmique, la réincarnation, la méditation transcendante, la recherche du moi, la communion avec la nature et l'idée qu'elle était elle-même une déesse, autant fut-elle totalement tourneboulée par les

préceptes de la religion islamique tels que le sentiment permanent de culpabilité, la quête de l'humilité et l'autoflagellation. On la vit se raser la moitié des cheveux, teindre le reste en rose fluo, avaler des substances hallucinogènes et s'envoyer en l'air avec des boutonneux maladroits qui croyaient passer pour des petits durs en se coiffant à l'iroquoise. Dans la vie de Calliope, les hommes remplacèrent la religion. Elle gobait leurs mensonges avec la même foi qu'elle avait déployée pour se jeter à corps perdu dans les différentes croyances.

Dans un dernier espoir de sauver sa fille du crash religieux, la mère de Calliope se convertit à l'unitarisme. Mais il était trop tard. Calliope avait déjà jeté son tablier de cul-bénit. Sa mère se retrouva seule face à ses croyances et se retira dans un ashram de l'Oregon où elle devint la canalisatrice d'énergies d'une nouvelle entité, pourtant vieille de quatre mille ans, portant le nom de Babar et dont on disait qu'elle n'avait aucun rapport avec l'éléphant.

Arrivée à l'âge adulte avec cet imposant bagage religieux, Calliope restait étonnamment malléable et crédule. L'exploration et l'expérimentation anarchiques de toutes ces confessions avaient fait de la jeune femme un être en totale harmonie avec son environnement, quelqu'un qui acceptait avec résignation les hauts et les bas de l'existence, quelqu'un qui, enfin, ne cherchait pas une explication rationnelle à toute chose. Pourquoi chercher à comprendre quand croire suffit ? Pour Calliope, chaque instant était magique et chaque événement prenait une allure mystique. Cette crevaison n'était-elle pas la manifestation d'un karma ? Pourquoi ce petit lézard n'aurait-il pas pu être la réincarnation de Jimi Hendrix ? Si Calliope tombait amoureuse aussi facilement qu'on s'enrhume, si les hommes lui en faisaient voir de toutes les couleurs, il ne fallait surtout pas y voir une malheureuse suite d'erreurs de jugements, mais seulement la concrétisation de son destin.

Elle sifflotait *Castles made of sand* à l'adresse du lézard quand Sam gara la Mercedes le long du trottoir. Calliope lui décocha un sourire, pas le moins contrariée qu'il fût en retard d'une bonne demi-heure. Elle n'avait jamais un seul instant imaginé qu'il puisse lui faire faux bond. Aucun homme à ce jour ne lui avait posé de lapin.

Elle courut à la voiture et frappa à la fenêtre côté passager. Sam baissa la vitre à l'aide de la commande électrique.

— J'en ai pour une minute, dit Calliope, juste un petit truc à faire.

Elle gagna l'avant de la voiture et chercha sur la calandre un papillon de nuit qui fût mort mais encore présentable. Elle en décolla un de la grille, retourna à la jardinière et agita l'insecte devant le nez du lézard tout en chantant quelques mesures de Little Wing de Jimi Hendrix. À moitié content, le lézard chercha à s'emparer de l'insecte

puis partit boudier sous les géraniums. Calliope avait vu juste en devinant que ce lézard avait bien été une rock star dans une vie antérieure. Le reptile aurait sûrement été enchanté d'entendre la jeune femme lui chanter le refrain de *L. A. Woman* ou celui de *Light my fire*. Mais comment pouvait-elle en avoir le cœur net ?

Calliope finit par lâcher le papillon dans la jardinière avant de revenir vers la Mercedes.

— Je suis vraiment désolé d'être en retard, lui dit Sam.

— C'est pas grave, répondit Calliope, moi aussi, je suis toujours à la bourre.

— J'ai fait réparer votre voiture.

Sam essayait de ne pas regarder la jeune femme. Sa concentration lui permettait tout juste de tenir le volant. Il n'était sûrement pas prêt à replonger dans la confusion qu'il avait connue auparavant. Mais rien au monde n'aurait pu l'empêcher de revenir chercher Calliope. Tout au long des événements qui s'étaient déroulés à la résidence, il n'avait pu se défaire de cette idée de revoir la jeune femme au plus tôt. C'est cette même fixation qui l'avait aidé à surmonter le tour que lui avait joué Coyote. Au fait, cette fille entretenait-elle un lien quelconque avec l'Indien ?

— C'est sympa d'avoir fait réparer ma voiture, dit-elle. Avez-vous pris le temps de bien la regarder ?

— Quoi ? Votre voiture ? Non. J'ai juste demandé au dépanneur de venir la réparer, c'est tout.

— C'est une sacrée bagnole, savez ? Le moulin fait plus de trois cents bourrins. On y a mis six carbus Weber. Les amortos sont des amortos de compète, tout comme la boîte de vitesses. En pleine ligne droite, elle tape presque le trois cents et y a pas une Porsche qui lui arrive à la cheville.

Sam en resta bouche bée.

— Super ! parvint-il à dire.

— J'sais bien que c'est pas un truc de nana de parler bagnoles ; ma mère dit toujours que je suis obsédée par les quatre-roues parce que j'ai été conçue à l'arrière d'un minibus Volkswagen et que j'ai grandi dans un autre. On a pas mal voyagé quand j'étais petite.

— Elle vit où votre mère ? demanda Sam décidé à lui parler de l'Indien quand le moment se présenterait.

— Elle vit en Oregon. Pour vous en revenir à la bagnole, c'est pas moi qui l'ai trafiquée. J'ai vécu avec un sculpteur. Du côté de Sedona, en Arizona. C'est lui qui l'a bricolée pour faire des courses la nuit dans le désert. Un jour j'ai eu le malheur de lui dire que pour le mâle américain la voiture avait remplacé le revolver comme symbole

phallique et que je me félicitais qu'il en ait une petite très rapide. Dès le lendemain il m'a fait cadeau de la Datsun et il est parti s'acheter une Lincoln ! Il était vraiment adorable comme type.

— Ouais, sûrement adorable, répéta Sam.

C'était maintenant ou jamais. Il osa :

— Dites-moi, votre nom, c'est bien Calliope ?

— Oui, répondit la fille.

Sam prit le timbre de voix du placier en assurances s'apprêtant à conclure un contrat :

— Calliope, est-ce que vous connaissez...

— Mais j'me suis pas toujours appelée comme ça, savez ? le coupa-t-elle. C'est Sherman, le sculpteur, qui m'a baptisée comme ça à cause de la muse grecque de la poésie épique. Il disait que je lui inspirais la créativité et la folie. Comme j'aimais bien comment ça sonnait, ce nom-là, j'ai décidé de le garder. Même ma mère m'appelle comme ça maintenant.

Sam avait su ramener dans le droit fil de la discussion des centaines de clients qui voulaient noyer le poisson. Ça n'était pas cette fille qui aurait le dessus.

— Calliope, il faut me dire qui était cet Indien.

— Oh, savez, les Indiens changent souvent de nom au cours de leur vie. Ils changent aussi de personnalité en fonction des événements ou de ce qu'ils font, comme par exemple Marche Dans Le Désert ou des trucs comme ça. Vous le saviez, je suppose ?

— Non, je ne le savais pas, mentit Sam. Mais j'ai vraiment besoin de savoir...

— Tiens ! On y est. C'est ma voiture.

Sam ralentit et gara la Mercedes derrière la Datsun.

— Calliope, dit-il, avant que vous partiez je...

— Non, on peut pas baiser ce soir, j'ai trop de trucs à faire, mais demain si tu veux, tu viens chez moi et je te mitonne un bon petit dîner.

Sam se tourna vers Calliope. Il en avait la mâchoire prête à tomber. La fille lui souriait, les yeux écarquillés comme des soucoupes, en attendant qu'il lui réponde. Il réalisa qu'à chaque fois qu'il la regardait il perdait tous ses moyens. Bon Dieu ! Il fallait se ressaisir. Elle était peut-être coriace mais de son côté il n'était pas emmanché à l'envers.

— C'est d'accord pour demain soir, répondit-il.

— Ouais ! Super ! J'habite au 17 bis rue Anapamu. À l'étage. Surtout te goure pas, va pas sonner au rez-de-chaussée. Disons six heures, ça te va ?

Sans plus attendre elle était déjà sur le trottoir. Sam baissa la vitre et cria :

— Je m'appelle Sam.

La fille se retourna et lui sourit avant de monter dans sa Datsun et démarrer. Le moteur, surcomprimé, hésita avant de prendre des tours. Les pneus cirèrent le bitume, abandonnant des petits nuages de fumée bleutée derrière eux.

Chapitre 9

La persévérance est mère des apparitions

Pays des Crows – 1967

L'aube se faisait attendre. Aucune maison, aucun magasin de la réserve Crow n'était encore éclairé. Pokey roulait à travers la ville endormie au volant de sa vieille camionnette, Samson somnolent à ses côtés.

— C'est encore loin là où je vais faire mon jeûne ? demanda le garçon.

— Deux petites heures pour un Crow.

Pokey rigola en jetant un regard à son neveu, puis il s'enfila un gorgéon de sa flasque de whisky. Lui et Harlan avaient picolé toute la nuit suivant la cérémonie où Samson avait été admis dans la hutte à sudation. Il avait bien du mal à rouler droit. Samson avait la trouille. Sa tête bringuebalait de droite et de gauche à chaque fois que Pokey touchait le talus et donnait un sérieux coup de volant pour regagner l'asphalte.

— Hé ! Pokey. Tu pourrais pas ralentir un peu ?

— On va pas si vite que ça.

Samson voulut vérifier le compteur de vitesse mais comme toutes les autres fonctions du tableau de bord il ne fonctionnait plus. Pokey remarqua le coup d'œil du garçon et dit :

— Arrête d'avoir peur ! J'ai vu ma mort en rêve. Je sais que je finirai tué par une balle. Et pas à côté de cette camionnette pourrie. Alors tu vois, t'as aucune crainte à avoir. On peut rouler à n'importe quelle vitesse.

— Et ma mort à moi ? demanda Samson.

— Tu la connais pas ? Tu l'as pas déjà vue en rêve ?

— Jamais.

Intrigué, Pokey se mit à regarder Samson.

— T'es sûr que tu l'as jamais vue ?

— Jamais, répéta Samson dont la déglutition devenait difficile.

— Imagine que j'me foute la gueule en l'air, tu s'rais en droit de

penser que j't'ai bien baisé, non ?

Il recommença à faire des embardées. Son corps se déportait contre l'épaule de Samson chaque fois que la camionnette partait en dérapage.

— Quelle merde de rouler avec des pneus aussi lisses que la peau de mon cul ! Mais t'fais pas de mouron, mon gars, j'te promets qu'à la prochaine Danse du Soleil, j'prierai pour ton salut.

— Arrête ton cinéma, Pokey ! dit Samson en rigolant au moment où son oncle se penchait à nouveau vers lui.

— Allez, rendors-toi, gamin. Arrange-toi pour rêver que tu crèveras en train de niquer une bonne femme. Y a que ça de vrai !

— Pokey, merde, fais gaffe quand même !

Samson, mort de rire, se retrouva cul par-dessus tête. La camionnette venait de partir en tête à queue. Pokey freinait et débrayait en même temps pour accentuer les embardées. À chacune d'elles la tête de Samson manquait de se détacher du reste du corps.

— Noircis-toi le visage, Samson Chasseur Solitaire, gueula Pokey, c'est un bon jour pour mourir !

Puis il s'arc-bouta sur les freins et la camionnette finit par s'arrêter en travers de la route après une longue glissade. Samson se trouva projeté sous le tableau de bord parmi des bouteilles de bière et de soda vides. Rigolant toujours comme un bossu, il refit surface et entreprit de boxer l'épaule de son oncle. Pokey lui emprisonna les mains et lui fit signe de se taire.

— Regarde, dit Pokey, en montrant du menton l'avant de la camionnette.

Samson regarda dans la direction indiquée et vit un énorme bison en train de traverser la route.

— Mais d'où y sort ? demanda Samson comme l'animal quittait le faisceau des phares.

— 'Doit faire partie du troupeau de Yellowtail. Z'en ont quèques-uns là-bas.

— Heureusement que tu l'as vu à temps.

— Mais j'l'avais pas vu ! Il est beaucoup trop sombre. J'ai freiné pour faire le con.

— On a eu du bol, alors, fit Samson avec gravité.

— Pas du tout ! Je t'ai dit qu'on craignait rien. Y serait temps que t'arrêtes d'avoir la trouille des choses qui se sont pas encore produites. À quoi ça sert que je t'aie offert une vision sinon ?

Pokey embraya la première. Ils roulèrent tout un moment en silence bercés par le bruit de ferraille de la vieille camionnette. Le jour perçait. Maintenant le garçon pouvait distinguer les nouvelles feuilles

qui s'agitaient sur les branches ainsi que les bourgeons éclosant sur les peupliers de Virginie. Il se réjouit que son épreuve initiatique ait lieu en cette saison du renouveau. Sans doute ne ferait-il encore pas trop chaud et qu'il ne connaîtrait rien d'autre que cette lionne douceur printanière.

— Dis-moi Pokey, et quand j'aurai soif, qu'est-ce que je ferai ?

Pokey se siffla une longue gorgée de whisky avant de répondre.

— Tu prieras pour accepter ta souffrance et un messager spirituel viendra te donner un coup de main.

— Hum... Suppose que je meure. Qu'est-ce que je fais ?

— Mais tu mourras pas. Quand la douleur deviendra intolérable tu basculeras dans le monde des Esprits. Tu te verras emprunter d'abord un trou dans le sol, puis un long souterrain. Enfin, tu te retrouveras baigné de lumière. Tu seras arrivé. Tu n'auras plus ni faim ni soif. T'auras plus qu'à attendre que ton esprit totem vienne te voir.

— Et si y vient pas ?

— Tu retourneras dans le tunnel et tu le chercheras. Autrefois, je te parle du temps où il y avait encore des millions de bisons, on ne pouvait pas partir combattre tant qu'on n'avait pas rencontré son esprit ou bien alors les gens t'appelaient Chien Fou Qui Veut Mourir.

— C'est quoi encore c'te salade ?

— Le guerrier passait pour tellement cinglé, tellement triste, qu'on aurait dit qu'il voulait rencontrer l'ennemi uniquement pour se faire descendre.

— Et mon père, Pokey, c'était pas un de ces cinglés ?

Pokey lâcha d'abord un sourire et continua à regarder droit devant lui empreint d'une grande et soudaine mélancolie.

— Ça porte malheur de parler de lui. Mais sache qu'il ne voulait pas mourir. C'est arrivé un soir, au retour d'un match de basket. Il avait un peu trop picolé et il roulait juste un peu trop vite.

Ils passèrent le village de Lodge Grass où la seule activité, à part les chiens qui s'entraînaient à aboyer, était ce petit groupe de ranchers occupés à siroter du café dans la graineterie. À la sortie du village, Pokey obliqua sur une route boueuse, direction plein est, droit sur le soleil levant et le massif du Loup. Quand ils attaquèrent la montée, la route devint quasi impraticable avec ses ornières gorgées d'eau. Pokey engagea le crabot et la camionnette avança alors à une allure de tortue. Après une demi-heure de ce supplice qui mettait les reins à mal, Pokey s'arrêta sur un terre plein, entre deux sommets.

De leur nid d'aigle, ils apercevaient vers l'ouest la route de Lodge Grass et puis plus au loin, vers l'est, les vertes prairies de la réserve des Cheyennes du Nord. De tous côtés, des pins au tronc droit comme

un i bordaient les montagnes. À mesure que l'on regardait vers le sommet, la végétation devenait de plus en plus aride, remplacée par des masses rocheuses où ne poussaient plus que quelques yuccas et de singulières touffes de sauge et d'herbe à bison.

— C'est là ! fit Pokey en montrant un tas de rochers de la taille d'une voiture et situé à environ cinquante mètres de la route. C'est là que tu vas jeûner. Je t'attendrai de l'autre côté du chemin. T'auras le droit de venir me voir qu'à deux conditions : si t'es vraiment dans la merde ou si t'as eu ta vision.

Pokey prit un sac qui traînait sur le tapis de sol de la camionnette. Il le tendit à Samson à travers la vitre.

— Dedans, y a une couverture. Et des feuilles de menthe. Faudra en mâcher que si t'as vraiment soif et que tu peux plus tenir. Vas-y maintenant. Moi je vais aller prier pour que ça marche.

Comme il gagnait l'amas de rochers, Samson sentit une énorme boule d'angoisse lui monter dans la gorge. À quoi sert tout cela si tu dois en crever de faim ou de soif ? Franchement, à quoi tout cela pouvait bien mener ? Il aurait de loin préféré être en classe. Il n'y avait rien de rigolo dans ce qui l'attendait. Et Pokey ? À quel jeu jouait-il en s'entourant de tant de mystère ? Pourquoi ne ressemblait-il pas à Harlan ? Ou mieux, tiens ! à Ben Cartwright, le patron du ranch dans le feuilleton à la télé.

Le garçon arriva à l'endroit où il devrait subir son jeûne, près des restes d'un feu de camp à flanc de montagne abrités d'un énorme rocher. Samson s'assit face au soleil qui était devenu une énorme boule de feu orange posée à l'est, sur la ligne d'horizon.

Il eut une pensée pour Grand-Mère restée à la maison. Il la voyait en train de remplir les bols de céréales, sortir du frigo l'insuline de la petite cousine Alice, préparer la seringue et tout vérifier pour le départ des gosses à l'école. Oncle Harlan devait siroter son café et réclamer le silence de tous à cause de sa gueule de bois. Les tantes devaient sortir les couvertures du sauna, les plier et les charger dans la camionnette de Harlan pour qu'il les emmène à la laverie automatique. Normalement, Samson aurait dû être en train de se chamailler avec ses cousins Harry et Festus ou de mentir à Grand-Mère : « Si, si, je t'assure, j'ai bien fait tous mes devoirs. Pas de problème ! » Il aurait voulu être parmi les siens, pas ici, seul, au milieu de nulle part. Depuis qu'il était né, il n'avait jamais ressenti un tel sentiment de solitude. Et franchement, il n'appréciait pas du tout.

Il tenta de se concentrer sur le monde des Esprits. Avec un peu de chance, il pourrait peut-être l'atteindre assez rapidement, tomber sur un esprit totem qui lui conviendrait et retourner vers la camionnette. Resterait plus à Pokey qu'à le descendre à Lodge Grass lui payer un

Coca. Comme disait souvent Oncle Harlan : « Pas vu, pas pris. Et tout le monde est content. »

Samson essaya d'imaginer ce trou dans lequel il devrait pénétrer pour atteindre le tunnel qui le mènerait au monde des Esprits. Il n'y parvint pas. Alors il se décida à prier.

— Ô Grand Esprit, Ô Terre Mère, pria-t-il en langage crow, écoutez ma prière. Aidez-moi à avoir une vision pour que je puisse retourner à la maison au plus vite.

Il attendit. Rien ne vint. Alors il se concentra à nouveau sur l'entrée du tunnel.

Au bout de deux bonnes heures il n'en pouvait plus de se concentrer. Son esprit prit la tangente. Samson pensa au ranch du feuilleton télé, à son école, à la planète Krypton, au snack-bar de la réserve, au McDo à Billings, au sous-sol humide du collège de Lodge Grass où Harlan l'avait emmené visionner des films en noir et blanc montrant son père en train de jouer au basket. À quoi pouvait bien ressembler son père, d'ailleurs ? Et sa mère aussi ? Elle qui était morte quand il n'avait que deux ans. « Le foie », lui avait expliqué Harlan. Et personne ne lui avait plus jamais parlé des disparus. Samson essaya de toutes ses forces de se rappeler à quoi pouvait bien ressembler sa mère. Rien ne vint. Seulement l'image de sa grand-mère et celles de ses tantes. Alors il se sentit encore plus seul.

Il pensa un instant à s'inventer une vision. Il irait voir Pokey, lui dirait qu'il avait eu sa vision et rencontré son esprit totem. Pokey n'aurait alors plus qu'à lui montrer comment confectionner un sac d'amulettes et ils pourraient rentrer à la maison. Pourquoi ça ne marcherait pas ? Il se dit que le faucon lui ferait un bel animal totem. Il ne connaissait rien aux pouvoirs associés au faucon mais ils étaient sûrement d'une grande utilité. Sauf, naturellement, si vous élevez des poules ou des pintades.

Samson grimpa au sommet de la colline et se mit à appeler :

— Pokey ! Pokey ! J'ai eu ma vision. J'ai vu mon esprit totem !

Le garçon déboula sur la route. La camionnette avait disparu. Il chercha plus haut, plus bas, alla voir sur l'autre versant de la colline : rien ! Pokey s'était tiré.

Samson sentit ses lèvres trembler et des larmes lui envahir les yeux. Il tomba le cul dans la boue, secoué de sanglots. Il se cacha le visage entre les genoux et pleura jusqu'à en avoir mal à la gorge. Quand il eut atteint le fond de sa détresse, il releva la tête et s'essuya les yeux d'un revers de main.

Pourquoi Pokey l'avait-il abandonné ? Peut-être était-il redescendu s'acheter de la bière ? Peut-être même lui remonterait-il un Coca ? Samson réalisa à quel point il avait soif. Le soleil avait escaladé le ciel

et il faisait rudement chaud à présent. Le garçon chercha du regard une place à l'ombre. Il n'y avait rien d'autre à part celle des rochers. Et de là-bas il ne verrait pas la route. Alors il préféra s'asseoir sur une pierre sur le bord de la route. En plein soleil.

Pendant les deux heures qui suivirent, Samson mâchonna toutes ses feuilles de menthe. Quand il n'y en eut plus, il se mit à sucer un caillou pour produire de la salive. Il passa le temps à dessiner sur le sol avec une baguette. Un bruit de moteur lui parvint. Samson leva les yeux et aperçut un nuage de poussière qui montait la route. C'était sûrement Pokey.

Samson monta sur son rocher. Ce n'était pas la camionnette de Pokey, mais une énorme voiture bleu pâle comme il n'en avait jamais vu. Il descendit de son perchoir et ravala un sanglot au moment même où la voiture dérapait pour enfin s'arrêter face à lui dans un nuage de poussière. Le moteur vrombit. La vitre descendit sur elle-même et la bouille énorme du chauffeur apparut. C'était un Blanc avec au moins trois ou quatre mentons de rechange sous celui du haut.

— Dis-moi, p'tit. J'ai dû faire fausse route. Tu saurais pas comment retourner sur la nationale ?

— Ça fait un sacré bout ! répondit Samson. Faut redescendre sur Lodge Grass et aller jusqu'à la réserve Crow. C'est là qu'on rattrape la nationale.

En fait, l'homme n'était pas vraiment blanc, mais plutôt d'un rose clair. Il souriait à Samson comme si celui-ci eût été son meilleur ami.

— Ça ne m'avance guère. C'est où, Lodge Grass ?

— Faut descendre cette route et tourner en bas.

— À gauche ou à droite ?

Samson pointa la direction et l'homme suivit son doigt avant de le regarder dans les yeux :

— Tu n'irais pas dans cette direction, par hasard ?

Samson s'accorda une bonne minute de réflexion avant de répondre. Il se souvint des nombreuses mises en garde de Pokey de ne jamais faire confiance à l'homme blanc et de ne jamais accepter ce qu'il propose. « Quand tu voudras prendre ce qu'il te donne, il le retirera et s'enfuira avec tout ce que tu possèdes. » Dans le cas présent Samson voyait mal comment l'homme aurait pu lui voler une balade en voiture. Et tout ce qu'il possédait, c'était ce couteau de chasse et rien d'autre. Et si ce type tentait de le lui prendre, il lui percerait le bide en deux coups les gros !

— J'allais redescendre à la réserve. Je peux vous montrer le chemin si vous voulez.

— Alors monte vite et referme la vitre avant que la fraîcheur ne

foute le camp de cette bagnole.

Samson fit le tour de la voiture et pensa à nouveau à ce que Pokey lui avait dit concernant la fourberie des blancs. C'était la plus grosse et la plus bleue des voitures qu'il avait jamais vues. Était-ce dû à la chaleur ? Il lui fallut une éternité pour contourner l'automobile. Quand il ouvrit la porte il reçut une bouffée d'air froid qui lui donna immédiatement la chair de poule. C'était la première fois de sa vie que Samson montait dans une voiture climatisée. Les aérations du tableau de bord l'amuserent beaucoup.

— Ferme la porte, mon garçon. Tu veux nous faire crever de chaleur ?

Le garçon s'exécuta et dit :

— Fait rudement frais là-d'dans. Et ça sent drôlement bon.

Le gros type ne pouvait se retenir de rigoler quand il regardait Samson et tapotait sans cesse le rebord de son chapeau de paille. C'était bien là le plus gros homme que Samson ait jamais pu voir. Son costume était assorti à la couleur de la voiture. On aurait dit que tout le bleu de l'azur s'était installé derrière le volant. De fines veines rougeâtres lui striaient la peau du visage comme les nationales sur une carte routière.

— C'est gentil de me guider, mon garçon. Je m'appelle Négoco. Lloyd Négoco. Je suis représentant en Miracles, le plus fabuleux des aspirateurs.

Il tendit sa grosse main. Le garçon ne put serrer que deux doigts de la dextre du Gargantua.

— Moi, c'est Samson Chasseur Solitaire.

— As-tu déjà entendu parler des Miracles, Samson Chasseur Solitaire ? Parce que laisse-moi te dire que d'ici quelques années, le Miracle aura anéanti toutes les autres marques d'aspirateurs de la planète. Eh oui ! Dans quelques années, les gens qui n'auront pas de Miracle dans leur placard à balais, ils auront plus qu'à planter une pancarte dans leur jardin, une pancarte qui dira « Ici, nous vivons dans la crasse ». Le Miracle, c'est le plus fabuleux appareil capable de débarrasser la création tout entière de la poussière, de la boue et même des maladies.

L'énervement de Lloyd émerveillait Samson. Plus le gros homme parlait et plus son teint rosissait. Même si ça ne se faisait pas d'interrompre un adulte qui parle, Samson pensa le faire avant que Lloyd n'ait un malaise.

— Je sais ce que c'est un miracle, le coupa Samson. J'ai une de mes tantes qu'est catholique. Mais représentant, je sais pas ce que c'est.

Lloyd prit sa respiration et envoya un nouveau sourire à l'adresse du

jeune Indien.

— Je suis VRP, mon garçon. Voyageur-représentant-placier. J'appartiens à la dernière espèce d'hommes encore libres. Je vends des miracles, des vrais, pas seulement des aspirateurs. Je sais aussi multiplier les pains et les poissons.

Il marqua une pause. Samson gardait une main sur la poignée de la porte et l'autre sur celle de son poignard, bien conscient qu'il écoutait le plus extravagant des délires verbaux... mis à part ceux de Pokey naturellement.

— Je sais bien ce que tu penses, mon gars. T'es en train de te demander quelle sorte de miracle je suis capable de réaliser, pas vrai ?

— Non, non. Je pensais juste que si vous aviez un Coca, ça m'arrangerait. J'ai une de ces soifs.

— Sur le siège arrière, y a une glacière. Sers-toi. Et donne-m'en un aussi, tu seras gentil.

Samson se retourna vers la banquette et plongea la main dans une glacière où une douzaine de cocos cernaient une flasque de rhum. Il prit deux bouteilles et reprit sa place. Il tendit la bouteille à Lloyd qui la siffla à moitié d'un seul trait.

— Un vrai miracle, fit le gros homme.

Samson se moquait éperdument de la folie douce de son compagnon de route. À ses côtés la vie paraissait belle, jusqu'à la voiture, silencieuse et climatisée, qui sentait bon les épices. Il n'avait plus soif et rentrait à la maison. Sur ces routes défoncées, la voiture de Lloyd glissait comme un pet sur une toile cirée. Samson ferma un œil pour se reposer, l'autre restant aux aguets.

— Comment ça, vous faites des miracles ? demanda le gamin.

— Je suis capable de faire des miracles à partir de rien du tout. Je réalise des souhaits à partir de rêves, des rêves à partir de souhaits. Je pourrais même te déposer un rêve au creux de la main. Tu veux savoir comment je fais ?

Samson hocha la tête. Ce type était de la même race que Pokey ; quand il avait quelque chose dans le ciboulot il ne l'avait pas ailleurs. Il était sans doute capable de convaincre les morts.

— Alors, tu vois, j'attaque toujours par un beau sourire sur le paillason de l'entrée. Quand tu frappes à la porte, les gens qui sont derrière ne t'attendaient pas. Ils étaient là en train de se morfondre sur leur condition, bref, ils n'avaient nulle part où aller, rien ni personne à qui penser. Quand ils viennent t'ouvrir, ils sont aussi accueillants qu'une porte de prison. Et moi je leur balance d'entrée un sourire XXL brodé de mots en guimauve. Je leur raconte tout ce qu'ils avaient envie d'entendre et qu'on leur a jamais dit. S'ils sont moches comme

des culs, je leur dis qu'ils sont beaux comme des anges. S'ils sont en plein marasme de boulot, je flatte leur succès. Avant qu'ils aient poussé la moustiquaire de la porte j'ai déjà eu le temps de devenir leur meilleur ami. Et tu sais pourquoi ? Parce que je les vois comme ils souhaiteraient être vus, pas comme ils sont en réalité. Pour la première fois de leur vie ils touchent le rêve du doigt. Et tout ça parce que je leur fais croire qu'ils existent. C'est quand ils commencent à regarder autour d'eux que ça se gâte. Forcément, s'ils avaient tout, de quoi pourraient-ils encore avoir envie ? Comment expliquer ce grand vide dans leur existence ? Parce que, vois-tu, de ce côté-ci de la pierre tombale, il n'existe pas de contentement ou de satisfaction véritables. T'es jamais aussi beau que tu voudrais l'être, jamais aussi riche ou puissant que tu souhaiterais l'être. Les gens ignorent ça. Les gens sont persuadés qu'il existe quelque part une réponse à ces questions qui leur empoisonnent la vie.

— Tout comme Coyote Bleu, dit Samson.

— Je fais de mon mieux pour t'apprendre des choses intelligentes, j'essaie d'être sérieux et voilà que tu te mets à raconter des conneries ! Où j'en étais ? Ah, oui. Les gens pensent qu'il existe une réponse, La Réponse. Je ne les quitte pas de l'œil pendant tout le temps où je leur fais croire qu'ils sont les meilleurs du monde et au moment où ils commencent à paniquer, parce que forcément ils ne se voyaient pas du tout comme ça, je leur cause du Miracle. Je leur prouve qu'une descente de lit nickel, c'est tout ce qui les sépare de ce qu'ils pourraient être. Je déballe mon engin et je commence à aspirer toute la poussière qu'il y a dans leur pucier. Je mets ça dans un petit sac noir. Puis je mets le sac à bouillir sur la cuisinière jusqu'à ce que toute leur baraque se mette à puer pire qu'un bouc en rut. Tu sais, toutes ces petites peaux mortes qu'on perd au cours de la nuit et qui restent sur le matelas, si tu les mets à bouillir tu obtiens la pire des odeurs de la Création. Je leur prouve par $A > B$ que leur maison est un nid à rats. Alors comment pourraient-ils être beaux ou réussir dans la vie au milieu de tant de merde ? C'est impossible. La saleté, voilà leur problème et le Miracle, voilà la solution. Je les tiens. Ils sont faits aux pattes. On cause encore un peu et je fais mine de vouloir me barrer. Mais je peux plus. Ils veulent garder l'appareil. Je les comprends ; bien qu'ils aient déjà un aspirateur. Normalement ils devraient pas en avoir besoin d'un autre. Et entre nous, un peu de saleté n'a jamais tué personne. Mais ils en ont vraiment besoin de mon aspiro. C'est quasiment devenu une question de vie ou de mort. Et tu sais pourquoi ? Parce que ce foutu machin, je viens de leur démontrer que c'est tout ce qui les sépare de leur rêve. Alors ils signent des deux mains et je prends leur oseille. Quand je m'en vais, je les vois cramponnés à leur espoir, enfin... je veux dire au manche de

l'aspirateur. Généralement j'emballer le tout en quarante-cinq minutes, des fois moins. Ça, gamin, c'est un vrai miracle !

— Mais c'est de l'arnaque vot'truc !

— Et alors ? C'est ce qu'ils veulent ! Être arnaqués. Je ne fais que leur rendre un petit service. Rien de plus. C'est pas différent que d'aller au cinéma ou de voir un magicien. Quand tu vas au ciné, t'as pas envie de savoir que les pirates utilisent des épées en caoutchouc ? Quand tu vas voir un magicien, t'as pas envie de savoir où sont ses poches secrètes ? Pendant dix minutes, une heure et demie ou plus, tu veux croire à quelque chose que tu sais être faux. Les gens dépensent des fortunes pour être trompés. Et à moi ? Tu y penses, à moi ? Faut quand même bien que je roule dans une belle bagnole, que je descende dans de beaux hôtels et que je bouffe dans de bons restaurants, non ?

Samson réfléchit à ce que Lloyd venait de dire. Se balader dans une grosse bagnole climatisée qui sent bon, ça valait bien la vie sur le ranch Ponderosa. C'était peut-être même encore mieux. Personne sur la réserve ne possédait de voiture comme celle-là. On allait jamais au restaurant. Ou alors seulement à la baraque à hamburgers près du bureau de l'agence Crow. Peut-être qu'arnaquer les gens constituait une solution d'avenir. En tout cas, ça paraissait nettement plus agréable que de passer ses journées à transbahuter des meules de foin ou à réparer des moteurs de camions.

— Et vous croyez que moi aussi un jour je pourrais vendre des miracles ? questionna Samson.

Lloyd éclata de rire et répondit :

— Faut manger de la soupe avant ça. En plus, c'est pas donné à tout le monde ce genre de boulot. As-tu du caractère ?

— C'est quoi ? C'est comme le pouvoir magique ?

— Mieux que ça. Alors t'essaies de te forger un vrai caractère et tu reviens me voir dans quelques années. Je verrai alors ce que je pourrai faire de toi.

La messe était dite. Samson allait se forger un caractère, puis il irait lui aussi vendre des miracles. Il se laissa aller dans le siège et ferma les yeux. Lloyd était reparti à parler. Ses paroles flottaient au loin, douces et rythmées. Gavé de Coca-Cola et repu de miracles, Samson Chasseur Solitaire s'endormit.



— Samson ! Réveille-toi !

Quelqu'un le secouait par les épaules. Il ouvrit les yeux et vit Pokey

qui le tenait à bout de bras.

— Mais qu'est-ce que tu fous sur le bord de la route ?

— Hein ?

Samson jeta un regard circulaire. Il était sur la colline, là où il s'était trouvé avant que la grosse voiture bleue n'arrive.

— Lloyd, demanda le garçon, où il est, Lloyd ?

— De quel Lloyd tu parles ? demanda Pokey. Je m'absente à peine deux petites heures et tu fais n'importe quoi. Pourquoi es-tu descendu jusqu'ici ? As-tu eu ta vision ?

— Non. Je suis allé me balader en voiture... avec un gros Blanc qui vendait des Miracles.

— Samson, dit Pokey. Je crois pas un mot de ce que tu racontes. Ce serait plus honnête de me raconter ce que t'a dit cet homme.

Samson raconta tout à Pokey au sujet de Lloyd Négocier, de sa voiture aussi longue qu'une locomotive, des Miracles qu'il vendait comme des petits pains, des gens qu'il arnaquait et du grand train qu'il menait. Quand il eut terminé de parler, Pokey vint s'asseoir près de lui et le regarda droit dans les yeux pendant de longues minutes. Puis il dit :

— Je suis désolé mais tu as eu une vision.

— Pourquoi es-tu désolé ? Parce que j'ai pas trouvé mon esprit-totem ?

— C'est pas exactement ça, fit Pokey presque triste, je me disais que tu verrais sans doute un écureuil ou un truc dans ce goût-là, mais tu as vu un représentant en aspirateurs.

— C'était juste un gros homme blanc.

— Il ressemblait à un gros homme blanc. Moi, je crois bien que tu as vu Vieux Bonhomme Coyote en personne.

Chapitre 10

Super-facile et politiquement correct

Santa Barbara

Sam passa le plus clair de sa soirée à nettoyer les dégâts causés par les exploits de tireur de Josh Spagnola. Il alla se coucher tôt, surtout fatigué par la tournure étrange des choses qui lui étaient arrivées dans la journée. Il resta cependant éveillé jusqu'après minuit. D'abord soucieux, puis cherchant à comprendre le pourquoi de tant d'agitation inexplicable, il finit par fantasmer sur Calliope. Sans trop comprendre pourquoi, il ne parvenait pas à être totalement triste. Qu'avait cette fille de plus que les autres ? Le fait d'être un peu fofolle ? L'idée qu'il la reverrait bientôt lui arracha un sourire avant de l'emporter dans les bras de Morphée.

Quand il ouvrit l'œil le lendemain matin, il eut le sentiment que tout allait mieux, comme si au cours de la nuit les calamités de la veille avaient pris le large. L'ordre des choses reprenait la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Autrefois, il aurait salué le jour nouveau et remercié le Grand Esprit de l'avoir remis en harmonie avec le monde, tout comme Pokey le lui avait appris. Il aurait scruté le ciel à la recherche de nuages gorgés d'eau, humé le vent, senti la rosée du matin et les feuilles de sauge, écouté le cri de l'aigle, cherché les signes porte-bonheur et conclu après tout cela que l'univers et lui ne faisaient plus qu'un.

Mais aujourd'hui il avait raté l'aube de trois bonnes heures. Il gagna la douche et se lava les cheveux avec un shampoing qu'on avait sûrement pas testé sur les yeux de lapins et dont dix pour cent du bénéfice irait au sauvetage des baleines.

Il se badigeonna le visage de crème à raser garantie sans chlorofluocarbones et supposée préserver la couche d'ozone. Il petit-déjeuna d'œufs pondus exclusivement par des poules sexuellement satisfaites, vivant en semi-liberté et auxquelles on diffusait du Brahms à longueur de temps. Il mangea des petits pains faits à partir de blé cultivé sans adjonction de pesticides, de sorte que la coque des œufs des oiseaux de proie qui en picoraient dans les champs ne souffrait pas de carence vitaminée. Il utilisa de la margarine sans adjonction

d'huiles en provenance des pays tropicaux, de sorte qu'il apporta ainsi sa contribution quotidienne à la préservation de la forêt amazonienne. Il but du lait de ferme à la fraîcheur garantie par la petite exploitation qui le produisait et conditionné dans du carton recyclable. Après avoir siroté sa deuxième tasse de café (dont le prix avait sûrement contribué à l'éducation des rejetons d'un péon sud-américain), Sam était à deux doigts de penser que rien qu'en se levant chaque matin, il sauvait la planète. Mais quelle tête aurait-il faite si on lui avait dit que depuis deux ans il n'avait jamais posé le pied sur un sol qui ne fût pas recouvert de béton ou d'asphalte ?

Il rédigeait un nouveau message subliminal pour son portable, SAUVEZ LA PLANÈTE, CONTRACTEZ CETTE POLICE, quand Spagnola l'appela :

— Salut Sam. As-tu pris connaissance du vote de la réunion des copropriétaires d'hier soir ?

— Non. Je suis resté à nettoyer l'appartement.

— L'appartement ? C'est bien. Tu n'as pas dit « mon appartement ».

— Ah ? Tu veux dire que je suis viré ? Sans même pouvoir dire un mot pour me défendre ? J'arrive pas à y croire.

— J'ai été le premier surpris. Mais ces gens semblent te haïr au-delà du possible. Je crois que l'épisode du chien, ça été le révélateur d'un profond ras-le-cul de ta personne.

— Tu leur as dit que le chien ne m'appartenait pas ?

— Bien sûr ! Mais ça n'a servi à rien. Ces gens te haïssent pour de bon, Sam. Les toubibs et les bavards parce que tu ramasses assez de pognon pour habiter ici, les mecs mariés parce que t'es célibataire et les femmes mariées parce que leurs maris te jalouent. Les vieux peuvent pas te blairer parce que t'es jeune et tous les autres parce que t'es pas japonais. Ah si ! J'oubliais. Y a un chauve qui peut pas t'encadrer parce que t'as encore des cheveux. Pour un mec qu'avait adopté un profil bas, je trouve que t'as su accumuler un sacré paquet de ressentiments contre toi.

Sam n'avait jamais accordé la moindre attention à ses voisins, il ne leur disait même jamais bonjour, bonsoir. De réaliser combien ils pouvaient le haïr au point de lui ravir son logement lui fit un sacré choc :

— Mais j'ai jamais eu la moindre anicroche avec qui que ce soit depuis que j'habite ici...

— Ça n'a peut-être pas grand-chose à voir avec toi personnellement. Tu sais, y a rien qui unit plus les gens que l'idée du profit. Et tu pouvais pas lutter contre leur plan de courts de tennis en terre battue.

— Mais de quoi tu parles ? On a pas de terrains en terre battue.

— Pour le moment ! Mais une fois qu'ils t'auront acheté ta villa-appartement au prix que tu l'as payée et revendue cinq fois plus cher à un gogo, il leur restera de quoi faire construire plusieurs courts en terre battue. Ce sera la seule résidence de tout Santa Barbara dotée de courts en terre battue. Ça fera monter le prix des apparts d'au moins dix pour cent. Je suis vraiment désolé d'avoir à t'apprendre tout ça.

— Y a donc rien à faire ? Je peux pas porter plainte ?

— Tu fais ce que tu veux, Sam. Cette conversation n'a rien d'officiel. Mais laisse-moi te dire ce que je pense au sujet d'un procès : ce serait du suicide. La moitié des types qui ont voté ton départ sont des avocats. Dans six mois, ils t'auront mis sur la paille et ils boiront à ta santé en jouant au backgammon. C'était il y a huit ans, quand tu as signé, que j'aurais dû te donner ces conseils.

— T'es sympa. Mais y a huit ans t'étais pas là.

— J'étais en train de te piquer ta Rolex.

— T'as volé ma Rolex ? C'était toi ? Ma Rolex en or ? Fumier !

— On se connaissait pas à l'époque. De toute façon, aujourd'hui y a prescription. C'est l'heure de l'oubli et du pardon.

— Va te faire enculer ! Attends-toi à recevoir la facture pour tout c'que t'as bousillé chez moi.

— Tu sais ce que j'en fais de ta facture de merde ? Je m'en tamponne le coquillard et j'm'en...

Sam raccrocha au nez du chef de la sécurité. Mais le téléphone résonna dans la seconde qui suivit. Ce ne pouvait être que Josh qui voulait avoir le dernier mot. Sam regarda un instant les vestiges de son poste de télé, décrocha le combiné et gueula :

— Espèce de gros enculé de ta mère, t'as du bol de pas être face à moi, sinon j't'écarterais ta sale gueule !

— Sam, fit une voix de femme, c'est Julia, de l'agence. J'ai Aaron pour vous en ligne.

— Excusez-moi Julia. Je croyais que c'était quelqu'un d'autre. Attendez une minute.

Sam s'assit sur le sofa et tint le combiné posé contre sa poitrine pendant qu'il essayait de reprendre ses esprits. Tout allait trop vite, beaucoup trop vite. Il n'y comprenait plus rien. Il ne fallait pas qu'il se lance dans une conversation avec Aaron la garde baissée. Aaron, son pote, son confident, son mentor. Josh Spagnola aussi était supposé être son pote. Que s'était-il passé avec lui ? Pourquoi un tel revirement en une nuit ? Pourquoi ? Sam alluma une cigarette et en tira une longue bouffée. Il souffla la fumée le plus lentement possible, en un long trait.

— Julia ?'scusez-moi, j'étais sous la douche. Dites à Aaron que je

serai au bureau dans une petite heure. On pourra parler lui et moi.

Et il raccrocha avant qu'elle ait pu répondre quoi que ce soit. Puis il composa le numéro de la sécurité de la Résidence des Falaises. Josh Spagnola décrocha.

— Josh, c'est Sam Hunter.

— Vachement sympa Sam de me raccrocher au nez quand je suis juste en train de te dire que j'en ai rien à branler de tes histoires.

— C'est pour ça que je t'appelle. Je les connais tes expressions préférées. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que t'as contre moi.

— Ah ! ben on voit que t'as pas lu le journal de ce matin.

— Je te l'ai déjà dit, je suis pas sorti, j'ai passé tout mon temps à réparer tes conneries. Qu'est-ce qu'il y a dans le journal ?

— Il semblerait que Jim Cable, t'sais ? le Kojak plongeur, il se soit fait attaquer par un Indien comme il sortait de son bureau et qu'il ait fait une crise cardiaque. Ils disent dans le journal qu'il venait juste d'avoir un entretien avec un placier en assurances.

— Où veux-tu en venir ?

— Où j'veux en venir ? Ben hier, quand je suis sorti de ton appart en cavalant comme un dératé, je suis passé dans l'appartement d'à côté pour pouvoir surprendre le chien à revers. Mais au moment même où j'entrais sur la terrasse de ton voisin, j'ai vu un Indien sauter par-dessus ta rambarde. Un type habillé tout en noir. Tout comme celui dont ils parlent dans le journal. C'est pas une drôle de coïncidence ?

Sam ne trouvait plus ses mots. Pour diverses raisons, la moitié des résidents des Falaises mangeait dans la main de Spagnola. Mais Sam ignorait à quoi tant de petits secrets pouvaient bien servir à l'ancien cambrioleur : à seulement pouvoir être vulgaire avec tout le monde ? Sam ne souhaitait pas se retrouver l'objet d'un chantage de la part de Spagnola. Il se souvint d'avoir souvent joué au chat et à la souris avec certains de ses clients. Comment allait-il réagir dans la peau d'un dominé ? Il opta pour le style direct :

— O. K. Josh. Je suis fait aux pattes. Et maintenant ? Qu'est-ce que je fais ?

— Sammy, mon grand, tu sais que je t'aime bien, non ? Toi et moi, on est comme deux doigts de la même main. Enfin... toi, moi et ton pote Aaron.

— Tu connais Aaron ?

— Je suis tombé sur lui ce matin en appelant à ton boulot. Ta secrétaire m'a dit que tu faisais plus partie de la maison et que, jusqu'à nouvel ordre, c'était Aaron qui prenait personnellement tous tes appels. On a causé un bon moment.

— Tu lui as parlé de l'Indien ?

— Non, c'est lui qui m'en a parlé. Bizarrement il souhaiterait que tu ne fasses plus partie des meubles le plus tôt possible. Mais c'est pas pour une question de pognon. Je crois qu'il a une trouille bleue que le filet se resserre autour de toi et que ton nom soit associé à cette histoire d'Indien qu'a attaqué Jim Cable. Entre nous, lequel de vous deux aurait le plus à perdre dans cette histoire ?

— Mais personne n'a rien à perdre, Josh ! C'est rien qu'une sale méprise depuis le début. Je me fous totalement de ce que tu as pu voir ou ne pas voir sur ma terrasse. Je sais rien de cet Indien. Par contre je sens comme de la menace dans tes propos.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne te menace pas. Je m'informe. C'est ce que je sais faire de mieux, tu sais. Pas d'empreintes, pas de fibres de tissu qui traînent, pas de numéro de série, rien ! Chez moi, cette discrétion, c'est devenu comme une seconde religion. Aujourd'hui les gens sont prêts à casquer pour des trucs qu'ils n'ont pas goûté, ni senti, pas plus que touché. Ça, c'est super. Tu crois pas ? J'aurais dû faire espion.

Sam perçut le soupir de Spagnola au bout du fil. À nouveau Sam se retrouvait mis à l'écart. Depuis toutes ces années combien de fois s'était-il senti menacé ? Combien de fois la peur d'être découvert l'avait-elle forcé à mentir de façon si minable ou à endosser le rôle de la victime ? Il avait tout fait pour fuir un passé qui, inlassablement, revenait à la charge.

De sa voix la plus douce, à peine audible, Sam dit :

— Mon vieux Josh, avant que tu commences trop à y croire et que le succès te monte à la tête, ne perds surtout pas de vue le renseignement qui te manque.

— Attends vieux frère, je comprends pas...

— Tu n'as aucune idée de qui je suis en réalité et de ce dont je suis capable.

Il y eut un long silence sur la ligne, comme si Josh réfléchissait à la dernière phrase que Sam venait de prononcer.

— Au revoir, Josh, murmura Sam.

Il raccrocha le téléphone, prit son trousseau de clés, sortit de chez lui et se dirigea vers sa Mercedes. Comme il neutralisait l'alarme et prenait place derrière le volant, il réalisa qu'il n'avait aucune idée de sa véritable personnalité et de ce qu'il était capable de faire. Pour la première fois de sa vie cela ne l'effrayait pas. En fait il se sentait presque bien.

Un jour, il y a très longtemps de cela, avant l'apparition des êtres humains et des postes de télé, seuls les humanimaux hantaient la Terre. Le Grand Esprit, alors le seul ouvrier de l'époque, décida de donner un nom à chacun. Il fit savoir aux humanimaux qu'ils devraient tous se présenter chez lui au lever du soleil et que chacun recevrait un nom et les pouvoirs magiques y afférant. « Pour pas faire de jaloux, avait précisé le Grand Esprit, ce seront les premiers arrivés les mieux servis. » En ce temps-là, la Terre était un chouette endroit... tant que vous arriviez à l'heure.

La méthode du Grand Esprit ne faisait pas l'affaire du Coyote. Il aimait se lever à midi et glander tout l'après-midi à rêvasser aux combines qu'il pourrait monter. D'avoir à se lever à l'aube lui posait un grave problème car par ailleurs il voulait à tout prix hériter d'un beau nom.

« Aigle, ça ce serait vraiment bath, pensa-t-il. Je serais rapide et puissant. Ou bien Ours, alors... Comme ça je foutrais la plumée à tous ceux qui me chercheraient noise. Faut absolument que j'aie un beau nom, même si je dois rester éveillé toute la nuit. »

Quand le soir descendit sur la Terre, Coyote chercha un bar où il pourrait boire un expresso bien serré. Mais déjà en ce temps-là, ce genre d'endroit était fréquenté par des pseudo-intellos d'humanimaux en mocassins complètement destroy qui s'asseyaient autour d'une table pour refaire ce monde de merde. Ce qu'il n'était pas encore.

« Non, j'aurai pas assez de cran pour entrer là-dedans, se dit le Coyote. Tout ce que j'ai à faire, c'est me dégoter de la poudre magique qui me tiendra éveillé jusqu'au matin. »

Il partit voir le Corbeau. Tout le monde savait que le Corbeau était en cheville avec un collègue vert d'Amérique du Sud, dealer de poudre magique qui empêchait de dormir.

— Je suis vraiment désolé Coyote, mais je ne peux plus te faire crédit. Pour avoir de cette poudre, faudrait que tu m'amènes trois chiens de prairie, là, maintenant, tout de suite. Et oublie pas que j'ies aime plats comme des limandes les chiens de prairie.

En fait, le Corbeau n'était qu'un sale petit enculé de sa mère qui croyait passer pour un type cool parce qu'il portait des lunettes de soleil, y compris la nuit. Mais pour qui se prenait-il pour agir de la sorte avec Coyote ?

— 'coute-moi, mec, implora Coyote, demain c'est le jour de la distribution des noms. Y me faut l'Aigle. Tu m'avances le gramme que j'te demande, et demain, à la première heure, j't'apporte six chiens de prairie. C'est pas un bon deal ?

Corbeau fit non de la tête et Coyote s'en alla, honteux.

« Bah ! Je suis sûr que je peux rester éveillé sans prendre de poudre. Suffit que je me concentre. »

Coyote fit tout son possible. Quand la lune atteignit le milieu de sa course, il commença à piquer du museau.

« 'tain ! Ça marche pas. J'arrive pas à garder les yeux ouverts. »

Souvent, de soliloquer lui donnait des idées ; ce qui était une excellente chose car ils étaient bien peu à lui parler. Il cassa deux piquants de cactus qu'il coinça entre ses paupières pour garder les yeux ouverts.

« Je suis un génie », dit-il... juste avant de s'endormir.

Quand il se réveilla, le soleil était au zénith. Coyote se rua chez le Grand Esprit. Il cogna à la porte :

— L'Aigle ! Je veux l'Aigle ! brailla-t-il.

Ses yeux le faisaient atrocement souffrir et la peau de ses paupières était encore sanguinolente autour des marques laissées par les piquants de cactus.

— L'Aigle ? Tu plaisantes. Ç'a été le premier demandé. Mais qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? T'as fait la bamboula ?

— Sale nuit. M'en parle pas, répondit Coyote. Qu'est-ce qu'il te reste en magasin ? L'Ours. T'as encore ça ?

— Non, j'ai plus ça non plus. Il me reste plus qu'un nom. Personne en a voulu.

— C'est quoi ?

— Coyote.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Apprends que le Grand Esprit ne se fout jamais de la gueule de qui que ce soit.

Coyote sortit et alla rejoindre la foule des humanimaux qui rigolaient comme des bossus en parlant de leurs nouveaux noms et de leurs pouvoirs magiques flambant neufs. Coyote essaya le troc mais même le bousier lui répondit « va chier ! ».

— Viens ici, mon garçon, lui dit le Grand Esprit. D'accord, tu te retrouves avec le plus moche des noms. Et tu pourras plus jamais en changer. Mais à compter d'aujourd'hui tu seras le chef des Sans-Foyer. Et à compter d'aujourd'hui, il te sera possible de prendre l'apparence de qui tu veux et de la conserver le temps qu'il te plaira.

Coyote réfléchit un instant : « Hé ! Pas mal ! Je devrais jouer les abrutis plus souvent quand on voit ce que ça rapporte. »

— Alors ça veut dire que les autres seront obligés de faire ce que je demande ?

— Parfois, répondit le Grand Esprit.

— Comment ça... parfois ?

Le Grand Esprit hocha la tête. Coyote pensa qu'il ferait mieux de foutre le camp avant que le Grand Esprit ne lui reprenne ce qu'il venait de lui donner.

— Merci G. E., faut que j'me casse. J'ai deux mots à dire à un mec qui

porte des lunettes de soleil.

Et Coyote disparut d'un bond.

Chapitre 11

Le Bon Dieu, la Brute et le Truand

Santa Barbara

Sur le court chemin de son bureau, Sam se dit que si Gabrielle lui faisait la moindre chiure de remarque désobligeante, il la virerait sur-le-champ. Si quoi qu'il fasse sa vie devait partir en sucette, c'était sûrement pas le moment de se laisser emmerder par des employés dénués de toute reconnaissance. Une vingtaine de jeunes agents travaillaient sous ses ordres et tant que lui, Sam Hunter, détiendrait des parts de la société, il aurait le pouvoir d'embaucher et de foutre à la porte qui il voudrait.

« Si y en a un qui moufte, pensa-t-il, ou qui ose me regarder de travers, il va se retrouver avec une représentation concrète de l'infini entre lui et son ancien boulot, qu'il lui faudra des siècles pour comprendre ce qui lui est arrivé ! »

Sam entra dans l'agence, l'esprit affûté, gonflé à bloc, prêt à faire feu. Mais les bras lui en tombèrent quand il découvrit Gabrielle à la renverse dans son fauteuil, la jupe remontée au nombril, les jambes battant l'air au-dessus du bureau. L'Indien, à genoux, totalement nu, le regard perdu dans les étoiles, lui besognait l'entrejambe d'un savant mouvement longitudinal dont chaque aller-retour arrachait à la secrétaire un coup de rein concomitamment suivi d'un cri de guenon effarouchée.

— Hé là ! cria Sam.

Gabrielle jeta un œil à Sam par-dessus l'épaule de l'Indien et, le pouce levé, lui fit signe que tout était O. K. avant de lui indiquer le message griffonné sur le bloc-notes.

— Y a eu un appel, parvint-elle à dire, le souffle court.

Juste à cet instant, l'Indien l'empala à nouveau d'un mouvement particulièrement violent. Gabrielle lui empoigna les épaules à deux mains puis, emportée par la folie ambiante, balança son agrafeuse à travers la pièce.

Sam digéra le choc de cette vision. Il se rua sur l'Indien, l'attrapa par le cou et le tira en arrière. Juste après qu'un morceau de lui-même fut

dégagé de l'intimité de Gabrielle, l'Indien, Sam toujours cramponné à lui, vola cul par-dessus tête jusque dans l'antichambre. Sam réalisa que s'il ne prenait pas d'emblée le dessus sur son adversaire, il se retrouverait rapidement en danger. Il parvint à retourner l'Indien sur le ventre et chercha un objet qui pût lui servir de massue. Le seul qui s'offrait à lui était ce gros poste téléphonique multilingues. Sam relâcha sa prise, détendit son corps pour attraper l'objet convoité par le câble. Il fit tourner l'engin dans les airs. Quand le téléphone toucha l'Indien en pleine figure, il explosa en mille éclats électroniques. L'Indien retomba, assommé, face contre terre, le corps encore secoué de petites contractions.

Sam regarda le faisceau de fils électriques multicolores qui, il y avait encore quelques secondes, était connecté au téléphone. Il le lâcha avant de tomber à genoux : sonné. Gabrielle se tenait près de la porte et rajustait sa jupe, le visage barbouillé de rouge à lèvres et les cheveux en pétard. Elle voulut dire quelque chose mais réalisa qu'un de ses nichons dépassait de son chemisier.

« Excusez-moi », dit-elle en se tournant pour rajuster les cinquante pour cent de sa poitrine épris de liberté. Elle fit à nouveau face à Sam et lui dit : « Bon, ben, je retourne à mon travail. » Elle ferma la porte derrière elle et abandonna Sam, seul avec l'Indien toujours nu et inconscient.

— T'es virée ! lança Sam à la porte qui venait de se refermer.

Il regarda à nouveau l'Indien et vit que du sang s'écoulait de sa tempe et trempait la moquette. Il semblait ne plus respirer. Sam lui tâta le pouls. Rien.

— Merde ! fit Sam. Ah non, pas ça !

Il fit quatre fois le tour de son bureau avant de prendre place dans son imposant fauteuil directorial. Il se prit la tête dans les mains comme pour mieux réfléchir à une solution possible. Mais il ne put que penser aux flics, à la prison et sentit tout espoir lui glisser entre les doigts. Jamais il ne s'était senti si désespéré face à son destin.

Il y eut un grognement au niveau de la moquette. Sam décolla ses fesses du fauteuil pour regarder par-dessus le bureau et vit que si le corps de l'Indien ne bougeait pas il était en train de se transformer. L'expression de la terreur la plus absolue emplit le regard de Sam. Les membres de l'Indien se mirent à rétrécir tandis que des poils leur poussaient dessus. Le visage prit soudain la forme allongée d'un museau d'où émergèrent de longues moustaches. La colonne vertébrale s'étira. Une queue touffue apparut à son extrémité. Avant que Sam ait pu retrouver ses esprits, il se trouva face à un énorme coyote noir.

L'animal se mit sur ses pattes et s'ébroua comme s'il sortait de l'eau.

D'un bond il fut sur le bureau. Il se mit à grogner. Sam recula son fauteuil à roulettes jusqu'au mur afin de mettre le maximum d'espace entre lui et la gueule menaçante de l'animal. Mais le coyote rampa jusqu'à avoir ses babines à moins de cinq centimètres du visage de Sam qui prenait l'odeur fétide de la bête en plein dans les narines. Cette même odeur lui rappela quelque chose de familier, quelque chose avec une vague senteur de brûlé. Il aurait aimé détourner le regard mais il ne pouvait le détacher des yeux mordorés du coyote. Il aurait aimé appeler mais aucun son ne sortait.

Le coyote recula et s'assit sur le bureau. Il redressa les oreilles et pencha la tête, comme s'il réfléchissait. Sam pensa bien reprendre son souffle et dire « Couché le gentil chien, couché le pépère ! » mais s'abstint de quoi que ce soit. La bête commença à s'agiter et Sam se prépara à une attaque en règle. Mais le coyote rentra la tête dans les épaules comme s'il allait hurler. Sa gueule se tendit peu à peu et prit le visage d'un humain. La fourrure disparaissait à grande vitesse, d'abord du visage, puis des pattes avant qui se transformèrent en bras. La métamorphose gagna l'arrière-train où des jambes repliées sur elles-mêmes apparurent à la place des pattes postérieures. Avant de disparaître, la fourrure prit la couleur marron du vulgum coyote. C'était comme si un homme naissait du cocon de la peau d'un coyote, le noir du poil devenant un costume de cuir frangé de plumes rouge vif. La transformation ne dura guère plus d'une minute qui, pour Sam, parut une année. Quand elle fut totalement achevée, l'Indien était allongé sur le bureau de Sam, une coiffe en peau de coyote sur le chef. La peau qui avait été sienne quelques secondes plus tôt !

— Merde alors ! dit Sam en retombant dans son siège, les yeux plantés dans ceux, dorés, de l'Indien.

— Wouf ! fit l'Indien rigolard.

Sam secoua la tête comme pour chasser tout ce qu'il venait de vivre. Son esprit cherchait une explication qui fût rationnelle à tout cela mais tout ce qu'il parvint à souhaiter fut de pouvoir s'évanouir et que ses rotules, chargées d'adrénaline, cessent leur danse de Saint-Guy.

— Wouf ! répéta l'Indien.

Il descendit du bureau et prit place dans le fauteuil opposé à Sam. Il rajusta son couvre-chef.

— T'aurais pas une clope ? demanda-t-il.

Sam sentit que son esprit se bloquait par rapport à la demande de l'Indien. Offrir une cigarette ? Oui, c'était encore dans ses cordes. Il porta la main à sa poche de poitrine et en sortit un paquet de cigarettes et un briquet que, de nervosité, il laissa échapper sur le bureau. Il commença à les ramasser quand l'Indien lui emprisonna la main de sa grosse patte. Sam poussa un cri de vierge effarouchée. Il se

recula dans son fauteuil qui à nouveau partit en arrière jusqu'au mur.

L'Indien regarda Sam en coin comme le coyote l'avait fait, prit deux cigarettes qu'il alluma. Il en lendit une à Sam toujours plaqué dans le fond de son siège. L'Indien lui fit signe de la tête d'accepter la cigarette. Sam s'exécuta et regagna le fond de son fauteuil.

L'Indien tira une longue bouffée avant de souffler des ronds de fumée qui planèrent au-dessus du bureau comme autant de fantômes.

Maintenant Sam avait opté pour la position fœtale. Il surveillait l'Indien du coin de l'œil. Il tira sur la cigarette. Je dois avoir l'air ridicule, pensa-t-il. Mais il avait tellement peur qu'il pouvait se le permettre. C'est quand la cigarette fut consumée à moitié qu'il commença à se détendre. La trouille se trouvait peu à peu supplantée par une colère indignée. L'Indien, bien aise, fumait et regardait autour de lui.

Sam reposa les pieds par terre, avança à nouveau son fauteuil sous le bureau et braqua sur les yeux de l'Indien ce qu'il aurait aimé être un regard de tueur.

— Qui êtes-vous ? demanda Sam.

L'Indien sourit. Une lueur d'excitation presque enfantine s'alluma dans ses yeux.

— Je suis le grain de sable dans la machine bien huilée, le bourdonnement dans l'oreille, le vent dans les arbres. Je suis le...

— Mais qui êtes-vous à la fin ? le coupa Sam. Comment vous appelez-vous ?

L'Indien continuait à sourire. La fumée s'échappait entre ses dents. Il dit :

— Les Cheyennes me nomment Wihio, les Sioux Iktome. Chez les Pieds-Noirs on m'appelle le Vieux Napi. Pour les Créés je suis Saultaux, pour les Micmacs, Glooscap. Sur la côte est, je suis le Grand Lièvre et sur la côte ouest le Corbeau. Tu me connais bien Samson Chasseur Solitaire puisque je suis ton esprit-totem.

Sam eut un mal de chien à avaler sa salive :

— Ne me dis pas que tu es Coyote ?

— Gagné !

— Mais tu n'es qu'un mythe.

— Pardon ! Une légende, reprit l'Indien.

— Mais c'est juste un ramassis de sottises à peine bonnes à être racontées aux gamins.

— Ouais, mais des sottises vraies.

— L'histoire de Vieux Bonhomme Coyote, c'est juste un conte de fées.

— Tu veux que je me transforme à nouveau ?

— Non, non, je t'en prie, ne recommence pas ça.

En fait, la veille, lorsqu'il avait ouvert le sac d'amulettes, Sam avait deviné l'identité de l'Indien, mais il avait espéré que tout cela s'évanouirait et qu'il cesserait d'être l'objet d'une superstition pour gamins. Pour lui toute religion n'était que l'expression de la foi du charbonnier. Qui sur cette terre aurait pu affirmer être préparé à voir les dieux bondir sur les bureaux, se moquer et vous taper d'une cigarette ? En principe, les dieux étaient des personnages inertes, tout justes bons à ignorer votre calvaire terrestre. Leur seul boulot consistait à vous faire vous demander si la considération de leurs histoires n'était pas qu'une simple perte de temps. Pour sûr, pensa Sam, les dieux étaient de sacrés gaffeurs, des jaloux, des impatientes, des égoïstes, des vengeurs, des anéantisateurs de populations tout entières, des violeurs de vierges, des répandeurs de peste et de charognes diverses. Voilà ce qu'étaient les dieux. Et Coyote ne dépareillait pas du lot. Mais malgré cela, ils étaient supposés rester à leur place dans leurs bouffonneries, ne pas débarquer dans votre bureau et s'envoyer en l'air avec votre secrétaire jusqu'à lui faire pousser des cris de guenon.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venu pour t'aider, répondit l'Indien.

— T'appelles ça m'aider ? Tu me fais perdre mon boulot et mon appart, et t'appelles ça m'aider ?

— Tu voulais bien foutre la trouille à Cable, non ? Alors je lui ai foutu la trouille. Tu voulais te taper la fille ? Alors je t'ai fourni le moyen d'entrer en contact avec elle.

— Et les chats que t'as baisés et bouffés dans ma résidence ? Et ma secrétaire que t'as niquée ? En quoi ça peut m'aider ?

— Si je ne me sautais pas les boudins et les greffiers, qui s'en chargerait ?

C'était tout à fait le genre de logique absurde qui irritait Sam au plus haut point. Et dans cette discipline, il fallait bien en convenir. Pokey Medicine Wing était une épée. Parfois Sam imaginait que la nation Crow tout entière cherchait à fabriquer des microprocesseurs avec des plans datant de l'âge de pierre. Pourquoi, malgré tous ses efforts, n'avait-il pu oublier tout cela ?

— Pourquoi moi ? Pourquoi ne pas avoir choisi quelqu'un qui croit en toutes ces balivernes ?

— Parce que avec toi c'est beaucoup plus marrant.

Sam eut beaucoup de mal à ne pas bondir par-dessus le bureau et boxer l'Indien. Dans sa tête, c'était toujours « l'Indien ». Il ne réalisait

pas qu'il était en train de parler à Coyote, le chef du clan des Sans-Foyer. Malgré l'avalanche de choses surnaturelles qui venaient de se produire il continuait à chercher une explication rationnelle. Il inspecta le fond de sa mémoire, chercha des exemples similaires qu'il aurait pu lire ici ou là, mais n'en trouva pas.

Comment Aaron allait-il réagir à tout cela ? Aaron vomissait ses origines irlandaises autant que Sam ses racines indiennes. Si Aaron voyait un lutin atterrir sur son bureau, comment prendrait-il la chose ? Le plus madré des Irlandais en sortirait-il indemne ? Croirait-il possible que cet enfant de putain d'apparition puisse lui arranger le coup avec l'administration fiscale ? Non, Aaron serait bien le dernier à pouvoir admettre une solution irrationnelle.

Coyote sourit comme s'il avait pu lire les pensées de Sam.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? lui demanda-t-il.

Sam n'hésita pas une seconde :

— Je voudrais revenir à ma vie normale, exactement comme elle était avant qu't'y foutes le bordel.

— Pourquoi ?

Ben oui, au fait, pourquoi ? Chaque fois que Sam recrutait un nouvel élément pour l'Agence, il ne pouvait faire l'économie de lui en mettre plein la vue : une virée en Mercedes, un repas dans un restaurant de luxe, le larfeuille bourré de billets et de cartes de crédit pour rupins fortunés, un costard à cinq cents papiers, etc. Tout cela pourquoi ? Pour motiver le petit gars, le faire saliver, lui donner l'envie de posséder un jour tout cela, en un mot, le rendre cupide. De plus, Sam lui prendrait dix pour cent de ses commissions, ce qui était aussi à considérer. Voilà comment tout l'édifice tenait debout. Avec un rôle bien écrit, une grosse voiture, des fringues de luxe, un superappartement, des relations haut placées. Sans ces artifices, l'édifice se cassait la gueule.

— Pourquoi veux-tu retrouver ta vie normale ? demanda Coyote, au cas où Sam aurait perdu le fil de la conversation.

— C'est ce que je connais de plus rassurant, répondit-il, troublé.

— Mais une fois dans ta vie, pourquoi ne déciderais-tu pas de tout remettre en cause ? On ne peut se sentir en sécurité qu'après avoir eu peur. T'as pas envie d'avoir peur ?

— Rien ne me fait peur.

— Arrête donc de mentir. La fille ? Tu veux te la faire ?

— Oui.

— Alors je vais te donner un coup de main.

— Mais j'ai pas besoin de ton aide ! J'ai besoin que tu disparaisses de ma vie, un point c'est tout !

— T'as tort... Paraît que je suis un sacré coup avec les femelles.

— Tu peux y ajouter les chats et les grosses vaches.

— Les grands héros sont de grands baiseurs. Tu peux pas imaginer ce que c'est que de niquer une femelle faucon en plein ciel. Tu la cramponnes par les serres et tu la bourres en pleine chute libre. Ah quel pied ! Je suis sûr que t'aimerais ça. Et jamais elles osent te traiter d'éjaculateur précoce !

— Ça va, casse-toi !

— D'accord, je me tire. Mais sache que je resterai dans ton ombre.

Coyote se leva. Comme il allait franchir le seuil de la pièce, il se retourna et dit :

— N'aie pas peur.

Puis il referma la porte. Sam bondit de son siège et courut dans l'antichambre en gueulant :

— Et touche pas à ma secrétaire !

Mais Coyote avait déjà disparu et Gabrielle était occupée à taper du courrier.

— Un problème monsieur Hunter ?

— Non, non. Tout va bien.

— On dirait que vous venez de voir le diable en personne, osa la secrétaire.

— Qu'est-ce que vous allez chercher là ? Vous êtes complètement cinglée. Puisque je vous dis que tout va bien !

Sam retourna dans son bureau et chercha ses cigarettes et son briquet. Ils avaient disparu. Il sentit une boule de haine lui monter du creux de l'estomac. Il eut une folle envie de crier mais il retomba dans son fauteuil de directeur et sourit. Il venait de se souvenir de ce que lui avait un jour dit Pokey Medicine Wing : « La colère et la haine n'existent que pour te prouver que tu vis encore. »

Chapitre 12

Un destin à carcasse radiale

Pays des Crows – 1973

Pendant les six années qui suivirent sa cérémonie initiatique, il n'y eut de jour où Pokey ne cassa pas les pieds à Samson avec une nouvelle interprétation de sa vision. Samson l'envoyait balader mais Pokey revenait sans cesse à la charge, forçant le garçon à se souvenir dans les moindres détails de ce qu'il avait pu voir dans la montagne. Pokey répétait qu'il était de sa responsabilité d'expliquer la symbolique d'une telle expérience. Au fur et à mesure de ses explications, Pokey finit par vouloir faire coïncider son mode de vie et celui du garçon avec le sens qui se cachait dans la vision de Samson.

« Peut-être que Vieux Bonhomme Coyote, dit Pokey, a voulu dire que nous étions faits, toi et moi, pour nous lancer dans les affaires et faire du pognon. »

Alors commença une série d'aventures commerciales qui ne prouva rien d'autre à la communauté Crow tout entière que Pokey était vraiment le plus timbré d'entre tous.

Sa première incursion dans le monde du business fut la création d'une ferme d'élevage de vers de terre. Pokey s'ouvrit de son projet à Samson avec la même foi aveugle qu'il mettait à déblatérer ses histoires sur Vieux Bonhomme Coyote. Et Samson, comme tant d'autres avant lui, était captivé par l'idée de faire de l'argent à partir de croyances religieuses.

Ce jour-là, Pokey en avait encore un coup dans les carreaux.

— Tu sais qu'ils sont en train de construire un barrage sur la rivière Big Horn ? Ils essaient de nous faire croire qu'on va se faire du blé avec tous ces touristes qui viendront pêcher et faire du ski nautique sur le nouveau lac. Ils nous avaient déjà dit la même chose quand ils ont construit le mémorial Custer, mais on n'a jamais vu la couleur de l'oseille. C'est des Blancs qui ont ouvert des magasins et raflé la monnaie. Ce coup-là, on va pas rater le coche, moi je te le dis ! on va élever des vers de terre et les vendre aux pêcheurs.

Ils manquaient de planches pour clôturer les parterres où ils élèveraient les bestioles. Alors ils prirent la camionnette et allèrent abattre des sapins dans le massif de la Rosebud. Pendant tout un été, ils s'activèrent à couvrir d'enclos à vers les cinq arpents de terre du clan des Chasseurs Solitaires. Afin de brouiller les pistes et de ne pas donner à d'autres concurrents potentiels la même idée, Pokey confia à Samson :

— Tu vas dire à tout le monde qu'on a bâti de minuscules corrals pour élever des chevaux microscopiques afin de les vendre aux Lilliputiens qui habitent là-haut dans la montagne. C'est vachement plus facile de garder un secret si tout le monde te croit complètement barjo.

Quand tout fut prêt pour accueillir les pensionnaires, se posa alors la question de leur procurer un habitat approprié. « Les vers, ça adore la merde de vache », dit Pokey. « Et la merde de vache, on peut l'avoir pour pas un rond. » Si Pokey avait demandé aux ranchers de la région la permission de ramasser les bouses de leur bétail, il est évident qu'ils auraient tous accepté. Mais comme ce n'étaient que des Blancs, dont Pokey se méfiait, il décida que Samson et lui iraient, la nuit, voler les merdes de vaches.

À la nuit tombée, Pokey et le garçon partaient avec la camionnette dans les pâturages. L'oncle conduisait au pas tandis que, derrière, le neveu pelletait les bouses dans la benne. Puis ils déchargeaient leur cargaison dans les emplacements prévus à cet effet. « Tu sais, gamin, les Crows ont toujours été de sacrés voleurs de chevaux. Vieux Bonhomme Coyote sera vachement fier du tour qu'on est en train de jouer aux ranchers. »

Samson était subjugué par l'enthousiasme de Pokey bien qu'il ne s'expliquât pas une telle excitation à voler quelque chose dont personne n'aurait voulu. N'empêche qu'après un mois de raids nocturnes dans tous les pâturages de la région, les enclos étaient fin prêts. Pokey et Samson se rendirent à Hardin, au magasin d'articles et d'appâts de pêche, pour acheter leur stock de reproducteurs : un millier de vers rouges et de lombrics nocturnes.

Pokey fit brûler beaucoup de sauge et d'herbe sacrée au-dessus des enclos. Puis, ils répandirent les vers sur le fumier. Et l'attente commença.

« Faut pas les déranger avant le printemps », assura Pokey. Mais Samson l'avait aperçu, la nuit, qui farfouillait les enclos à l'aide d'un déplantoir. Une de ces nuits, Samson surprit son oncle à quatre pattes, le déplantoir à la main, le nez au ras du fumier.

— Tu sais ce que j'étais en train de faire ? dit Pokey quand il sentit la présence du garçon derrière lui.

— Non, répondit Samson qui cachait son déplantoir personnel derrière son dos.

— J'écoutais le bruit que fait l'argent qui dort.

— Ah c'est pour ça alors que t'as de la merde sur l'oreille ?

A compter de cet instant, ils furent plus discrets quant à leurs explorations nocturnes. Aucun d'eux ne trouvait trace du moindre ver. Ils attendirent le retour du printemps, persuadés qu'ils allaient bientôt nager dans les vers et les dollars... même s'il restait encore deux années de travaux avant que le barrage de Yellowtail ne soit mis en eau.

Quand le sol fut dégelé, ils allèrent aux enclos armés de pelles et bien décidés à retourner leur corne d'abondance. Ils eurent beau pelleter et pelleter encore, ils ne trouvèrent aucun ver. Ce n'est qu'au troisième corral qu'ils commencèrent sérieusement à paniquer. Ils étaient à balancer de la merde à tort et à travers quand Harlan déboula :

— Vous cherchez vos chevaux miniatures ? demanda-t-il.

— Non. On cherche des vers, répondit Pokey, levant, en quatre mots, le voile d'un lourd secret.

— Où est-ce que vous avez trouvé tout ce fumier ?

— Par là.

— Comment ça ? Par là ?

— Dans les ranches qui sont sur la réserve.

Harlan commença à rigoler. Un instant, Samson craignit que Pokey ne lui fende le crâne d'un coup de pelle.

— Vous vouliez élever des vers ?

— C'est Vieux Bonhomme Coyote qui nous l'avait demandé, expliqua Samson. On a lâché un millier de reproducteurs là-dedans. C'est pour les vendre aux pêcheurs.

— Marrant tout de même que Vieux Bonhomme Coyote vous ait pas dit que les éleveurs de bétail filaient du vermifuge à bouffer à leurs vaches.

— Du vermifuge ?... reprit Pokey.

— En fait c'est rien que du poison que vous avez donné. Z'ont pas dû résister plus de cinq minutes dans votre mixture.

Samson et Pokey se regardèrent : anéantis. Et tristes. La lèvre inférieure du garçon se gonfla de toute la détresse de son corps. Pokey eut soudain les tempes qui se mirent à le brûler.

Il y a ceux qui pensent qu'un travail difficile trouve sa récompense dans sa pénibilité. Il y a ceux qui affirment qu'un travail bien fait constitue la plus belle des gratifications pour un homme digne de ce

nom. Fort heureusement aucun de tous ces penseurs ne se trouvait dans les parages, car il eût certainement reçu un coup de pelle derrière les oreilles. Pokey décida d'emmener son neveu se soûler la gueule. Harlan les accompagna pour venir en aide au garçon au cas où sa gueule de bois tournerait vinaigre. Et il fallait bien un volontaire pour arrondir les angles avec Grand-Mère qui ne manquerait pas de s'indigner que des adultes aient pu donner de l'alcool à un gamin de douze ans.

L'été fut bien maussade à tous points de vue. Ils le passèrent à spéculer sur l'avenir jusqu'à ce que Pokey ramène deux chèvres à la maison. Il les avait obtenues dans d'obscurcs circonstances, une sombre histoire de pari gagné où se mêlaient un ananas, un poignard à lancer et une serveuse de bar du nom de Debbie. Pokey était tellement soûl que Samson avait eu un mal de chien à reconstituer le puzzle de l'histoire. Apparemment, si l'ananas avait mal fini, Debbie s'en était sortie sans une égratignure et Pokey avait gagné ces deux chèvres.

« On aurait pu les engraisser et les refourguer pour la viande, dit Pokey, mais j'ai une bien meilleure idée que ça. Y a plein de ces beaux messieurs qui viennent de loin pour chasser le mouflon dans nos montagnes. Moi je dis, on va aller en attendre un à sa descente de l'avion à l'aéroport de Billings. On va lui dire que pour deux ou trois cents dollars il peut venir tirer un mouflon sur la réserve. Moi je jouerai le rôle du gentil guide de chasse indien qui va le balader un peu partout, et toi tu iras attacher les chèvres dans un endroit où le gars pourra les descendre. »

Malgré mes objections, à savoir que même un avocat serait capable de faire la différence entre une vulgaire chèvre et un mouflon, Pokey assura que dès le lendemain matin nous roulerions sur la route de la fortune. Mais le lendemain matin, quand Samson sortit pour voir les chèvres il les trouva pattes en l'air et raides comme la justice. La veille au soir, dans sa précipitation, Pokey les avait attachées près d'un carré de ciguë et les chèvres, sentant le sort qu'on leur réservait, avaient pris leur ultime repas avant d'aller grossir les rangs de tous les Socrate qui les avaient précédées au royaume des morts.

Heureusement, certaines des tentatives de Pokey pour faire fortune se virent couronnées de succès. Lui et Samson se firent quelque argent en vendant des « véritables » tacos indiens près du mémorial souvenir au Général Custer jusqu'à ce que les inspecteurs des prix et de la consommation trouvent de la viande de marmotte et de raton-laveur dans ce qui était étiqueté pure viande de bison. Ils se firent encore quarante dollars en vendant des plumes d'aigle aux touristes (en fait des plumes de vautours morts d'avoir bouffé les cadavres des chèvres). Ils investirent leur bénéfice dans des soi-disant graines de marijuana qui donnèrent d'excellents melons de la taille de grains de raisin. Puis,

pendant que Samson était occupé à l'école par le basket et les petites culottes des filles, Pokey tomba dans la prostitution en acceptant de devenir homme-sandwich pour le propriétaire du snack de la route départementale 711.

Samson avait quinze ans quand Pokey décida d'abandonner l'idée de faire fortune. Il obligea le garçon à s'asseoir dans la cuisine et à lui raconter à nouveau sa vision.

« Mais Pokey, je me rappelle plus de grand-chose. Et en quoi tout cela est-il si important ? J'avais neuf ans. » Dehors, Deux Fers à Repasser, le copain de Samson, s'impatientait. Les deux garçons devaient aller à une soirée au barrage de Yellowtail. Samson ne se sentait guère d'humeur à se laisser à nouveau psychanalyser par son oncle pour des événements remontant aux calandes grecques, événements qu'il s'efforçait par ailleurs d'oublier.

— Sais-tu pourquoi les Crows n'ont jamais combattu les Blancs ? demanda Pokey d'un ton empreint de gravité.

— Oh ! Tu fais chier avec tes conneries. On m'attend, j'ai des trucs à faire, moi.

— Tu sais pourquoi ?

— Non. Pourquoi ?

— À cause de la vision d'un garçon de neuf ans. Voilà pourquoi.

Samson avait très envie de partir mais il avait également trop souvent entendu les Sioux et les Cheyennes traiter son peuple de trouillards pour ne pas écouter la réponse.

— Quel garçon ? demanda-t-il.

— Notre dernier grand chef, celui qu'on appelait Qui A Su Compter Des Coups {1}. Quand il avait neuf ans, tout comme toi, il est parti jeûner pour avoir sa première vision. Il s'est entaillé les chairs et a beaucoup souffert. Puis il a eu sa vision. Il a vu le bison disparaître et être remplacé par le bétail de l'homme blanc. Il a vu des hommes blancs partout dans un monde où les nôtres n'existaient plus. Les hommes-médecine ont tiré la leçon de son message. Les Sioux et les Cheyennes ont combattu les Blancs et perdu leurs terres. Le message signifiait que si nous combattions l'homme blanc, nous perdriions aussi nos terres et serions rayés de la carte. Nos chefs ont décidé de ne pas combattre et les Crows ont survécu. Nous existons encore à cause de la vision d'un garçon de neuf ans.

— C'est bien, Pokey, dit Samson.

Que pouvait-il tirer de cette histoire ? Il n'irait certainement pas se vanter d'une telle idiotie auprès d'étrangers qui ne croiraient jamais que les Crows avaient survécu grâce aux prédictions d'un gamin mystique. D'être le neveu de Pokey lui rendait la vie bien assez

difficile comme ça.

— Faut que je m'en aille, ajouta-t-il.

Il attrapa le tambour de guerre que Pokey lui avait fabriqué et traversa le salon en enjambant ses huit cousins vautrés devant la télé à regarder des dessins animés. « B'soir Grand-Mère », dit-il en se penchant pour embrasser son aïeule qui, assise dans un fauteuil-relax rapiécé au beau milieu des enfants, mettait la touche finale à la ceinture de perles qu'elle destinait à Samson.

Devant la cabane des Chasseurs Solitaires, ce grand échalas boutonneux de Billy Deux Fers remplissait d'eau le radiateur d'une Ford Fairlane qui affichait bien ses vingt-deux ans. La plus grande partie du liquide allait se perdre sous le moteur.

— Tu crois qu'elle va tenir le coup jusqu'à Yellowtail ? demanda Samson.

— Pas de problème, mon pote, répondit Billy sans lever les yeux de son ouvrage. J'ai une vingtaine de bidons de lait remplis de flotte dans le coffre. Ça, c'est rien que pour y aller. Pour revenir ça descend tout le temps.

— T'as pu réparer la fuite au pot d'échappement ?

— Ouais, avec une boîte de conserve que j'ai aplatie et un collier de tuyau d'arrosage. Tant que tu roules vitres baissées, pas de problème.

— Et les freins ? demanda Samson en se penchant vers le moteur par-dessus l'épaule de Billy.

Billy referma le radiateur puis laissa retomber le capot avant de répondre :

— Tu fais frein moteur jusqu'à dix-quinze kilomètres heure et tu passes en marche arrière. Elle s'arrête au quart de poil.

— En route alors ! fit Samson en sautant dans la guimbarde.

Billy jeta le bidon vide sur la banquette arrière et lança le moteur. Samson regarda vers la maison et vit Pokey venir à eux en agitant les bras.

— Magne-toi, merde ! cria Samson.

La voiture démarra à l'instant même où Pokey arrivait à sa hauteur. Pokey leur gueula pour couvrir le bruit assourdissant de l'échappement crevé :

— Faites gaffe à Enos !

— T'inquiète ! répondit Samson avant de se tourner vers son copain.

— Tu savais, toi, qu'Anus rebossait de nuit ?

Anus était le surnom d'Enos Windtree, un demi-sang plein de graisse qui faisait office de flic dans la milice du BIA et n'aimait rien davantage que de terroriser les mômes partant faire la fête dans des

coins isolés de la réserve. Une fois, lors d'une réunion clandestine du côté de Lodge Grass, Samson, Billy et une vingtaine d'autres étaient à se soûler et à chanter au son du tambour de guerre quand ils avaient distinctement perçu près de leurs oreilles le bruit de cartouches de 12 que l'on engage dans le magasin d'un fusil anti-émeute. Quand Samson avait tourné la tête vers l'arme, Enos l'avait jeté à terre d'un coup de crosse en pleine poitrine. Puis Enos avait fait un carton sur des phares et quelques pare-brise de voitures avant de réexpédier chacun chez soi. Quand Samson avait raconté cette histoire, nombreux étaient ceux qui lui avaient dit qu'il avait eu beaucoup de chance qu'Enos ne le frappe pas en pleine figure ou bute quelqu'un pour de bon. Des rumeurs selon lesquelles il avait tué des gens couraient sur son compte. Et en ce moment même, au cours de ce qui pouvait passer pour une véritable guerre civile, des gens mouraient sur la réserve sioux de Pine Ridge, tués par la police tribale.

— Enos est toujours là quand il sait qu'il peut baiser quelqu'un, dit Billy. Moi j'aimerais bien pendre son scalp d'enculé à l'entrée de mon tipi.

— Oh ! Oh ! Toi grand guerrier, plaisanta Sam en petit-nègre.

— T'aimerais pas voir la tronche d'Anus dans la lunette d'un fusil ?

— Si, bien sûr. Mais ce serait un moyen bien trop expéditif.

Pendant une heure et demie entrecoupée d'arrêts pour verser de l'eau dans le radiateur, les deux garçons délirèrent sur la meilleure façon de se débarrasser d'Enos Windtree. Quand ils atteignirent le lieu du rassemblement où devait se tenir la fête, ils penchaient pour que le corps d'Enos soit écorché vif à la ponceuse à bande et qu'un puits de cinq bons centimètres de diamètre lui soit foré dans la boîte crânienne à l'aide d'une perceuse à colonne. (Samson et Billy venaient juste de terminer leur première année de classe pratique. Ils subissaient encore le charme macabre des multiples outils qu'ils avaient utilisés. Cette fascination avait été renforcée par leur prof d'atelier, un type auquel il ne restait plus que sept doigts et qui leur avait conté par le menu tous les accidents, mutilations et meurtres divers survenus dans des ateliers depuis la fin de l'autre siècle. Ce prof avait tellement su développer chez les deux adolescents le sens du respect de l'outil que Billy Deux Fers à Repasser avait dû manquer deux stages en entreprise pour se calmer l'esprit. Et c'est Samson qui avait dû finir de lui bricoler sa cage à oiseau pour lui éviter la dépression nerveuse.)

Arrivé tout près d'une douzaine d'autres voitures garées à la va-comme-je-te-pousse au sommet du barrage haut d'une centaine de mètres, Billy ralentit la Fairlane. Il engagea la marche arrière, fit vrombir le moteur jusqu'à ce que la transmission rugisse de douleur. La Ford finit par s'arrêter dans un sursaut mécanique annonciateur de

crise cardiaque.

Samson s'extirpa de la voiture. Une bonne odeur de sauge lui ravit les narines, portée par le vent du soir qui glissait sur la surface de ce lac tout neuf. Une vingtaine de personnes, appuyées le long de la rambarde métallique, tapaient sur des tambours et chantaient en langue traditionnelle une mélodie qui parlait d'amours brisées et de trahisons. La lune éclairait les visages. Samson les passa en revue un à un jusqu'à ce qu'il reconnaisse celui d'Ellen Plume Noire. Il lui sourit. Ellen était en jeans et en tee-shirt. Emportés par le vent ses longs cheveux de jais lui dessinaient comme une comète derrière la tête et son tee-shirt se trouvait plaqué contre sa poitrine. Samson, à sa grande joie, remarqua que la fille ne portait pas de soutien-gorge. Ellen aperçut Samson et lui retourna son sourire.

L'affaire se présentait au mieux ; tout comme Samson avait pu en rêver les moindres détails au cours de toutes ces dernières nuits au milieu de ses nombreux cousins endormis. Pendant un bon moment, tous chanteraient, boiraient et fumeraient peut-être un joint si l'un d'entre eux avait de l'herbe, puis Samson et Ellen iraient terminer la soirée sur la banquette arrière de la Fairlane. Le garçon alla prendre place aux côtés d'Ellen contre la barrière métallique, oubliant le précipice dans son dos. Tout en tapant sur son tambour, il jeta un coup d'œil vers les voitures et aperçut Billy qui remplissait à nouveau le radiateur de la Fairlane. Il lui vint alors à l'esprit que s'il souhaitait jouir des faveurs d'Ellen Plume Noire sur la banquette de la Ford, ce ne serait pas une mauvaise idée de la libérer de la vingtaine de jerrycans qui l'encombraient. Il s'excusa auprès de la fille d'une tape sur le genou et retourna à la voiture.

— Billy, file-moi un coup de main pour virer les bidons dans le coffre.

— Mais y sont vides, les bidons. T'en fais pas pour eux.

— Je vais avoir besoin de place. Alors, ouvre-moi ce coffre, O. K. ?

Billy lui tendit les clés.

— Chasseur Solitaire n'est qu'un fieffé baiseur...

Samson sourit, prit les clés et contourna la voiture jusqu'au coffre. Il déchargeait sa première brassée de bidons quand il perçut le bruit d'une voiture, celle de la police tribale, qui vint s'arrêter au beau milieu des fêtards.

— Merde, c'est l'Anus, fit Billy, barrons-nous d'ici !

— Attends ! répondit Samson qui referma délicatement le coffre de la Fairlane. Il rejoignit son ami à l'avant de la voiture. Les jeunes semblaient paralysés, comme si un serpent à sonnette avait atterri à leurs pieds. Des yeux, ils cherchaient tous de quel côté ils pourraient fuir. Tous sauf Ernest Queue de Taureau, le plus gros et le plus

méchamment d'entre eux, qui planta son regard dans celui d'Enos.

— Ceci est une réunion illégale ! dit Enos à Ernest d'un ton méchant. Vous connaissez tous le prix de l'infraction ? Deux cents dollars à payer sur-le-champ ! Aboulez la monnaie !

Enos ponctua sa tirade en enfonçant le bout de sa matraque dans le plexus solaire d'Ernest qui, de douleur, se plia en deux. Ernest fit un effort pour se relever mais Enos lui balança un coup de matraque en plein visage. L'un des jeunes gars présents fit un pas en avant mais Enos le stoppa net dans son élan en portant la main à son Magnum.

— Bon, pour l'amende... commença Enos.

— Va te faire foutre, Anus ! gueula une voix dans le groupe de jeunes.

Samson se figea quand il reconnut la voix d'Ellen. Enos quitta Ernest des yeux et regarda la jeune fille.

— Ah ! Mais je sais, ma belle, comment tu vas me régler la note, dit Enos en lui jetant un regard concupiscent.

Samson sut qu'il devait intervenir mais ignorait quoi faire. Billy le tirait par la manche, essayant de lui faire comprendre que fuir serait encore la meilleure solution, mais Samson continuait à fixer Enos et Ellen. Il retourna au coffre de leur voiture.

— Qu'est-ce tu fais ? demanda Billy.

— J'cherche un truc qui pourrait m'servir d'arme.

— Mais je trimalle jamais de flingue dans la bagnole.

— Tiens ! R'garde ! Ça fera l'affaire, répondit Samson en lui montrant un démonte-pneu.

— Un démonte-pneu contre un .357 ? T'es pas un peu louf comme mec ?

Billy prit l'outil des mains de son ami. Samson faillit en pleurer de rage. Maintenant Enos avait pointé son revolver sur la tempe d'Ellen alors que de sa main libre il la pelotait sous son tee-shirt.

Samson repoussa Billy, s'empara de la roue de secours dans le coffre de la Ford puis rampa vers le barrage. Ses amis, les yeux écarquillés comme des soucoupes par la trouille, le virent se rapprocher d'Enos. Quand Samson ne fut plus qu'à une dizaine de mètres du policier il commença à courir tenant la roue de secours devant lui comme un bouclier.

— Enooooo ! hurla Samson de toutes ses forces.

Le gros flic repoussa Ellen. Il s'apprêtait à tirer quand le pneu l'atteignit en pleine poitrine. Le choc fut terrible. Enos bascula dans le vide par-dessus la rambarde métallique. Samson, emporté par l'élan, faillit emprunter le même chemin, mais quelqu'un le rattrapa par la chemise. Samson ne chercha même pas à savoir qui c'était : il fixait

l'eau noire, au fond du barrage, soixante mètres plus bas.

Il fallut attendre plusieurs minutes avant que quelqu'un ne se décide à rompre le silence. Ce fut Billy qui s'en chargea :

— J'ai vraiment pas de bol... un pneu que j'venais juste de faire réparer.

Deuxième partie

Passage à l'action

Chapitre 13

Oublie ce que tu sais

Pays des Crows – 1973

De tous ceux présents qui avaient vu Enos basculer par-dessus le parapet du barrage, seul Billy garda son sang-froid. Alors que tous les jeunes fixaient l'obscurité au pied du barrage, Billy concoctait un plan pour sauver son ami.

— Viens là Samson, dit-il.

Samson, hagard, commençait à trembler de partout, soudain chargé d'une adrénaline qu'il ne connaissait pas. Il regarda son copain. Billy prit Samson par l'épaule et l'écarta du parapet.

— 'Coute-moi bien Samson. Va falloir te barrer. Et loin !

L'autre ne répondit rien pendant tout un moment.

— Me barrer loin ? finit-il par dire.

— Va falloir que tu quittes la réserve pendant un certain temps, p'têt'pour toujours. Tous ici vont te dire que ce qui vient de se passer va rester secret mais dès que les poulets vont leur secouer le paletot, ton nom va commencer à circuler. Faut que tu partes mon pote. Y a pas d'autre solution.

— Mais je vais aller où ?

— J'en sais foutre rien, mais t'as plus le choix. Tu vas prendre la voiture et moi je vais passer le chapeau pour ramasser un peu de pognon.

Samson obéit, trop content que quelqu'un prenne les choses en main à sa place. Il s'assit au volant et regarda sur le barrage Billy qui allait de l'un à l'autre pour leur demander de donner tout l'argent dont ils disposaient pour le fugitif. Il ferma les yeux et vit apparaître comme un mauvais film : le grand saut vers l'abîme d'un flic, qu'une roue de voiture accompagnait. Samson rouvrit ses yeux mouillés de larmes. Quelques minutes plus tard Billy le rejoignit, balança une poignée de billets sur le siège et monta dans la voiture.

— J'leur ai dit que t'allais te cacher dans la montagne et que l'argent c'était pour t'acheter des vivres. Y a à peu près cent dollars ; d'quoi

aller loin avant que les flics réalisent que t'as quitté la réserve.

Billy démarra et prit la direction de Fort Smith.

— Où est-ce qu'on va ? demanda Samson.

— D'abord, faut qu'on aille remplir les bidons. Je vais t'accompagner jusqu'à Sheridan. De là tu prendras le car. De toute façon, c'te bagnole n'ira guère plus loin. Si on tombe en rideau au beau milieu de nulle part, t'es niqué.

Samson n'en revenait pas. Son ami développait une rare faculté d'adaptation à l'événement. Abandonné à son sort, au lieu de se mettre immédiatement en route vers le Wyoming, Samson serait resté sur le barrage, les yeux dans le vague.

— Faudrait quand même que j'aille prévenir Grand-Mère de mon départ.

— Pas possible ! J'lui dirai d'main qu't'es parti. Et quand tu seras loin, t'amuses pas à téléphoner ou à écrire ; les flics te retrouveraient en moins de deux.

— Comment tu sais ça ?

— C'est comme ça que mon frangin s'est fait gauler, répondit Billy. Il nous a écrit du Nouveau-Mexique. Le FBI l'a alpagué deux jours plus tard.

— Mais...

— Mais merde ! T'as buté un flic ! Je sais bien que c'est pas ça que tu voulais mais pour eux, ça fait aucune différence. S'ils te mettent la main dessus, ils te descendront comme un lapin avant qu't'aies eu le temps de dire ouf.

— Mais y a des témoins...

— Ouais. Rien que des Crows. Qui croira une bande de sales enculés d'Indiens ?

— Mais Enos aussi était de notre race. Métissé, mais quand même.

— Enos, c'était une vraie pomme. Peut-être rouge à l'extérieur mais bien blanc à l'intérieur.

Samson voulut argumenter mais Billy l'en dissuada :

— Tu frais mieux de penser où tu vas aller.

— Où est-ce que j'devrais aller ?

— J'sais pas. Faut que tu disparaisses, c'est tout c'que j'sais. Et me dis pas où tu vas. Je veux pas le savoir. Mais si j'étais toi j'essaierais de me faire passer pour un Blanc. Avec tes yeux clairs ça peut marcher. Change de nom et teins-toi les cheveux.

— Mais comment on devient un Blanc ?

— Ça doit pas être du gâteau, répondit Billy.

A part Billy Deux Fers à Repasser, il existait une personne à laquelle

Samson aurait souhaité parler : Pokey. Malgré sa soulographie, ses délires, sa folie douce et ses pitreries spirituelles, Pokey restait la personne au monde en laquelle il avait toute confiance. Mais Billy avait raison : retourner à la maison eût été une erreur. Alors Samson tenta d'imaginer la réaction de Pokey quand il saurait le garçon chez les Blancs. Pokey n'avait jamais admis l'existence de leur monde. Pour lui n'existait que celui des Crows, avec ses clans, ses cercles familiaux, ses croyances religieuses, son équilibre avec la nature et Vieux Bonhomme Coyote. Les Blancs n'étaient qu'une vérole qui leur avait pourri la vie.

Samson eut beau se creuser le cerveau pour trouver où il irait, l'avenir, au-delà de l'arrêt des cars de Sheridan, Wyoming, lui paraissait un épais voile brouillassé. La panique s'empara de lui. Il la sentit monter comme un cri et envahir sa poitrine, comme une nouvelle expression de Coyote Bleu. Envisager l'avenir le faisait chavirer. Il devait se concentrer sur l'instant présent et c'est seulement quand l'imprévu frapperait à sa porte qu'il penserait à lui ouvrir. Pokey ne cessait-il pas de répéter : « Si tu veux apprendre, tu dois oublier tout ce que tu sais déjà » ?

— Dépense pas tout ton pognon dans le billet de bus, lui conseilla Billy. Dès que t'auras passé la frontière de l'État tu pourras faire du stop.

— T'as appris tout ça quand ton frangin a eu ses emmerdes ?

— Ouais. Quand il était en cabane, il m'a écrit des lettres où il me racontait tout ce qu'il n'aurait pas dû faire.

— Il avait foutu une bombe dans l'agence du Bureau des Affaires Indiennes. Combien de lettres ça prend pour raconter ça ?

— C'est pas de ça que je parle. Je parle de ce qu'il avait fait de travers pour se faire gauler si facilement.

— Ah d'accord... répondit Samson.

Deux heures plus tard, le garçon montait à bord d'un bus en partance pour Elko, Nevada. Il avait sur lui tout ce qu'il possédait : vingt-trois dollars, un couteau de poche et un sac d'amulettes sacrées. Il choisit une place près de la vitre dans le fond du bus et regarda le paysage noyé d'obscurité. Comme il ne voyait pratiquement rien il tenta d'imaginer à quoi pourrait ressembler l'endroit où il arriverait. Sa peur de tout quitter supplantait celle de se faire prendre, car, une fois pris, son sort eût été confié à des tiers.

Après environ une heure de route Samson sentit que le bus ralentissait. Il chercha quelle pouvait être la réaction des autres voyageurs, mais hormis une vieille femme plongée dans un roman à l'eau de rose, tous dormaient. Le chauffeur rétrograda et Samson sentit le gros diesel repartir de plus belle comme le bus déboîtait sur la file

de gauche. De l'autre côté de la vitre, Samson aperçut l'arrière d'une longue voiture bleue. Comme le bus la dépassait il vit la conduite intérieure glisser à ses côtés, en route pour l'éternité. Il reconnut très distinctement le gros représentant qu'il avait rencontré au cours de sa vision. Samson se contorsionna sur son siège comme pour mieux voir le gros homme qui lui aussi semblait le reconnaître à travers les vitres teintées du bus. Il leva une bouteille de Coca à hauteur d'yeux comme s'il portait un toast à Samson.

— Z'avez vu ça ? cria Samson à la vieille femme. Z'avez vu la bagnole ?

La vieille regarda le garçon et hocha la tête. Dans le siège de devant, un cow-boy poussa un grognement.

— Z'avez vu qui était dans la voiture ? demanda Samson au chauffeur du bus qui se fendit d'une espèce de petit hennissement et remua la tête.

Le cow-boy était réveillé à présent. Il remonta le chapeau qui lui couvrait les yeux :

— Hé gamin ! Maintenant que tu nous as bien fait chier avec ton histoire de bagnole, tu vas nous dire qui c'est qu'était dedans.

— C'était le représentant, répondit Samson.

Le cow-boy se tourna vers Samson et lui jeta un regard de colère avant de redescendre son chapeau sur ses yeux et de se laisser glisser dans son siège. « Je pourrai jamais encadrer ces connards de Mexicains », dit-il.

Chapitre 14

Même les mensonges ont une vie qui leur est propre

Il ne fallut guère plus de six semaines pour que le jeune Crow, Samson Chasseur Solitaire, devienne Samuel Hunter. La transformation avait commencé dans le bus quand le cow-boy avait confondu le garçon avec un Mexicain. Une fois à Elko, Nevada, Samson monta à bord d'un semi-remorque conduit par un chauffeur raciste et devint blanc pour la première fois de sa vie. Comme Pokey le lui avait enseigné, il pensait qu'une fois devenu blanc, il n'aurait de cesse de trouver des Indiens pour leur voler leur terre. Mais cette envie ne venait pas. Alors, sagement assis aux côtés du chauffeur, il l'écouta parler. Quand ils se séparèrent à la sortie de Sacramento, Californie, Samson connaissait par cœur les litanies du chauffeur sur la suprématie de la race blanche. Il était à deux doigts d'en épouser la philosophie raciste quand il fut pris par un autre routier, de couleur cette fois-là, qui se shootait aux amphés et déblatérerait des vers sur les thèmes de l'oppression, de l'injustice et de la mainmise sur le gouvernement des États-Unis d'Amérique par les Panthères Noires, le syndicat des camionneurs, sans oublier Diana Ross et les Tentations.

Samson fut jeté à bas du camion à Santa Barbara quand il proposa de retarder l'élimination de la race blanche jusqu'à ce que ceux qui la composent aient rendu tout l'argent volé aux autres ethnies. En fait, de se faire jeter soulagea Samson. Il n'était blanc que depuis quelques heures et se tâtait de savoir s'il aurait pu mourir pour sa nouvelle couleur. Avant toute chose, il avait soif. Il alla s'acheter un Coca dans une boutique et traversa la rue jusqu'à un parc. Là, abrités sous un énorme figuier, une douzaine de clochards dormaient à poings fermés. Samson s'assit sur un banc et envisagea son avenir immédiat. Le garçon croulait sous la charge d'émotivité et de tracas qui l'accablait quand un tas de haillons se mit à lui parler.

— T'resterait pas un coup de sec à boire ?

Samson considéra la masse oblongue de haillons. Il s'aperçut qu'une tête en dépassait à l'une des extrémités.

— Non, c'est rien que du Coca, répondit Samson à l'œil borgne qu'une lueur d'intérêt faisait briller.

Sa réponse éteignit la lueur et l'œil se trouva aussi vide que son

jumeau immédiat.

— T'aurais pas une petite pièce ? demanda le clochard.

Samson fit non de la tête. Il ne lui restait que douze dollars et il n'avait aucune envie de les partager avec le tas de haillons.

— T'es nouveau dans le coin ?

Samson hocha la tête.

— T'es un de ces bronzés ?

— Pardon ? fit le garçon.

— Je te demande si t'es mexicain ?

Samson réfléchit un instant avant de dire oui.

— T'as du pot, mon gars, répondit le clochard. Parce que tu vas pouvoir facilement trouver du boulot. Y a un type avec un camion qui passe ici tous les matins ramasser des gars comme toi pour les embarquer bosser dans des jardins. Y prend que des Mexicains. Y dit que les Blancs, c'est fainéants et compagnie.

— Et c'est vrai ça ? demanda Samson qui pensa qu'après avoir persécuté les Noirs, volé de l'argent et des terres, dénoncé les traités de paix et pensé à la sauvegarde de la pureté de leur race, les Blancs avaient bien le droit, après tout, d'être fatigués. Alors, il fut content d'être mexicain.

— Tu parles sacrément bien l'anglais pour un bronzé ?

— Où dis-tu qu'il s'arrête le type avec son bahut ? Est-il passé ce matin ?

— Mais j'suis pas un bon à rien, répondit le clochard. J'ai une licence de philosophie.

— Tiens, j'vais te donner un dollar, lui dit Samson.

— Mon problème, c'est que j'arrive pas à trouver de boulot dans ma branche.

Samson prit un billet dans sa poche et le tendit au clodo qui s'en saisit et le cacha rapidement au milieu de ses hardes.

— Le type s'arrête à un bloc d'ici. J'l'ai pas vu ce matin. Mais p'têt'qu'il est passé quand je dormais.

— Merci, dit Samson.

Il se leva et partit. Le vagabond lui cria :

— Hé, gamin, reviens ici ce soir. Si tu m'ramènes une bouteille je monterai la garde pendant que tu dormiras !

Samson lui fit un signe de la main par-dessus l'épaule. S'il trouvait une autre solution, il ne remettrait plus les pieds dans ce parc. Un bloc plus loin, il se joignit à un groupe d'hommes. Ce qu'ils attendaient arriva sous la forme d'un camion équipé d'une longue porte latérale et déjà à moitié plein de Mexicains.

Le chauffeur descendit et s'approcha du groupe de types qui poireautaient et les jaugea du regard. C'était un petit bonhomme bronzé qui portait un Stetson en paille, des bottes de cow-boy. De grosses moustaches noires soulignaient un méchant rictus de voleur de poules. Les hommes l'appelaient « patron », mais bizarrement, le vocable communément employé pour le désigner se trouvait être « Coyote ».

Il inspecta les hommes et fit son choix d'un hochement de tête et d'un mouvement de l'index. Les heureux élus, tous d'origine hispanique, montèrent dans la benne du camion. Le Coyote s'approcha de Samson et l'empoigna par le haut du bras de manière à lui tâter le biceps. Il lui dit quelques mots en espagnol. Samson fut pris de panique et répondit en langage crow la première phrase qui lui passa par la tête, à savoir la réplique favorite de David Vincent, le héros d'un de ses feuilletons télé préférés : « *Je suis en cavale. Je cherche un manchot qui a tué ma femme.* » À la grande surprise du garçon le Coyote parut se satisfaire de sa réponse.

Pendant cinq ans, ce même particulier avait importé en fraude des travailleurs clandestins au sein desquels se glissaient parfois des Indiens du Honduras ou du Guatemala qui ne parlaient pas espagnol. Incapable de faire la différence entre tel ou tel dialecte indien, le Coyote imagina que Samson était de ceux-là. « *C'est pas plus mal, pensa le patron, ça prendra un peu plus de temps avant qu'il comprenne ce qui lui arrive.* »

Après avoir fait passer la frontière à ses hommes, le Coyote leur donnait un coin pour dormir (deux appartements où ils s'entassaient à dix par chambre), de la nourriture (haricots, omelettes et riz) et trois dollars de l'heure pour un boulot d'une rare pénibilité dont aucun gringo n'aurait voulu. Il facturait huit dollars de l'heure à ceux qui lui confiaient du travail et empochait la différence. À la fin de la semaine, il payait ses hommes en liquide sans omettre de les soulager d'une extravagante partie de leur argent pour le gîte et le couvert. Ensuite, il les descendait à la poste et leur donnait la main à remplir les mandats qu'ils expédiaient à leurs familles restées au pays. Après, généralement, il ne leur restait que de quoi crever de faim. De cette manière, le Coyote tenait sous sa coupe un groupe d'hommes pendant trois ou quatre mois jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'ils pouvaient gagner beaucoup plus en travaillant dans des hôtels ou des restaurants. Récemment, le Coyote avait grossi son effectif avec des Mexicains qui avaient trouvé la combine pour franchir la frontière, ce qui lui permettait de faire durer le plaisir entre deux missions de recrutement de chair fraîche.

Samson n'avait jamais marné si dur. Au soir de la première journée, il avait le dos en compote et les mains en sang d'avoir manié une

barre à mine. Il s'endormit dans le camion pendant le trajet du retour. Le patron dut le gifler gentiment pour le réveiller et lui montrer la paillasse où il dormirait. Dormir au milieu de neuf autres personnes ne posait pas de problème particulier à Samson. La nourriture, bien que très épicée, était bonne et abondante. Après le repas, il rejoignit Morphée en écoutant les tristes mélodies d'amour espagnoles de ses compagnons. S'était-il jamais senti aussi seul de toute sa jeune vie ?

Soir après soir, il écoutait les autres murmurer dans le noir. Plus le temps passait et plus il versait dans la tristesse au beau milieu d'un monde dont il était le seul habitant. Il ne pouvait bien évidemment pas se douter qu'ils parlaient de lui et qu'ils ne l'avaient jamais vu expédier d'argent à sa famille. Puisque Samson ne parlait pas un traître mot d'espagnol, tous le considéraient comme un Indien muet. Samson écoutait et imaginait que tous parlaient de leur pays et de leurs familles. Il ignorait totalement les finesses du machisme latino qui interdit tacitement à tout homme d'être atteint de mélancolie ailleurs que dans les chansons.

Le plan des hommes consistait à attendre que Samson fût sous la douche pour lui piquer son argent dans ses poches de pantalon. Si Samson se rebiffait, ils étaient bien décidés à lui trancher la gorge et à l'enterrer dans l'une des immenses propriétés dont ils assuraient le terrassement. L'on pouvait tout de même douter de cette volonté, car dans le fond ils étaient tous de braves types que seule l'envie de passer pour des durs pouvait entraîner jusqu'au meurtre. Quand Samson était endormi, leurs conversations tournaient invariablement autour des femmes qu'ils auraient bientôt, des voitures qu'ils pourraient enfin se payer ou de la terre qu'ils achèteraient dès qu'ils retourneraient au pays.

C'est le propriétaire du domaine où travaillait Samson qui lui sauva la mise par un après-midi fort ensoleillé. Le type vint voir le Coyote alors que les ouvriers marquaient une pause en mangeant des *burritos* froids à l'ombre d'un eucalyptus.

— Les services de l'immigration ont embarqué un des gars qui bossaient dans mon restaurant, dit le gros richard, y en aurait pas un parmi ceux-là qui parlerait anglais par hasard ? J'vous l'achèterais un bon prix.

Le Coyote faisait non de la tête quand Samson intervint :

— Moi ! Moi je parle anglais.

Le méchant rictus de voleur de poules qui habitait le visage du Coyote dégringola d'un étage. Lui qui pensait garder ce jeune Indien un sacré bout de temps, voilà à présent que ce dernier allait lui filer entre les doigts : le petit salaud avait donc mis à profit tout son temps libre pour apprendre l'anglais ! Le garçon ne lui serait de toute façon

plus d'aucune utilité à présent. Alors autant lui lâcher la bride et en tirer le maximum.

Pour mettre un terme à leur curiosité et modérer leurs ambitions, le Coyote dit aux anciens compagnons de Samson que le riche Américain avait acheté le gosse à des fins sexuellement inavouables. C'est donc le regard plein de compassion qu'ils regardèrent Samson monter dans la grosse Lincoln blanche.

Samson apprécia d'être à nouveau mexicain pour travailler dans le restaurant. Le boulot, quoique d'un rythme soutenu, n'était pas très pénible. On alloua à Samson un coin pour dormir dans une resserre jusqu'à ce qu'il se trouve quelque chose bien à lui. Rien ne plaisait davantage au propriétaire du restaurant que de pouvoir baragouiner un petit-nègre mâtiné d'espagnol auquel Samson répondait dans une version édulcorée de dialecte tonto. Le garçon apprit les quelques phrases essentielles de la langue de Don Quichotte comme « Où sont les cuillers ? », « On va manquer d'assiettes » ou bien « Ta connasse de frangine est tout juste bonne à se faire tringler par les ânes de Tijuana », qui lui permirent de devenir ami avec les cuisiniers et le plongeur mexicains.

Mais depuis son arrivée à Santa Barbara, la tristesse collait aux baskets de Samson. Le soir, allongé dans son débarras, avant que le sommeil ne l'emporte pour la nuit, elle enveloppait le garçon de son inquiétant voile noir. « *Oublie tout ce que tu sais déjà* », avait dit Pokey. Avec cette phrase qui lui martelait l'esprit, il devait sans cesse lutter contre la mélancolie. Il jetait hors de sa pensée sa famille et ce qu'il avait quitté et aimé. Il se concentrait sur les conversations qu'il surprenait ici et là dans le cadre de son travail, lorsqu'il servait le café et débarrassait les tables. Son statut de larbin mexicain faisait de lui un être invisible pour le gratin de Santa Barbara. Ces beaux messieurs et ces jolies dames parlaient haut et fort des moindres détails de leur existence et ne voyaient pas la petite mouche basanée adossée au mur.

« Tu sais qu'Ashley s'est fait tirer pendant six mois par son chirurgien esthétique et que... »

« Si je me démerde comme il faut, je vais foutre un sacré souk dans le conseil municipal avec mes potes de la convention... »

« Je voulais une salle de bains de chez Southwestern mais tu connais Bob, il n'aime que l'art nouveau. Alors j'ai appelé notre avocat et je lui ai dit... » « Je sais bien que les forages au large dénaturent la côte, mais mes actions Exxon ont fait un sacré paquet de petits en deux ans. Alors j'ai appelé mon psy et... »

« Suzanne avait emmené les mômes au lac Tahoe. Alors je m'étais dit que c'était le moment de faire visiter la maison à Marie. Cette conne a renversé la bouteille entière d'huile de massage dans la baignoire

et... »

« Je m'en branle qu'ils en aient ou non besoin ! Si tu bosses correctement, tu dois être capable de fourguer des climatiseurs aux Esquimaux. C'est ça le boulot ! Oublie jamais la règle des trois M : tu *magnétises* le client, tu *motives* le client et tu *manipules* le client. Tu vends pas un bien de consommation, tu vends du...

— Du rêve ! s'exclama Samson brisant sa coquille d'anonymat et concluant ainsi la phrase d'un courtier en assurances qui avait invité ses placiers au restaurant pour mieux leur secouer le paletot.

Samson n'avait pas pu se retenir de parler. Le discours du courtier était en tous points semblable à celui du gros représentant en Miracles.

— Approche gamin, fit l'homme qui portait le même costume passepartout que les cinq autres. Une demi-douzaine de lotions après-rasage entrèrent en collision.

— Comment tu t'appelles ?

Samson dévisagea les six hommes. Tous étaient blancs. Alors il décida de ne pas donner le nom mexicain qu'il s'était octroyé : José Cuervo, mais opta pour « Sam. Sam Hunter ».

— Moi, c'est Aaron Aaron, répondit le type. Je suis persuadé qu'avec un tout petit peu d'entraînement tu serais capable de faire mieux que tous ces connards autour de cette table.

Il mit la main sur l'épaule de Sam et s'adressa au groupe :

— Tiens ! Qu'est-ce que vous diriez de ça, les balèses ? Je vous parie cent papiers chacun qu'en un mois je suis capable de faire de ce même un bien meilleur vendeur que chacun de vous.

— Arrête de déconner Aaron, le même a même pas l'âge d'avoir une licence.

— Rien ne l'empêche de bosser sous la mienne. C'est moi qui signerai ses contrats. Allez les Rambo, on parie ?

Les types se contorsionnèrent sur leur chaise et commencèrent à rire jaune tout en évitant de croiser le regard d'Aaron. Chacun savait que le premier qui parlerait perdrait la partie. Finalement, l'un d'eux se lança :

— D'accord ! Cent dollars. Mais le même devra bosser tout seul.

Aaron se tourna vers Samson :

— Alors gamin, es-tu prêt à changer de boulot ?

Samson essaya de s'imaginer en costume trois-pièces, parfumé à l'un de ces après-rasage. L'idée ne le rebutait pas.

— J'ai même pas de chez-moi, dit-il, mais j'ai économisé et je pourrais me dégoter un appart.

— Je prends ça à ma charge, répliqua Aaron. Bienvenue à bord gamin !

— Faut que je donne mon congé, avança Samson.

— T'casse pas le cul avec ça ! On donne son congé quand on pense qu'on reviendra peut-être. T'as quand même pas l'intention de remettre les pieds ici, non ?

— Je crois pas.

À vingt-cinq ans, Aaron Aaron avait déjà à son actif quinze années d'expérience dans le domaine de la magouille. Il avait débuté sa carrière comme limonadier. Déjà il radinait sur la dose de sirop qu'il aurait dû verser dans les verres. Il était ensuite devenu livreur de journaux. Naturellement il s'était arrangé pour d'un côté annuler les abonnements de ses clients, de l'autre voler des stocks de journaux dans les distributeurs automatiques, ce qui lui permettait d' étoffer artificiellement sa tournée. De tous temps, Aaron avait navigué dans ces zones aux contours mal définis, entre business et magouille. Seul un relent de conscience catholique l'avait empêché de réaliser le rêve de sa vie : devenir pirate. Alors Aaron Aaron s'était rabattu sur le métier de vendeur.

Au début, Aaron avait vu chez Samson un moyen simple d'humilier ses placiers, mais il s'était rapidement pris d'affection pour le garçon après lui avoir offert un costume et ses premiers cours de vendeur de gros calibre. La soif de connaissance du gamin semblait inextinguible. En voiture, entre deux rendez-vous, Aaron se soûlait au son de sa propre voix en expliquant au garçon les finesses de sa dernière présentation. Ce tutorat improvisé gommait la dureté de ses échecs, celui d'un claquement de porte claquée au nez ou celui d'un « non, merci ! » rédhibitoire. Apprendre le métier au garçon dopait Aaron. Il vendait encore davantage et partageait ses gains avec son élève, l'habillant de neuf, l'emmenant sans cesse au restaurant, lui dénichant un appartement et allant jusqu'à se porter caution pour l'achat d'une Volvo d'occasion.

Samson était aux anges. Travailler ainsi le ravissait.

Aaron partait du principe qu'à part lui, personne n'avait la moindre idée du fonctionnement de la société, ce qui permit à Samson de s'imprégner des théories rigoristes de son mentor. Petit à petit Samson prenait l'image qu'Aaron souhaitait avoir de lui. Aaron était tellement obnubilé par la construction de son propre personnage qu'il ne questionna jamais le garçon sur son passé. Le garçon, tellement prisonnier de son passé, s'était préparé aux questions les plus embarrassantes jusqu'à ce qu'il sorte de sa chrysalide en vendeur hors pair.

Les années passèrent et ses souvenirs d'enfance se trouvèrent

relégués dans un coin perdu de sa mémoire dont il finit par oublier la clé. Vendre devint son unique centre d'intérêt. Aaron, tellement subjugué par sa propre image déballant ses propres boniments, ne remarqua que l'élève avait dépassé le maître que lorsque ses concurrents firent des offres mirobolantes à son jeune collaborateur. Non seulement la plus grosse partie de ce qu'Aaron gagnait provenait de ses commissions sur les contrats réalisés par Sam, mais qui plus est, ce dernier avait aussi depuis cinq ans formé toutes les nouvelles recrues de l'agence. Pour éviter de perdre sa poule aux œufs d'or, Aaron offrit à Sam de prendre cinquante pour cent des parts de l'affaire. Bardé de ce bouclier supplémentaire, l'agence devint pour Sam la plus sûre des couvertures.



Aujourd'hui, après vingt années avec le business des assurances comme seule couverture, Sam allait céder ses parts à Aaron. Il se sentit envahi de la même lassitude qu'il avait connue au moment où il avait dû fuir la réserve.

« Aaron, je garde quarante pour cent des bénéfices et l'usage de mon bureau. »

Aaron pivota dans son fauteuil de directeur et braqua ses yeux dans ceux de Sam :

— Sam, sache que j'apprécie ta proposition mais je ne m'en sortirais pas. Ceci serait contraire à nos accords car tu ne subirais même pas de réduction de salaire. Non, non, tu n'es plus en position de force pour négocier. Après le coup de fil de ce matin, il faudra te contenter de vingt pour cent... et tu t'en tires bien.

Sam résista difficilement à l'envie de sauter par-dessus le bureau et de labourer le crâne de son associé jusqu'au sang. Il allait devoir solliciter ses dernières cartes plus tôt que prévu :

— Tu crois que je suis obligé de vendre parce que Spagnola peut me mettre le coup de l'Indien sur le dos ?

Aaron acquiesça et Sam ajouta :

— Imagine que les choses aillent jusqu'à leur terme, Aaron. Imagine que je refuse de signer, que la commission de contrôle des assurances me suspende, que les accusations aillent jusqu'au bout de la procédure et que mon nom apparaisse dans le journal tous les matins. As-tu une petite idée du deuxième nom qui bientôt suivra le mien ? Et de ce qui se passera quand la commission de contrôle mettra le nez dans nos papiers si je refuse de mettre un terme à notre association ? Combien de signatures as-tu imitées, Aaron ? Combien de pigeons se sont fait plumer croyant signer tel contrat alors que dans la précipitation tu

leur en faisais signer un autre plus juteux à ton profit ?

Le front d'Aaron se couvrit de gouttelettes de sueur.

— Mais tu l'as fait autant que moi ? En me balançant tu tresses la corde pour te pendre mon garçon.

— C'est bien à ça que je voulais en venir. Quand je suis entré dans ton bureau, t'étais persuadé que j'étais bon pour la potence. Mais tu vois, je suis en train de te faire une petite place sur l'échafaud.

— T'es qu'un sale ingrat d'enculé. Moi qui t'ai tout appris...

— Justement Aaron, je te laisse une petite chance de t'en tirer. Réfléchis. T'as bien plus que moi à perdre dans cette histoire. Dès qu'on va mettre le nez dans nos papiers, le montant de tes revenus fera la une des canards.

— Ho ! fit Aaron.

Il se leva et fit le tour de son bureau.

— Ho ! répéta-t-il levant un index sous le nez de Sam.

Puis il gagna la fontaine d'eau fraîche.

— Ho ! gémit-il à nouveau.

Il donna un coup de pied dans la fontaine, s'assit, puis se releva.

— Ho !

C'était comme si une seule syllabe pût désormais sortir de sa bouche. Il prit sa respiration comme pour se lancer dans une longue tirade. Son visage s'empourpra et les veines du front doublèrent de volume.

— Ho ! reedit-il encore.

Il retomba dans son fauteuil, fixa le plafond. Il venait de tourner le bouton de la porte qui s'ouvrait sur la réalité des choses.

— Mais oui mon vieil Aaron, c'est comme ça, dit Sam. Tu vas te retrouver avec le fisc au cul.

Sam gagna la porte du bureau. Il dit :

— Prends ton temps. Réfléchis bien. Demande conseil à ton copain Spagnola. Il pourra sûrement te dire combien ça coûte en clopes pour éviter de se faire mettre dans les douches de la prison.

Aaron cessa de regarder le plafond. Sam quitta son bureau.

Dans l'antichambre Julia se vernissait les ongles.

— C'était quoi tous ces « Ho », Sam ? On aurait juré que vous étiez en train de vous baiser l'un l'autre.

— Y avait de ça, répondit Sam en souriant. Hé ! Julia, regardez bien ce que j'veais faire.

Il ouvrit la porte du bureau d'Aaron à toute vitesse et cria :

— 'ttention Aaron, v'là les gars des impôts !

Il referma la porte sur un nouveau cri de douleur d'Aaron Aaron.

— C'était quoi, ça ? demanda Julia.

— Ça ? C'était mon prof qui me donnait mon diplôme de fin d'études.

— Non ?

— Si, si, je vous assure. Dommage que je puisse pas rester vous expliquer parce que j'ai rendez-vous.

Sam quitta le bureau le cœur léger et le sourire aux lèvres. Il ressentit une curieuse sensation : les morceaux du puzzle de sa vie, au lieu de s'emboîter à nouveau les uns dans les autres, tintaient comme des clochettes de Noël.

Chapitre 15

*Ah ! Lécher son ombre sur un trottoir de bitume
fondu comme une glace au chocolat...*

Santa Barbara

Sam allait perdre son travail et son appartement. À cause de l'apparition du dieu indien, le grand secret de sa vie était sur le point d'être découvert. Mais tout ceci ne semblait pas l'affecter. Et comment aurait-il pu l'être avec la perspective de ce rendez-vous avec Calliope ? Pour la première fois de sa vie, Sam Hunter optait pour la dureté et repoussait l'anxiété. L'anticipation des événements supplantait la peur du présent.

Calliope habitait le premier étage d'un bâtiment de parpaings vert pisseux situé au milieu d'une douzaine d'autres tous identiques. C'était dans ce type de logement que la classe moyenne de Santa Barbara commençait généralement sa dégringolade sociale. La Datsun de Calliope était garée dans l'allée, près d'un combi Volkswagen passablement délabré et d'une Harley Davidson à l'aspect inquiétant. Le réservoir s'ornait de la reproduction d'une blonde plus que déshabillée. Sam marqua un temps d'arrêt devant la moto. La femme sur le réservoir lui rappelait quelqu'un mais avant qu'il pût y mettre un nom Calliope apparut au balcon.

« Salut », dit-elle.

Pieds nus, une couronne de gardénia dans les cheveux, la jeune femme portait une espèce de djellaba très échancrée.

— Tu tombes à pic. On avait justement besoin d'aide. Monte vite.

Sam grimpa les marches quatre à quatre et s'arrêta sur le palier. Calliope se débattait avec le loquet d'une porte moustiquaire dépenaillée dont la partie inférieure avait été réparée avec un méchant treillis de bois. Il n'y avait donc que les gros insectes qui ne pouvaient plus franchir cette porte.

— J'ai des problèmes avec le dîner, dit Calliope. J'espère que tu vas pouvoir me donner un coup de main.

L'écran de la moustiquaire céda enfin dans un curieux déchirement. Sam ne put s'empêcher de rapprocher ce bruit de celui que fait un

manche de râteau qui vient s'écraser contre la figure de Goofy Dingo. Calliope entraîna Sam vers la cuisine, une pièce peinturlurée de ce vert pisseux que l'on trouvait dans les années cinquante, dallée d'un méchant linoléum rose et parfumée de la plus immonde des odeurs. Assis sur la paillasse dans la position du lotus, un type à moitié à poil méditait, un litre de bière à ses côtés.

— J'te présente Yiffer, dit Calliope par-dessus son épaule tout en se dirigeant vers la gazinière. C'est le petit copain de Nina.

Yiffer prit appui sur une main, sauta prestement de la paillasse et atterrit presque à l'autre bout de la cuisine, juste face à Sam. Il serra étrangement la main du nouvel arrivant, si étrangement que Sam crut que ses doigts resteraient à jamais soudés les uns aux autres.

« Salut mec », fit Yiffer, secouant l'impressionnante masse enchevêtrée de ses cheveux jaune paille.

Se sentant aussi à l'aise qu'un caméléon plongé dans une théière et qui va frôler l'hémorragie de peur de ne pouvoir prendre une couleur argentée, Sam chercha une forme de bonjour appropriée à la situation. Il ne parvint qu'à répéter :

— Salut mec.

En chemise de sport, jeans et mocassins, Sam, comparé à Yiffer, paraissait habillé comme un milord. Yiffer ne portait rien d'autre que des shorts de surfeur enfilés sur une armure de muscles bronzés.

— Calliope est une spécialiste du ratage de tortore, mec, fit Yiffer.

Sam rejoignit Calliope devant la gazinière où elle s'activait à touiller une casserole.

— Je sais même pas cuire des spaghettis, dit-elle en replongeant la cuiller de bois dans la mixture d'où s'échappait une odeur immonde. Ils disent sur le paquet de laisser cuire huit minutes à partir de l'ébullition, mais dès que ça bout, ça se met à puer et à fumer.

Sam chassa la fumée.

— T'es sûre que tu dois cuire la sauce... avec les nouilles ?

— Ah bon ? Ça se cuit pas ensemble ?

— Ben non.

— Merde alors ! répondit Calliope. Je suis vraiment nulle.

— On peut peut-être sauver les meubles.

Sam retira la casserole et scruta le magma noirâtre qui en maculait le fond.

— Non. C'est foutu. Faut tout reprendre à zéro, conclut-il. Y a plus que ça à faire.

Il posa la gamelle dans l'évier. Une procession de fourmis y envahissait un bol où moisissait un reste de céréales. Sam ouvrit le

robinet et commença à vouloir laver le bol pour en chasser les intruses.

— Non, fais pas ça, dit Calliope. Elles ont le droit de vivre.

— Mais elles vont s'infiltrer partout !

— Je sais bien. Elles s'infilrent toujours partout. Je les appelle mes petites copines de la cuisine.

— Tes copines de la cuisine ?

Sam essaya de comprendre. Calliope n'avait pas franchement tort. On ne pouvait tout de même pas karcheriser ses copines comme s'il se fût agi de vulgaires fourmis. Il se sentit aussi soulagé que s'il avait évité un génocide à lui tout seul.

— Bon, dit-il, on va remettre d'autres spaghettis à cuire.

— Pas possible mec, répondit Yiffer, elle a acheté un seul paquet.

— On va manger de la salade et du pain, reprit Calliope, je suis vraiment désolée.

Elle déposa un gentil baiser sur la joue de son invité avant de quitter la cuisine. Sam la regarda s'éloigner. L'image de l'arrière-train de Calliope sous la robe presque transparente lui foudroya l'esprit.

— Qu'est-ce tu fais comme boulot ? demanda Yiffer à Sam.

— Je suis courtier en assurances. Et toi ?

— Je fais du surf.

— Et quoi d'autre ?

— Comment ça, et quoi d'autre ?

— Non, rien. Laisse tomber.

Déjà Sam pouvait entendre le bruit des vagues dans les oreilles de Yiffer comme on le fait dans de gros coquillages. Les cris d'un bébé dans la pièce à côté le tira de sa rêverie.

— Ça c'est Tortor... sans e, fit Yiffer. Là, il pleure comme quand il a pissé.

Avec ou sans « e », Sam n'y comprenait plus rien. Il osa :

— Je croyais que Calliope ratait toutes les tortores.

— Tortor, sans e, c'est le rejeton de Calliope, fit Yiffer. Va le voir. Nina est avec lui et Monsieur J. Nigel Yiffworth.

— C'est votre avocat ? demanda naïvement Sam.

— Non, c'est mon fils, répondit Yiffer presque indigné.

— Pardon, fit Sam.

Il faillit en tomber par terre et attendit que son état de confusion se dilue. Il gagna le salon où il découvrit Calliope assise sur un canapé ravagé aux côtés d'une jolie brunette qui allaitait son enfant. Le sofa était tellement défoncé qu'on aurait juré qu'il avait été rembourré avec un être humain. La mousse sortait des accoudoirs par les trous où

la victime avait sans doute essayé de s'échapper. Par terre, un enfant à peine plus âgé que l'autre était ficelé dans un youpala de plastique bleu de la forme d'un beignet géant qu'il promenait d'un bout à l'autre de la pièce. Ce qui semblait le ravir. Sam retint un cri de douleur quand le même, qui voulait renverser la table basse, vint buter contre sa cheville avec son engin.

— Je te présente Nina, dit Calliope.

Nina leva les yeux vers Sam et sourit.

— Ça, c'est Monsieur J. Nigel Tiffworth, ajouta Calliope.

Nina recula son enfant de sa poitrine.

— Et celui-là, poursuivit Calliope montrant du doigt le kamikaze fou dans son beignet bleu, c'est Tortor.

— C'est ton fils ?

— Oui. Il apprend juste à marcher.

— Il a un drôle de nom.

— Je l'ai appelé comme ça à cause du fils de Jane Goodall. Tu sais, c'est la fille qui a élevé son enfant au milieu des babouins. Au début, je voulais l'appeler Houddha, mais après j'ai eu peur. Je me suis dit que lorsqu'il serait plus vieux quelqu'un tenterait peut-être de le renverser sur le bord de la route.

— Oui, c'est cela..., fit Sam, essayant de donner le change.

Il ne comprenait absolument rien à tout ce que la jeune femme racontait. Il continuait à se demander qui pouvait être le père de l'enfant. Calliope continua :

— Quand Nina est venue habiter avec moi, on était enceintes toutes les deux. On s'entraidait beaucoup. Surtout moi.

— Et Yiffer dans tout ça ? osa Sam.

— Un connard de première, répondit Nina.

— Mais il a l'air d'un brave type, reprit Sam qui surprit le regard noir de Nina. Ce qui le fit ajouter :

— C'est vrai ; tous les connards ont l'air de braves types.

— Il vit avec nous de temps à autre, précisa Calliope. Surtout quand il a plus de pognon pour acheter de l'essence pour son van.

— Après-demain, dit Nina, on organise une vente de tout c'qu'on a en trop ou qui ne nous sert plus. Tu fais bien de jeter un œil à ce qu'on va mettre sur le trottoir avant que quelqu'un d'autre ne l'achète.

À ce moment, Yiffer entra dans la pièce en mordant dans un quignon de pain. Il proposa à Sam :

— Ça te dit ?

— Non, merci, répondit Sam.

— Yiffer ! gueula Calliope, ce pain était pour nous tous.

— J'ai dit le contraire ? répliqua Yiffer. Z'en voulez ?

— T'as foutu en l'air leur dîner d'amoureux, fit Nina.

Elle lâcha la tête de J. Nigel qui eut un mal de chien à la maintenir droite.

Yiffer sourit bêtement puis mordit goulûment dans la miche de pain. Il pointa son doigt sur Nina qui, une bière à la main, offrait ses seins à la cantonade.

— Sont super, lâcha-t-il.

Nina refit la jonction entre l'un de ses tétons et J. Nigel :

— On est vraiment désolées. C'connard est toujours comme ça dès qu'il est réveillé.

Puis elle dit à Yiffer :

— Prends de l'argent dans mon sac et va t'acheter une pizza.

Sam porta la main à son portefeuille :

— Laisse. C'est pour moi...

— Sûrement pas ! répondirent Calliope et Nina à l'unisson.

— Super ! s'exclama Yiffer, postillonnant une pluie de miettes de pain dans le visage de Sam.

— Allez ! Casse-toi ! dit sèchement Nina.

Yiffer s'exécuta. Sam l'entendit ouvrir la moustiquaire et dévaler les marches.

— 'Ssis-toi, dit Calliope. Détends-toi.

Sam se casa sur le sofa près des deux femmes. Pendant une bonne demi-heure, ils devisèrent de banalités entrecoupées des diverses suppliques des gamins jusqu'à ce que Nina tende à Sam un J. Nigel trempé comme une soupe. Elle quitta la pièce. En bon célibataire Sam tenait le bébé à bout de bras comme s'il fût radioactif.

— L'espèce d'enculé ! s'écria Nina dans la pièce d'à côté.

Elle avait gueulé si fort que Tortor se mit à geindre comme une sirène de la police, aussitôt suivi par J. Nigel. Nina revint dans la pièce son porte-monnaie à la main :

— L'enculé ! Il a piqué le pognon de mon loyer. Vous pouvez m'garder J. Nigel deux minutes que je rattrape ce fumier ?

— Bien sûr, répondit Calliope.

Sam approuva. Il cala J. Nigel contre lui comme si les deux minutes en question risquaient d'être longues.

Nina partit aussitôt. Calliope se tourna vers Sam et lui cria pour couvrir les pleurs des bébés :

— Enfin seuls !

— J'crois qu'il faudrait changer c't'enfant, proposa Sam.

— Et Tortor par la même occasion, ajouta Calliope. Emmenons-les dans la chambre de Nina.

Sam tentait de se glisser dans la peau d'un de ses personnages, celui qu'il appelait le « dur adaptable » et qu'il réservait aux situations les plus extravagantes.

— J'veais le faire, dit-il, en parlant du change avec un bon sourire.

Il n'avait plus changé de bébé depuis qu'il avait quitté la réserve où il devait s'occuper de ses nombreux cousins. Quand il ouvrit la couche de J. Nigel, l'odeur fétide lui rappela une foule de souvenirs. Il eut bien du mal à ne pas vomir. Les couches autocollantes s'avérèrent quelque chose de tout nouveau pour lui. Après quelques minutes, il s'aperçut qu'il avait parfaitement réussi à embaumer sa propre main gauche alors que le bébé s'agitait à ses côtés, nu comme un ver. Après avoir changé Tortor et l'avoir remis dans son beignet de plastique à roulettes, Calliope ôta la couche de la main de Sam et s'occupa de changer J. Nigel qui rigolait et se contorsionnait comme un beau diable.

— Culpabilise pas, fit Calliope, la dernière fois qu'on a laissé les mômes à Yiffer, il a trouvé le moyen de leur scotcher les couches à même la peau. Il a fallu qu'on décolle tout au dissolvant.

— C'est que je manque d'entraînement, expliqua Sam.

— T'as pas de mômes ?

— Non, j'ai jamais rencontré la femme avec laquelle j'aurais voulu en avoir.

À la réflexion Sam se serait giflé d'avoir prononcé cette dernière phrase. « Dur et adaptable », se répéta-t-il.

— Moi c'est pareil, dit Calliope. Mais Tortor reste quand même le meilleur truc qui me soit jamais arrivé. Avant, je picolais beaucoup et je prenais pas mal de défonce. Dès que j'ai été enceinte, j'ai tout stoppé.

Sam attendait toujours l'instant où il aurait pu demander qui était le père de Tortor. Un silence pesant s'installa entre eux.

— Ah, super ! finit par sortir Sam. Moi aussi à une époque je me suis bagarré contre la bouteille.

En fait, le combat contre la bouteille n'avait été que de peu d'importance. Aaron avait coutume de dire que boire avec les clients constituait un facteur social faisant partie des techniques de vente. Mais à chaque fois que Sam buvait un coup de trop, il se trouvait hanté par l'image de l'Indien alcoolique qu'il avait abandonnée derrière lui. Depuis dix ans, il n'avait pas bu un seul verre d'alcool.

— Je vais aller coucher les nains, dit Calliope. Passe donc au salon et mets-nous un peu de musique.

Sam tomba sur une valise remplie de cassettes. La plupart contenaient des compositions New Age aux titres aussi énigmatiques que *Sélections des chants des trois baleines grenouilles* par des artistes dotés de noms à coucher dehors avec des billets de logement comme Yanni Volvofinder par exemple. En cherchant bien, Sam tomba sur Langage de l'amour par une chanteuse de jazz qu'il appréciait. Mais à l'intérieur de la boîte la cassette avait été remplacée par *Cauchemar d'une litière à chat*, sans doute une trouvaille de Yiffer. Finalement il trouva la cassette du *Langage de l'amour* qu'il engagea dans le gros portable stéréo posé sur les étagères de briques et de planches.

Calliope revint au salon à l'instant où le premier morceau sortait des enceintes. « J'adore cette cassette, dit-elle. J'ai toujours rêvé de faire l'amour sur cette musique. Bouge pas, je reviens. » Elle repartit et revint quelques secondes plus tard les bras chargés de coussins et de couvertures qu'elle déposa au milieu de la pièce.

— Tortor roupille dans ma chambre mais il dort jamais très longtemps, ajouta-t-elle en dépliant les couvertures.

Pour Sam, les choses allaient beaucoup trop vite. Il aurait bien aimé trouver quelque chose à redire à toute cette précipitation. Calliope n'avait pas une seconde imaginé qu'il puisse refuser mais Sam se sentit soudain dans la position d'un hareng. Mais pour qui se prenait-il pour refuser l'offre d'une aussi belle fille ? Qu'avait-il à lui objecter ? Bon, O. K., il allait faire le beau. Soudain une question l'angoissa :

— Et si Yiffer et Nina rappliquent avec les pizzas ?

— Oh, ils vont pas revenir de sitôt. Et puis la première fois que deux personnes baisent ensemble, généralement, ça s'éternise pas.

— Mais... fit Sam qui se sentit carrément insulté.

A la réflexion, Calliope ne venait que d'exprimer tout haut l'angoisse qui le tenaillait et qu'il refusait de s'avouer à lui-même. Elle venait par là même de le libérer de la pression qui l'opprimait.

Calliope finit de retaper les coussins. Elle délaça sa djellaba qu'elle fit glisser sur le sol. Une fois nue, elle l'enjamba pour aller monter le volume du combiné stéréo et revint se glisser sous la couverture qu'elle remonta jusqu'au cou.

— Ça y est. J'suis prête, dit-elle.

Sam s'assit aux côtés de la jeune femme, sonné, presque compté dix. Cette fille vous mettait vraiment sur le cul ! Mais bon Dieu, où étaient la séduction, les gentils mensonges et les petits câlins préliminaires ? Qu'avait-on fait de la drague et du jeu du chat et de la souris ? Sam regarda Calliope. Tout cela était beaucoup trop direct et honnête.

— Ça va pas ? dit-elle.

— Si. C'est seulement que...

— Où est le problème ? T'as envie et j'ai envie. Alors ? Qu'est-ce qu'on attend ?

Mais pour qui se prenait-elle ? Ça ne se faisait pas des choses comme ça. Où avait-elle vu qu'on pouvait filer direct à l'essentiel de cette façon ?

— Rien, finit-il par dire.

— Ben alors ? On y va ?

Elle se poussa pour lui faire un peu de place. Sam se déshabilla et avant que sa chemise n'ait touché le sol il serrait déjà Calliope dans ses bras. Au contact de son épiderme et de la chaleur de son corps, il sentit chacun de ses muscles se tendre au maximum. Il donna un très long baiser à Calliope. Tout se passait sans la moindre maladresse. Alors il pénétra la jeune femme et ils commencèrent à bouger au son langoureux de la musique. Calliope enfonça ses ongles dans le dos de Sam. Elle poussa un long gémissement de plaisir que Sam reprit à l'unisson. Il la pénétra plus avant, oubliant toutes ses inhibitions passées. Il crut même s'évanouir de plaisir. Mais une porte claqua qui fit trembler toutes les fenêtres de l'appartement.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Sam en se levant sur un coude.

— C'est rien, répondit Calliope en l'attirant à nouveau sur elle.

Une autre porte claqua, plus fortement que la première.

— Y sont rentrés ! s'exclama Sam.

— Mais non. C'est seulement ceux d'en dessous.

Elle le retint dans l'étau de ses jambes.

Bien que perturbé, Sam se remit à bouger et Calliope à gémir de plaisir. À nouveau une porte claqua suivi d'un bruit de verre brisé. J. Nigel se mit à brailler dans la chambre de devant.

— Mais bordel ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda Sam.

— Rien du tout. Allez viens. Baise-moi.

Des fondations à la terrasse du toit, tout le bâtiment trembla quand une nouvelle fois une porte claqua avec fracas. Ce fut au tour de Tortor de se mettre à gueuler comme un putois. Sam tressaillit. Il éjacula sans le moindre plaisir.

— Je suis vraiment désolé, dit-il en roulant sur le dos.

Calliope fixait le plafond, prête pour le prochain claquement de porte. Quand la chose se produisit elle courut, toute nue, jusqu'au balcon. Elle se pencha par-dessus la rambarde et cria :

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Sam baissa le volume de la musique. Une autre porte vola en éclats. Les murs tremblèrent. Puis une voix d'homme jaillit du rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce t'as salope ? Ça te défrise parce que tu reçois du monde ?

— Me parle pas sur ce ton, tu veux ? Moi je fais pas le bordel quand tu reçois quelqu'un.

Sam hésita à rejoindre Calliope sur le balcon. Pouvait-il prendre sa défense ? (Hé mec ! Y a pas de salope ici !) Mais il ne trouvait plus son pantalon.

— Sale putain ! cria la voix d'homme en dessous. Je vais monter reprendre mon fils si ça continue.

— Non. Tu feras pas ça.

— J'vais me gêner ! répondit l'homme.

Une autre porte claqua à tout rompre. Sam tressailli ! à nouveau. Entre deux claquements de portes, il essayait de comprendre quelque chose à ce qui se passait.

— Fumier ! cria Calliope.

Elle revint comme une furie dans le salon et passa sous le nez de Sam qui, assis et nu sur la couverture, aurait bien aimé trouver une cigarette, ou à défaut une explication rationnelle à tout ce remue-ménage. Il ne cessait de se répéter son mantra : « Dur et adaptable. Il faut que je me montre dur et adaptable... »

Après quelques minutes de fracassants claquements de porte, le type du dessous sembla se calmer. Toujours nue comme un ver, secouée de sanglots, Calliope revint dans la pièce.

— Faut qu'on parle, dit-elle.

Sam s'était rhabillé. Il avait toujours cette folle envie de fumer et se rappela avoir oublié ses cigarettes dans la voiture. Descendre les chercher, et donc passer devant chez le forcené du dessous, ne l'enchantait guère.

— Ouais, répondit-il, ce serait pas mal.

Calliope ramassa sa djellaba, l'enfila et prit place sur le sofa.

— Tu dois te demander qui c'est le gars d'en dessous.

Pour la première fois, Sam la voyait mal à l'aise. Elle ajouta :

— J'ai eu quelques petits problèmes avec mes voisins ces derniers temps. Ça arrive... Avant, je vivais avec le mec d'en dessous. C'est lui le père de Tortor.

— J'avais compris ça.

— À l'époque, je me camais un max. Et je trouvais ce type plutôt bandant avec sa Harley, ses tatouages et ses flingues.

— Ses flingues ?

— J'l'ai plaqué dès que j'ai su que j'étais enceinte. Y voulait pas me laisser avoir le bébé. Y voulait pas non plus que je décroche de la

came.

— Mais pourquoi aller habiter juste au-dessus de chez lui ?

— Non. C'est lui qu'est parti habiter en dessous. T'es le premier mec avec qui je couche depuis que j'me suis séparée de l'abruti. Je pensais pas qu'il réagirait comme ça.

— Mais pourquoi tu déménages pas ?

— Tu sais comment c'est à Santa Barbara. S'il n'y avait pas Nina, je pourrais même pas payer le loyer de cet appart. Alors trouver l'argent de la caution pour un autre, vaut mieux pas en parler.

Sam voyait que Calliope semblait encore perturbée.

— Tu pourrais au moins demander au proprio de l'appart d'en dessous qu'il démonte les portes, dit-il. Ça deviendrait tout de suite plus calme.

— Je suis vraiment désolée. J'aurais tant aimé que tout se passe bien.

— Je ferais peut-être mieux de m'en aller, dit Sam sans conviction.

— Non, reste. Quand Tortor sera rendormi on ira dans ma chambre. Si c'est calme...

— Bon alors, je reste. Mais t'es sûre que l'autre dingue va pas monter ici avec un flingue ?

— Non. Y fera pas ça. Il arrête pas de dire qu'il veut tout faire pour obtenir la garde de Tortor. T'imagines s'il se pointait devant le juge accusé d'un double homicide ?

— T'as raison, répondit Sam. Ça ferait désordre.

Pas à dire, elle avait bien vécu à la colle avec un barjo ; mais au moins un barjo qui pensait.

Calliope entraîna Sam dans le couloir jusqu'à sa chambre située au fond de l'appartement. « Je vais aller préparer une salade », dit-elle. Sam s'assit sur l'un des lits jumeaux près du berceau où Tortor suçait désespérément sa tétine. La pièce semblait avoir été décorée par un moine bouddhiste élevé dans les studios Disney. Des statuettes de Bouddha, Shiva, Picsou, Donald et Pat Hibulaire étaient posées sur la commode à côté d'un brûloir à encens, d'un gong miniature et d'un carton de Pampers. Une peluche Mickey portait un collier de cristal de quartz et une bague de cuir que Sam reconnut pour être un attrape-rêve navajo. Les murs de la pièce étaient couverts de posters du Dalai Lama, de Kali et des membres de la famille Simpson.

Après avoir regardé autour de lui, Sam essaya de formuler une excuse à l'égard de Calliope mais laissa tomber cette idée. À la réflexion, son personnage de « dur adaptable à toute situation » en avait pris un sacré coup dans les mirettes. Il devait absolument revenir à son comportement habituel. Mais Sam avait-il jamais eu un

comportement normal ? Son existence, perpétuellement sous contrôle, ne valait pas cher tant elle avait été malmenée par Coyote, lequel devait bien rôder quelque part dans l'ombre. Les soucis de Calliope lui avaient presque fait oublier son existence à celui-là. Mais même en présence des Simpson, du barjo et des copines de cuisine, l'oubli valait toujours mieux que tenter de s'incruster.

Chapitre 16

En direct, via le réseau satellitaire du Monde de l'Esprit

Santa Barbara

Lonnie Ray Inman, écroulé dans un fauteuil de cuir bon à jeter, écoutait les bruits qui lui parvenaient de l'appartement du dessus. Combien de fois avait-il chargé et déchargé son colt Python. 357 Magnum ? Quatre ! Et à chaque fois, il l'avait soupesé comme étant l'outil de sa vengeance mais peut-être aussi celui qui le conduirait derrière les barreaux. Toutes les cinq minutes, il allait au carreau voir si la Mercedes noire était toujours garée devant chez lui. Il marquait un temps d'arrêt, ouvrait et refermait la porte en la claquant. Ce n'est que lorsque la violence qui l'habitait baissait d'un ton qu'il pouvait retourner prendre place dans son fauteuil. La peau très mate, il était de petite taille. Sur ses bras nus saillaient des muscles de la grosseur d'une pompe à vélo. Lonnie Ray avait tellement gratté son tatouage avec ses ongles que le devant de son débardeur était encore taché de sang. Ce tatouage représentait la même femme que celle peinte sur le réservoir de la moto, la même femme qui l'entraînait vers la démence. Il engagea six balles dans le barillet du colt et le referma. Maintenant, plus rien ne le retenait de passer la porte et de grimper à l'étage buter l'amant de Calliope.

« Et j'emmerde la justice ! »



A deux mille kilomètres de là, dans le massif de la Big Horn, Pokey vit Lonnie charger le revolver. Depuis deux jours, Pokey jeûnait, perdu dans le Monde des Esprits, à la recherche de ce qui motivait les errances de son neveu préféré : Samson Chasseur Solitaire. Il avait imploré l'aide de son esprit-totem, Vieux Bonhomme Coyote, mais le Roublard ne s'était pas montré. À sa place, Pokey voyait une ville toute blanche aux toits de tuiles rouges avec des rues bordées de palmiers et un particulier qui voulait tuer Samson.

Pokey, dont la mort n'avait jamais paru si proche, s'assit au beau milieu d'un immense terre-plein dallé de pierres, un lieu saint situé à l'ouest de Sheridan, Wyoming, là où les Crows allaient jeûner depuis

la nuit des temps. Juste avant de commencer ce jeûne, Pokey subissait encore les effets désastreux d'une cuite mémorable. Maintenant, le vent sec des montagnes lui suçait ses ultimes forces. Totale­ment égaré dans le Monde des Esprits, Pokey sentait son sang s'épaissir et ne pouvait plus rien faire pour enrayer le processus. Le seul moyen qu'il trouva pour alerter Samson fut d'appeler Vieux Bonhomme Coyote à la rescousse.

Coyote se trouvait dans les vestiaires de l'auberge de Jeunesse de Santa Barbara quand il perçut l'appel de Pokey. Il s'était, dans un premier temps, transformé en taon pour observer à loisir les filles dans les douches avant de se changer à nouveau en bébé hérisson. En boule dans le repose-savon, il imitait une éponge. Fainéant par nature, Coyote n'avait transmis ses pouvoirs qu'à trois personnes : Pokey, Samson et un brave qui s'appelait Visage Brûlé. C'était ce dernier qui avait pavé le lieu saint réservé aux cérémonies. Il lui fallut quelques minutes pour réaliser qu'on l'appelait à l'aide. À contrecœur, il quitta l'apparence de bébé hérisson dans les mains savonnées d'une prof d'aérobic pour le Monde des Esprits où il tomba sur Pokey.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Coyote.

— Ah, Vieux Bonhomme Coyote, j'ai besoin de toi.

— Je vois. Tu vas crever.

— Non, c'est pas ça. Il faut que je retrouve mon neveu, Samson.

— Peut-être, mais t'es quand même en train de crever.

— Vraiment ? Ah, quelle chiotte !

— Je serais toi, mon vieux, j'arrêtera­is immédiatement de jeûner.

— Et pour Samson ?

— Te fais pas de mouron. Je m'occupe de lui.

— Mais y a un type qui se propose de le descendre. Je l'ai vu. Mais je sais pas exactement où il est.

— Je sais bien qu'il a des ennemis. Je suis le Coyote tout de même ! Je sais tout, non ?... À quoi y ressemble ce mec ?

— C'est un Blanc. Avec un flingue.

— Tu peux pas savoir combien ça m'aide.

— Il a une femme tatouée sur la poitrine. Il saigne.

Il regarde par la fenêtre et voit une Mercedes noire et une moto. C'est tout ce que je sais.

— Est-ce qu'il y a de l'eau sur la montagne où tu te trouves ?

— Non. Rien qu'un peu de neige.

— Je vais t'aider, répondit le Coyote. Va, maintenant.

Pokey réintégra son enveloppe humaine. Il se retrouva assis dans la montagne.

Dans les douches de l'auberge de Jeunesse, une prof d'aérobic, toute nue, se mit à crier. Elle courut vers les vestiaires. L'éponge qu'elle tenait à la main venait de se transformer en corbeau. L'oiseau vint lui piquer les fesses avant de s'engager dans le couloir, de passer la porte et de disparaître dans le ciel.

*

De l'autre côté de la ville, Calliope prit le saladier des mains de Sam et le posa sur la commode, à côté de la statuette de Bouddha.

— T'en voulais d'autres ? demanda-t-elle.

— Non merci. J'ai trop mangé, murmura Sam.

Tortor avait fini par s'endormir dans son berceau et Sam ne voulait pas le réveiller.

— Calliope, dis-moi, t'es sûre que le type du dessous n'est pas dangereux ?

— Lonnie ? Tu rigoles ! Il se croit balèse parce qu'il fait partie d'un gang de Hell's Angels. Ses copains ont de sales gueules qui font peur mais c'est tout. Ils se shootent tous au PCP. Ça les fait cogiter.

— J'aime pas ça du tout, répondit Sam, soudain tout fier de pouvoir cogiter sans avoir recours au PCP.

— Je vais débarrasser et m'occuper de J. Nigel. Tu voudrais pas allumer une ou deux bougies ? Vaut p'têt'mieux pas remettre de la musique, ça risquerait d'énervé Lonnie.

— On va sûrement pas faire ça, conclut Sam.

*

Dehors, un corbeau atterrit sur le capot de la Mercedes.

« Chie-lui dessus, dit Lonnie, vas-y ! Chie dessus ! »

Mais l'oiseau disparut. Lonnie referma une porte de placard jusqu'à ce qu'elle vole en éclats.

A présent, Coyote était un moustique qui s'introduisait dans la Mercedes par le système de ventilation. Il sortit de la bouche du dégivrage et prit place derrière le volant où il redevint un homme. Sur le siège du passager, il aperçut les cigarettes de Sam ainsi que son agenda. Il alluma une clope et feuilleta l'agenda jusqu'à ce qu'il trouve une carte de visite qu'il glissa dans sa ceinture.

*

Lonnie farfouillait dans tous les placards de la cuisine à la recherche d'une bouteille d'alcool lorsqu'il entendit frapper à la porte. En traversant le salon pour aller ouvrir, il ramassa le revolver qu'il glissa dans son dos. Lonnie ouvrit la porte et reçut un coup sur la tête de la part de l'Indien qui, de plus, l'envoya valdinguer à l'autre bout du salon.

L'Indien fit le tour de la pièce et revint vers Lonnie qui reprenait ses esprits :

« Où il est ? Où est-ce qu'il se cache le petit enculé ? »

Lonnie Ray alla promener sa main droite derrière son dos et en ramena le colt :

— Mais t'es qui, toi ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Où est le mec à la Mercedes ?

Malgré toute la colère qui l'aveuglait, Lonnie demanda :

— Mais qu'est-ce que tu lui veux ?

— C'est mes histoires. Mais s'il te doit du pognon, tu ferais bien de le trouver avant que je mette le grappin dessus.

— Tu vas le buter ?

— Si c'est son jour de chance : oui.

— Tu veux un flingue ?

— Pas besoin de ça. Dis-moi où il est.

— Calme-toi, mec. Tu sais que je peux t'aider.

— Arrête ton baratin. J'ai pas de temps à perdre avec ça. Je crois que je vais aller le surprendre chez lui.

— Tu sais où il habite ? demanda Lonnie qui ne croyait pas ce qu'il entendait.

Cet Indien, c'était un don du ciel. Il pouvait l'expédier chez Calliope faire le sale boulot : pas de risque de se faire piquer et de finir en taule. Et si tout ça ne marchait pas, lui et ses copains motards pourraient toujours demain matin aller choper le gars à son domicile. Sans témoins. Mais Lonnie Ray n'avait toujours pas tranché la question de se débarrasser ou non de Calliope.

— Bien sûr que j'sais où il habite c't'enculé, fit l'Indien. Mais il y est pas en ce moment. Je sais qu'il est dans le quartier.

— Tu me files son adresse et je te dis où il est.

— Va te faire foutre ! répondit l'Indien en collant Lonnie contre le mur. Tu vas me le dire maintenant où il se cache ?

Lonnie mit le canon du colt sous les narines de l'Indien.

— J'crois pas que j'vais t'le dire maintenant.

L'Indien frissonna de tout son corps et dit :

— Son adresse. Sur la carte, dans la poche de mon pantalon.

Lonnie Ray dit à Coyote :

— Ne dis jamais que t'as pas de flingue. Connard !

L'Indien souleva le pan de sa chemise et prit la carte dans sa ceinture. Il la remit à Lonnie, qui la lut rapidement. Lonnie empoigna l'Indien par l'épaule et lui montra la direction de la sortie. Il lui colla à nouveau le canon de son arme au creux des reins, se hissa sur la pointe des orteils et murmura dans l'oreille de l'Indien :

— T'es jamais venu ici. T'as rien vu, rien entendu. Compris ?

L'Indien opina du chef.

— Il est là-haut le gars que tu cherches, dit Lonnie à voix basse. Allez ! Tire-toi à présent ! Et ne viens plus jamais casser les couilles à un Ange de l'Enfer !

Lonnie referma la porte et gloussa sottement :

— Sale enculé !

*

A l'étage supérieur, Calliope demanda à Sam :

— Dis-moi ce que tu sais.

— À quel propos ?

— À propos de tout et de rien.

Elle vint s'asseoir près de lui sur le lit. Elle se passa la main dans les cheveux.

— Dis-moi tout, Sam.

Le silence qui suivit eût été sans doute insupportable si Calliope ne l'avait pas désiré. Elle continuait à se brosser les cheveux pendant que Sam réfléchissait à ce qu'il allait dire. Il se débattait au milieu de personnages, d'histoires, de luttes, d'événements. Des remarques rigolotes, des jeux de mots sans queue ni tête et quelques sophismes lui encombrèrent soudain l'esprit. Mais comment parler de cela ? Elle lui caressait le cou quand elle tomba sur une minuscule boule de nerfs qu'elle entreprit de masser du bout des doigts.

— Ça fait du bien, dit Sam.

— C'est ce que tu crois ?

— Oui, répondit-il en souriant.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment ? lui demanda-t-elle.

Il lui jeta un regard en coin et vit un éclair illuminer chacune de ses prunelles. Calliope paraissait véritablement sérieuse.

— C'est une question piège ? demanda Sam.

— Non. Je te demande seulement ce que tu veux vraiment.

— Mais pourquoi ne me demandes-tu pas de quoi je vis ? Où

j'habite ? D'où je viens ? Quel âge j'ai ? Tu sais même pas comment je m'appelle !

— Tu penses que c'est de savoir tout ça qui m'apprendrait qui tu es vraiment ?

Sam se tourna vers la jeune femme. Il prit la main qui le caressait encore. Il éprouvait encore une petite once de méfiance à l'égard de Calliope et aurait tellement voulu s'en débarrasser totalement.

— Dis-moi la vérité, Calliope. T'es bien sûre de ne rien avoir manigancé avec lui ?

— Lui qui ?

— Rien. Laisse tomber.

Sam se détourna à nouveau d'elle et fixa une bougie sur la commode. À l'évidence, elle ignorait tout de Coyote.

— Mais qu'est-ce que tu cherches à la fin ? demanda Calliope.

— J'en sais foutre rien.

La réponse ne fit aucun effet à la jeune femme. Elle recommença à lui caresser la base du cou :

— T'es venu ici parce que tu avais envie de moi.

— Non. Enfin... oui.

— Maintenant qu'on a baisé, tu veux t'en aller ?

Putain ! Voilà qu'elle parlait comme un de ces procureurs New Age.

— Non, je...

— Des marshmallows glacés au chocolat, ça te dit pas ?

— Si, si. Super, répondit Sam, totalement au bout du rouleau.

« Plus de questions, votre Honneur ? » pensa-t-il.

— Tu vois, c'est pas bien compliqué de deviner ce que tu veux.

Elle quitta la pièce en direction de la cuisine.

Sam s'allongea sur le lit. Tiens ! Ça faisait un bout de temps qu'au rez-de-chaussée les portes n'avaient pas claqué. Le silence le mit mal à l'aise. Quand il entendit des pas dans l'escalier, il se leva et courut à la cuisine.

Chapitre 17

Une clôture de piquets blancs autour du chaos

Santa Barbara

Sam arriva dans la cuisine à l'instant où Yiffer s'infiltrait au travers de la moustiquaire défoncée.

— Ouais, super, de la glace ! s'exclama le surfeur en allant se coller à Calliope le long de la paillasse.

— Mets-la en veilleuse, Yiffer, dit-elle. J'ai réussi à endormir Tortor et J. Nigel.

Elle prit deux bols remplis de crème glacée et désigna la boîte à Yiffer d'un geste du menton :

— Tu peux finir le reste.

— Salope !

Yiffer s'empara de la cuiller du service à salade et la plongea dans la glace. Il en retira une louchée de la grosseur d'une balle de baseball. Sam, incrédule, le regarda s'empiffrer. Yiffer referma la bouche sur la boule de glace et, tel un serpent, il tendit le cou pour mieux en faciliter la descente.

— Oh merde ! fit Yiffer en lâchant la cuiller.

Il se courba en avant en se pinçant le nez.

— Ouch ! J'ai peut-être vu un peu grand, éructa-t-il.

Sam entendit à nouveau des pas dans l'escalier. Il se rua à la porte pour voir qui montait, prêt à faire machine arrière s'il s'agissait du motard fou. À son grand soulagement, ce n'était que Nina. À sa démarche hésitante, Sam en conclut qu'elle avait un peu bu.

— Yiffer est là ? demanda-t-elle.

— Il est en train de se punir lui-même d'avoir bouffé trop de glace d'un coup.

— Je vais le buter, dit Nina.

Elle finit de grimper les marches et Sam la soutint pour passer la porte sans encombre. Elle lui échappa des mains pour fondre sur Yiffer qui, toujours penché en avant, se tenait à présent les tempes.

— Salaud ! Fumier ! cria-t-elle. Qui c'était la pouffiasse qu'était au

bar avec toi ? Et qu'est-ce t'as foutu de mon fric ?

— Arrête, j'ai super-mal. Ça se voit pas ?

Nina leva le poing pour frapper le surfeur dans le dos mais elle aperçut la cuiller à salade. Elle s'en saisit et, telle une furie, commença à matraquer Yiffer sur la tête :

— Tu veux avoir mal ? (vlan !). Eh ben tu vas avoir mal pour quelque chose ! (vlan !). Tu saurais pas (vlan !) ce que c'est (vlan !) d'avoir mal si (vlan !)...

— Hé les amoureux, les interrompit Calliope, je crois que vous avez des choses à vous dire. Viens, Sam, laissons-les.

Elle prit Sam par la main et ils partirent en direction de la chambre du fond. Ils s'assirent pour déguster leur glace. Dans la cuisine, la corrida continuait. Au bout de quelques minutes, les cris de douleur de Yiffer se transformèrent en gémissements de plaisir, bientôt suivis par des gémissements de même nature poussés par Nina. Sam fixait la bougie sur la commode, faisant celui qui n'avait rien entendu.

— Ça se termine toujours comme ça avec eux. C'est pour ça que Nina reste avec lui. Il passe sans arrêt de la violence à la baise.

— Je comprends pas...

— Ben... de taper sur Yiffer, ça la fait mouiller.

— Oh ! fit Sam avant de tressaillir en entendant les assiettes voler en éclats dans la cuisine.

Nina braillait :

— Oh, oui ! Oh, oui ! Connard ! Oui !

Et Yiffer poussait en retour d'étonnants grognements. Une des portes du rez-de-chaussée se referma avec une telle violence qu'à nouveau tout l'immeuble en eut la chair de poule. J. Nigel se joignit au concert avec des moyens qui lui étaient propres.

— C'est Lonnie. Il doit croire que c'est nous qui sommes en train de baiser, expliqua Calliope.

— Tu crois qu'avant de tirer il nous laissera le temps de tout lui expliquer ?

— Pense pas à ça.

Calliope se leva et fit à nouveau glisser sa djellaba. Elle fit comprendre à Sam d'ôter sa chemise. Plus Yiffer grognait fort dans la cuisine, plus J. Nigel pleurait à n'en plus pouvoir, comme une véritable sirène emballée. Les portes continuaient à claquer à toute volée.

Sam regarda Calliope et pensa : « Un bol de crème glacée, une bande d'allumés et voilà que tout... »

— T'es bien certaine d'avoir envie... maintenant ?

Calliope en guise de réponse l'aida à finir de retirer sa chemise avant de le pousser à la renverse sur le lit et de lui ôter ses chaussures. Sam tenta de faire abstraction des bruits domestiques. Quand la jeune femme tira le drap sur leurs corps côte à côte, il imagina qu'on viendrait les descendre en plein coït. Lorsque Calliope l'embrassa, il ne ressentit pratiquement rien.

Près d'eux, dans le berceau, Tortor commença à s'agiter. Une nouvelle salve de portes qui claquent et la chute d'un objet dans la cuisine terminèrent de le réveiller. Malgré la douceur de la peau de Calliope contre son épiderme et l'enivrant parfum au jasmin, Sam n'arrivait pas à avoir envie.

— Ça se passera super-bien, lui murmura Calliope.

Elle remonta toute la joue de Sam d'une seule caresse avant de l'embrasser gentiment sur le front.

— S'cuse-moi, je reviens dans deux minutes, fit Sam.

Il quitta le lit et s'entoura les hanches de sa chemise avant de gagner la salle de bains. Il en referma la porte derrière lui, s'y appuya et se laissa glisser tout doucement vers le sol, les yeux fixés au plafond. Dans la cuisine, les brames atteignirent leur point culminant. Nina poussa un cri perçant d'une rare intensité. Puis, seuls les pleurs des bébés et les claquements de portes emplirent l'espace. Sam respira profondément. « *J'y arriverai jamais* », se dit-il. « *Tout est tellement dingue ici. Mais tellement dingue !* » Il leva le couvercle des toilettes et s'y assit dans la position du Penseur de Rodin tout en regardant fixement la cabine de douche. Pour la première fois de sa vie, il se rendait compte combien faire l'amour pouvait être doux, mais aussi tenir du combat de rue. « *J'y arriverai jamais* », se répéta-t-il.

— Mais si, tu vas y arriver ! dit une voix derrière le rideau de douche.

Sam poussa un cri et sauta sur le réservoir d'eau des toilettes. Coyote jaillit de la douche, un petit sac de cuir et de perles à la main.

— Mais bordel de merde, demanda Sam, qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je suis venu pour te donner un petit coup de main.

— Tire-toi. J'ai pas besoin de ton aide.

— Tu te rends compte que t'es en train de tout foutre par terre avec cette fille ?

— Mais tu réalises ce qui se passe dans cette baraque ? Écoute !

Une porte claqua à tout rompre et Nina se remit à gueuler après Yiffer à propos de ce que Sam crut comprendre être leur vente aux enchères.

— Faut que tu trouves l'endroit sur le corps de cette fille, fit Coyote. Et y rester. Écoute sa respiration. Soûle-toi de son odeur.

— Si tu restes planté là, j'vais sûrement pas y arriver. Et si elle te trouve là ? Qu'est-ce que je vais lui raconter ?

Mais comme il disait cela, Sam réalisa que s'il informait Calliope de la présence d'un dieu indien dans la salle de bains, tout ce qu'elle voudrait serait d'y être présentée le plus tôt possible.

— Tiens, fit Coyote en tendant le sac de cuir à Sam, mets de ça sur ta bite.

— Qu'est-ce que c'est ? répondit Sam en s'emparant du sac.

— De la poudre d'amour. Tu vas voir, tu vas avoir la bite raide comme une lance.

Sam fit glisser un peu de la poudre marron dans le creux de sa main. Il la renifla :

— C'est fait avec quoi ?

— Du pollen de maïs, du cèdre, de l'herbe, de la sauge et du sperme d'élan. C'est une très vieille recette. Très efficace. Vas-y. Essaie !

— Pas question.

— T'as envie que la fille croie que t'es impuissant ?

— Si j'en mets, tu promets de partir ?

Coyote fit oui de la tête. Sam prit une pincée de la poudre et s'en saupoudra le pénis.

Calliope entra dans la salle de bains, surprenant Sam en plein saupoudrage.

— C'est pas la peine, tu sais chéri, j'prends la pilule.

— Mais...

Sam regarda tout autour de lui. Coyote avait disparu. Sam ajouta :

— Je voulais juste être...

— Responsable. Oui, je comprends ça. Allez, viens au lit.

Elle le prit par la main. Sam jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la recherche d'un signe de Coyote.

Yiffer et Nina avaient déplacé le théâtre de leurs hostilités vers leur chambre. Nina traitait Yiffer d'âne bête au sujet d'une annonce qu'il n'avait pas su correctement rédiger pour le journal local. En dessous, une porte claqua. Yiffer sortit de ses gonds et cria dans le couloir :

— Mais j'vais aller lui botter le cul !

Il aperçut Calliope et Sam.

— Salut, vous ! Ça boume ? dit-il.

Il traversa le couloir jusqu'à la porte d'entrée de l'appartement. Sam l'entendit passer au travers de la moustiquaire éventrée et accrocher les charnières avec ses vêtements.

— Hé, le motard de mes choses ! On t'a jamais dit que ça datait un peu ton genre de conneries ?

Calliope tira Sam à l'intérieur de la chambre.

— T'es sûre qu'on devrait pas appeler la police ?

— Ça va bien se passer. Lonnie a une trouille bleue de Yiffer. Et il tirera pas dessus parce qu'il sait trop bien que ça l'enverrait directement en cabane.

— Ah, ben alors, tout baigne ! fit Sam.

— Viens au lit, insista Calliope.

Sam jeta un œil à Tortor qui, allongé sur le côté dans son berceau, le regardait en tirant comme un désespéré sur sa tétine.

« Qu'est-ce tu fous avec ma mère ? » semblait-il lui demander.

— On pourrait pas éteindre les bougies ? proposa Sam.

Sans dire un mot Calliope souffla les bougies et attira Sam sur elle. Au loin, les gueulantes de Nina, les menaces de Yiffer, les coups qu'il portait contre la porte de Lonnie, les cris de J. Nigel, tous se mêlèrent en un bruit de fond qui finit par s'estomper.

« Tu dois trouver un endroit sur le corps de cette femme et t'y arrêter. » Dans l'obscurité, dans ce silence de faux-semblant, Sam caressa le corps de Calliope. Ses ennuis professionnels, tous ses soucis s'envolèrent comme par enchantement.

Après la dépression du creux des reins de la jeune femme, Sam tomba sur deux petites collines au parfait arrondi où toute la lumière du monde semblait accumulée. C'est là qu'il s'arrêta. Loin de tout. Du vent et du bruit. C'est aussi là qu'il vieillit d'un coup, qu'il crut mourir et monter auprès du Grand Esprit, qu'il trouva le paradis des chasses éternelles, quand elle posa sa joue contre sa poitrine et que le souffle de sa respiration colportait sur sa peau les odeurs des montagnes de son enfance et...

Sûrement que dans une vie antérieure il avait vécu sur la peau douce de son sein droit, que ses lèvres avaient survolé la moindre vallée ou le plus petit monticule de son corps, qu'elles s'étaient aventurées dans la jungle humide de rosée de son duvet, comme un gosse danse sur le tapis des feuilles d'automne. Au sommet de ses seins, dans le cercle sacré de ses aréoles, il avait pratiqué l'abstinence et le jeûne. Il avait eu une vision : celle de leurs corps noyés dans la brume, serrés l'un contre l'autre comme si aucune peau ne les séparait plus. Il vécut l'instant. Heureux. Pour la première fois de son existence, il sut qu'il était chez lui. Elle l'accompagna dans ses voyages, vécut avec lui, en lui comme il vécut en elle. Des vies entières y passèrent, pendant lesquelles ils dormirent et rêvèrent. C'était le bonheur.

Chapitre 18

La phobie des ombres

En ce samedi matin, Josh Spagnola dormait. Il rêvait qu'il versait du shampoing dans des yeux de lapin quand une Harley Davidson défonça sa porte d'entrée. Cent quarante kilos de graisse qu'on appelait Bricolo le motard fou la chevauchaient. Spagnola ne réalisa pas immédiatement qu'une Harley labourait la moquette de son salon. Il s'extirpa sans traîner de ses draps de satin, pensant à un tremblement de terre. Il s'étonna que son alarme ne se fût pas déclenchée. Une demi-douzaine de systèmes de sécurité protégeait l'appartement de la visite de monte-en-l'air. En fait, il s'était protégé de l'intrusion de gens de sa qualité et de son talent. Mais jamais il n'avait imaginé que quelqu'un forcerait sa porte, en plein jour, sur trois cents kilos de ferraille Made in Milwaukee.

Bricolo avait pris à la lettre l'expression *entrer par effraction*. Entrer lui parut un jeu d'enfant et l'effraction un peu fadasse. Il portait à la ceinture, en plus d'un bâton de policier, une matraque, deux couteaux de chasse et un coup-de-poing américain en cuivre. Son avocat l'avait mis en garde contre tout port d'arme à feu, Bricolo étant encore en liberté conditionnelle.

Tôt dans la matinée, il avait reçu un coup de fil de son frère motard, Lonnie Ray, comme lui, membre du même clan de Hell's Angels.

— Tu veux que je le bute vraiment ? avait demandé Bricolo.

— Non. Que tu lui défonces la tête suffira. Et n'y va pas avec le blouson de notre gang sur le dos. J'voudrais pas qu'on puisse remonter la piste jusqu'à moi.

— Comment il est ? C'est un balèse ?

L'angoisse de Bricolo était de tomber un jour sur un type plus gros que lui.

— Je sais pas. Je te rappellerai pour te donner le feu vert. Tu verras sa Mercedes noire devant chez lui.

— Compris mon frère, avait répondu Bricolo avant de raccrocher.

L'obèse avait longtemps attendu l'appel de Lonnie Ray avant de perdre patience. À sa décharge, il faut reconnaître qu'il était resté éveillé toute la nuit dans le labo des Anges à mitonner une recette très personnelle à base de méthédrine, susceptible de guérir sa gueule de

bois en séquoia massif.

Quand il réalisa que quelqu'un s'amusait à faire cirer le pneu arrière d'une Harley sur le tapis persan de son salon, Spagnola se dit qu'il se passait quelque chose de grave. Il remonta la piste de ses vêtements jetés sur la moquette à la queue leu leu la veille au soir, empressé qu'il était d'honorer de son bandant désir la masseuse des mardis-jeudis-vendredis de la Résidence des Falaises. Il se souvint que la veille au soir, sur les coups de minuit, lorsqu'il avait raccompagné sa conquête jusqu'à la porte d'entrée, il avait balancé son arme et le holster quelque part dans sa chambre. Il était penché en avant pour dégainer le revolver de son étui quand Bricolo déboula dans la pièce et frappa Spagnola en plein milieu du front.

Bricolo resta quelques secondes à contempler le corps inerte du petit homme. Il laissa échapper un soupir. En signe d'amitié fraternelle pour Lonnie, il dégaina son bâton et de deux coups bien placés brisa net les jambes de Spagnola. Puis il sortit de la chambre, remonta sur sa Harley et repartit pleins gaz vers son club de Hell's Angels afin de ne pas rater le programme matinal de dessins animés.



Les cris de Yiffer réveillèrent Sam : « Baisse-toi ! Faut pas qu'y te voient ! »

Sam jeta un regard circulaire. Calliope et Tortor n'étaient plus là. Il se dressa dans le lit et regarda sa montre alors que cris et murmures continuaient à lui parvenir du salon. Il était six heures du matin. Les engueulades, les claquements, les cris et pleurs des bébés s'étaient-ils poursuivis toute la nuit ? Comment avait-il réussi à dormir ? Il s'habilla et gagna le salon.

— Baisse-toi, lui dit Yiffer. Faut pas qu'y te voient !

Sam se baissa. Nina et Calliope, leur bébé dans les bras, étaient accroupies sous les fenêtres du devant. Yiffer était allongé dans le couloir conduisant au balcon. Il se releva afin de jeter un rapide coup d'œil à travers la fenêtre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Sam, on nous tire dessus ?

— Non, répondit Nina, c'est les gens qui sont venus pour notre vente de saloperies. Reste accroupi.

— Bonjour, lui dit Calliope, t'as bien dormi ?

— Ouais. Super. Mais c'est qui, ces gens qui sont venus pour votre vente ?

— Ce sont de foutus prédateurs, répondit Yiffer. Ils tournent autour de l'immeuble. Comme des requins. R'garde-les !

Sam marcha en canard jusqu'à la fenêtre. Il aperçut de vieilles Dodge et de vieilles Ford Escort passer et repasser lentement, s'arrêter devant la porte et repartir au pas.

— C'est de la faute à Yiffer, expliqua Nina. C'est lui qui a passé l'annonce dans le journal pour cette vente. Et il s'est gouré de date. C'est nous que les gens attendent.

— Y en a déjà cinq qui sont venus frapper à la porte, dit Yiffer. Quoi qu'ils fassent, répondez pas. Ils seraient capables de nous mettre en charpie.

— Et y en a peut-être le double qu'ont frappé à la porte de Lonnie et que, voyant qu'on ne répondait pas, se sont simplement en allés, ajouta Calliope.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Lonnie ? demanda Sam.

Yiffer se releva et souleva un coin du rideau de la fenêtre :

— Nom de Dieu ! dit-il, y en a un plein fourgon devant la porte à présent.

Il s'assit à nouveau sur les talons et s'adossa contre la porte d'entrée. S'adressant à Sam, il dit :

— Quand je suis descendu pour le voir hier soir, Lonnie n'a pas répondu. Et dès qu'il m'a entendu remonter l'escalier, il est sorti et s'est barré à moto.

— Mais combien de temps vont-ils rester à nous tourner autour ? s'inquiéta Nina. Faut que j'aille bosser, moi.

— Ils vont jamais se barrer, dit Yiffer, comme anéanti. Y vont rester là à attendre et nous mettre le grappin d'ssus dès qu'y en aura un qui sortira. On est bien baisés. Mais alors franchement bien baisés.

— Mais s'coue-toi, merde ! hurla Nina en le giflant.

Sam ne pensait qu'à une seule et unique chose : ses cigarettes restées sur le siège de sa voiture. Cela faisait à présent seize heures qu'il n'avait pas fumé et, tout comme Yiffer dans un autre registre, il se sentait à la limite de la rupture s'il n'offrait pas un peu de nicotine à son corps.

— J'veais sortir, dit-il.

Il se sentait aussi en forme que John Wayne... juste avant son cancer des poumons.

— Non, mec. Fais pas ça, implora Yiffer.

— J'ai dit : j'y vais.

Sam se leva. Yiffer rentra la tête dans les épaules dans l'expectative d'une inévitable et très prochaine explosion. Sam se saisit du youpala de Tortor en forme de beignet.

— Je peux ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit Calliope. Tu vas revenir ?

Sam marqua un temps d'arrêt, sourit. Il lui prit la main.

— Plutôt deux fois qu'une ! répondit Sam. J'ai juste besoin d'une bonne douche et de régler deux ou trois bricoles. Je t'appelle ; d'accord ?

Calliope acquiesça.

— Tu l'reverras jamais vivant, se lamenta Yiffer.

Nina regarda Calliope et Sam :

— Yiffer avait beaucoup picolé hier soir. J'suis vraiment désolée si on vous a dérangés avec nos bagarres.

— Pas grave ! répondit Sam. Ç'a été très sympa de l'aire votre connaissance.

Il fit demi-tour, traversa la cuisine et sortit. Il arrivait au pied des marches de l'escalier quand le fourgon que Yiffer avait repéré vint s'arrêter face à lui. Une douzaine de vieilles aux cheveux blancs se ruèrent vers Sam.

— C'est où, la vente ? demanda l'une d'elles.

— C'est bien ici ? On a vérifié deux fois l'adresse.

— Et les trucs intéressants ? Où y sont ? L'annonce disait qu'il y en avait plein.

Sam leva le beignet de plastique et dit à la cantonade :

— Désolé, Mesdames, c'est terminé. Il ne restait plus que ça quand je suis arrivé. Savez comment c'est : premiers arrivés, premiers servis.

Un grognement collectif de mécontentement monta de la petite foule. L'une des femmes cria :

— J'vous en donne dix dollars de votre truc !

— Douze ! renchérit une autre.

— Douze et cinquante cents ! proposa une troisième.

Du geste, Sam les invita à se calmer :

— Merci ! Mais j'en ai besoin de ce truc.

Et il serra le beignet tout contre lui.

La promesse de bonnes affaires envolée, les femmes demeurèrent quelques instants à tourner sur elles-mêmes avant de retourner au fourgon. Quant à toutes les autres personnes venues pour la même raison, voyant le groupe de vieilles femmes repartir, elles s'en allèrent à leur tour, à contrecœur, profondément déçues.

« Quelle nuit ! » fit Coyote.

Les nerfs de Sam avaient tellement été soumis à rude épreuve qu'il ne sursauta même pas quand il reconnut la voix de Coyote. Il jeta un œil par-dessus son épaule et le vit, tout habillé de cuir noir et coiffé d'un immense chapeau de cow-boy tout blanc.

- Beau galurin que t'as là, fit remarquer Sam.
- Je me suis déguisé.
- Super ! répondit Sam. Mais dis-moi, y a-t-il une chance qu'un jour je sois débarrassé de toi ?
- Crois-tu que l'on puisse un jour se débarrasser de son ombre ?
- C'est bien c'que je pensais, dit Sam. Allez, faut qu'on y aille.



Kiro Yashamoto, le shogun du terrain de golf « Le Samouraï Céleste et les Sources Chaudes » était soucieux. Il avait décidé d'emmener son épouse et leurs enfants visiter un ancien lieu sacré des Indiens. Pour parcourir cette route sinueuse, il avait loué une jeep. La veille, tout près de Livingston, Montana, le shogun s'était offert un terrain de deux mille acres. Il l'avait payé, grosso modo, ce qu'il aurait donné pour un méchant studio dans la banlieue de Tokyo. Il avait négocié cette affaire sans le moindre problème. Après avoir équipé le parcours de golf et construit le centre de remise en forme adjacent, le shogun se disait qu'avec les centaines de touristes japonais qui ne manqueraient pas de venir, il rentrerait dans ses fonds en moins d'un an. Non, c'étaient ses enfants qui le préoccupaient.

Au cours du voyage, le fils de Kiro, Tommy, qui allait sur ses quatorze ans, et Michiko, la fille de douze ans, avaient évoqué l'idée de fréquenter plus tard une université américaine et de continuer à vivre aux Etats-Unis. Tommy se voyait déjà en PDG de General Motors et sa sœur en brillante avocate. Tout en conduisant, Kiro écoutait ses enfants décliner leurs projets en anglais. Ils marquaient un temps d'arrêt quand leur père leur désignait telle ou telle curiosité naturelle avant de reprendre le cours de leur conversation. C'est ce qui s'était passé au mémorial de Custer, au Grand Canyon et même à Disneyland où les deux enfants s'étaient extasiés devant une telle machine à fric et avaient nié tout attrait ludique.

Mes enfants sont des monstres, pensait Kiro. Et j'en suis responsable. Si au moins quand ils étaient plus jeunes, je leur avais lu le haïku de Bashô, plutôt que des traités américains d'économie ultra libérale...

Kiro négocia une longue courbe qui faisait le tour du sommet d'une montagne avant d'apercevoir le lieu sacré qu'il cherchait. La chose se présentait comme une roue dont les rayons étaient constitués de pierres gigantesques d'une bonne cinquantaine de mètres de long chacune. Au centre de la roue, un individu en haillons attendait, prostré dans la boue.

— Regarde Papa, dit Michko, ils ont mis un Indien pour vendre les billets d'entrée et il s'est endormi en plein travail.

Kiro sortit de la jeep et gagna le centre de la route en prenant garde où il posait les pieds car dans le parc du Yellowstone Tommy avait failli être piétiné par un troupeau de bisons qu'il se proposait de filmer. La chose avait servi de leçon à son père. Alors que Mme Yashamoto restait dans la voiture à examiner la carte routière et à lire ce que les guides disaient de ce lieu sacré, les enfants rejoignirent leur père. Tommy filma un panoramique de l'endroit.

— C'est rien que des rochers, Papa.

— Comme le jardin zen de Tokyo. Rien que des rochers.

— Tu pourrais construire un truc comme ça près de ton terrain de golf. Ça éviterait de monter si haut pour en voir un. Et tu pourrais embaucher un Japonais pour vendre les billets. Au moins comme ça tu perdrais pas d'argent.

Ils arrivèrent près de l'Indien. Tommy zooma sur lui.

— R'gardez, il s'est endormi face contre terre.

Kiro s'agenouilla et tâta le cou de l'Indien afin de voir s'il respirait encore.

— Michiko, va à la voiture et rapporte de l'eau. Tommy, pose-moi cette caméra et aide-moi à le retourner. Il doit être malade.

Ils retournèrent le corps. Kiro roula sa veste et en fit un oreiller pour la tête de l'Indien. Dans la poche de la salopette de l'Indien Kiro trouva un portefeuille en perles qu'il tendit à son fils en disant :

— Jette un œil dans ses papiers pour voir s'il n'y a pas des recommandations médicales particulières.

Michiko revint avec une bouteille d'Evian qu'elle remit à son père.

— Maman dit qu'on ferait mieux de le laisser comme il est et d'aller chercher de l'aide. Elle a peur qu'après il nous traîne devant la justice parce qu'on l'a mal soigné.

Kiro fit signe à sa fille de s'éloigner. Il versa de l'eau sur les lèvres de l'Indien.

— Cet homme va mourir si on l'abandonne, dit Kiro.

Tommy retira un bout de papier du portefeuille en perles :

— Papa, cet homme a une lettre personnelle de Lee Iacocca, le PDG de Chrysler, dans son portefeuille.

— Tommy, je t'ai dit de chercher des infos médicales.

— Il s'appelle Pokey. Écoute ça :

« Cher Monsieur Pokey,

Nous avons été très sensibles à vos suggestions de noms pour nos prochains modèles de véhicules tout-terrain. Il serait vain de nier le succès

qu'ont obtenu nos Dakota, Cherokee, Comanche et autres Apache sortis de nos chaînes Jeep et Eagle. Mais après enquête, nos services marketing pensent que le mot Crow a une connotation négative auprès de nos acheteurs potentiels. Le mot Absarokee est quant à lui trop difficile à prononcer et le nom Enfants de l'Oiseau au Large Bec beaucoup trop long pour une appellation de camionnette.

A notre connaissance la firme Mazda n'a jamais payé un sou de royalties au peuple navajo pour l'utilisation de son nom ; de même que nous ne versons pas de royalties aux tribus comanche, cherokee et apache, bien que ces noms soient aujourd'hui enregistrés comme des marques déposées.

Si votre proposition de boycott des automobiles Chrysler par toute la nation Crow nous attriste, elle n'aura, attendu le peu de personnes que cela représente, aucune incidence sur notre chiffre d'affaires.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir accepter cette modeste couverture en remerciement de l'intérêt que vous semblez porter à notre firme.

Salutations distinguées.

Lee Iacocca

PDG des usines Chrysler. »

— Tommy, dit Kiro, ramasse cette lettre et aide-moi à l'asseoir qu'on puisse le faire boire.

— Faut le sauver Papa. Un type qui connaît Lee Iacocca, ça peut être bon pour nous.

— Ouais. Et s'il meurt ?

— Faisons vite.

Tommy s'agenouilla et aida Kiro à asseoir Pokey. Kiro tint la bouteille contre les lèvres de l'Indien qui finit par ouvrir les yeux. Après quelques gorgées il repoussa la bouteille et regarda Tommy.

— La couverture, j'l'ai brûlée, dit-il. À cause du virus de la petite vérole qu'ils avaient mis dedans.

Puis il s'évanouit.

Chapitre 19

Les cinq visages du Coyote

Depuis ce matin où Adeline Mangetou avait trouvé ce vieux hâbleur de Pokey dans la gelée blanche derrière la station-service du père Wiley, une chouette-effraie n'avait plus déqueuté du poteau électrique. Elle restait là, comme une menace permanente emplumée. Pour ne rien arranger, Précède Le Nuage Noir avait cassé sa pompe à eau. Puis les enfants d'Adeline avaient tous attrapé la grippe et Milo, son mari, s'était remis à fréquenter les cérémonies où l'on fumait du peyotl. Quant à elle, elle cherchait à sauver sa peau des foudres de l'enfer. Elle trouvait fort de café que l'on mette à si dure épreuve sa foi toute neuve.

Elle aurait aimé voir la chouette déguerpir avec tout son lot de mauvais augure. Mais pour une bonne chrétienne une chouette n'était qu'une chouette. Seule une Indienne crow intégriste pouvait voir le malheur arriver avec une chouette. Un bon chrétien serait sorti sur le pas de la porte et lui aurait foutu un coup de fusil. Et ça ne l'aurait guère perturbé, le bon chrétien.

Adeline s'était tournée vers la religion chrétienne comme en d'autres temps elle s'était ouverte au sexe ou mise à la cigarette : sous l'effet de la pression sociale. À la réflexion, quand elle voyait ses six mômes et tout ce qu'elle pouvait fumer elle se demandait si la pression familiale ne la conduisait pas systématiquement à sa perte. Ses sœurs s'étaient toutes converties au catholicisme avant de montrer Adeline du doigt, comme la païenne de la famille. Finalement, Adeline avait cédé et accepté le Christ. Aujourd'hui, à peine trois semaines après avoir été lavée du sang de l'Agneau divin, avec cette histoire de chouette, elle aurait bien aimé faire machine arrière, comme un clébard qui se retrouve coincé dans le terrier d'un skunks peu amène.

Adeline regarda par la fenêtre pour vérifier si la chouette était toujours là. Et elle y était. Ne lui avait-elle pas fait un clin d'œil ? Afin de ne pas être reconnue par l'oiseau, au moins pendant le temps nécessaire pour trouver une solution, Adeline s'était fait un chignon et portait une salopette de son mari, ainsi que des lunettes de soleil. Elle se serait bien mise à prier afin que la chouette déguerpisse, mais le faire aurait signifié qu'elle croyait encore aux balivernes du temps passé, ce qui n'aurait pas manqué de l'expédier en enfer. Au moins,

dans la tradition crow n'y avait-il pas d'enfer. Elle aurait pu prendre le fusil de chasse de Milo, sortir, et pulvériser l'oiseau. Mais elle ne s'imaginait pas agir de la sorte, sans parler des conséquences d'un tel geste. De plus elle ne pouvait même pas compter sur Milo, alors que depuis des semaines elle lui faisait la vie pour qu'il renonce au culte des Anciens et à son commerce de peyotl qu'il dealait contre des paquets de gaufrettes et du pinard.

Adeline quitta la fenêtre. Dans la pièce voisine, un de ses gamins eut une quinte de toux. Si les choses empiraient il faudrait tous les emmener à l'hôpital. Mais il lui faudrait alors, aussi, passer sous la chouette. Le curé disait que Dieu voyait tout, savait tout. Les lunettes de soleil et le changement de coiffure ne le blouseraient sûrement pas. Dieu n'ignorait rien de la trouille d'Adeline Mangetou, ce qui signifiait qu'il savait qu'elle avait toujours un peu foi dans les boniments des Anciens, ce qui, sans coup férir, la conduirait directement en enfer aussi sûrement que si elle avait passé la matinée à adorer des images du Veau d'or.

— *Ça ne m'a pas porté chance de naître chez les Crows », pensa-t-elle. Quand je pense que je vais finir en enfer parce que je suis devenue chrétienne... J'aurais mieux fait de laisser ce vieux menteur de Pokey crever de froid. Aussitôt Adeline se frappa le front. Merde ! Encore un péché mortel. »*

*

Une bonne sœur, moitié ninja, moitié pingouine, armée d'un fusil-mitrailleur Uzi, sauta par-dessus le parapet de Notre-Dame. Coyote dégaina, tira à hauteur de hanche et la dégomma avant qu'elle n'eût le temps de faire feu. Elle bascula par-dessus bord, arracha une gargouille au passage et s'écrasa sur le trottoir. Un chant grégorien joué au synthétiseur s'éleva comme l'âme de la bonne sœur gagnait le ciel, une règle d'acier à la main. Coyote mitrilla un vitrail et mit hors circuit, pour deux mille points de bonus, un évêque qui brandissait un bazooka.

Sam entra dans la chambre, les cheveux mouillés, une serviette enroulée autour des hanches :

— Bien visé, dit-il.

Coyote détacha son regard du jeu vidéo :

— Les Rouges m'ont déjà dégommé trois fois.

— C'est les cardinaux, les Rouges. Faut les toucher deux fois pour les tuer. Attends d'arriver au niveau de Vatican. Tu vas voir, le pape dispose du rayon de la Culpabilité.

Avant que Coyote n'ait eu le temps de se remettre dans le jeu, sur

l'écran, les portes de la cathédrale s'ouvrirent d'un coup laissant apparaître saint Patrick qui lâcha une colonie de vipères en chaleur.

— Sers-toi de ta bombinette, conseilla Sam à Coyote.

Coyote s'empara des commandes mais il était trop tard. Un serpent s'enroula autour de ses jambes et explosa. L'écran se mit à clignoter « Game Over » et une voix de synthèse ordonna à Coyote d'aller à confesse.

Coyote soupira et abandonna les commandes sur le lit.

— Tu t'es bien débrouillé, lui dit Sam. Niquer des bonnes sœurs, c'est pas facile pour un débutant.

— J'aurais dû amener ma potion de tricherie. Elle donne toujours de bons résultats.

— Mais c'est pas un jeu physique, c'truc-là. C'est un jeu d'adresse.

— À quoi ça sert l'adresse si t'as la chance avec toi ?

Sam approuva et retourna à la salle de bains. Au cours de la nuit quelque chose avait changé en lui. À chaque fois qu'il avait cru atteindre le summum de l'absurdité, quelque chose d'encore plus absurde était arrivé. Le résultat était que maintenant il se sentait prêt à accepter n'importe quoi, et quel qu'en soit le degré d'absurdité. Chaos, voilà quel était le nouveau mot d'ordre de son existence.

Le téléphone sonna et Sam, pensant qu'il s'agissait de Calliope, décrocha avec précipitation le combiné de son support.

— Samuel Hunter, dit-il.

— Minable ! T'es qu'un tout petit connard mer-deux !

— Ah, salut Josh, comment tu vas ?

— T'as gagné, tête de nœud. Il va y avoir une réunion ce soir des copropriétaires et ils vont te réintégrer. Tu vas pouvoir garder ton appart, mais je veux que tu me promettes que tu vas arrêter tes conneries.

— Pas de problème.

— J'espère, Sam, que tu te rends compte que j'ai perdu pour toi toute estime à caractère professionnel. Le toubib a dit que je boiterai le restant de mes jours.

— C'est l'histoire de l'arroseur arrosé.

— Tu m'as brisé les deux jambes ! Ma maison ne ressemble plus à rien.

Sam alla jusqu'à la chambre où Coyote attaquait la chapelle Sixtine avec un hélicoptère d'assaut.

— Josh, reprit Sam, je ne comprends rien du tout à ce que tu me racontes mais je me félicite de voir que tu redeviens quelqu'un de sensé.

— Va te faire foutre. Quand je pense que j'ai dû ressortir toutes les casseroles que je savais sur les copropriétaires pour qu'ils soient obligés de te rendre ton appart.

— Ma *villa-appartement*, Josh, corrigea Sam, ma *villa-appartement*.

— Joue pas aux cons avec moi, tu veux ? Je suis au bord de la rupture et une espèce d'infirmière sadique vient de me faire avaler de force un plein bol de gelée verte. Mais dis-moi que tu arrêtes.

— Promis. J'arrête, dit Sam.

Le téléphone émit son bip de fin de communication. Sam retourna dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu lui as fait à Spagnola ?

Coyote était en train de se rouler sur le lit, mimant les contorsions d'un combat contre un vaisseau puissamment armé.

— Ces foutus oiseaux me bouffent mon rotor. Je perds tout contrôle.

— Ouais, et saint François vient de lâcher les colombes de la Mort. T'es cuit.

Sam prit une cigarette dans son paquet et en offrit une à Coyote.

— Tu ne m'as pas répondu. Qu'est-ce que tu lui as fait à Spagnola ?

— Tu m'avais bien dit que tu voulais revenir à ta vie d'avant ?

— Alors tu lui as brisé les deux guiboles ?

— C'était pour rigoler.

— Mais t'as pas le droit d'aller casser les guiboles des gens comme un parrain de la mafia !

Le vaisseau s'affola et se crasha contre la mezzanine. Coyote balança le joystick dans l'écran et se tourna vers Sam :

— Mais comment veux-tu que je gagne si t'arrêtes pas de me parler ? T'arrêtes pas de te plaindre comme une vieille femme. Je me suis arrangé pour que tu récupères ton appart et t'es pas content !

— Je ne l'aurais jamais perdu si tu n'étais pas venu m'emmerder. Sois un peu logique.

— T'en connais des dieux logiques, toi ? Cite-m'en un.

— Allez, oublie ça, répondit Sam.

Il sortit de la penderie ce qu'il allait porter. Coyote lui demanda :

— T'as du feu ?

— Non.

— Non ? T'as pas de feu ? Quand je pense que c'est moi qui ai volé le feu du soleil pour en faire cadeau à ton peuple...

— Mais pourquoi t'as fait ça Coyote ? demanda Sam.

Il se tourna pour montrer à Coyote le briquet sur la commode mais le vieux Roublard avait disparu.

L'éducation de Calliope dans les religions orientales, avec leur insistance à vivre l'instant présent – l'action et non la pensée –, fit en sorte qu'elle se retrouvait totalement perdue face au futur. Elle avait tenté d'en nier l'existence. Même après la naissance de Tortor. Mais il était devenu de plus en plus aléatoire d'avancer dans la vie en faisant uniquement confiance au pilote automatique de son karma. Maintenant que Sam était entré dans sa vie, elle sentait qu'elle allait perdre quelque chose. Le futur avait un nom. Elle se demanda ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter un type si charmant.

— Je me sens comme sur un nuage. Mais j'en veux davantage, dit-elle.

— Je comprends rien à tes histoires, répondit Nina.

Les deux femmes étaient en train de nettoyer la cuisine. Tortor labourait le linoléum dans leurs jambes, butant contre les étagères, un pied de table, ou écrasant un cafard anémié.

— J'ai toujours vécu à l'écart des hommes. Même au lit. C'est comme s'il y avait eu une partie de moi-même qui ne pouvait jamais s'investir à fond. Mais j'ai pas connu ça avec Sam. On était en pleine communion. Je n'étais pas en train de le regarder, j'étais avec lui. Quand on a eu terminé je suis restée allongée à ses côtés à regarder battre une veine de son cou. C'était comme si lui et moi étions passés dans un autre monde. J'en redemandais.

— T'es devenue une bête au plumard, alors ?

— Non, c'est pas ça. C'est seulement que maintenant je veux toujours connaître cette sensation. Je veux connaître la plénitude, tu comprends ?

— Ben non... je suis désolée. Moi je suis déjà très contente quand Yiffer oublie de s'évanouir avant qu'on ait terminé.

— Moi je crois que la communion est davantage spirituelle que sexuelle. Comme s'il y avait une partie de ma vie que je pouvais explorer sans pouvoir y vivre constamment.

— P'têt'que tout ce dont on a besoin c'est un appart où ton ex n'habiterait pas le rez-de-chaussée.

— Ce qui est incroyable c'est que Sam ne soit pas tout simplement parti.

Nina balança un torchon à son amie et la manqua :

— Pour une fois que tu as de la chance, accepte-la. Tous les mecs ne sont peut-être pas des salauds dans le genre de Lonnie.

— Je ne suis pas trop rassurée de lui laisser Tortor aujourd'hui quand je vais partir au travail.

— Mais Lonnie ne touchera pas à un cheveu du gamin. Il a seulement les glandes parce que tu es avec quelqu'un d'autre, c'est tout. Tous les mecs sont comme ça. Même quand ils peuvent plus t'encadrer ils supportent pas qu'un autre te saute.

— Nina, tu crois que je fonctionne comme tout le monde ?

— Non. Tu supportes pas les soucis. Mais tu finiras par t'y faire.

*

« Je dois retourner chez moi » dit Lonnie à Cheryl, qui lui versait de l'eau oxygénée sur sa poitrine meurtrie. Elle essuya la mousse avec un kleenex, puis d'un coup lui enfonça un de ses ongles noirs et cassés dans la blessure.

— Aïe ! Mais ça va pas, non ? Salope !

Cheryl quitta le lit et enfila un pantalon de cuir. Ses os de hanches et ses omoplates saillaient sous la peau, comme prêts à la crever d'une seconde à l'autre.

— Tu penses toujours à elle, vociféra Cheryl. Jamais à moi. Qu'est-ce que j'ai qui te convient pas ?

Elle se tourna vers Lonnie. Il regarda ses seins en pattes de taupe qui lui pendouillaient sur les côtes. Elle retroussa les babines. Lonnie comprit que sa mimique avait trahi sa pensée.

— Connard ! lui lança-t-elle avant d'enfiler un tee-shirt noir peint au logo de Harley Davidson.

— C'est pas à cause d'elle, dit-il. C'est à cause du même. C'est mon même. Faut bien que j'm'en occupe quand elle va bosser.

— C'est rien que des conneries, ça ! Pourquoi tu refuses de me baiser ?

Elle jeta sa tête en avant et ses longs cheveux noirs lui recouvrirent le visage comme une touffe d'algues sur un noyé.

Parce qu'on jurerait que tu viens de t'échapper d'Auschwitz pensa Lonnie. Depuis trois mois qu'il était avec Cheryl il ne l'avait jamais vue avaler quoi que ce soit. Elle vivait d'excitants, de baise et de Pepsi.

— J'm'en fais pour le gosse, insista-t-il.

— Arrange-toi pour en avoir la garde. Tu verras, je m'occuperai de lui. Je ferais une bonne mère, t'sais ?

— Faut voir.

— Tu m'crois pas ? Tu penses que l'autre salope de végétarienne est une meilleure mère que moi ?

— Non...

— Alors commence à me traiter comme j’le mérite ou j’me casse.

Cheryl ramassa son sac à main qui traînait par terre et se mit à en fouiller l’intérieur.

— Mais bordel, où est-ce que j’ai pu fourrer ma réserve de défonce ?

Elle lança le sac à travers la pièce et sortit. Lonnie lui emboîta le pas. Il portait le blouson de jean de son clan de Hell’s Angels.

— Faut vraiment que j’y aille maintenant, dit-il.

Cheryl écrasait un restant de poudre blanche dans le fond d’une boîte de Pepsi.

— Ramène de la came, dit-elle.

Comme Lonnie passait la porte elle lui lança :

— Bricolo a appelé pendant qu’tu roupillais. Il a dit qu’il avait fait le boulot.

Une fois dehors Lonnie fit rugir le moteur de sa Harley avant de démarrer. Les nouvelles venant de Bricolo auraient dû le mettre de bonne humeur. Mais ce n’était pourtant pas le cas. Il se sentait désespéré, comme s’il eût éprouvé un réel besoin d’emmerdements supplémentaires. Il se sentait toujours comme ça, après. D’être un Hell’s Angel, un dur, un vrai, d’être reconnu et accepté comme tel commençait à lui peser. Avoir tout le pognon, toutes les femmes, toute la défonce dont il avait besoin, ça aussi, ça commençait à bien faire. Depuis la naissance de Tortor, il se répétait qu’il devait faire autre chose. Mais quoi, il n’en avait pas la moindre idée.

P’têt’bien que l’autre salope a raison, pensa-t-il. Tant que le même le relierait à Calliope il se sentirait minable. Il urgeait de prendre les moyens de se sentir à nouveau bien dans sa peau.



Frank Cochran, le cofondateur de Motion Marine, avait passé la matinée dans son bureau à considérer ce qui lui pourrissait l’existence : le facteur humain. Frank adorait l’organisation, la routine et les choses pensées à l’avance. Il rêvait d’une vie linéaire et de pouvoir passer d’un événement à l’autre sans les impondérables surprises. Le facteur humain, tel était le nom de cette variable de l’imprévisibilité que les êtres humains ajoutaient à l’équation de la vie. Et aujourd’hui le facteur s’appelait Jim Cable, hospitalisé pour avoir été attaqué par un Indien.

Les pensées de Frank allaient bon train : *si Jim meurt, il y aura conflit avec les assurances, des procès avec sa famille et quelqu’un d’autre devra consoler sa maîtresse. Et si Jim survit – peut-être que sa maîtresse aura quand même besoin d’être consolée...*

Le fil de sa pensée fut coupé net par le grésillement de l'interphone posé sur son bureau.

« Monsieur Cochran, dit sa secrétaire, il y a ce monsieur qui souhaiterait vous rencontrer.

— Mais je croyais n'avoir aucun rendez-vous jusqu'à cet après-midi ?

La porte s'ouvrit à la volée et Cochran, en levant la tête, vit arriver sur lui un Indien vêtu de cuir noir. De derrière son bureau sa secrétaire protestait avec vigueur face à cette intrusion. Cochran dit dans l'interphone :

— Stella, j'avais rendez-vous avec cet individu ?

— Je suis du morfine, annonça Coyote. J'ai cru comprendre qu'un courtier en assurances voulait profiter de ce qui était arrivé à votre associé.

D'emblée Cochran eut une mauvaise intuition de ce qui allait arriver.

— Excusez-moi, j'ignore qui vous êtes et j'ai horreur des surprises.

— Ah ben alors, vous allez passer un sale quart d'heure.

Coyote tendit la main :

— Enchanté de faire votre connaissance, dit-il.

Cochran vit avec stupeur que sur la peau de la main qu'on lui tendait poussaient des poils et des griffes...

Chapitre 20

Plus jamais ça

Santa Barbara

C'est avec une tasse de café que Gabrielle accueillit Sam au bureau.

— Monsieur Hunter, j'aimerais vous présenter mes excuses pour ce qui s'est passé hier. Je ne sais vraiment pas ce qui m'est arrivé.

— Ne vous en faites pas, c'est oublié.

— J'espère que vous êtes venu à bout de vos difficultés domestiques ?

Sam ne désirait pas entamer une conversation avec Gabrielle qu'il considérait encore comme une aimable vipère.

— C'est réglé, répondit Sam. Des appels pour moi ?

— Seulement M. Aaron.

Gabrielle vérifia sur son agenda.

— Il souhaiterait vous voir dans son bureau si ce n'est trop vous demander.

— Ce sont les mots qu'il a employés ?

— Oui, Monsieur. Textuellement.

— Eh ben ! Aurions-nous eu la visite de la fée Carabosse ?

Gabrielle revérifia son agenda.

— Non, pas de trace de son passage.

Sam sourit et s'engagea dans le couloir. Gabrielle lui conseilla d'entrer sans frapper dans le bureau d'Aaron qui se leva quand il aperçut Sam un sourire aux lèvres.

— Sammy, mon garçon. Assieds-toi. On a des choses à se dire.

— Quarante pour cent pour moi auxquels nous ajouterons les intérêts. Tu conserves le bureau. Je débarrasse le plancher. Voilà, j'ai tout dit. À toi de parler.

Aaron balaya tout ce que Sam venait de dire :

— Mais tout est arrangé. L'avocat de Cochran a appelé. Il n'y aura

aucune poursuite judiciaire. Toi et moi sommes nickel chrome maintenant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Sam savait qu'il aurait dû sauter de joie à l'annonce d'une telle nouvelle, mais il se sentait terriblement mal à l'aise. Une fraction de seconde il fut tenté de renoncer à toutes ses exigences. Alors, que s'était-il passé ?

— J'en sais rien. Ils se retirent. C'est tout. Tu auras des excuses écrites au courrier de demain. Tu sais Sam que je n'ai jamais douté de ta sincérité. Pas une seconde !

— Dis-moi, Aaron, t'as parlé à Spagnola aujourd'hui ?

— Deux, trois mots, rien de plus. Il m'a dit qu'il était salement amoché, avec une tonne de médicaments à avaler. Mais j'en crois pas un mot. C'est le genre de type qu'il vaut mieux éviter, tu sais.

Sam sentait la colère le gagner. Ainsi Aaron pensait qu'il pouvait se comporter comme si rien ne s'était passé. Bientôt, mais pas tout de suite, il obtiendrait quarante pour cent et intérêts en sus.

— T'es vraiment qu'une merde, Aaron. Et ça ne me surprend plus. Je croyais qu'on était copains mais quand j'étais mal, t'as tout fait pour m'enfoncer davantage.

— Tu peux pas dire ça. On est toujours copains.

— D'accord ! Alors puisqu'on est amis tu me fais préparer tous les papiers pour mercredi. Par la même occasion tu prendras à ton compte les frais d'enregistrement notarié. J'te rassure : c'est déductible des impôts. Et si le dossier n'est pas prêt mercredi, tu devras m'en expliquer les raisons par écrit.

Sam sortit du bureau. Aaron chercha à le retenir :

— Mais tout cela peut attendre, Sammy.

— Non ! Moi je ne peux plus attendre.

Sam passa devant Julia qui, curieusement, évita de lui sourire. *Tiens ? Qu'est-ce que je lui ai fait ?* pensa-t-il.

Quand il entra dans le bureau de Gabrielle il la découvrit à nouveau collée à son fauteuil, dans un rare état d'essoufflement, les yeux révoltés et la robe relevée jusqu'aux oreilles.

— Gabrielle... Encore ?

Elle lui montra la porte du bureau. Sam l'ouvrit, jusqu'à la replier totalement contre le mur, ce qui dérangerait le corbeau perché sur la patère de cuivre. Sam eut un mal de chien à renoncer à plumer l'oiseau de malheur.

— Mais bordel de merde ! Je t'ai déjà dit de foutre la paix à ma secrétaire, hurla Sam, le poing levé. Et pendant qu'on y est, tu peux me dire quel souk t'es allé foutre à Motion Marine pour qu'ils

renoncent à nous poursuivre en justice ? Tu peux pas me laisser tranquille deux minutes ?

— Mais pourquoi t'en prends-tu à c't'oiseau ?

La voix venait de derrière. Sam pivota, le poing toujours levé et menaçant.

Coyote se tenait debout, près du fax, dans le coin opposé du bureau. La colère de Sam se transforma en une énorme surprise. Il regarda l'oiseau, puis Coyote, à nouveau l'oiseau, et demanda :

— Qui c'est lui ?

— Un corbeau, apparemment, répondit Coyote qui s'intéressait au fax. C'est quoi ce bouton, là, marqué « Réseau » ?

Sam qui fixait encore l'oiseau répondit machinalement :

— Ça permet d'envoyer le même message dans toutes les agences dont nous représentons la société.

— Ah ? C'est comme des signaux de fumée ?

— Hein ?

Sam laissa tomber son poing et courut vers le fax. Trop tard. La machine avait déjà avalé le message. Il arracha la feuille et eut les yeux exorbités quand il découvrit ce qui y était imprimé. Visiblement, Coyote s'était allongé sur la machine pour obtenir cette image.

— Quoi ? T'as fait ça ? T'as faxé ton pénis ? Mais tu sais pas que la machine imprime automatiquement mon nom sur chaque envoi ?

— Tu devrais être content. Toutes les secrétaires de toutes les agences de toutes les sociétés que vous représentez vont avoir la plus haute opinion de toi. Naturellement, faudrait pas qu'elles te voient à poil pour de vrai...

Le corbeau poussa un cri rauque et Gabrielle annonça :

— Monsieur Hunter, il y a un monsieur de la police qui souhaiterait vous parler.

Sam tendit à Gabrielle une copie de ce que venait de taxer Coyote :

— Tenez ! La photo de votre amant.

Un type d'origine hispanique, sec comme un coup de trique, vêtu d'une veste sport en tweed, écarta Gabrielle pour s'introduire dans le bureau.

— Monsieur Hunter, je suis le lieutenant Alphonse Rivera de la brigade des stupés de Santa Barbara. J'aimerais vous poser quelques questions.

Il tendit à Sam une carte de visite décorée d'un badge doré en relief mais ne proposa pas sa main à serrer.

— Les stupés ?

Sam jeta un œil à Coyote, pensant qu'il se serait volatilisé. Mais

non ! Il campait près du fax. Sur le portemanteau le corbeau croassa.

— Bel oiseau que vous avez là, fit remarquer Rivera. Je crois savoir que certains sont capables de parler.

Le policier s'avança vers l'oiseau.

— Mort aux vaches ! lui lança le corbeau.

— Il est pas à moi, s'empressa de préciser Sam. Il est à...

Sam regarda autour de lui. Gabrielle était partie, alors il dit désignant Coyote :

— Il est à ce monsieur.

— Monsieur comment ? renchérit Rivera en détaillant l'Indien.

— Coyote.

Surpris, Rivera leva un sourcil et prit son calepin dans sa poche intérieure.

— Monsieur Hunter, j'aurais quelques questions à vous poser, relatives à ce qui s'est passé lors de votre visite à Motion Marine il y a deux jours. Souhaitez-vous que nous nous voyions en tête à tête ?

— Oui, je préférerais, répondit Sam.

Il dit à Coyote :

— Tu peux nous laisser seuls ? Et emmène ton oiseau.

— Salaud de fasciste, croassa le corbeau.

— Je crois que je vais rester, ajouta Coyote.

Sam était à deux doigts de la crise de nerfs. La sueur lui perlait au front. Il se reprit et se tourna vers Rivera :

— Nous pouvons parler en présence de M. Coyote.

Rivera poursuivit :

— Monsieur Hunter, vous aviez rendez-vous avec M. Cable à dix heures ; c'est ça ?

— Oui. Et je suis resté à peu près une heure.

— Moi aussi, j'étais là, crut bon de préciser Coyote.

Rivera se tourna vers lui.

— Mais en quel honneur y étiez-vous, monsieur Coyote ?

— Je collecte des fonds pour MORFINE.

— Morphine ! cria le corbeau.

— La morphine ? s'étonna Rivera.

— Ouais, la Mouvement Révolutionnaire des Forces Indiennes Nationalistes Exaspérées.

Rivera griffonna sur son calepin.

Sam demanda :

— Mais quelle relation avec les stup's ?

Le lieutenant expliqua :

— Nous pensons qu'un individu a versé des substances hallucinogènes dans le café chez Motion Marine. Il y a deux jours M. Cable s'est plaint d'avoir été agressé par quelqu'un dont le signalement ressemble fort à celui de M. Coyote. M. Cable a tout de même fait une crise cardiaque.

Coyote le coupa :

— Je lui ai simplement demandé si sa société accepterait de sponsoriser notre mouvement. Il a décliné mon offre et je suis parti.

Tout en parlant Coyote avait à nouveau glissé la photocopie de son sexe dans la fente du fax. Il hésita entre plusieurs touches et appuya sur celle indiquée « Inspecteurs d'assurances ».

— Non ! Pas ça ! cria Sam en plongeant à travers le bureau pour annuler le message.

Trop tard. Il se tourna vers Rivera et prétextait :

— J'ai oublié de signer ce document.

Il fit la grimace et chercha à reprendre ses esprits.

— Je pensais à un truc, dit-il. Nous sommes là tous les trois, un Indien, un policier et un courtier en assurances. Il nous manque plus qu'un maçon pour faire les Village People.

Rivera ne releva pas.

— Quand vous étiez chez Motion Marine, monsieur Hunter, avez-vous bu du café ?

— Du café ? Non.

— Et de l'eau à la fontaine rafraîchissante ?

— Non. Mais je ne comprends pas...

— Aujourd'hui, nous avons trois personnes de chez Motion Marine qui prétendent avoir croisé un ours polaire dans les couloirs.

Sam jeta un bref regard à Coyote.

— Un ours polaire ? s'étonna-t-il.

— Nous pensons, reprit Rivera, que quelqu'un aurait pu verser du LSD dans le réservoir de la fontaine. Nous procédons à des tests sur l'eau et le café. Nous faisons le tour de tous les gens qui sont passés là-bas depuis deux jours. Vous n'avez remarqué personne au comportement étrange quand vous y êtes allé ?

— Vous savez, je n'ai vu que Cable et sa secrétaire, répondit Sam.

Rivera referma son calepin.

— Bien. Je vous remercie de m'avoir reçu. Si vous êtes l'objet de curieuses réactions ou si vous vous mettez à voir des choses bizarres, appelez-moi.

Rivera tendit sa carte à Coyote.

— C'est aussi valable pour vous monsieur Coyote.

— *Cabron {2}*, fit le corbeau.

— Ah ! Mais c'est qu'il parle aussi espagnol, commenta Rivera. Très intéressant.

Et il prit congé.

« *Agence de publicité de Santa Barbara* » lut Coyote sur la touche du fax avant de l'enfoncer. Et la machine se mit à ronronner. Sam tenta de courir vers le fax, y renonça et se laissa choir dans son fauteuil. Pendant quelques instants il se massa les tempes des deux mains.

— Si ce flic se met à fouiller dans ma vie, je suis mûr pour la taule, pensa Sam à haute voix. Tu sais tout ça, n'est-ce pas ?

— Mais c'est toi qui voulais retrouver ta vie d'avant.

— Mais c'est quoi cette histoire d'ours polaire ?

— Laisse tomber. Tu voulais retrouver ta vie d'avant, c'est ça l'important, non ?

— Je me suis trompé.

Ça lui fit du bien de dire cela. D'être enfin honnête avec lui-même. Il rêvait d'une nouvelle vie.

— Je voudrais seulement ne plus te voir.

— Mais je m'en vais, fit Coyote. La fille aussi d'ailleurs.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Sur la chemise de Coyote, les plumes virèrent du rouge au noir et ses doigts devinrent de grosses ailes. Le Coyote devint corbeau en une fraction de seconde. Il s'envola, quitta le bureau par la porte, emmenant l'autre corbeau dans son sillage.

Chapitre 21

Rien que des familles comblées

Santa Barbara

Calliope, Tortor dans les bras, attendait dans l'allée le retour de Lonnie. Nina avait vu juste : vivre sous une montagne de soucis, même en donnant le maximum, ça n'était décidément pas son fort. Calliope était certaine que Lonnie ne la frapperait pas, pas plus qu'il ne toucherait à Tortor. Néanmoins son attitude de la veille pouvait inquiéter. Elle aurait aimé pouvoir demander à Sam de rester près d'elle pour lui donner un coup de main en cas de danger, mais ç'eût été prématuré dans leur relation. Si l'ashram où vivait sa mère avait disposé du téléphone nul doute qu'elle eût appelé. Et elle ne se voyait pas sauter dans sa voiture et foncer voir sa mère comme autrefois. À présent, elle avait son boulot, sa maison, et Sam.

Calliope luttait pour repousser le spectre inquiétant de l'inconnu quand elle perçut le bruit du moteur de la Harley. Elle vit Lonnie tourner le coin de la rue, sa nouvelle petite amie collée à lui comme une sangsue. Lonnie s'engagea dans l'allée et stoppa la moto à hauteur de Calliope.

— Je vais être en retard au boulot, dit Calliope, en essuyant une coulée de bave sur la joue de Tortor.

La fille qui était derrière Lonnie la regarda faire. Calliope lui dit « Salut ! »

Sans descendre de sa moto Lonnie voulut empoigner le gamin mais Calliope le serra tout contre elle.

— Je veux pas que tu l'emmènes sur ta bécane.

— Hé ! T'as vu comment tu conduis, toi ? Il est sûrement plus en sécurité avec moi.

— Lonnie, je t'en prie...

Cheryl prit Tortor des bras de Calliope. Le gosse commença aussitôt à brailler.

— Il va être bien avec moi, siffla-t-elle.

— Mais pourquoi ne restes-tu pas à la maison avec lui ? demanda Calliope.

C'est Lonnie qui répondit :

— On a des gens à voir.

— Je peux demander à Yiffer de s'occuper de Tortor, lâcha Calliope qui ne supportait déjà plus la façon dont Cheryl tenait son enfant.

— Tu peux dire à Yiffer qu'il s'occupe de son cul, répondit Lonnie. Ou j'le bute !

— Faut que j'y aille maintenant, Lonnie. T'es sûr que tu peux pas rester ici ? Je travaille juste entre midi et deux aujourd'hui.

Lonnie grimaça et dit :

— Tu passes près de l'hôpital en allant à ton boulot ?

— L'hôpital ? Non. Pourquoi ?

Lonnie lança le moteur de la Harley.

— Pour rien, finit-il par répondre.

Puis il partit d'un grand rire. Comme ils regagnaient l'asphalte de la chaussée, Cheryl gueula :

— T'en fais pas, salope. On a décidé de tout miser sur ta perte. Jusqu'à notre dernier dollar !

Le bruit de la Harley ne parvint pas à couvrir les grognements de Cheryl quand Lonnie lui balança un grand coup de coude dans les côtes.

Tortor, juste avant que son père ne tourne le coin de la rue, chercha une dernière fois le regard de sa mère. Suite aux injures de Cheryl, un sentiment de panique envahit la poitrine de Calliope. Elle courut se réfugier chez elle.

*

A la fin de l'après-midi les ouvriers avaient terminé le remplacement de la baie vitrée et bouché les impacts de balles. Sam décida d'annuler tous ses rendez-vous de la semaine afin de prendre le temps de réfléchir. Il se rendit vite compte que ses pensées étaient de bien médiocres compagnes de voyage spirituel. La lecture aurait-elle pu le distraire ? Mais il se prit à contempler les pages et rien d'autre. Il tenta de dormir un peu, mais dès qu'il fermait les yeux les images de Coyote et de la police se mettaient à le hanter. Quand les idées noires devinrent insupportables il pensa à Calliope, ce qui le relança sur la piste d'autres soucis. Et qu'avait voulu dire Coyote par : « La fille aussi est partie. » Était-ce la vérité ?

Calliope symbolisait les emmerdements. Elle était beaucoup trop

jeune, trop tête en l'air et aussi beaucoup trop attirante. Et le gosse ? Sam n'avait surtout pas envie d'un enfant dans sa vie. Pas maintenant. Si Calliope s'était enfuie, il en était mieux ainsi. Sam n'avait pas besoin d'emmerdements supplémentaires. L'esprit encombré de tous ses maux, Sam composa le numéro de Calliope. Pas de réponse. Il appela les renseignements pour obtenir le numéro du Mandarin Café. On ne l'avait pas vue aujourd'hui.

Mais où peut-elle bien être ? Et Coyote, bordel ? Où est-il passé celui-là ? Cet enfoiré savait certainement où elle était mais ne le révélerait sûrement pas. Ce qui avait commencé par une démangeaison bénigne se terminait en apocalypse. *Mais pourquoi fallait-il que tout cela prenne tant d'importance ?*

Noir et repoussant, un mot, un seul, semait le doute dans ses pensées. Sam tenta bien de le tenir en respect, mais il revenait sans cesse à la charge comme une vipère hargneuse. L'amour : l'ironie du pire et le pire de l'ironie, l'endroit où l'ordre des choses et sa logique se rencontrent et meurent. L'amour était ce qui pouvait vous arriver de mieux à condition de ne pas être un fuyard doublé d'un menteur. L'amour pouvait-il aider à ce que cette fuite prenne fin ?

Sam se leva et partit à la recherche de Calliope, conscient du ridicule de sa démarche. Il alla en voiture jusqu'au café où on lui confirma ne pas avoir vu la jeune femme de toute la journée. Il poussa jusqu'à chez Calliope. Comme il se garait il aperçut Nina et Yiffer qui sortaient de leur fourgon.

— Désolée, Sam, répondit Nina, je sais vraiment pas où elle est. On a seulement trouvé un mot qui dit que Lonnie a emmené Tortor et qu'elle est partie à sa recherche.

— Pas une indication sur le lieu ?

— C'est déjà beau qu'elle ait laissé un mot. D'habitude elle part des jours et des jours sans rien dire.

— Merde ! fit Sam en remontant dans la Mercedes.

Nina le rappela :

— Sur son mot, elle précise de te dire qu'elle est désolée.

— Désolée pour quoi ?

— Elle le dit pas.

— Merci Nina, appelle-moi si elle revient.

Sam lança la Mercedes sans la moindre idée de l'endroit où aller. Il lui fallait tout reprendre depuis le départ. Vingt-quatre heures plus tôt, il aurait donné jusqu'à sa dernière chemise pour être débarrassé de Coyote. Aujourd'hui il l'aurait accueilli à bras ouverts car s'il donnait des réponses laconiques ou d'une rare stupidité, elles avaient le mérite d'exister.

Il tourna en ville, à la recherche de la Datsun de Calliope. Chaque fois qu'il apercevait une voiture orange il reprenait espoir et chaque fois qu'il constatait que ce n'était pas la bonne, il rebroyait du noir. Au bout d'une heure, il rentra chez lui, s'assit sur le sofa. Il alluma une cigarette et replongea dans ses pensées. En fait, tout et rien avait changé. Sa vie était redevenue normale mais il souffrait à présent de cette normalité. Quelque chose de vrai, voilà ce dont il avait besoin.



Au local des Hell's Angels une puce avait salement amoché le mollet de Bricolo. Alors Bricolo ourla le bas de ses jeans crasseux au-dessus de ses grosses bottes pour atteindre son minuscule envahisseur.

« Saloperie de puce », lâcha-t-il.

Bonner Newton, le président du club, poussa un grognement rauque.

— T'sais ce qu'on dit toujours, mon frère ? À trop coucher avec les chiennes, les loups...

Sa phrase déclencha des rires contenus de la part des autres membres du club.

— Vos gueules ! répondit Bricolo, apparemment en colère mais tout heureux intérieurement d'être le centre d'intérêt. Ce n'est pas qu'il appréciait la compagnie des laiderons, mais qui d'autre aurait pu vouloir de lui ?

Sur les vingt membres du Club, dix-neuf étaient vautrés sur les meubles, allongés sur le sol à fumer des joints, boire de la bière ou s'occuper gentiment de leurs dames. Dehors, deux novices qui n'étaient pas encore autorisés à porter les couleurs du Clan, surveillaient l'arrivée éventuelle de la police.

La baraque, un méchant bungalow délabré datant des années 30, faisait partie d'un lotissement, bien que ce mot n'existât pas encore à l'époque. Les murs étaient tapissés de sang, de bière et de vomissures et les tapis gorgés d'huile de vidange. Quant aux meubles, ils offraient la plus misérable des apparences. En fait, seul Bricolo vivait dans ce local, les autres membres n'y venant que pour s'y réunir et faire la fête.

Le Clan avait tout de même déboursé cent mille dollars en liquide pour acquérir cette mesure. L'acte avait été enregistré au nom d'épouse de la sœur de Bonner, tout comme le pavillon que la bande possédait dans les montagnes de Santa Lucia sur les hauteurs de Santa Barbara. Ce pavillon abritait le laboratoire qui fournissait les moyens de subsistance à tous les membres du Clan. Bizarrement, le voisin le plus proche du pavillon n'était autre que l'ex-président du Club. Devenu gâteux, il avait déclaré la guerre à la drogue et de temps en

temps il sortait sur le pas de sa porte princière, humait le parfum de came en ébullition et disait : « Chérie, tu sens pas comme une drôle d'odeur ? »

Le labo rapportait suffisamment d'argent pour que les membres du Clan n'aient pas à travailler, à part tenir le magasin Harley Davidson qui servait à Bonner Newton à blanchir les revenus de son commerce de drogue.

Newton était diplômé de l'université de Stanford. Dans son jeune temps, avant qu'il ne plonge pour trafic de cocaïne, il avait régné sur les buildings de verre de Silicon Valley. C'était à une époque où il portait des costumes italiens et commandait une armée d'ingénieurs en électronique capables de vous définir l'univers en quelques nombres à deux chiffres, de vous exposer la théorie du big bang en moins de vingt-cinq mots et de construire des machines susceptibles d'améliorer l'intelligence humaine. Malheureusement, ces types croyaient dur comme fer qu'une vulve était une voiture de marque suédoise. Newton avait appris à commander des asociaux de génie. Et aujourd'hui, à la tête de cette bande de Hell's Angels, gros, gras, gauches, moches et sans cervelle, cette habitude le servait encore. Ces types que la quotidienneté du monde apeurait trouvaient leur équilibre et leur salut au sein d'un gang de motards. Tout ce qu'on exigeait d'eux se résumait à une Harley Davidson et une loyauté aveugle.

« Écoutez-moi, bande d'enculés. » C'était la façon qu'avait Newton d'appeler au rassemblement. Il marqua un temps d'arrêt, alluma une cigarette et invita les femmes à sortir. « Les salopes : dehors ! » Les filles quittèrent la pièce en file indienne, certaines en jetant un dernier regard au chef par-dessus leur épaule. Comparé aux autres membres du groupe, Newton faisait figure de demi-portion. Cependant, son autorité demeurait incontestée.

— Lonnie est toujours pas rentré, fit Bricolo.

— Lonnie avait une course à faire pour nous, répondit Newton. Nous allons faire un petit voyage imprévu. Moitié pour le business, moitié pour le plaisir.

— Putain ! C'est super ! commenta quelqu'un.

Newton leva les bras pour réclamer le calme.

— On a oublié de me dire qu'aux commodités nous manquions d'éther.

Newton appelait toujours le laboratoire les « commodités ». Bricolo arrêta de se gratter le mollet et hocha la tête.

— T'es vraiment nul, comme mec, Bricolo, dit quelqu'un.

Newton poursuivit :

— On peut pas se faire livrer. Alors j'ai prévu que nous irions nous-mêmes chercher la camelote. Dans deux jours, il va y avoir une concentration de motards à Sturgis, dans le Dakota du Sud. Nos frères de Chicago vont y aller et nous apporteront deux fûts d'éther. Je veux que vous me maquilliez trois fûts, de façon que si on se fait contrôler par les poulets, ces fûts aient l'air de vulgaires bidons d'huile. D'accord ? Bricolo, c'est toi qui conduiras la camionnette.

— Ah non, pas ça, Newt, gémit Bricolo.

Puis Newton s'adressa à un grand échalas aussi roux qu'un Irlandais :

— Toi Warren, tu t'arrangeras pour mettre les armes dans l'un des bidons. J'exige que chacun d'entre vous voyage sans arme sur lui.

Cet ordre fut suivi de grognements de réprobation et d'une série de « Ça, ça fait chier. » D'un geste ample Newton balaya le mécontentement et dit :

— C'est un conseil de Gator.

Gator était le diminutif d'Alligator, lui-même le surnom de Melvin Gold, l'avocat de la bande qui s'occupait de leurs relations avec les compagnies d'assurances. Car c'était un fait établi, ces motards se faisaient sans cesse rouler dessus.

— Hé les mecs ! reprit Newton, la moitié d'entre vous est en liberté conditionnelle. J'ai pas envie de vous voir arrêter par un flicaillon en mal d'avancement qui vous ferait tomber pour port d'arme illégal. Y en a qui sont pas d'accord ?

Newton marqua un temps jusqu'à ce qu'une voix dans le groupe lance :

— On est tous d'accord.

— Alors c'est tant mieux. J'ai expédié Lonnie et sa gonzesse à Las Vegas récupérer du pognon pour carmer l'éther. Il nous retrouvera au Dakota. Départ, demain matin, à neuf heures tapantes. Allez pas trop vous soûler la gueule ce soir. Je veux que soyez en forme demain. Pensez à prendre vos affaires de camping. Ce sera le boulot des gonzesses de garder votre pognon.

Newton lâcha sa cigarette et l'écrasa sur la moquette avant de conclure :

— Voilà ! J'en ai terminé.

Aussitôt la pièce bruisa des conversations au sujet du voyage. Quand ils ouvrirent la porte pour sortir une puce leur emboîta le pas. Au pied de l'escalier, la puce se transforma en taon et prit son envol. Une rue plus loin, le taon se changea en corbeau et vola droit sur la Résidence des Falaises.

Chapitre 22

En aspergeant le fils de l'étoile du matin

Santa Barbara

Après plus de vingt années passées dans la vente, Sam avait la tête farcie de sermons relatifs à sa profession. *Comment marquer des points et perdre une vente ? Si tu as l'air antipathique, cela t'arrivera. Sans baratin on ne vend pas.* De cet acabit, il en connaissait des centaines. Depuis des heures il ne cessait de s'en répéter, cherchant une solution à ses problèmes. Il y avait l'une de ces maximes qui revenait sans arrêt : *Ce n'est pas en brassant de l'air que l'on fait progresser les choses.*

C'était très exactement ce qu'il venait de faire en cherchant Calliope sans avoir la moindre idée d'où elle pouvait se trouver. Le progrès aurait consisté à trouver la logique des pérégrinations internes de la jeune femme. Ne sachant par où prendre le problème, il restait allongé sur son lit à fumer et à se persuader que cette fille n'était pas faite pour lui.

Elle a probablement trouvé un autre mec, pensa-t-il. Le fait de ne plus avoir son même ne constitue qu'une simple excuse. Allez ! On a passé une bonne nuit tous les deux mais je me refuse à croire que cette nana compte plus pour moi que je ne compte pour elle. Je viens de retrouver ma petite vie pénarde. La même qu'auparavant. Pourquoi irais-je m'encombrer d'une femme et d'un gamin ? Non, ça tient pas debout. Aujourd'hui, je vais rester ici à me reposer et demain je retournerai au boulot. Dès que j'aurais réglé un ou deux petits trucs, cette semaine ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Qu'est-ce que c'était bon de rationaliser de la sorte ! Malheureusement, il ne croyait pas un mot de tout ceci et son angoisse quant à cette fille ne cessait de croître.

Sam ferma les yeux et tenta de visualiser les pages de son agenda. Ce genre d'exercice le détendait. C'était sa façon à lui de compter les moutons. Dans sa tête, il vit défiler les jours et les semaines, il commença à remplir les cases d'horaires de déjeuners et de rendez-vous. En face de chacun des noms il notait mentalement comment il appréhenderait le problème avec ce client potentiel. Bientôt il se noya dans un lot d'arguments et d'objections ; et l'image de la fille finit par s'estomper.

Comme il s'assoupissait il perçut le son d'une lourde respiration. Il roula sur le côté. Une terrible haleine animale lui emplit les narines. À quoi bon ouvrir les yeux ? Sam avait compris que Coyote était revenu. S'il faisait semblant de dormir, peut-être aurait-il une chance de voir le Roublard rebrousser chemin ? Alors il demeura immobile, sous l'emprise de cette redoutable haleine. Puis il sentit le contact humide d'une truffe contre son oreille. Enfin espéra-t-il très fort qu'il s'agissait bien d'une truffe car connaissant les habitudes sexuelles de Coyote, il eût pu s'agir de... Mais non, il pouvait humer l'odeur fétide. Il s'agissait bien d'un museau.

Sam pensa très fort : je dors, casse-toi, je dors. Il avait vu des opossums agir de la sorte, allongés au milieu de la chaussée, avec un semi-remorque leur fonçant dessus à pleine vitesse. Il sentit Coyote monter sur le lit, puis une patte se poser sur chacune de ses épaules. Il maugréa comme l'aurait fait tout type dérangé dans son sommeil. Coyote gémit et Sam sentit le nez de l'animal contre le sien.

Cette odeur de chien, pensa Sam, est vraiment caractéristique. Vous seriez, au rayon parfumerie d'un grand magasin, l'objet d'une démonstration, quelqu'un vous aspergerait le poignet d'une giclée de Brise Médor dont vous reconnaîtriez entre mille qu'il s'agit bien d'une odeur de chien et rien d'autre. Celle qui lui emplissait le nez, en plus de son relent fétide de viande bas de gamme pour animaux, était particulièrement épaisse et chargée d'une puanteur de tabac froid et de café. Cette odeur est véritablement surnaturelle, pensa Sam. Sûr que jamais plus au cours de ma chienne de vie un clébard ayant récemment fumé des Marlboro et siroté un arabica ne viendra me foutre son haleine dans le nez comme en ce moment.

Malgré tous ses efforts pour penser à autre chose qu'à cette terrible odeur, la patience de Sam s'amenuisait. Allait-il éternuer ou vomir d'une seconde à l'autre ? Coyote le lécha goulûment sur la bouche.

« Berk ! » Sam s'assit dans le lit et s'essuya les lèvres d'un revers de main. « C'est dégueulasse ! » Il fut parcouru d'un frisson de la tête aux pieds. Il regarda le gros coyote qui, à l'autre bout du lit, lui souriait gentiment.

— Pourquoi t'as fait ça ? C'était pas la peine.

Coyote gémit à nouveau et se coucha sur le dos en signe de soumission. Sam se leva et prit ses cigarettes sur la table de chevet.

— Pourquoi es-tu revenu ? demanda-t-il à l'animal. T'avais dit que t'étais définitivement parti.

Coyote commença à prendre forme humaine. Sam, que la métamorphose n'effrayait plus, assista à la chose avec fascination. Quelques secondes plus tard Coyote se retrouva en Indien vêtu de cuir noir, son couvre-chef en fourrure sur la tête, assis au pied du lit.

— T'as une clope ? demanda-t-il.

Sam en tira une de son paquet et l'alluma. Sam prit une petite boîte de plastique dans sa poche de poitrine et la tendit à Coyote.

— Tu veux une pastille de menthe ?

— Non.

— Si, si, prends-en une, j'insiste.

Coyote accepta une pastille puis rendit la boîte à Sam.

— La fille... elle est en route pour Las Vegas.

— M'en fous ! répondit Sam, mais la réponse sonna faux dans sa bouche.

— Si elle essaye de ravir son même au motard il va lui arriver des bricoles.

— Mais c'est pas mon problème ça ! En plus, j'imagine qu'elle s'est déjà trouvé un nouveau mec, non ? ajouta Sam, coincé dans l'étau de la rigidité et de la trouille.

Le rôle qu'il venait d'endosser commençait à sérieusement le gêner aux entournures.

— J'en ai marre des emmerdements. J'en veux plus, avoua-t-il enfin.

— Dans les temps anciens, quand les bisons parcouraient la Prairie, les gens de ton peuple disaient qu'une femme volée et rendue à sa tribu d'origine valait deux fois plus qu'avant.

— Mais c'est pas mon peuple ! C'est pas ma femme !

— T'énerve pas comme ça, on dirait que tu as peur.

— Comment ça ? Mais t'es pire que Pokey quand il parle par énigmes.

— Tu n'as plus Pokey. Tu as perdu tes racines, jusqu'à ton nom même. Tout ce qu'il te reste, c'est la peur.

D'une pichenette Coyote expédia sa cigarette sur Sam. Elle l'atteignit à la poitrine et des étincelles vinrent mourir sur le lit.

Sam balaya les cendres et se brossa.

— Je ne t'ai pas demandé de venir ici, dit-il. Et je ne dois rien à cette fille.

Mais en fait, à bien y regarder, il lui devait beaucoup. Quoi exactement ? Il était bien infoutu de le dire. Mais cette fille l'avait débarrassé de quelque chose, quelque chose qu'il traînait en lui depuis longtemps. Pourquoi ne se débarrasserait-il pas de cette peur chronique à présent ?

Coyote marcha jusqu'à la fenêtre de la chambre et regarda fixement dehors. Sans se retourner il dit :

— Tu te souviens de ces Crows qui servaient d'éclaireurs au général Custer ?

Sam ne répondit rien.

— Quand ils ont informé Custer que dix mille guerriers sioux et cheyennes l'attendaient de pied ferme dans la vallée de la Big Horn, il les a traités de menteurs et s'est mis en route. Ces éclaireurs crows ne devaient rien à Custer. Ça ne les empêcha pas de se peindre le visage en noir et de chanter « Aujourd'hui est un bon jour pour mourir. »

— Et où veux-tu en venir ?

— Je veux en venir au fait que tu ne connaîtras jamais ce qu'ils ont connu. Leur courage fut leur plus belle récompense.

Sam s'assit sur le bord du lit et regarda le dos de Coyote se découper dans le cadre de la fenêtre. Les plumes rouges accrochées en travers de la chemise de peau de daim s'agitaient doucement. Sam crut qu'avoir trop longtemps inhalé cette haleine de chien lui tournait la tête. Il vit les petites plumes bouger et dessiner un paysage. Pris dans un tourbillon où se mêlaient images et plumes, Sam se retrouva soudain dans la réserve.

Il y avait trois garçons cachés dans les buissons de sauge sur le bord de la route qui mène au Mémorial Custer : deux Crows et un Cheyenne. Ils se connaissaient depuis la classe de terminale. Le plus costaud, le Cheyenne, appartenait au clan des Dents Cassées et descendait de ce guerrier qui avait combattu, en ce même lieu, aux côtés de Cheval Fou et de Nuage Rouge.

— Tu vas vraiment le faire ? demanda Eli Dent Cassée, ou tu vas te dégonfler comme tous ceux de ta race ?

— J'ai dit que j'allais le faire, dit Samson. Mais d'une façon intelligente.

— Et toi, petiot ? demanda Eli à Billy Deux Fers à Repasser, toi aussi, t'as les chocottes ?

Pendant toute l'année scolaire Dent Cassée avait mis en avant qu'il était un pur Indien et accusé Billy de n'être qu'un sang-mêlé. Il faut rappeler que dans les temps anciens le taux de mortalité des guerriers était si élevé qu'il était fréquent de voir une femme avoir plusieurs enfants avec trois ou quatre maris successifs, l'un d'entre eux pouvant être un Blanc. Et puisque chez les Indiens la généalogie ne tient compte que de la lignée des femmes, le mari blanc tombait aux oubliettes.

Billy prit la mouche et répondit :

— Et dans ton tipi, Bite Cassée, y en a combien de culs blancs qu'ont défilé sans que tu le saches ?

Sam rigola et les autres lui intimèrent de se taire. Le garde effectuait sa ronde devant la lourde grille de fer forgé. Les trois garçons baissèrent la tête quand le rayon de la torche se braqua sur eux. Puis

le garde partit en direction de la butte où était enterré Custer.

— Tu vas vraiment le faire ? insista Eli.

— Une fois qu'il sera passé devant la tombe de Custer il ira vérifier celle de Reno. Mais faut qu'il prenne la jeep pour ça, O. K. ? Dès qu'on entend la bagnole démarrer, on fonce.

— Tu fonces.

— Pourquoi ? Tu viens plus ? demanda Samson que la trouille paralysait déjà.

Le mémorial s'élevait sur un terrain fédéral et depuis les récentes exactions des Indiens à Alcatraz et les meurtres sur la réserve de Pine Ridge, le gouvernement punissait toute action illicite de très longues peines d'emprisonnement.

— Faut pas que j'y aille, dit Dent Cassée en souriant. Custer, c'est mon peuple qui l'a mis là où il est. Alors je vais me rouler un petit pétard pendant que vous, les dégonflés, vous allez faire votre truc.

— Le problème, c'est le portail, dit Billy.

Entre deux piliers de pierre, la grille, composée de barreaux de quatre mètres de hauteur, les narguait. Sur toute la hauteur, il n'y avait que deux traverses horizontales sur lesquelles ils pouvaient prendre appui.

Ils attendirent que le garde ait atteint l'emplacement réservé aux visiteurs et quand ils entendirent la jeep démarrer, Samson et Billy se mirent à courir. Ils arrivèrent ensemble au pied de la grille dont la chaîne et le cadenas tintèrent contre les barreaux. Ils escaladèrent la grille, passèrent au-dessus des pointes acérées et se laissèrent retomber de l'autre côté sur le bitume. Au moment où ils lâchèrent prise, la chaîne cogna contre les barreaux et le bruit résonna dans toute la vallée. Les deux garçons se réceptionnèrent sur le derrière.

— Ça va ? demanda Samson.

Billy se releva et brossa ses jeans.

— Comment ils faisaient nos ancêtres, habillés comme ils étaient, pour faire des trucs pareils ?

— La foi. Ils avaient la foi, répondit Samson.

Puis il commença à courir vers le sommet de la butte où s'élevait le monument. Billy lui emboîta le pas.

— Serpent ! dit Samson sans s'arrêter de courir.

— Hein ?

— Serpent, répéta-t-il hors d'haleine.

D'un bond, il enjamba un magnifique crotale diamant étalé de tout son long en travers de la route sur le bitume encore tiède. Billy vit le serpent juste à temps pour sauter par-dessus. Il atterrit à bonne

distance du reptile après un dérapage sur le gravier. Sam marqua un temps d'arrêt. Billy lui demanda :

— T'as bien dit « serpent » ?

— Fais le tour, Billy, dit Samson tellement à bout de souffle qu'il pouvait à peine parler.

Le crotale s'enroulait sur lui-même.

— J'ai cru que tu disais « ça dépend ». Je comprenais pas pourquoi tu me disais « ça dépend ».

— Contourne-le, merde !

— Ouais, serpent. Je comprends maintenant pourquoi t'as dit ça.

Billy recula, et une fois qu'il eut dépassé le crotale, il reprit sa course vers le sommet de la colline.

Samson chuta à ses côtés. Le sommet n'était plus qu'à cent mètres.

— Prends ton temps.

— Quoi ? T'as encore dit « serpent » ? fit Billy entre deux halètements.

Plutôt que de répondre, Samson repartit au petit trot.

Le mémorial, un obélisque de granit de six mètres de haut, posé sur une stèle, dominait toute la vallée de la Little Big Horn.

— On y va, dit Samson à bout de souffle.

La course lui avait paru plus longue et la pente beaucoup plus raide que prévu. Billy ouvrit sa braguette aux côtés de son copain qui avait déjà dégainé son engin.

— Tu vois Sam, ça aurait été nettement plus facile de foutre une branlée à Eli à plusieurs.

— C'est pas la jeep qu'on entend ?

Billy commença à pisser d'un long et puissant jet qui aspergeait le monument.

— Qu'est-ce que t'attends pour commencer ? demanda Billy.

— J'y arrive pas.

Billy poussa un grognement, comme pour accélérer la pression de son jet.

— Magne-toi, merde. Je vois les phares.

— Mais j'te dis que j'y arrive pas.

Billy avait terminé. Il remonta sa fermeture éclair, puis se tourna vers Samson.

— Pense très fort à une rivière ou à une cascade.

— Ça vient toujours pas.

— Attends. Je crois que le garde vient par ici. Décontracte-toi.

— Me décontracter ? Comment veux-tu que...

— D'accord, d'accord, décontracte-toi en t'énervant.

Samson poussait jusqu'à en plisser les yeux. Il perçut un frémissement, puis l'urine jaillit. Enfin.

— Vas-y, mec. Mais magne-toi, il vient par ici. Billy commençait déjà à redescendre. Les phares de la jeep qui éclairaient le flanc de la colline piquèrent vers le monument.

— Couche-toi ! cria Billy.

Samson s'accroupit derrière la base du monument tout en continuant à se soulager. Billy le rejoignit.

— T'as pas dit « Mouche-toi » ? demanda Sam.

— Tais-toi, merde !

Malgré la peur qui le tenaillait Samson se sentait ragaillardir par la dose d'adrénaline qui montait en lui. Il dit à Billy en rigolant :

— Je croyais avoir compris « mouche-toi ». Au moins ça avait un plus de sens que « couche-toi ».

— Mais tu vas pas la fermer, nom de Dieu ?

Billy risqua un œil. La jeep montait vers eux au lieu de retourner vers le bâtiment réservé aux visiteurs. Comme la voiture s'approchait d'eux ils s'accroupirent encore davantage derrière la base de l'obélisque.

— Mais y va pas s'arrêter, ce con ? lâcha Billy.

Quand la jeep atteignit le côté opposé du monument, à moins de six ou sept mètres de l'endroit où ils se cachaient, le moteur ralentit. Ils restèrent immobiles jusqu'à ce que la jeep s'arrête à mi-chemin de la grille.

— Tu crois qu'il a vu nos empreintes ?

— Sur le bitume ?

— Alors c'est qu'il nous a vus. Putain ! Je vais finir mes jours en taule. Comme ma mère.

— Non. Regarde. C'est à cause de cette saloperie de serpent. Il attend qu'il ait dégagé de la route pour passer.

De fait, le garde avançait au pas pour laisser au crotale le temps de regagner l'herbe. Quand le serpent eut disparu dans la verdure, la jeep repartit vers le bas de la pente et s'arrêta derrière le local pour touristes.

— Allons-y, dit Billy.

Ils dévalèrent la route. Samson manqua de tomber en voulant remonter sa fermeture éclair en pleine course. Comme ils atteignaient le pied de la grille, Sam prit son ami par l'épaule :

— Merde ! On avait pas prévu ça.

— Quoi ? Le bruit de la chaîne et du cadenas sur les barreaux ?

Samson prit la chaîne et la tint serrée.

— Vas-y. Passe par-dessus. Quand tu seras de l'autre côté, tu feras pareil pour moi.

Sans la moindre hésitation Billy escalada la grille, passa au-dessus des pointes et se laissa glisser le long des barreaux de l'autre côté au lieu de sauter comme il avait fait à l'aller. Il empoigna la chaîne et Sam commença son escalade. Comme il arrivait au sommet et enjambait les piques il perçut le rire d'Eli. Il leva les yeux. Une fraction de seconde plus tard il entendit le bruit métallique d'une porte que l'on referme du côté du local à touristes. Il tenta de sauter à bas de la grille mais ses jeans se prirent dans l'une des pointes. Sam se retrouva pendu, la tête en bas. Billy tenait toujours la chaîne. Il y eut un sale bruit mat quand le front de Sam heurta les barreaux.

Il fallu une bonne seconde pour que Billy réalise qu'il était pendu par les pieds avec la tête à deux mètres cinquante du sol.

— Décroche ta jambe, lui suggéra Billy. J't'attrape.

Sam faisait face au local à touristes. Il voyait des lumières s'éteindre et se rallumer à l'intérieur. Il chercha à se défaire de l'emprise de la grille, mais en vain, car la pointe comportait des barbillons.

— J'y arrive pas.

— Quel bordel ! pesta Billy.

Tenant toujours la grille d'une main, il plongea l'autre dans sa poche revolver à la recherche de son couteau.

— Je vais grimper te détacher.

— Non. Lâche pas la grille.

— Ta gueule ! Tu fais chier à la fin.

Il lâcha la grille qui, surchargée du poids de Sam, produisit un fort bruit métallique. Comme Billy grimpait vers lui, Sam entendit, du côté du local à touristes, d'abord la porte de secours s'ouvrir et se refermer, puis des pas. Billy était à présent au sommet du pilier de pierre. Il engagea la lame de son couteau dans le tissu de jean.

— Cramponne les barreaux, camarade !

Billy coupa le denim et Samson bascula en position debout, heurtant les barreaux une seconde fois. La grille fit à nouveau un boucan d'enfer. Samson entendit la jeep redémarrer et vit les phares éclairer l'arrière du local à touristes. Il leva les yeux vers Billy.

— Saute !

Billy s'exécuta. Du haut du pilier. Quand il toucha terre, il miaula un coup et se plia sur lui-même.

— Oh putain ! Ma cheville !

La jeep quittait l'arrière du baraquement. Sam empoigna Billy par

les aisselles et le tira vers le fossé. Ils attendirent. Immobiles. Le souffle court. La jeep s'arrêta. Le garde en descendit, l'arme au poing. Il vérifia à nouveau la grille, la chaîne et le cadenas.

Après le départ du gardien, les deux garçons rampèrent en direction d'Eli. Quand ils aperçurent ce dernier, Sam aida Billy à se relever et à se traîner jusqu'au grand Cheyenne qui tirait comme un malade sur son joint.

— Une taffe, les gars ? leur proposa-t-il.

Billy prit la cigarette, s'assit dans l'herbe et tira une longue bouffée. Eli souffla la fumée et rigola comme un bossu.

— Je crois que j'avais rien vu de plus marrant de toute ma vie.

Puis il aperçut des rayures d'humidité sur le pantalon de Sam.

— Qu'est-ce qu'y t'est arrivé, Chasseur Solitaire ? Je croyais que c'était sur la tombe de Custer que tu devais pisser. T'as tellement eu les chocottes que tu t'es pissé dessus ?

La tête en arrière, il repartit à se marrer. Sam lui expédia un méchant crochet en pleine figure. Eli retomba. Samson contempla son œuvre inanimée, regarda son poing salement amoché, à nouveau Eli, puis enfin Billy Deux Fers. Il osa sourire.

— T'aurais pas pu faire ça y a vingt minutes ? T'imagines les conneries que tu nous aurais fait économiser ? fit Billy.

— Tu crois pas si bien dire, répondit Samson, y a vingt minutes j'aurais pas été foutu de faire ça. Allez viens, tirons-nous avant qu'il ne revienne à lui.

Samson aida Billy à se remettre sur pied puis à sortir du fossé avant de regagner la route. Plus ils marchaient vers l'agence Crow et plus il faisait noir, à tel point que bientôt il n'y eut plus aucune source de lumière et Sam se retrouva dans sa chambre à fixer le dos de la chemise de cuir frangée de plumes rouges de pic-vert.

— C'était vraiment con ce qu'on a fait, dit Sam.

— Oui, mais courageux, ajouta Coyote, ç'aurait été vraiment con si vous aviez échoué.

— Tu sais que bien plus tard on a appris que Custer n'était même pas enterré là. Paraît que son corps a été transféré à West Point, à l'académie militaire. On a fait ça pour que dalle.

— Et ce qui s'est passé cette fameuse nuit sur le barrage ? Ça aussi c'était pour que dalle ?

— Mais comment tu sais ça, toi ?

Coyote pivota sur lui-même et apparut face à Sam, les bras croisés, ses yeux mordorés brillants de plaisir.

— Ç'a été rien qu'une montagne d'emmerdements cette affaire, ajouta Sam.

— Ce serait à refaire, tu le referais ?

— Oui, répondit Sam sans hésiter.

— Et la fille alors ? poursuivit Coyote. Ça n'est donc rien d'autre qu'une montagne d'emmerdements ?

Les paroles de Coyote résonnèrent comme l'écho dans l'esprit de Sam. Chercher la fille, il n'y avait plus que ça à faire. Après toutes ces années passées à rechercher sans cesse la sécurité, il devenait urgent de passer aux choses vraies. Il dit :

— Tu sais qu'il y a des jours où j'en ai vraiment plein le cul de t'avoir sur le dos ? Tu sais ça ?

La colère est le seul moyen qu'ont trouvé les dieux pour vous faire prendre conscience que vous êtes en vie.

Sam se leva. Il se posta face à Coyote. Ah ! s'il avait pu lire dans ses yeux ! Il s'avança. Leurs nez allaient se toucher.

— Dis-moi, fit Sam, tout ce que tu sais c'est qu'elle est en route pour Vegas, t'as pas d'adresse, rien d'autre ?

— Jusqu'à présent, non, j'ai rien d'autre. Mais si elle manque le motard à Las Vegas, elle y apprendra tout de même qu'il se dirige vers le Dakota du Sud. Elle le suivra. Quant au reste, je te le raconterai en route, d'accord ?

— Je suppose que t'es totalement infoutu de te transformer en avion supersonique ?

— Je peux seulement me changer en êtres vivants... comme des animaux, des insectes, des cailloux...

Sam mit la main à sa poche de poitrine. Il en sortit sa boîte de pastilles de menthe et la donna à Coyote. Coyote leva les sourcils d'incrédulité.

— Ben oui, expliqua Sam, on va devoir se cogner huit heures de bagnole, tu t'imagines tout de même pas que je vais supporter ton haleine de merde, non

Troisième partie

La traque

Chapitre 23

Les chiens de Pavlov et la couillonnade de faux diamants

À part le bruit de son propre cerveau en pleine élucubration, la vision fugitive de rares squelettes blanchis au soleil du désert, celle de vieux pneus usés jusqu'à la corde et des panneaux où se reflétait le néant, Sam ne disposait d'aucune distraction. Il conduisait, fumait cigarette sur cigarette et combattait la somnolence en se demandant par quel moyen il pourrait retrouver Calliope. À la place du mort, Coyote dormait.

A trois reprises déjà, Sam était venu à Las Vegas. Toujours en compagnie d'Aaron, et à chaque fois au Caesar's Palace pour assister à des championnats de boxe. Pour deux cents dollars, on pouvait s'offrir des places au pigeonnier, à la même altitude que celle des nez sanguinolents, quasiment plus près de la lune que du ring. Aaron s'enthousiasmait, répétant que rien n'égalait le fait *d'être là à cet instant précis*. Suivre le match sans jumelles, c'était comme vouloir traquer d'hélicoptère une rumeur dans le peloton du marathon de New York. Alors Sam passait son temps à regarder les dames et à calmer les effusions de son associé.

Dès qu'ils entraient dans un casino, et peu importe lequel, Aaron ne pouvait se retenir de faire son numéro. « Ici, c'est vraiment MA ville ! Les néons, l'excitation, les gonzesses, cette ville est faite pour moi. » Puis il perdait deux mille dollars sur les tapis verts et sirotait des gin tonic jusqu'à en tituber. Le lendemain matin, Sam le tirait des draps de satin et des bras d'une putain, avant de l'expédier sous la douche. Pendant le trajet du retour, Sam devait supporter sa gueule de bois et ses jérémiades faites de remords et ponctuées de serments qui disaient que « croix de bois, croix de fer, plus jamais je ne remettrai les pieds dans cet enfer ». À chacun de ses voyages, Aaron alimentait copieusement les bandits manchots à la redoutable avidité avant de ressortir ahuri de s'être à nouveau fait lessiver.

Les machines fascinaient Sam, notamment celle avec laquelle son associé se faisait régulièrement dépouiller ; probablement ce qu'on faisait de mieux en matière de ratissage à la surface du globe. Je mets

la pièce dans la fente, j'écoute la sonnerie, je regarde les lumières clignoter, je me goinfre de n'importe quelle saloperie à portée de main, je jette un œil aux gonzesses, j'écoute la sonnerie, je remets une pièce dans la fente, etc. Le fin du fin était que dans ces casinos l'argent ne voulait plus rien dire. Personne n'avait plus de prêt à rembourser, de mômes à nourrir, de bagnole à réparer, de boulot, de notion du temps. Qu'il fasse jour ou nuit, qui s'en souciait ? Les problèmes relatifs au pognon se trouvaient relégués à des années lumière. Vegas demeurait un immense piège à gogos. Et même enveloppé dans du papier de soie, un pigeon restera toujours un pigeon.

Sam était encore à une cinquantaine de kilomètres de Las Vegas quand il aperçut la lueur de la ville au milieu du désert. Il tapota de la main sur la cuisse de Coyote qui finit par se réveiller.

— Prends le volant, fit Sam.

— Ouais, laisse-moi conduire. Repose-toi.

— Tu ne vas sûrement pas conduire MA voiture ! Tout ce que je te demande, c'est de tenir le volant.

Coyote tint le volant pendant que Sam tripotait les boutons de la console de bord. L'écran du système électronique de navigation s'alluma. Sam pianota d'autres touches et un plan de Vegas s'afficha en vert. Un point lumineux symbolisant la Mercedes se mit à clignoter sur la nationale 15 en direction du centre-ville.

— C'est bon, dit Sam en reprenant possession du volant.

Coyote scrutait l'écran.

— C'est quoi la règle du jeu ? demanda-t-il.

— C'est pas un jeu, c'est juste un plan. Le truc qui clignote, c'est nous.

— La bagnole sait où elle va ? Comme un cheval ?

— Non. Elle sait pas où elle va. Le truc dit juste où nous nous trouvons.

— Autant regarder par la fenêtre, alors ?

— Coute-moi bien. Quand on va arriver à Vegas, il va falloir que je dorme. Et en plus, je n'ai aucune idée de par où commencer à chercher Calliope.

— T'as qu'à demander à la voiture.

Sam ne releva pas la suggestion de Coyote.

— Je vais réserver une chambre, dit-il.

Il pianota le numéro des informations hôtelières sur son téléphone cellulaire et réserva une chambre dans un casino-hôtel. Les sorties d'autoroute ne portaient pas les noms des rues mais ceux des casinos où elles conduisaient. Sam obliqua dans celle appelée *Camelot*. Les rues n'étaient qu'une enfilade de boutiques de prêteurs sur gages, de

marchands de tout et de rien et de petits magasins aux enseignes de néon qui annonçaient : NOUS VOUS ACHETONS VOTRE VOITURE EN LIQUIDE, NOUS HONORONS TOUS LES CHÈQUES EN LIQUIDE, ICI MARIAGES ET DIVORCES 24 HEURES SUR 24.

— C'est quoi ces boutiques ? demanda Coyote.

Sam chercha ce qui aurait pu constituer la plus expéditive des réponses. Mais il était tellement fatigué, le manque de sommeil lui pesait tant qu'il se trouva dans l'impossibilité de résumer le concept commercial de Vegas en moins de vingt-cinq mots. Il finit par dire :

— C'est des endroits où tu peux bousiller ta vie en un temps record.

— On va pas s'y arrêter ?

— Sûrement pas. Je trouve que je suis déjà en train de faire ce qu'y faut à un train d'enfer. J'ai pas besoin d'un coup de main.

Sam nota les pseudo-tours médiévales du *Camelot* qui se découpaient dans le ciel, plus bas, le long du Strip, le boulevard principal, toutes surmontées d'étendards multicolores eux-mêmes dominés de gyrophares d'avion. Qu'aurait pensé le roi Arthur (en supposant qu'il eût existé) en découvrant ce casino baptisé du même nom que son château ? Y aurait-il reconnu quelque chose ? La première guirlande clignotante ne lui aurait-elle pas foutu une trouille bleue ? Quelle aurait été sa réaction face à une chasse d'eau automatique ? Et face à une voiture ? Tout cela n'aurait-il pas contribué à faire de lui un malheureux et pathétique Don Quichotte ? Tout juste bon à se lancer « sus au château ! », là où la chevalerie n'était qu'un original gimmick commercial ? À moins que le roi ne soit resté bouche bée devant les jambes sculpturales d'une animatrice de keno et qu'il ait incité les chevaliers de la Table Ronde à briser une dernière lance. Les femmes, pensa Sam, avaient toujours constitué le talon d'Achille d'Arthur. Ce n'était pas un hasard si elles avaient été à l'origine de sa perte.

Il lança un regard en direction de Coyote.

— Quand on va arriver là-bas, il y aura un sacré paquet de gonzesses très peu vêtues. Un conseil : évite-les, O. K. ?

— Mais j'ai jamais touché une femme qui voulait pas.

— Mais tu n'as pas à toucher, merde !

Coyote s'enfonça davantage dans son siège.

— Qui voulait pas ou qui réclamait rien..., murmura-t-il.

Sam engagea la Mercedes sur un pont-levis gigantesque et s'arrêta là où une escouade de jeunes types déguisés en écuyers s'affairaient à décharger les bagages, remplir les fiches d'hôtel et garer les voitures.

— On y est, dit Sam.

Il libéra l'ouverture du coffre, sortit de la voiture en laissant le moteur tourner. Le vent chaud du désert l'enveloppa. Un jeune gars

contourna la Mercedes et tendit à Sam une fiche numérotée : « Votre ticket de parking, Monseigneur. »

Sam fouilla dans sa poche à la recherche d'un pourboire mais ne trouva rien.

— J'suis désolé, expliqua-t-il, j'ai pas du tout de monnaie. Donnez-moi votre nom et je laisserai un pourboire à la réception.

Le petit jeune s'essaya à sourire mais échoua dans sa tentative.

— Bien joué, Monseigneur.

Puis il sauta dans la Mercedes et en claqua la porte. Sam tapa à la fenêtre. Le jeune type baissa la vitre électrique et attendit. Sam se pencha et déchiffra le badge du garçon.

— 'Coute-moi bien, heu... écuyer Tom, si je te dis que je te laisserai un pourboire à la réception, c'est que je te laisserai un pourboire à la réception, O. K. ? Nous sommes partis dans une certaine précipitation et je n'ai pas de monnaie. Tu comprends ça ?

Le gamin attendait, faisant ronfler le moteur.

— Y a une alarme à retardement sur le trousseau de clés, précisa Sam, tu pourras la mettre en veille quand tu auras garé la voiture ? Dès que tu entends le bip, c'est que c'est en marche.

Tom l'écuyer hocha la tête et démarra. Dans le crissement des pneus sur le bitume, Sam l'entendit jurer :

— Que la peste t'emporte, sale Maure !

— Même les jurons sont d'époque, releva Sam.

Il regarda s'éloigner sa Mercedes. Chaque fois qu'il était venu au *Camelot* et avait abandonné sa voiture aux écuyers, Sam avait eu le sentiment de la voir disparaître pour la dernière fois.

Coyote se tenait au milieu de l'allée et faisait au revoir à la voiture.

— Pourquoi t'a-t-il traité de « sale Maure » ? demanda-t-il.

— Sans doute à cause de ma peau mate.

Sam et Coyote passèrent devant une demi-douzaine d'écuyers et un énorme bouffon du roi habillé de mauve et de jaune. À la ceinture, il portait un talkie-walkie et sur le torse un badge qui disait « Monseigneur Larry ». Après un second pont-levis ils débouchèrent enfin dans le casino où les trompettes résonnèrent quand ils franchirent le seuil sous une haie d'épées à deux mains. Une voix électronique leur souhaita la bienvenue à *Camelot*. Sam remarqua de suite une fille habillée en paysanne dont le badge disait « *Aux informations d'autrefois* ». Ce même badge, accroché près d'une poitrine pigeonnante, précisait que la fille s'appelait *Wendy la soubrette vigoureuse*. Sam repoussa Coyote et s'approcha de la fille.

— 'Scusez-moi, heu... Wendy. J'ai réservé une chambre et j'aimerais savoir où je peux trouver un distributeur de monnaie.

La fille, prenant la pose, répondit avec un faux accent anglais qui cachait bien mal celui de Brooklyn où elle avait apparemment grandi :

— Si Monseigneur daigne s'avancer plus avant dans le casino, jusqu'à la seconde arche, il trouvera la réception sur sa gauche. Quant aux distributeurs de monnaie il y en a derrière chacune des arches.

— Merci, dit Sam.

Il fit quelques pas et se retourna vers la fille.

— Dites-moi, je suis déjà venu ici et tout le monde s'appelait Sire ou Gente Dame, Soubrette Vigoureuse, c'est tout nouveau, ça vient de sortir ?

— Ouais. Ça remonte à trois mois. Y z'ont trouvé que six Sire Steve ou une douzaine de Gente Dame Debbie, ça faisait beaucoup et qu'on s'y retrouvait plus. Alors ils ont décidé de nous donner d'autres titres du moyen âge. Des soubrettes, vous allez en trouver d'autres, quelques alchimistes aussi, et les garçons d'étage sont tous devenus des serfs à présent.

— Ah ? Merci beaucoup, répondit Sam qui était loin d'avoir tout compris.

Il conduisit Coyote vers l'enfer du jeu tout en cherchant un distributeur de billets. Coyote, avec son accoutrement bizarre, était bien loin de passer inaperçu. Et quand les gens levaient les yeux de leur machine à sous ou de la table de black-jack et l'apercevaient, Sam notait l'ahurissement dans leur regard. Ils dépassèrent un manège de bandits manchots. Une femme d'âge mûr, qui y engoutissait une fortune en pièces de vingt-cinq cents, se recula tellement qu'elle faillit tomber de son tabouret. Sam eut juste le temps de la rattraper et de lui expliquer :

— C'est rien. Il travaille au casino Frontière, à l'autre bout de la ville.

Coyote passa la tête par-dessus l'épaule de Sam, fit un clin d'œil à la femme et d'un habile coup de langue se lécha les sourcils. La pauvre joueuse en resta bouche bée.

— Il fait danseur exotique, aussi, ajouta Sam.

La femme, à deux doigts de la syncope, fit oui de la tête et se tourna à nouveau vers son bandit manchot préféré.

— J'avais osé croire que tu ne ferais pas des trucs comme ça, reprocha Sam à Coyote. Et t'as rien d'autre à te mettre ? Quelque chose de moins voyant.

— Comme des trucs en laine par exemple ? bêla Coyote.

L'un des chefs-croupiers, lorsqu'il les vit arriver près de ses tables de black-jack, leva un sourcil et aussitôt deux gros bras déguisés en bouffons leur emboîtèrent discrètement le pas.

— On se calme ! dit Sam.

Il s'arrêta devant un distributeur d'argent, à l'aplomb d'une tapisserie représentant une licorne. Il jeta un œil aux deux bouffons. Ils attendaient, immobiles, à quelques mètres. Sam fouilla dans son jeu de cartes de crédit. Dès qu'il en eut inséré une dans la fente et composé le code secret, les bouffons s'éloignèrent.

— 'Sont barrés ! dit Coyote.

— Tu sais, dès que tu ressembles à un mec qui va dépenser son pognon, ils en ont plus rien à foutre de ton accoutrement.

Coyote vit une liasse de billets de vingt dollars sortir du distributeur.

— T'as gagné ! dit-il à Sam. T'as trouvé le bon numéro du premier coup !

— Ouais. J'ai souvent du bol à ce truc-là.

— Recommence. On va voir si tu y arrives encore.

Sam laissa échapper un sourire.

— Mais oui, tu vas voir, je suis vachement bon à ce jeu-là.

Il choisit une autre carte de crédit, composa le code secret et une nouvelle liasse de billets de vingt apparut.

— T'as encore gagné ! Vas-y, rejoue !

— Non, ça va. Faut qu'on aille à la réception maintenant.

Sam ramassa les billets, puis, lui et Coyote prirent la direction du comptoir de la réception, un comptoir si long qu'un 747 s'y serait posé sans encombre. À cette heure matinale il n'y avait que deux réceptionnistes : une soubrette vigoureuse, nommée Chantai, et un immense Noir, vêtu d'un complet de bonne coupe, qui, en retrait du comptoir, semblait surveiller les opérations. Le géant noir portait des lunettes de soleil qui lui enveloppaient totalement les yeux.

— Hunter. Samuel Hunter, fit Sam. J'ai réservé.

Il déposa une carte de crédit sur le comptoir. La fille tapota sur son clavier. L'ordinateur produisit un bip. La fille se retourna vers le grand Noir qui aussitôt se rapprocha d'elle. *Qu'est-ce qui se passe encore ?* se dit Sam.

Le grand Black dévisagea Sam. Un large croissant blanc apparut sur la nuit de son visage. Il prit la carte de crédit et la rendit à Sam.

— Merci d'être de retour parmi nous, monsieur Hunter. La chambre et le reste, tout est pour nous. Et s'il y a la moindre chose que nous puissions faire pour vous être agréable, n'hésitez pas une seconde à nous le demander.

Sam n'en revenait pas. Puis il se souvint. La dernière fois qu'il était descendu au *Camelot* avec Aaron, ce dernier s'était fait détrousser de vingt mille dollars. Et leur suite avait été réservée au nom de Sam. À

Las Vegas on adorait les perdants !

— C'est très aimable à vous.

Sam chercha à lire le nom du grand type mais son badge ne comportait que les initiales M. F. Pas de Monseigneur, pas de Sire, rien que M et F.

— C'est le deuxième ascenseur sur votre gauche, monsieur Hunter. précisa la soubrette vigoureuse. Vingt-septième étage.

— Merci, répondit Sam.

Coyote se fendit d'un large sourire à l'adresse de la fille. Sam entraîna son compagnon vers les ascenseurs. Immédiatement Coyote appuya sur quatre touches d'appel avant de prendre du recul.

— Ce coup-là, je vais gagner, c'est sûr.

— Mais arrête, bon Dieu, ! C'est rien qu'un ascenseur. T'as juste à composer le vingt-sept.

— Mais ça, c'est pas le bon numéro.

Sam poussa un long soupir. Avant d'atteindre le vingt-septième étage, ils firent halte à tous ceux dont Coyote avait composé le numéro.

Arrivés enfin dans la chambre, Sam se mit en caleçon et se laissa choir sur l'un des deux grands lits.

— Essaie de dormir un peu, dit-il à Coyote. Je suis trop crevé pour penser. Demain matin je tâcherai de trouver une solution pour retrouver Calliope.

— Non, non, répondit Coyote. Tu dors et moi je cherche.

Sam ne répondit rien. Il dormait déjà.

Une histoire sans fondement

Coyote et son ami Castor étaient rentrés bredouilles après une journée passée à chasser. Assis sur un rocher ils eurent cette conversation :

« C'est de ta faute, lança Coyote, quand j'y vais seul à la chasse, je ramène toujours du gibier.

— Arrête donc de mentir, répondit Castor, si t'es un si bon chasseur que ça, tu peux me dire pourquoi ta femme est maigre comme un clou ? »

Coyote pensa à son sac d'os et à la femme grassouillette de Castor. Il devint subitement jaloux.

— Et si on pariait ? hasarda-t-il. Demain, nous irons chasser chacun de notre côté. Si tu ramènes plus de lapins que moi, tu pourras coucher chez moi avec ma femme. Tu pourras alors juger que mon sac d'os est un sacré coup. Mais si c'est moi qui rapporte le plus grand nombre de lapins, c'est moi qui irai coucher avec ta femme.

— Ça me va, répondit Castor.

Le lendemain, comme prévu, après leur partie de chasse, Coyote vint chez Castor. Il n'avait qu'un méchant lapin famélique.

— Bonjour madame Castor, je viens consommer le fruit de mon pari.

Madame Castor répondit de l'intérieur de sa cabane :

— Coyote, tu es un grand chasseur, mais Castor est passé tout à l'heure avec une vingtaine de lapins. Il a dit qu'il allait chez toi. Tu devrais le rattraper et lui dire que c'est toi qui as gagné.

— D'accord, répondit Coyote. J'y vais et je reviens de suite.

Et il repartit vers sa cabane en traînant son malheureux lapin. Sa femme l'attendait sur le pas de la porte :

— Joli lapin que tu as là, s'exclama-t-elle. Castor est à l'intérieur. Il a dit qu'il te verrait demain matin. Madame Coyote rentra dans sa cabane et en referma la porte.

Toute la nuit, inquiet, Coyote resta près de sa cabane à épier le moindre bruit. Soudain, il entendit sa femme crier.

— Castor ! gueula Coyote. Ne brutalise pas ma femme, tu veux ?

— Mais il ne me brutalise pas, dit madame Coyote. Au contraire. Et j'aime ça !

— Ah, ben, c'est super, alors, fit Coyote.

Le lendemain matin, Castor sortit de chez Coyote en sifflotant.

— Pas de ressentiment entre nous, hein ? T'es d'accord ?

— Non, non, répondit Coyote. Un pari, c'est un pari !

Madame Coyote apparut :

— Peut-être que cela te servira de leçon et que tu ne parieras plus.

— Ouais, répondit son mari.

Puis s'adressant à Castor :

— Qu'est-ce que tu dirais de jouer à « dans quelle main » ? Quitte ou double ?

— Ça me va, dit Castor. Allons près de la rivière.

Quand ils y furent, Coyote dit :

— On joue pour une nuit avec ta femme, d'accord ?

Mais il choisit la mauvaise main.

— Franchement, tu devrais pas parier, lui conseilla Castor.

— Je te parie mon meilleur cheval contre une nuit avec ta femme, renchérit Coyote.

Quelques minutes plus tard, Coyote avait perdu tous ses chevaux, sa cabane, son épouse et même ses vêtements.

— Laisse-moi une dernière chance, dit-il à son ami.

— Mais tu n'as plus rien à jouer.

— Je te parie mon cul contre tout ce que tu veux.
— Mais j'en veux pas de ton cul !
— Je croyais que t'étais un ami, mais je me suis trompé.
— Bon, d'accord, dit Castor. Il cacha une pierre dans l'une de ses mains qu'il mit derrière son dos. Coyote choisit la mauvaise main.
— Je peux Remprunter ton couteau ? demanda Coyote.
— Laisse tomber. J'en veux pas de ton cul.
— Un pari, c'est un pari !
Coyote prit le couteau de Castor et se découpa le cul.
— Oh, putain ! Ça chlingue !
— Faut que je m'en aille, dit Castor. Je dirai à ta femme qu'elle peut venir coucher chez moi dès qu'elle le souhaite.
Il ramassa tout ce qui avait appartenu à Coyote et rentra chez lui.
Quand Coyote arriva à son logis, sa femme l'attendait.
— Castor est venu chercher la cabane, dit-elle.
— Ouais, je sais, répondit Coyote.
— Mais qu'est-ce que t'as fait de ton cul ?
— C'est Castor qui l'a gagné.
— Tu sais, j'ai vu qu'il y avait des cours de pari en douze leçons, tu ferais bien de t'y abonner.
— Douze leçons ? ricana Coyote. J'te parie que j'peux le faire en six ! »

Chapitre 24

Coyote au pays de l'arnaque

Coyote avait longtemps séjourné dans le Monde des Esprits où il était connu comme le loup blanc. Personne n'aurait osé parié avec lui. Maintenant qu'il était à pied d'œuvre dans la cité de l'arnaque, il comptait bien rattraper le temps perdu. Il attendit que Sam s'endorme avant de lui dérober son portefeuille et redescendit aux salles de jeu par l'ascenseur.

Coyote découvrit des centaines de machines toutes plus rutilantes et clinquantes les unes que les autres. Des avalanches de grosses pièces finissaient leur course dans des bols métalliques. Il y avait ces tables recouvertes de tapis verts où des gens troquaient leur argent contre des jetons de toutes les couleurs. Prisonnière d'une cage de verre, une femme échangeait les jetons contre de l'argent. Le plus curieux semblait être cette roue au centre de laquelle tournait et tournait encore une petite boule. Lorsque la boule s'arrêtait un type ramassait tous les jetons. *Le truc*, se dit Coyote, *c'est de ramasser ses jetons juste avant que la boule ne s'arrête.*

À une autre table verte, un homme-médecine armé d'une sorte de râteau psalmodiait toujours les mêmes phrases pendant que les joueurs jetaient des petits os carrés. Chaque lancer déclenchait des approbations ou des réprobations de la part des joueurs. Le shaman, lui, leur confisquait leurs jetons. *Ça, c'est vraiment un jeu magique*, pensa Coyote. *Je suis sûr que je vais exceller à ce truc-là. Mais avant, il faudrait que je trouve la combine de Sam pour utiliser cette machine.*

Coyote retourna vers le distributeur de billets, là où Sam avait par deux fois réussi – et du premier coup ! –, à trouver la combinaison secrète. Dans le portefeuille de Sam, il prit au hasard l'une des nombreuses cartes de crédit qu'il glissa dans la fente. Puis il pianota le même numéro que Sam avait composé. Il y eut un bip et la machine régurgita le rectangle de plastique.

— Bordel de merde ! pesta Coyote. J'ai perdu.

De rage il boxa la machine. Il se recula de quelques pas et choisit une autre carte de crédit au hasard dans le portefeuille de Sam. Il la glissa dans la fente et composa le code secret. Mais la carte fut rejetée.

— La chiotte ! dit-il. Sa combine, c'est de la merde !

Derrière Coyote arriva une femme bien en chair, boudinée dans des pantalons en nylon extensible. Elle s'éclaircit la voix pour montrer son impatience. Coyote se retourna.

— Allez vous trouver une autre machine. Celle-ci, c'est la mienne.

La femme fixa Coyote et marqua son énervement en tapotant du pied.

— Casse-toi ! lui répéta Coyote en joignant le geste à la parole. Y a plein d'autres machines où tu peux aller t'amuser. Et d'abord j'étais là le premier. Alors tire-toi !

Il inséra une troisième carte dans la machine et se pencha au-dessus du clavier afin que la femme ne puisse voir le numéro secret. Il lui jeta un œil par-dessus son épaule. Elle essayait de voir ce qu'il manigançait.

— Mais tu vas pas foutre le camp ? Ma combine ne te sera d'aucune utilité. De toute façon, même si tu gagnais tu resterais toujours aussi moche, alors...

La femme assura la bandoulière de son sac autour de son poignet et commença à faire des moulinets en se rapprochant de Coyote. Coyote pensa se transformer en puce pour disparaître dans la moquette mais il pensa au portefeuille de Sam.

Coyote se baissa et se couvrit la tête avec les mains dans l'attente d'un coup de sac. Mais il entendit un bruit mat au-dessus de lui. Une gigantesque main noire venait de bloquer le sac dans les airs. La femme pendait à l'autre bout de la bandoulière. Coyote se redressa et reconnut le propriétaire de la main noire : le géant au visage de suie éclairé d'un croissant de lune immaculée.

— Vous avez un problème ? demanda le croissant de lune de la plus suave et de la plus grave de toutes les voix.

Le géant relâcha la femme qui, stupéfaite, fixait ce qui aurait pu passer pour l'ombre d'une soirée affublée d'une paire de lunettes de soleil. Le géant avait l'habitude de surprendre les gens. Plus souvent les Blancs que les Noirs d'ailleurs. Deux mètres zéro cinq d'ébène, en dehors d'un terrain de basket, ça en asseyait plus d'un. Le géant agrippa gentiment l'épaule de la femme grassouillette :

— Tout va bien, M'dame ? la réconforta-t-il avant de sourire à nouveau.

— Oui, oui, tout va bien, répondit-elle.

Toujours sous le choc de sa surprise, elle s'éloigna à petits pas retrouver son cher et tendre et lui jurer que : « L'an prochain, quoi qu'il arrive, on ira à Hawaï, parce que là-bas, au moins, les géants et les autochtones font partie des attractions pour touristes. »

Puis le géant se tourna vers Coyote :

— Et pour vous, qu'est-ce que je puis faire, Monsieur ?

— Vous ressemblez à mon ami Corbeau, dit Coyote. Vous n'enlevez jamais vos lunettes de soleil ?

— Jamais ! dit le géant en se fendant d'une légère courbette.

Il montra de l'index la plaque de cuivre qu'il portait sur sa poche de veston.

— Je m'appelle M. F., du service clientèle. Pour vous servir.

— M. F. c'est les initiales de quoi ?

— De rien. C'est juste M. F. Je suis le cadet d'une fratrie de neuf. Je suppose que ma mère était trop fatiguée pour me donner un nom normal.

Ce qui n'était pas exactement la vérité, mais pas totalement faux non plus. La mise au monde de son dernier enfant avait en effet beaucoup fatigué la maman du géant. Enfant, elle avait développé pour l'hygiène bucco-dentaire la plus extraordinaire des obsessions après qu'elle eut été choisie pour participer aux tests du nouveau dentifrice Colgate. Cette expérience avait constitué son unique moment de gloire, son quart d'heure de popularité. Plus tard elle avait épousé un type de la Navy du nom de Nathan Fresher. Il lui avait donné neuf enfants qu'elle avait tous baptisés d'un prénom ayant un rapport avec sa période de gloire au royaume de l'émail immaculé. Le premier, un garçon, s'appelait Fluorine. Puis avaient suivi trois autres garçons : Tartrarin, Plack et Canine. Les deux filles suivantes s'appelaient Gingivite et Sagesse. Après les deux naissances sans problème de ses fils Bifluor et Prémolo, la pauvre femme avait connu l'enfer pour mettre au monde le dernier et aussi le plus impressionnant de ses enfants. Menthol. Plus tard, Maman Fresher jura que si son fils avait tardé une minute de plus pour venir respirer l'air du dehors elle l'eût certainement appelé Cary, ce qui, avouez-le, aurait eu nettement moins de gueule que Fresher Menthol.

— Mais y a pas des gens qui pensent que vous vous appelez Modulation de Fréquence ? demanda Coyote.

— Non, répondit Menthol. Ça m'est jamais arrivé qu'on me dise ça.

— Dites, fit Coyote, vous pourriez pas me réparer cette machine ? Quand je compose la combinaison gagnante tout ce qu'elle sait faire, c'est bip.

Menthol Fresher examina le distributeur dont un message clignotait sur l'écran : « instructions d'utilisation en anglais, espagnol ou japonais. Faites votre choix ».

— Faut d'abord choisir une langue, Monsieur.

Il appuya sur « anglais » et dit :

— Ça devrait marcher à présent.

Coyote inséra une nouvelle carte et appuya sur deux touches. Il regarda Menthol.

— C'est mon chiffre secret porte-bonheur.

— Oui, oui, je vois, répondit le géant. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi appeler. Personnellement.

Et il s'éloigna.

Coyote termina la combinaison secrète. Quand la machine lui demanda la somme d'argent désirée, Coyote pianota 9999 dollars et 99 cents, le maximum possible avec six chiffres. La machine lui sortit cinq billets de cent dollars et afficha un message qui précisait qu'il s'agissait là du maximum autorisé avec cette carte. Coyote recommença l'opération et obtint à nouveau cinq billets de cent. La fois suivante, la machine refusa de délivrer de l'argent. Alors Coyote tenta sa chance avec une autre carte. Après avoir essayé toutes les cartes de Sam jusqu'à la limite de leur possibilité, il quitta le distributeur avec vingt mille dollars en liquide !

Coyote gagna la table de roulette. Il tendit à la croupière, une Orientale vêtue d'un tailleur de soie rouge et mauve et du nom de Lady Lihn, la pile de billets qui frôlait les quinze centimètres d'épaisseur.

— Tout est sur le tapis, dit la croupière.

Elle fit comprendre à Coyote qu'il pouvait changer son argent et d'un signe de tête appela l'un des responsables de salle. Un maigrelet de type italien, au visage en lame de couteau et qui portait un costume en synthétique et une Rolex à dix mille dollars, vint se poster à ses côtés. Il la surveilla pendant qu'elle comptait les billets.

— Le change pour vingt mille, fit Lady Lihn. En jetons de combien voulez-vous ça, Monsieur ?

— Je veux des jetons rouges, répondit Coyote.

L'Italien leva un sourcil et eut un sourire narquois.

Lady Lihn n'apprécia pas ce qu'elle prit pour une plaisanterie.

— Mais les rouges sont des jetons à cinq dollars. La table ne sera jamais assez grande !

L'Italien mit son grain de sel :

— Monsieur, peut-être accepterez-vous de changer deux cents en jetons de cinq et tout le reste en jetons de cent ?

— Les jetons de cent, y sont de quelle couleur ?

— Noirs, répondit Lady Lihn.

— Je veux des jaunes, répliqua Coyote.

— Mais c'est pas possible. Monsieur, les jaunes, c'est des jetons à deux dollars !

— Ah, ben, dans ce cas, c'est vous qui choisissez.

Lady Lihn compta des piles de jetons qu'elle poussa de son râteau face à Coyote. L'Italien appela une serveuse de cocktails qui, lorsqu'elle aperçut la montagne de jetons, comprit qu'elle devait amener à boire à un aussi généreux client. Les serveuses apportaient des boissons fortes jusqu'à ce que le client soit fin soûl, ensuite des sirops quand le client commençait à être très fatigué et enfin du café, et disparaissaient avant que la caféine ne redonne du tonus au joueur.

— Désirez-vous un verre ?

Coyote regarda la serveuse, plongea dans son décolleté et répondit :

— Bien volontiers.

La serveuse brandit son crayon :

— Oui ? Que puis-je vous apporter ?

Coyote regarda sa voisine de table qui buvait un mai tai, décoré de parasols miniatures et agrémenté de morceaux de fruits exotiques piqués sur des épées. Il rafla le verre, en siffla une bonne moitié tout en manquant de se crever l'œil avec une épée.

— Apportez-moi un truc comme ça, dit-il.

Il reposa le verre face à sa voisine qui n'y avait vu que du feu. Prise dans l'étau d'alcool et de caféine, elle semblait totalement accaparée par le jeu, devant à tout prix regagner l'argent de la scolarité de ses enfants qu'elle avait joué et perdu.

« Faites vos jeux » annonça Lady Lihn. Coyote ne déposa qu'un misérable jeton rouge sur le noir. La boule commença sa ronde sur l'extérieur de la roue. Dès qu'elle commença à ralentir et à tomber sur les numéros, Coyote chercha à reprendre son jeton.

— On ne touche plus les paris ! s'exclama Lady Lihn.

En moins d'une seconde, le responsable, la serveuse et deux bouffons de la sécurité entourèrent Coyote. Il retira sa main. *Ça va pas être du gâteau de rouler ces gens-là, pensa Coyote. On dirait des loups. Z'ont les mêmes tics, y bougent pareil et puent la même odeur.*

La boule s'arrêta dans une case rouge et Lady Lihn fit glisser un autre jeton devant Coyote. « Putain ! Je gagne, je gagne, je gagne », psalmodia-t-il. Et il entonna un chant de guerre et dansa une gigue autour de la table.

Au-dessus du casino, au sein du dôme de miroirs, une caméra vidéo épiait Coyote en train de danser autour de la table. Cette image atterrit sur trois écrans de contrôle. Chacun des trois types assis devant les postes regarda ses deux collègues. L'un d'eux appuya sur un bouton et prit le téléphone.

— M. F., dit-il, c'est Dieu le Père en régie. Va voir ce qui se passe à la table cinquante-neuf. L'Indien que tu nous as signalé, va voir ce

qu'il fabrique.

— J'y vais, répondit Fresher Menthol.

Il se tourna vers la fille qui travaillait derrière l'ordinateur et lui signala que Dieu le Père souhaitait le voir près des tables de jeu.

La fille fit un signe de tête. Comme Menthol passait près d'elle, elle lui fredonna : « Il est partout. Il sait quand tu roupilles, il sait quand tu ne dors pas... »

Menthol sourit. Il se moquait d'être épié ou filmé. À cause de sa taille, c'était devenu comme une deuxième nature d'être sans cesse regardé. Depuis tout petit, il n'était jamais passé inaperçu sur une photo, avait toujours été le centre d'intérêt, où qu'il se trouvât, et avait toujours été infoutu de surprendre qui que ce soit par derrière. Il avait rencontré autant de personnes qui lui avaient demandé « quel temps il fait là-haut ? » que de femmes (en majorité des épouses de nabots) soucieuses de vérifier l'idée reçue qui veut que la longueur du pénis soit véritablement proportionnelle à la taille du sujet.

Menthol repéra Coyote à la table de roulette. Les deux bouffons se tenaient à quelques mètres, prêts à intervenir. Ainsi que le responsable de salle. Lorsque Menthol arriva à la table, tous se firent un signe de tête et déguerpirent. Le croupier, qui était une croupière, regarda d'abord Menthol, puis à nouveau les enjeux. Fresher Menthol vint se poster à ses côtés et l'écarta. Ce n'était pas la taille du géant qui l'impressionnait mais le fait que personne, dans tout le casino, ne sache vraiment quel était son rôle. Il intervenait à chaque fois qu'un problème surgissait et savait s'y prendre pour contrôler les dérapages éventuels.

Lady Lihn lâcha la boule dans la roue. La boule roula, puis s'immobilisa sur un numéro et la croupière râssa toutes les mises de la table. Coyote poussa un juron suivi d'un hurlement. La joueuse qui était à côté de lui se recula et quitta la table, la tête pleine des images de ses enfants coiffés de chapeaux en papier et qui disaient : « Je devais aller à la fac, mais ma mère, à la place, est allée à Vegas. Et avec ça, je vous mets une portion des frites ? Grande ? Moyenne ? Petite ? »

Coyote regarda Menthol.

— Elle porte malheur. À cause d'elle, j'ai perdu la moitié de mes jetons.

— Changez de table, répondit le géant. Si vous le désirez on peut même vous ouvrir une table privée.

Coyote lui décocha son plus beau sourire.

— Vous avez une table où vous pouvez me baiser ? C'est ça, hein ?

— Non, Monsieur. Nous n'avons pas de table spécialement conçue à

cet effet.

— Mais y a pas de mal à baiser les gens, répondit Coyote. Y en a des tas qui payent pour se faire baiser.

— Pour nous, le jeu est une activité plutôt ludique.

— Ah oui ! ricana Coyote. Comme le cinoche et la prestidigitation ? Je vous assure, les gens aiment se faire avoir. Mais vous savez déjà tout ça, n'est-ce pas ?

Il ramassa ses jetons et fila vers la table de crap.

Menthol fit une pause et se concentra sur ce curieux Indien. Lui qui se targuait de pouvoir résoudre toute sorte de problèmes par le sang-froid se sentait déstabilisé face à Coyote. À quoi cela tenait-il ? À quelque chose d'indéfinissable dans le regard ? Menthol finit par suivre Coyote qui balançait ses jetons sur la table de crap.

— Vous ne pouvez plus parier tant que le point précédent n'a pas été joué, Monsieur, dit le croupier, un type tout maigre et chauve qui flirtait avec la quarantaine avancée.

Il repoussa les jetons face à leur propriétaire et jeta un regard vers Menthol avant de pousser les dés face au lanceur. « Faites vos jeux ! » annonça-t-il. Les joueurs, situés à chaque extrémité de la table placèrent leurs jetons sur le feutre. « Nouveau lanceur » dit le croupier.

Une blonde en tailleur du meilleur goût, et impeccablement maquillée, prit les dés au creux de sa main et souffla dessus.

— Allez, pria-t-elle, faites-moi un petit sept. Mon gamin a besoin de godasses neuves.

Coyote se tordit le cou pour regarder Menthol.

— Ça aide vraiment de causer aux dés ? demanda-t-il.

La femme lança les dés qui firent un deux.

— Deux ! Les yeux du serpent, annonça le croupier.

— La queue du lézard ! ne put s'empêcher d'ajouter Coyote.

La femme jura comme un charretier et quitta la table. Le croupier regarda Menthol et dit :

— Deux. Craps, pair et passe. Faites vos jeux. Nouveau lanceur.

Il plaça les dés face à Coyote, qui les ramassa, après avoir lancé une poignée de jetons noirs sur la table.

— Vous êtes tout petits, et je suis votre copain, murmura Coyote aux dés. Vous êtes couverts de jolis points noirs, vous savez ?

Coyote farfouilla dans le sac de cuir à amulettes qu'il portait à la ceinture, y prit une pincée de poudre dont il saupoudra les dés.

— Il est formellement interdit de faire ça. Monsieur, dit le croupier.

Gentiment, mais sûrement, Menthol prit les dés des mains de Coyote

et les rendit à l'assistant du croupier qui se tenait de l'autre côté de la table face à la banque du jeu. L'assistant examina les dés, les remit au croupier qui les déposa dans son plateau avant de tendre une paire de dés tout neufs à Coyote.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier, Colgate ? s'étonna Coyote. Le sorcier, là, juste en face, a le droit d'utiliser son râteau magique mais moi j'ai pas le droit de mettre un peu de poudre à tricher sur mes dés ?

— Je crains que non, que vous n'en ayez pas le droit, Monsieur.

Coyote s'empara des dés tout neufs et les lança sur le feutre jusqu'à l'autre bout de la table.

— Huit ! À suivre ! fit le croupier.

— J'ai gagné ? demanda Coyote à Menthol.

— Non. Maintenant il vous faut faire un autre huit, avant de faire sept ou onze.

Coyote relança. Les dés sortirent une paire de quatre.

— Huit ! Gagné par défaut, annonça le croupier.

— Ha ! Ha ! Ha ! s'écria Coyote. Tu vois, je suis bon à ce jeu-là.

— En effet, Monsieur, sourit Menthol. Allez-y, relancez.

Coyote plaça tout son stock de jetons sur la table. Les employés du casino se regardèrent tous les uns les autres avant de hocher la tête d'un signe entendu. L'un d'eux compta les jetons de Coyote et les déposa sur la case « Passe ».

— Vingt et un mille dollars sur la table, annonça-t-il.

Coyote lança encore.

— Deux ! dit le croupier avant de ratisser tous les jetons et de les faire glisser vers son collègue de la banque.

— J'ai paumé ? questionna Coyote, l'air ahuri.

— Hélas oui, répondit Menthol. Mais vous avez le droit de rejouer.

— Bougez pas. Je vais revenir, dit Coyote.

Il s'éloigna, suivi de Menthol. Une fois dehors, Coyote remit le ticket de parking de la Mercedes à un écuyer du nom de Jeff. Puis il dit à Menthol.

— Je vais revenir avec d'autre argent.

— Nous vous gardons une place, Monsieur, répondit Menthol soulagé de voir l'Indien s'en aller.

— Ce coup-là, c'était juste pour voir comment fonctionnait votre jeu. Faut pas croire, vous ne m'avez pas eu.

— Bien sûr que non, Monsieur.

Jeff l'écuyer revint au volant de la Mercedes. Il s'en extirpa et tendit la main. Coyote s'apprêtait à monter dans la voiture quand il regarda

le valet. Il prit de la poudre dans son sac magique qu'il déposa dans la main du gamin. Puis il s'éloigna. Quand la Mercedes passa le pont-levis, Menthol se sentit balayé par un vent de soulagement. Jeff, la main toujours tendue, lui demanda :

— Et qu'est-ce que j'en fais de sa poudre ?

— Tu peux toujours la sniffer.

Ce que fit aussitôt Jeff l'écuyer. Puis il se frotta les mains.

— L'espèce d'enculé d'Indien ! dit-il avant de dévisager Menthol de la tête aux pieds et de lui demander :

— Tu bosses ici, toi ?

Menthol hocha la tête :

— Et toi, tu joues à quelle place dans l'équipe de foot ?

Chapitre 25

Des roues, des deals et la persistance des visions

Las Vegas

Toute tremblante, Calliope se tenait recroquevillée dans sa voiture garée face au magasin d'un concessionnaire Harley Davidson de Vegas, là où elle avait une fois accompagné Lonnie dans une livraison de drogue au profit de son gang de Hell's Angels. La rue était désespérément déserte et sombre, mis à part la minable enseigne lumineuse d'un prêteur sur gages dont le rideau était tiré. Le vent, qui avait fraîchi dans la soirée, balayait les détritrus. Calliope se recroquevilla encore davantage dans le siège du conducteur et se couvrit d'une couverture appartenant à Tortor. L'odeur qui s'en dégageait, un mélange de douceur et de lait un peu âcre, ne fit qu'attrister davantage la jeune femme. Bien qu'elle eût cessé d'allaiter son fils depuis maintenant six mois, elle ressentit, en pensant à Tortor, une douleur dans les seins.

Elle vit des ombres bouger : deux silhouettes d'hommes qui sortaient d'une allée débouchant sur le trottoir. Ils se dirigeaient vers sa voiture. Calliope se laissa glisser sous le volant. La détermination aiguillonnée par l'instinct maternel qui l'avait habitée jusque-là se mit à fondre comme neige au soleil. À cet instant précis, elle ne cherchait plus à protéger son fils tant elle craignait pour sa propre sécurité.

Les types étaient deux petites frappes en mal de débordement violent, probablement sous l'emprise de drogue ou d'alcool. Elle se laissa glisser autant qu'elle le pouvait sous le tableau de bord. Quand l'ombre des deux malfrats s'étala sur le capot de la Datsun, Calliope se recouvrit totalement de la couverture de Tortor. Elle percevait clairement leurs pas raclant le bitume. Ils stoppèrent tout près de la voiture.

« Vise un peu c'te charrette, fit l'un.

— 'tain ! c'est des jantes larges avec des pneus taille basse. Y en a pour une sacrée poignée de thunes.

— Ouvre le capot.

Calliope sentit qu'on forçait la serrure.

— C'est fermé, dit l'un des types.

— Attends-moi. J'ai vu une brique qui traînait dans l'allée.

Les pas s'éloignèrent. La voiture continuait à danser car celui des deux resté près d'elle persistait à malmener la portière. Les clés, restées sur le contact, tintaient comme un carillon chinois. Le second type revint. Calliope retint sa respiration, certaine que le pare-brise allait voler en éclats d'une seconde à l'autre. La sueur lui pissait du front et finissait sa course sur le pommeau du levier de vitesses.

— Non, mec, pas le pare-brise. On pourra plus la conduire après, sans pare-brise.

— T'as raison.

Calliope se tenait prête pour le choc de la brique dans la vitre latérale. C'est alors que son esprit, intérieurement, cria : « NON ! » La jeune femme avait encore les pieds sur les pédales. Elle enfonça l'embrayage et l'accélérateur jusqu'au plancher, sortit brutalement de dessous la couverture et tourna la clé de contact.

La Datsun revint à la vie et rugit de plaisir. Calliope maintenait son pied droit enfoncé au maximum. Elle s'assit derrière le volant et eut à peine le temps de voir les visages ahuris des deux jeunes malfrats qui reculèrent d'un pas. L'instant de surprise passé, le plus costaud, celui qui tenait la brique, la leva à bout de bras. Calliope faisait de son mieux pour garder la voiture en ligne alors que la gomme des pneus cirait le bitume. Elle entendit un bruit énorme dans son dos et fut atteinte de centaines d'éclats de verre de la vitre arrière.

À chaque vitesse passée, quand la jeune femme réaccélérait, la voiture faisait une embardée. Calliope ne se décida à ralentir que lorsque le compteur tutoya le cent soixante-dix. Un bruit sourd monta du moteur, suivi d'un curieux gémissement mécanique dont Calliope ne put déceler la provenance. Elle jeta un œil dans le rétroviseur pour voir le trou laissé par la brique dans la lunette arrière. C'est là qu'elle aperçut les lumières rouges et bleues d'une voiture de police.

Calliope hésita longtemps pour se débarrasser de la couverture de Tortor, elle revint à fond de troisième, et dit une rapide prière qu'elle dédia à Kali, la déesse de la destruction.



Si à chaque fois qu'il avait lu *Fabrique en Amérique*, écrit au bleu barbeau sur des assiettes de porcelaine, Lonnie Ray Inman avait été pris d'une subite envie de pisser, il aurait sans doute compris pourquoi son fils, découvrant les paquets de plastique représentant vingt mille dollars de méthamphétamine déballés à la va-comme-j'te-pousse sur la moquette du motel, s'y vautra et y fit les plus extravagantes des

galipettes. Pour Tortor, ces paquets ressemblaient à des Pampers, le meilleur endroit au monde pour se soulager.

— Nom de Dieu, gueula Lonnie, Cheryl ! Le gosse est sorti de sa couche. Ça t'emmerderait tant que ça que de le surveiller ?

— Va te faire foutre. C'est ton gosse ; tu t'en démerdes, vu ?

Cheryl balança un oreiller sur Lonnie comme elle sortait, complètement nue, de la salle de bains.

— Mais c'est toi qui disais que tu ferais une bonne mère. Tiens, passe-moi une serviette.

Cheryl, face au miroir, faisait aller et venir sa mâchoire.

— Ta serviette, tu vas te la chercher toi-même. Compris ? Tu sais que tu m'as niqué la mâchoire ?

— Non ? C'est vrai ? J'l'ai pas fait exprès.

— C'est bien là le problème.

Pendant plus d'une heure, Cheryl avait tout tenté pour faire sortir Lonnie de ses gonds, se moquant sans cesse de sa mollesse. Et puis soudain, elle avait perçu un inquiétant craquement dans l'oreille droite et une violente douleur à l'arrière de sa mâchoire.

Lonnie chopa une serviette sur l'étagère et vint vers Tortor qui barbotait gentiment au milieu des échantillons de défonce. Lonnie prit le bébé dans ses bras, le déposa sur le lit et revint nettoyer ses paquets d'amphétamines.

— Oh ! Merde. Cheryl ! Tu peux le changer ?

— Va te faire mettre !

Lonnie sortit comme une furie de la salle de bains. Il empoigna Cheryl par les cheveux et ramena son visage à la hauteur du sien. Les mâchoires serrées par la colère il lui cria :

— Tu changes le gamin immédiatement ou je t'éclate la tronche. T'as pigé ?

Il la rejeta contre le mur.

— Faut que j'm'occupe de cette livraison de dope dès demain matin et puis après je dois retrouver les autres au Dakota. Et avant ça, faut que je pionce. Et si je dois te buter pour avoir la paix, je vais pas me retenir. Tu piges toujours ?

Il desserra son emprise. Les yeux de Cheryl s'emplirent de larmes. Lonnie sortit la jeune femme de la salle de bains et la jeta sur le lit aux côtés de Tortor. Puis il lui balança une serviette en pleine figure.

— Tu changes ce moutard, compris ?

Lonnie prit une autre serviette et commença à nettoyer les paquets de drogues souillés avant de les glisser dans le carton de Pampers de son fils.

Cheryl retourna Tortor et entreprit de lui sécher les fesses.

— Tu m'entends, Lonnie ? C'est la dernière fois que je pars en vacances avec toi, dit-elle. On n'a pas été au casino une seule fois, pas plus qu'au spectacle. On n'a pas baisé une seule fois non plus. Je te le répète-

Les mots se coincèrent dans sa gorge.

Elle avait levé les yeux vers Lonnie. Il lui pointait son revolver sur la tempe.

Le flic pensait que le plus terrible, au cours de cette nuit d'astreinte qui s'annonçait sans problème, serait de ne pas fumer... jusqu'à ce qu'une Datsun 280Z le dépasse comme une fusée. Pour se prémunir de fumer, il s'était fait greffer une sorte de timbre antitabac sous l'épiderme de l'épaule gauche, mais le désir de fumer le tenaillait toujours. Pour compenser cette envie, le flic se gavait de beignets. Mais en moins de huit jours il avait déjà pris cinq kilos. Il était justement en train d'envisager de se faire greffer un timbre anti-beignet quand la Datsun lui passa sous le nez à la vitesse supersonique.

Par habitude, il écrasa un beignet à moitié mangé dans le cendrier avant de se lancer à la poursuite de la voiture japonaise qui avait déjà huit pâtés de maisons d'avance sur lui. Selon le policier, elle devait bien filer à 170 à l'heure. Il se proposait d'appeler de l'aide par radio quand une Mercedes, toute noire, surgit d'une rue attenante et s'immobilisa face à lui. Il freina à mort, fit une embardée, et ne s'arrêta qu'à trois mètres à peine de l'obstacle. La Mercedes barrait toute la largeur de la rue. Le flic vit les feux arrière de la Datsun disparaître dans le lointain.

Le flic stoppa la sirène et par le biais du mégaphone ordonna au chauffeur de la Mercedes : « Sortez immédiatement de votre véhicule ! » Il attendit, mais personne ne sortit. En fait il n'apercevait pas le chauffeur. Le moteur de la Mercedes tournait toujours. Un instant il envisagea de demander des renforts, puis décida de régler l'affaire tout seul. Il sortit de sa voiture de patrouille, revolver au poing, et resta à demi caché derrière sa portière.

— Vous, dans la Mercedes, sortez ! Lentement.

Il vit bien quelque chose bouger à l'intérieur du véhicule en infraction, mais rien qui ressemblât à un être humain. Tenant toujours son revolver d'une main, de l'autre il braqua le faisceau de sa lampe torche sur la voiture. Il vit encore quelque chose bouger, mais toujours pas de chauffeur.

Trois possibilités s'offraient à lui. Le chauffeur était sans connaissance, ou bien il s'apprêtait à filer à l'anglaise dès que lui-même sortirait de derrière sa portière, ou alors il se tenait allongé,

arme au poing, prêt à lui exploser la tête. Il considéra la dernière hypothèse comme la plus probable. Il rampa et se posta juste sous la vitre ouverte de la place avant gauche de la Mercedes. Il se leva d'un coup, braqua son arme sur l'habitacle et se retrouva face au derrière d'un putois qui lui pissait à la figure.

Alors qu'il s'essuyait les yeux, le flic entendit un grand rire et la Mercedes redémarrer à vive allure.

*

Le propriétaire du garage « *Ici, on vous rachète votre voiture cash* », un nommé Clyde quelque chose, dit à Coyote :

— Le prenez pas mal, Grand Chef, mais c'est pas tous les jours qu'on voit des Indiens en Mercedes.

Il donna un grand coup de latte dans un pneu et se baissa pour contrôler la qualité du travail de la peinture personnalisée, sans oublier, d'une main, de retenir sa perruque.

— Elle paraît saine, dit-il.

— C'est une bonne bagnole, reprit Coyote.

Clyde sourit et plissa les yeux. En soixante ans Clyde avait un peu trop profité du soleil, et le sourire qu'il présentait maintenant le faisait ressembler à une vieille Chinoise.

— Et naturellement Grand Chef, vous avez les papiers.

— Les papiers ?...

— C'est bien ce que je pensais.

Clyde s'approcha de Coyote, sa tête arrivant à la hauteur du sternum de l'Indien.

— Dites-moi Grand Chef, vous êtes quoi ? Flic ? Vous bossez pour une agence privée ?

— Rien de tout ça.

— Bon, alors causons peu, causons bien. Vous et moi, on est bien d'accord que cette bagnole vient tellement de faire la folle qu'on pourrait cuire des œufs au plat sur le capot, j'ai pas raison ? À la bonne heure ! Je vois que nous parlons le même langage. Apparemment, vous n'êtes pas d'ici, ou bien vous voudriez être ailleurs, j'ai pas raison ? Bien sûr que si, j'ai raison. Et vous ne voulez plus retourner sur l'autoroute avec cette bagnole parce qu'elle a été repérée par les flics, pas vrai ?

Clyde marqua une pause, pour bien montrer qu'il tenait les rênes de la négociation qui s'annonçait. Il poursuivit en disant :

— Allez ! J'vous en donne cinq mille dollars.

— Mais c'est pas assez ! protesta Coyote. R'gardez ! Y a une machine qui vous dit où vous êtes !

Clyde jeta un œil à l'intérieur de la Mercedes avant de hausser les épaules.

— R'gardez toutes ces bagnoles, dit Clyde, accompagnant ses paroles d'un geste emphatique.

Coyote regarda autour de lui et hocha la tête.

— Eh ben, ajouta Clyde, elles ont toutes un truc qui vous dit où vous êtes. Moi j'appelle ça des fenêtres. Suffit de regarder au travers et vous savez très exactement où vous êtes.

— Six mille, renchérit Coyote.

Clyde croisa les bras, tapota du pied et sourit aux étoiles.

— Bon, d'accord, va pour cinq mille, soupira Coyote.

— Je reviens de suite avec le pognon, Grand Chef, répondit Clyde. Est-ce que mon gamin peut vous déposer quelque part ?

— Ça m'arrangerait.

Clyde gagna son bureau, un mobile home dont tout un côté n'était qu'un seul panneau de néon déclinant la raison sociale de l'entreprise. Clyde revint avec un paquet de billets de cent. Il les compta un à un en les déposant dans la main de Coyote. Sur ces entrefaites arriva un gamin bien crasseux au volant d'une vieille Chevrolet.

— J'vous présente Clyde Junior. Il vous déposera là où vous lui direz.

— C'est une bonne bagnole, répéta Coyote.

Il tendit les clés de la Mercedes à Clyde et grimpa dans la Chevrolet. Comme Clyde Junior et Coyote s'éloignaient, ce dernier plongeait la main dans son sac à amulettes et en retira une minuscule boîte de plastique qu'il avait prise sur le porte-clés de Sam. Il en pressa le bouton rouge. Un son s'échappa de dessous le capot de la Mercedes, indiquant que le système d'alarme antivol était armé.



Kiro Yashamoto se tenait à l'écart de l'équipe médicale qui faisait son possible pour sauver la vie d'un homme. L'un des toubibs était de race blanche et portait un stéthoscope autour du cou. Pour combattre la mort, son arsenal personnel se composait de moniteurs électroniques, de masques à oxygène, de seringues et d'un diplôme de la fac de médecine du Michigan. Le second toubib était un vieil Indien, tout aussi ridé et raviné par les ans que le patient lui-même. Il avait recours au chant et à la prière. De plus, il s'était rempli la bouche de charbon de bois et soufflait sur le moribond. Lui n'avait pas de

diplôme. Il avait été appelé au chevet du malade, dans le Monde des Esprits, par un élan blanc. Bien que leurs méthodes fussent totalement opposées, les deux praticiens semblaient faire équipe. Kiro comprit qu'ils se respectaient mutuellement. Il aurait aimé que ses enfants soient là pour voir ces deux formes de culture travailler dans le même sens, sans aucun souci de profit. Hélas, ils les avait laissés dans une petite salle d'attente de la clinique, et les docteurs n'autorisaient plus quiconque à pénétrer dans la salle de réanimation.

Dans l'autre coin de la pièce, à l'opposé de Kiro, se tenait un grand Indien vêtu de jeans. Il portait les cheveux courts, grisonnant sur les tempes. Kiro lui donnait dans les soixante ans mais reconnaissait qu'avec ces gens-là il est facile de se tromper. L'Indien vit que Kiro le dévisageait. Il traversa la pièce d'un pas lent.

— Je m'appelle Harlan Chasseur Solitaire, dit-il en tendant la main.

— Comment allez-vous ? répondit Kiro en serrant la main de l'Indien.

Kiro ajouta une légère courbette à son geste, qu'il jugea aussitôt déplacé. Harlan lui mit la main sur l'épaule.

— Je tenais à vous remercier d'avoir amené mon frère Pokey jusqu'ici. Le docteur a dit que sans votre intervention il serait mort.

— C'est bien peu de chose que ce que j'ai fait, répondit le Japonais.

— Ah ben quand même... sourit Harlan.

L'homme-médecine s'arrêta de chanter. Harlan se tourna vers lui.

— C'est foutu, annonça le shaman.

Le toubib blanc regarda les cadrans de ses indicateurs électroniques. Une courbe verte se dessina plus franchement sur l'écran.

— Il récupère, dit le jeune médecin. Sa pression sanguine remonte.

— J'ai dit foutu, reprit le shaman, j'ai pas dit mort.

Pokey commença à revenir à lui, puis à parler. Kiro ne comprenait pas ce qu'il disait à travers le masque à oxygène.

— C'est pas du crow, ça, s'étonna le médecin blanc, qu'est-ce que c'est ?

— C'est du navaho, répondit le shaman.

— Mais il parle pas le navaho, s'étonna également Harlan, il sait même pas parler le crow.

— Ici, il ne sait pas le parler, dit le shaman, mais il n'est plus ici.

*

Un mur de pierre : des sculptures de dieux morts et l'ombre d'un homme à tête de chien. Pokey regarde, cherche. Il n'y a que l'ombre. L'ombre du

néant. Pokey s'apprête à courir.

— Arrête ! lui ordonne l'ombre.

Pokey obéit mais ne se retourne pas.

— Qui es-tu ? demande-t-il.

— Dis-lui bien que la mort l'attend là où il va.

— À qui faut dire ça ?

— Au Roublard. Dis-le-lui. Et dis-lui bien que je vais revenir.

— Mais qui es-tu ?

L'ombre et le mur avaient disparu. Il n'y avait plus que la prairie, à perte de vue. Pokey se remit à courir et appela :

— Vieux Bonhomme Coyote !

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe encore ? Ça fait deux fois aujourd'hui que tu m'appelles. Tu crois pas que ça commence à faire un peu beaucoup ? Je t'interdis de me reparler avant un demi-siècle.

— Une ombre m'a dit de te prévenir que la mort t'attendait là où tu vas.

— Une ombre ?

— Un type à tête de chien. J crois qu'il s'est bien foutu de moi.

— Non. Alors comme ça il a dit que la mort m'attendait là où je vais. Il devait savoir ce qu'il disait. Il n'a rien dit d'autre ?

— Si. Il a dit qu'il allait revenir.

— Merde ! Faut que tu t'en ailles alors. T'es encore en train de mourir.

— C'est vrai ?

— Mais oui, c'est vrai. N'aurais-tu pas bu la mixture que je t'avais laissée ?

— Bien obligé, y avait pas d'eau.

— N'attends pas. File maintenant.

*

La courbe verte du moniteur devint un long trait rectiligne horizontal. L'alarme de l'appareil se déclencha.

— On est en train de le perdre, dit le docteur. Il attrapa une seringue, l'emplit d'épinephrine et l'injecta dans la poitrine de Pokey.

Le shaman entonna un chant de mort.

Chapitre 26

A trop fréquenter les voleurs de chevaux...

Las Vegas

Fresher Menthol, les yeux dans le vague, fredonnait « tralalalalère-dou-dou-di-da » quand la réceptionniste du *Camelot* le prit par le bras et lui demanda :

« T'es sûr que tu te sens bien ?

— Ouais. Super.

— Y a Dieu le Père au téléphone pour toi.

— Merci, répondit Menthol en s'emparant de l'appareil.

Il tordit le cou à son tralalalalère :

— M. F., j'écoute.

— Ton Indien de tout à l'heure, il est revenu. Il est à l'entrée principale. Jette un œil sur lui.

— Pas de problème. J'm'en occupe.

Et Menthol raccrocha. Il consulta sa montre et réalisa qu'il était resté dix bonnes minutes les yeux dans le vague à fredonner son air ridicule. Pourquoi ne pouvait-il pas se débarrasser de cet air stupide ? Il ne l'avait plus chanté depuis le jour où sa grand-mère l'avait emmené au cinéma voir *Le Chant du Sud*. Il n'était alors qu'un enfant. Mamy connaissait toutes les vieilles histoires de Renard et de Jeannot Lapin. Elle les tenait de sa propre grand-mère, qui avait connu l'esclavage. Elle disait que tous ces contes avaient été amenés par les esclaves originaires d'Afrique occidentale. Là-bas, Jeannot Lapin s'appelait Ésau le Roublard. Peut-être était-ce cet Indien bizarre qui avait parlé d'arnaque et de roublardise qui lui avait ravivé la mémoire ?

Depuis que l'Indien avait mis un pied dans le casino, Menthol n'était plus véritablement lui-même. C'était comme si cet énergumène pouvait lire dans son âme et y voir des secrets que lui-même ignorait. Il aperçut l'Indien dans le hall.

— Monsieur Coyote, vous êtes de retour, lui lança-t-il.

— Mais comment connaissez-vous mon nom ?

La question glaça Menthol. Il sentit que sa carapace de sang-froid s'écaillait comme une vieille peinture.

— Heu... j'en sais rien...

— Allez, ça va, répondit Coyote. Je m'en fous que tout le monde sache comment j'm'appelle. Mais à la différence de vous, je ne porte pas mon nom comme un type qui aurait un couteau caché dans sa botte. Votre nom, vous devriez en être fier et le porter comme un nez rouge.

— J'essaierai de m'en souvenir, dit Menthol sur un ton amical. *Si la direction du casino connaissait mon véritable nom, pensa-t-il, en moins d'heure, je serais obligé de me balader déguisé en clown, avec des tatanes pointure cinquante-six et une perruque mauve sur le crâne.*

Coyote agita sa liasse de billets de cent sous le nez de Menthol.

— Vous m'avez gardé une place à la table ?

— Je suis certain de vous trouver une place très convenable. Veuillez me suivre s'il vous plaît.

Menthol conduisit Coyote vers un endroit peu fréquenté, situé dans un coin discret du casino. L'un des joueurs, un grand type efflanqué habillé en cow-boy, détailla Coyote de la tête aux pieds. Il prit un air dégoûté et, se tournant vers le croupier, il murmura entre ses lèvres : « Y reçoivent les rats de la prairie à présent. Décidément, on aura tout vu ! »

Menthol se posta juste derrière le cow-boy. Il se pencha vers son oreille et lui dit :

— Vous pouvez répéter ? Je n'ai pas bien saisi ce que vous venez de dire.

Le cow-boy se retourna et fut tellement surpris par la taille de Menthol qu'il recula et heurta la table de jeu.

— Non, non, je me parlais à moi-même, répondit-il, les yeux exorbités de frayeur.

Menthol resta penché au-dessus du cow-boy et lui susurra les yeux dans les yeux, presque à le toucher :

— Vous êtes sûr ?

— Oui, oui, tout va très bien.

Et le cow-boy ramassa ses jetons avant de quitter la table à grandes enjambées.

Menthol accrocha le regard embarrassé du croupier. Cette forme d'intimidation n'était pas admissible dans un établissement de cette tenue. Menthol n'allait vraiment pas bien. Il se dit que dès qu'il regagnerait le comptoir de la réception Dieu le Père ne manquerait pas de lui en faire le reproche. Il se tourna vers Coyote dont le regard plongeait dans le décolleté d'une serveuse.

— On peut vous offrir quelque chose à boire ? lui proposa Menthol.

— Volontiers. Z'auriez encore un de ces machins avec des parapluies et des épées ?

— Oui, je vois ce que vous voulez dire.

Puis s'adressant à la serveuse, Menthol ordonna :

— Un mai tai aux fruits pour Monsieur, s'il vous plaît.

Coyote donna sa liasse de billets au croupier de la banque.

— Tout en jetons noirs, dit-il.

Le croupier compta l'argent qu'il donna au superviseur.

— Pourriez-vous changer cinq mille dollars, s'il vous plaît ?

Les autres joueurs regardèrent Coyote, puis Menthol, avant de baisser les yeux pour éviter leurs regards.

À l'extrémité de la table, des jeunes mariés se bécotaient à bouche que veux-tu. Le croupier poussa les dés vers la femme qui s'en empara en rigolant bêtement.

— C'est une chanceuse ? s'inquiéta Coyote.

— Elle a fait de moi le type le plus veinard de la terre, répondit son époux tout neuf.

Le femme rougit jusqu'aux oreilles avant d'enfouir son visage dans l'épaule de son mari.

Menthol s'interrogea, ne comprenant pas en quoi l'attitude de ce couple le dérangeait et l'énervait. Des couples comme celui-ci, persuadés d'être les premiers sur cette planète à découvrir l'amour, il en avait vu des tas, scotchés l'un à l'autre dans la salle de jeu, avant de regagner la chambre d'hôtel pour une nouvelle séance de jambes en l'air. Il savait qu'il les retrouverait dans une vingtaine d'années, se séparant dès qu'ils auraient passé la porte du casino, elle filant directement tenir compagnie à un bandit manchot et lui gagnant une table de black-jack tout en rêvant de s'éclipser le soir venu vers un spectacle un peu olé-olé. Menthol eut une irrésistible envie de les prévenir que le temps ferait d'eux des hypocrites. *Un jour prochain, vous allez vous réveiller et vous apercevoir que vous êtes mariée à un mari-père ou que vous avez épousé une femme-mère. Vous vous demanderez alors ce qui a pu arriver à celui ou celle qui se collait à vous au-dessus d'une table de crap. Mais en quoi tout cela avait-il de l'importance ? Cela n'en avait jamais eu. C'est sûrement de la faute à cet Indien, se dit le géant. Ce type est en train de me faire perdre les pédales.*

— Z'êtes une veinarde, vous ? demanda Coyote à la jeune mariée en déposant tous ses jetons sur la case « passe ».

La fille lui retourna un sourire et hocha la tête. Son mari misa deux dollars sur la même case.

— Vas-y, chérie. Lance les dés.

Il la tenait serrée par les épaules. La fille lança les dés.

— Deux ! annonça le croupier. Pair et manque !

Et il rafla tous les jetons. Coyote bondit par-dessus

la table et saisit la femme au collet avant de la coucher par terre. Son mari s'écarta en voyant la lumière de sa vie disparaître.

— T'es pas une veinarde ! gueula Coyote, tu m'as fait perdre tous mes sous ! T'es qu'une tocarde !

La femme essaya de lui planter ses mains gantées sur le visage.

D'une main, Menthol agrippa Coyote par le col et le tira en arrière tandis que de l'autre il fit signe aux bouffons de venir lui prêter main forte.

— C'est bon, dit-il, je contrôle la situation.

Les bouffons aidèrent la femme à se relever. Menthol écarta Coyote de la table.

— C'est rien qu'une menteuse, éructait-il, rien qu'une sale menteuse.

— Peut-être devriez-vous prendre quelque repos, dit Menthol à Coyote du même ton que s'il l'eût défait de son couvre-chef. Puis-je vous apporter quelque chose à manger ? Le restaurant est fermé mais le snack est ouvert.

Menthol était maintenant persuadé qu'il était en train de perdre son boulot car il aurait dû, après l'incident, emmener illico Coyote vers les bureaux de la sécurité. Comment pouvait-il agir de façon si désordonnée après tant d'années passées dans ce même service ?

— Y'm faut du pognon, dit Coyote qui s'était calmé.

Menthol remit Coyote sur pied. Il maintint une main en travers du dos du Roublard.

— Vous partagez la chambre de M. Hunter, n'est-ce pas ? lui dit-il. Je vais vous faire raccompagner par le garçon d'étage.

— Non, répondit Coyote après un court instant de réflexion. Mon argent est dans un autre hôtel. Mais je n'ai pas de voiture pour m'y rendre.

— Ce n'est pas un problème. Monsieur. Je vais faire appeler une limousine... que je conduirai moi-même.

Menthol entraîna Coyote en dehors du casino par une issue de secours. À la guérite des valets, il commanda une limousine. Quelques secondes plus tard une Lincoln à rallonge s'arrêta face à eux. Un écuyer zélé tint la porte à Coyote lorsque celui-ci prit place dans la voiture.

Menthol recula le siège du conducteur au maximum. Malgré cette précaution, quand il s'assit derrière le volant il avait encore les genoux à la hauteur du tableau de bord. Tout en pilotant il chercha des

explications rationnelles à toutes ses récentes bévues, quelque chose qui eût pu le rabibocher avec la direction du casino. Et si par exemple l'Indien avait perdu tellement d'argent que cela justifiait quelques entorses au règlement ?

— À quel hôtel êtes-vous descendu, Monsieur ?

— Au *Frontière*.

Menthol hochait la tête et s'engagea sur le boulevard.

— J'appelle le *Camelot*, dit-il soudain.

On entendit une série de bips électroniques et une voix féminine répondit dans un haut-parleur :

— *Camelot*, j'écoute.

— La réception s'il vous plaît.

Il y eut une autre série de bips et puis :

— Réservations du *Camelot*, j'écoute.

— Salut, c'est M. F., j'accompagne un client au *Frontière*. Je serai de retour dans quelques minutes.

— Compris ! Il y a un appel pour vous qui vient d'en haut. Voulez-vous que je vous le passe maintenant ?

— Non merci, répondit le géant noir. Terminé.

Il n'y a pas urgence à ouvrir la boîte à lettres, pensa-t-il, quand on sait qu'il y a un colis piégé à l'intérieur.

Coyote s'était penché vers l'avant et tenait le dossier du siège passager. Il semblait obnubilé par le téléphone cellulaire.

— Tu causes aux machines ?

— Seulement à celle-là. Il y a un décodeur et un ampli vocal. Ça permet de parler en gardant les mains sur le volant.

— Moi je peux causer aux animaux, tu sais. Et dis-moi, tu peux prendre d'autres formes ?

Menthol sourit. Pour sûr l'Indien était bien fêlé.

— En fait, dit-il, en ce moment, tel que vous me voyez, je suis déjà dans la peau d'un autre. Ma véritable nature, c'est d'être une femme... juive et toute petite.

— On s'en douterait pas, répondit le Roublard. Ça doit être les lunettes de soleil.

Il examina le tableau de bord et demanda :

— Est-ce que cette voiture dit où on se trouve ?

— Non.

— Ah ben la mienne est mieux alors.

— Pardon ?

— Suis cette bagnole ! ordonna Coyote en montrant une Datsun à la

vitre arrière explosée.

Pendant une fraction de seconde Menthol hésita, puis il se ravisa.

— Je ne peux pas faire ça, Monsieur.

Que se passait-il ? Pourquoi cet Indien pouvait-il à ce point le perturber et lui faire douter de tout ? Il se jura à lui-même que s'il échappait au licenciement il aurait recours aux soins d'une prostituée. Il lui demanderait de lui masser les tempes et de lui répéter que tout va bien jusqu'à ce qu'il en soit intimement persuadé ou raide comme un passe-lacet. Après tout, cet Indien avait peut-être raison quand il disait que les gens rêvaient de se faire entuber.

— Y'm'faut des clopes, lança Coyote.

— On a toutes les marques au casino, Monsieur.

— Y'm'faut des clopes, maintenant ! insista Coyote. Là ! Le magasin ! dit-il en désignant un petit supermarché de l'autre côté du boulevard.

— Comme vous voulez, Monsieur, répondit Menthol.

Il gara la limousine devant la supérette et coupa le moteur.

— Je n'aurai de l'argent qu'à mon motel, mentit Coyote.

— Permettez-moi, Monsieur, fit Menthol. Il ouvrit la porte et déplia son double mètre sur le trottoir.

— J'te rembourserai ! lui lança Coyote.

— Ce ne sera pas nécessaire. Monsieur. On mettra ça sur le compte du casino.

— Des Salem, dit Coyote. Y a qu'à en prendre une cartouche.

Menthol referma la porte et gagna la boutique. Il acheta une cartouche de Salem et pour lui-même un paquet de Smarties. Il en vérifia la date de production : juillet 56. Il ne restait plus que trente années de fraîcheur garantie.

Il se retrouva à faire la queue derrière un type complètement soûlé qui agitait, sous les yeux du caissier, une carte de crédit uniquement réservée au carburant.

— 'Coute-moi bien, mon gars, c'est pourtant simple. Tu me dé bites pour quarante dollars de super et tu me donnes vingt dollars en liquide. Ça te fait du cent pour cent de bénéf.

Menthol écouta le caissier courtoisement expliquer au poivrot que cela n'était pas possible. Il lui souriait gentiment d'une expression qui voulait dire : « Ils perdent d'abord leur pognon, et après ils perdent la tête. » Enfin le caissier roula des yeux pour faire comprendre à Menthol que « tout cela risquait d'être longuet ».

Pendant ce temps Menthol jeta un œil du côté de la rue pour savoir ce que devenait son passager. Il aperçut la limousine qui se dégageait de sa place de parking. Il plaqua les cigarettes et les Smarties sur le

comptoir et courut vers l'extérieur. Quand il se pencha pour passer sous la porte, il perdit ses lunettes de soleil. Il atteignit le trottoir au moment même où la limousine disparaissait au coin de la rue vers le boulevard. Les feux arrière de la Lincoln se noyèrent dans les milliers de feux arrière du trafic. Après un bref moment de panique qui lui serra la gorge, Menthol redevint serein.

En rentrant dans la supérette pour récupérer ses lunettes, il se heurta au poivrot qui sortait du magasin. Le géant empoigna le type par les épaules pour lui éviter de chuter.

— Jésus, Marie ! s'étonna le poivrot en découvrant le regard de Menthol. Mais qu'est-ce que t'as aux yeux ? T'as regardé la télé d'un peu trop près un peu trop longtemps ?

Menthol se cacha les yeux qu'il avait mordorés. Il se remit à fredonner tralalalalère-di-dou-dou da.

*

L'aube perçait, et le rouge du ciel virait peu à peu au bleu. Coyote était assis dans la Lincoln garée un pâté de maisons en retrait de la Datsun de Calliope, elle-même parquée face à un concessionnaire Harley Davidson qui disait s'appeler Nardonne. La moto de Lonnie stationnait sur le trottoir devant le magasin.

— J'appelle Sam, dit Coyote.

Mais rien ne se passa. Alors il tapa du poing sur le téléphone de voiture.

— J'ai dit : j'appelle Sam !

Silence radio.

— J'appelle la chambre de Sam, dit Coyote au téléphone.

Rien ne se passa et le Roublard se mit en colère.

— Passez-moi la chambre de Sam ou j'arrache les fils !

Il prit le combiné et s'en servit pour taper sur le tableau de bord. C'est alors qu'il aperçut un autocollant du casino collé sur le combiné.

— J'appelle le *Camelot*, dit-il.

Le téléphone s'alluma et une longue suite de bips se fit entendre. Il y eut une sonnerie et une voix de femme demanda :

— Casino hôtel *Camelot*, j'écoute.

— J'voudrais parler à Sam.

— Vous avez un nom de famille, Monsieur ?

— Non, juste Coyote.

— Je suis navrée, mais nous n'avons pas de client au nom de Coyote.

— Non, Coyote, c'est moi. C'est à Hunter que je veux parler.

— Il n'y a pas de Coyote Hunter. Nous avons seulement un Samuel Hunter.

— C'est lui.

— Une seconde. Je vous le passe.

— Je parie que vous êtes moche comme un cul.

— Je vous demande pardon ?

— Hein ? Qu'est-ce qui se passe ? dit la voix de Sam encore emplie de sommeil.

— Sam ! J'ai retrouvé la fille.

— Où ça ? T'es où ? Il est quelle heure ? Qui c'est qu'est moche comme un cul ?

— Faut que tu me rejoignes ici. Je suis devant un magasin Harley Davidson dont le proprio s'appelle Nardonne. La fille est là. Y a aussi la bécane avec son visage peint dessus qu'est garée d'avant le magasin.

— Dis-moi comment y aller. J'y serai dans quelques minutes. Arrange-toi pour retenir Calliope. Laisse-moi juste le temps de régler l'hôtel et de sauter dans ma voiture.

— Prends plutôt un taxi.

— T'aurais quand même pas pris ma voiture, des fois ?

— Non. Celle que j'ai est bien supérieure. Y a un téléphone. Tu peux lui causer. La Mercedes, j'l'ai vendue.

— Quoi ? T'as vendu la...

— Prends un taxi. Je suis dans une grosse bagnole noire. Terminé.

Le téléphone cliqua, stoppant Sam au beau milieu de sa phrase. Coyote ignorait si Calliope avait le téléphone dans la Datsun. Il tenta sa chance :

— J'appelle la fille, dit-il en s'adressant au combiné.

Le téléphone bipa et une voix féminine, très sensuelle, répondit :

— Bonjour, c'est Caria. Souhaitez-vous que la note vous soit débitée sur votre facture de téléphone ou sur votre carte de crédit ?

— Sur le téléphone, répondit Coyote.

— Si vous avez des tendances sado-maso, appuyez sur la touche un, si vous souhaitez rencontrer des jumelles, appuyez sur la touche deux. Si vous voulez une blonde californienne, appuyez sur la touche trois. Si vous voulez une fille avec un gros derrière, appuyez sur...

Coyote décrocha et appuya sur la touche marquée d'un trois.

— Bonjour, dit une autre voix tout aussi sensuelle que la première, je m'appelle Brandy. Et vous ? comment vous appelez-vous ?

— Coyote.

— T'as pas envie de savoir ce que je porte sur moi, gentil Coyote ?

— Ça m'intéresse pas. Faut que je dise à la fille d'attendre l'arrivée de Sam.

— On attendra le temps qu'il faudra. Tu crois que Sam sera en érection ?

— Ça m'étonnerait. Il est en rogne au sujet de sa bagnole.

Il y eut une pause et le bruit d'une cigarette qu'on allume.

— Je vois ce que c'est, dit Brandy. On va tout reprendre à zéro.

*

Dans la cabine téléphonique face à la supérette, Menthol attendait qu'on lui envoie une seconde limousine. Il feuilleta son agenda jusqu'à ce qu'il trouve le numéro d'un détective privé qu'il connaissait. Puis il composa le numéro.

Il y eut d'abord deux sonneries, puis le bruit d'un combiné qui glisse et tombe. Enfin une voix mâle et peu commode dit :

— Ouais...

— Jake. C'est M. F. du *Camelot*.

— Tu fais chier. Ça tourne au harcèlement ton comportement. Il est... Il est cinq heures et demie du matin. Tu m'avais dit que j'aurais tous les délais possibles pour rembourser.

— Mais c'est pas de ça que j'ai à te parler, Jake. Tu peux me rendre un service ?... On s'est fait tirer une limousine.

— Mais pourquoi tu m'appelles chez moi ? Vous avez un système électronique de repérage sur vos bagnoles. Appelle le central. Ils vont te la retrouver en moins d'une demi-heure, ta bagnole.

— Je peux pas faire ça, Jake. L'affaire est assez délicate. Je peux pas mêler la police à ça.

— Tu fais vraiment chier. Toutes les bagnoles de flics sont équipées du système de repérage. Ce serait si facile.

— Tu pourrais pas m'en installer un, de système, dans une limousine ?... Jusqu'à c'que j'retrouve celle qu'on s'est fait voler ?

— T'es secoué ou quoi ? Ça prend des heures à installer ce truc-là.

— Jake, c'est un service que je te demande. Et jusqu'à présent je ne t'ai pas parlé du pognon que tu nous dois.

— C'est pas dans ton style de faire chier le peuple à ce point-là, M. F.

— Tu sais utiliser une bagnole équipée de ce système de repérage ?

— Retrouve-moi au garage dans une demi-heure.

— Dis-moi, ce système, il porte à combien ?

— Environ un kilomètre et demi. Ça dépend où tu l'utilises. Dans le

désert, ça porte vachement plus loin. Mais avec une seule voiture équipée tu vas pas pouvoir couvrir grand-chose.

— Je suis certain que tu me feras ça en un quart d'heure. Je voulais te dire, Jake...

— Quoi donc ?

— Merci.

Menthol raccrocha, pensif. *J'ai intérêt à récupérer la limousine avant que la police ne s'en mêle. Sinon je suis bon pour m'acheter un nez rouge et aller faire le clown je ne sais où.*

*

Calliope était persuadée de pouvoir le faire. Si Tortor se retrouvait coincé sous une Chrysler elle serait capable de soulever la voiture et de retirer son môme. C'était le genre d'article qu'on lisait de temps à autre : *Une mère de cinquante kilos dégage son enfant coincé sous un véhicule de deux tonnes.* Cela devenait si fréquent qu'on en arrivait à se demander si ça ne faisait pas partie d'un programme de découverte de soi. « O. K. les enfants, respirez bien à fond, concentrez-vous à présent, empoignez le pare-chocs... maintenant, allez-y, soulevez ! Ho ! Hisse ! » Bien sûr que Calliope y arriverait. Même à soulever une Chrysler avec chaque main. Ses doutes concernaient Lonnie. Accepterait-il de lui redonner l'enfant ? Ah ! si cette femme, si hostile, si négative, ne lui collait pas au train, les choses seraient plus faciles.

L'arrivée du soleil la réconforta. Calliope avait passé le reste de la nuit à trembler de froid et de trouille après la rencontre avec les petites frappes qui lui avaient explosé sa vitre arrière. Pendant tout ce temps à attendre la sortie de Lonnie du magasin de motos, elle aurait souhaité laisser le moteur tourner pour bénéficier du chauffage, mais l'argent lui manquait pour acheter de l'essence. D'ailleurs comment allait-elle faire pour rentrer à Santa Barbara ? Sans parler du moteur de la Datsun qui donnait de sérieux signes d'inquiétude depuis qu'elle l'avait poussé au-delà de ses limites.

Lonnie apparut à la porte du magasin. Il tenait le sac de couches de Tortor. Sa nouvelle amie le suivait, Tortor dans les bras. Calliope eut bien du mal à déglutir et à repousser son angoisse. Elle sortit de sa voiture et courut vers le couple. Le visage de Cheryl la glaça d'effroi. Ce n'était plus qu'un seul et unique hématome avec deux yeux au beurre noir !

— Lonnie ! appela Calliope.

Lonnie et sa compagne se retournèrent. Tortor reconnut sa mère et lui tendit les bras. Lonnie rabattit les bras de son fils.

— Mais qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je suis venue récupérer Tortor. Tu n'aurais pas dû l'emmenner.

— Va raconter ça au juge ! J'ai droit à cinquante pour cent de la garde de ce gosse !

Lonnie avait hélas raison. Une fois où Lonnie avait emmené Tortor en balade à moto, Calliope était allée prendre conseil auprès d'une assistante sociale, laquelle lui avait confirmé que la justice demeurerait totalement impuissante pour lui venir en aide.

— C'est pas le gosse qui t'intéresse, dit Calliope, c'est de l'utiliser pour me faire du mal, c'est tout.

Lonnie pencha la tête en arrière et partit à rire. Jusqu'à cet instant précis, malgré toutes les intimidations, toutes les menaces, Calliope n'avait jamais craint Lonnie. Là, maintenant, elle en avait vraiment peur.

— Tu devrais pas l'emmenner à moto comme ça. Si t'as un accident, que se passera-t-il ?

— Mais on est juste une petite famille de rentiers qui s'en va camper quelques jours. Dis-lui, Cheryl.

Cheryl préféra se cacher derrière Tortor.

— Je t'en prie Lonnie, implora Calliope, rends-moi mon enfant.

Lonnie enfourcha sa moto et démarra le moteur. Il répondit en gueulant pour couvrir le bruit rauque des 1340 centimètres cubes :

— Rentre chez toi. J'te le ramènerai d'ici quelques jours.

Cheryl enfourcha la moto à son tour. Lonnie passa la première.

— Non ! supplia Calliope en courant après la moto.

Lonnie fit rugir le moteur et partit aussi vite que possible. Calliope marqua un temps d'arrêt. Tortor la regarda par-dessus l'épaule de Cheryl autant qu'il le put. Les yeux emplis de larmes Calliope regagna sa voiture. Elle s'y assit, essuya ses larmes et aperçut une limousine garée de l'autre côté de la rue. Il y avait quelqu'un assis au volant et qui la regardait.

— Qu'est-ce que vous avez à me mater comme ça ? cria-t-elle.



Sam, aidé de la femme de chambre, chercha son portefeuille. Après un quart d'heure de vaines recherches, il renvoya l'employée, lui promettant un pourboire dès qu'il aurait retrouvé ses cartes de crédit. *Ce qui m'arrive, pensa-t-il, c'est pire que d'être coincé dans un dessin animé mis en scène par Kafka.*

Une fois dans le taxi, il demanda au chauffeur :

— Vous connaissez un concessionnaire Harley du nom de Nardonne ?

— Ouais, je connais. C'est dans un quartier pouilleux. Ça va vous coûter le double.

— Mais c'est plus le tarif de nuit, il fait grand jour ?

— D'accord, mais moi j'ai terminé mon service. J'suis désolé.

— Bon. O. K., va pour le double.

Pourquoi mégoter puisque de toute façon Sam n'avait pas de quoi payer ?

Quand ils se garèrent derrière la limousine, Sam fit au chauffeur de taxi :

— Attendez-moi là, je vais chercher de quoi vous régler.

Il s'extirpa du taxi, regarda tout autour de lui, alla jusqu'à la Lincoln et frappa à la vitre latérale teintée qui ne tarda pas à descendre. Coyote décocha son plus beau sourire.

— Où est-elle ? demanda Sam.

— Barrée ! À l'instant.

— Mais pourquoi tu l'as pas retenue ?

— Elle aurait pas aimé. T'affole pas, on va la retrouver la fille, elle a pris le motard en chasse. Et de toute façon, lui, on sait où il va, non ?

Le chauffeur de taxi klaxonna.

— Rends-moi mon portefeuille, dit Sam.

Coyote le lui tendit. Sam l'ouvrit.

— Mais y a plus rien ?

— Ben, non...

Le taxi insista. Sam lui fit signe de patienter un instant. Puis il contourna la limousine et monta à bord.

— Démarre !

— Et le taxi ? Qu'est-ce qu'on en fait ?

— On l'emmerde, le taxi !

— Ça, c'est bien dit.

Coyote démarra sur les chapeaux de roues. Il jeta un œil dans le rétro.

— Il nous suit pas.

— Super.

— Il cause dans sa radio. T'aurais pas une tige de huit ?

Sam prit son paquet dans la poche de sa veste, en sortit une cigarette qu'il alluma.

— Ma voiture. Où elle est ? demanda-t-il.

— J'l'ai vendue.

— C'est pas possible, t'avais pas les papiers.

— J'ai fait une super-affaire. J'l'ai vendue pour cinq mille dollars.

— Mais t'es complètement givré ! C'était même pas le prix de la stéréo !

— Mais fallait bien que je récupère tout l'argent que j'avais perdu. Parce que j'ai gagné plein d'argent avec la machine où on met les cartes. Dommage qu'un homme-médecine avec un râteau m'ait tout pris.

Sam écrasa sa cigarette dans le cendrier. Il se prit la tête entre les mains.

— Putain... quand je pense que t'as refourgué ma voiture pour cinq mille malheureux billets verts.

— Eh oui !

Coyote prit la cigarette à demi consumée dans le cendrier et la ralluma.

— Et qu'est-ce que t'as fait de cet argent ?

— Le shaman avec le râteau avait une médecine de tricherie extrêmement puissante.

— C'est avec ce genre de connerie que les Indiens ont vendu Manhattan pour une poignée de verroteries.

— Arrête ! Ç'a été l'une de mes plus belles arnaques. Ils nous ont donné plein de perles et de verroteries en échange de cette île. Mais ce qu'ils ignoraient, les Blancs, c'est que pour nous, Indiens, la notion de propriété de la terre n'existe pas.

Sam poussa un profond soupir et se laissa couler dans son siège. À cause de la disparition de sa voiture, il aurait dû entrer dans la plus noire des colères, mais bizarrement, tout ce qui le préoccupait était le sort de Calliope.

Ils roulaient sur l'autoroute. Sam jeta un œil au compteur.

— Ralenti ! C'est pas la peine d'attirer l'attention des flics. Je suppose que cette voiture, tu l'as aussi volée ?

— Ouais, mais à l'indienne.

— Raconte-moi ça.

Coyote se prit les pieds dans une fable pleine de dangers et de magie où se mêlaient Fresher Menthol et la limousine et dont il était naturellement le héros.

Il en arrivait à l'épisode de la cabine téléphonique quand, fort à propos, le téléphone de bord retentit.

Sam tendit le bras pour appuyer sur le bouton « Réponse » mais ramena sa main avec dégoût.

— Mais c'est quoi ces propos dégueulasses, on dirait...

— J'étais pas rendu à cette partie de l'histoire. C'est normal, tu peux pas comprendre.

— Eh ben réponds, alors...

— Parlez ! J'écoute, dit Coyote.

Un voyant s'alluma sur le combiné et après un bip, on entendit :

— C'est toi Brandy ?

Une voix, profonde et calme, jaillit du haut-parleur.

— Je veux récupérer votre voiture. Immédiatement et sans délai ! Arrêtez-vous. Je suis à deux petites minutes juste derrière vous. La police...

— Terminé ! coupa Coyote.

Il se tourna vers Sam.

— Hé ! T'as vu ? C'est une sacrée bonne bagnole. On peut parler au téléphone. La fille, là, elle s'appelle Brandy. Elle est vraiment très chouette.

— Ouais, ouais, c'est ça... répondit Sam.

— Non. C'était pas elle.

— Sors à la prochaine bretelle.

Chapitre 27

Alimentation, carburant et éclaircissements en tout genre, prochaine à droite

King's Lake, Nevada

Le prochain panneau indiquait « Lac King ». Ils ralentirent, empruntèrent d'abord la bretelle, et ensuite la route circulaire d'une mesa. Ils ne trouvèrent ni lac, ni trace d'aucune forme de vie d'ailleurs, seulement un chemin poussiéreux au bout duquel moisissaient depuis un bon morceau d'éternité quelques bâtisses passablement dégradées. Une pancarte de bois délavée annonçait le nom du village : Urgence, Nevada. Le nombre d'habitants avait été corrigé une bonne dizaine de fois pour être finalement remplacé par un énorme et définitif zéro. En dessous était écrit : Nous avons abandonné. C'est là que Coyote coupa le moteur.

— On peut savoir ce que tu comptes faire dans ce coin perdu ?

— J'en sais foutre rien mais on pouvait plus rester sur l'autoroute avec les flics aux trousses, non ?

Sam sortit de la voiture et s'engagea dans la rue poussiéreuse, la main en pare-soleil. Un chien de prairie traversa le chemin et alla se réfugier sous le trottoir de planches.

— Cette route a l'air de se poursuivre au-delà de la ville. Peut-être qu'elle rejoint une autre grande route. T'as pas une carte ?

— Non. Y a pas de carte, répondit Coyote. Mais on peut demander à quelqu'un.

Sam fit un tour d'horizon circulaire des bâtiments abandonnés.

— Ouais, c'est ça. Allons à l'office du tourisme local. On va sûrement tomber sur un mec mort depuis cent ans qui va pouvoir nous rencarder.

— C'est vrai ? On peut faire ça ? demanda Coyote, totalement sincère.

— Non, on peut pas faire ça. Cette ville est une ville fantôme ! Y a pas un chat !

— Non, mais y a un chien de prairie. Ça coûte rien de lui demander.

Coyote marcha jusqu'au trottoir sous lequel le chien de prairie avait disparu.

— Hé ! petit ! sors de là !

Sam se tenait derrière le Roublard. Il hochait la tête. Soudain il perçut un cri aigu de dessous le trottoir.

Coyote regarda Sam et dit :

— Je suis désolé, mais il te connaît pas. Recule de quelques pas s'il te plaît ou bien il ne sortira pas de son trou.

— Dis-lui qu'il se magne, on est à la bourre.

Sam acceptait fort mal de se trouver à la merci du bon vouloir d'un misérable rongeur.

— Il sait tout ça, répondit Coyote. Il dit aussi que t'as le regard fuyant, un peu sournois. Alors, va un peu plus loin et attends.

Sam longea une rambarde qui avait servi autrefois à attacher les chevaux, avant de s'asseoir sur un banc.

Il regarda le chemin qui menait jusqu'à l'autoroute. Il s'attendait à chaque seconde à voir apparaître le nuage de poussière soulevé par les voitures de la police lancées à leurs troussees. Mais la voie demeurerait libre de toute circulation. Il vit le chien de prairie sortir de sa cachette et venir s'asseoir sur ses pattes de derrière face à Coyote. Sam pensa qu'il avait peut-être eu tort de se moquer de Calliope quand elle parlait aux fourmis, ses petites copines de la cuisine. Elles aussi devaient penser qu'il avait le regard sournois...

Après quelques instants de conversation avec le chien de prairie, Sam vit Coyote partir à rire de bon cœur. Puis Roublard revint vers Sam.

— Il m'en a raconté une bien bonne, écoute ça... C'est l'histoire d'un fermier qu'a un cochon à jambe de bois...

— On s'en fout. Il t'a dit où menait cette route ?

— Oui, oui. Mais écoute, elle est vraiment bonne. Alors le ferm...

— Coyote, merde ! hurla Sam.

Coyote sursauta, puis dit :

— Ça va pas la tête ? Qu'est-ce qui te prend ? Tu comprends pourquoi il avait des raisons de se méfier de toi, le chien de prairie ? Il m'a dit qu'il a vu une voiture de sport orange passer par ici il y a peu de temps. Et il a aussi dit qu'il y avait un garage un peu plus loin.

— Remercie-le, répondit Sam.

Coyote retourna jusqu'au chien de prairie. Sam s'abrita le visage derrière le pan de son coupe-vent pour allumer une cigarette. Il trouva un After Eight dans la poche intérieure.

— Attends un instant, Coyote, fit Sam avant de rejoindre son

compagnon.

Aussitôt, le chien de prairie retourna se terrer dans sa cachette.

— Laisse-moi lui parler.

Sam se pencha et déposa la friandise dans la poussière, près du trottoir en bois.

— Écoute, Chien de prairie. Je voulais t'exprimer ma gratitude.

Le petit rongeur ne se manifesta pas. Sam poursuivit :

— Je suis pas un mauvais bougre, tu sais. Faut me connaître, c'est tout.

Puis Sam patienta une bonne minute au bord du trou, ignorant ce qu'il espérait en réponse. Il prit cependant conscience du ridicule de sa position.

— Bon, ben... Que la vie te soit belle. Salut !

Il revint vers Coyote qui déchiffrait la pancarte plantée à l'entrée de ce qui avait dû être le saloon : Interdit aux Indiens et aux chiens.

— Qu'est-ce qu'ils ont contre les chiens ? demanda Coyote.

— Et en ce qui concerne les Indiens ?

Coyote haussa les épaules.

— Ça me fout en boule, des trucs de ce genre, commenta Sam.

Il arracha la pancarte et la jeta au milieu de la rue.

— Bien joué ! s'exclama Coyote. Enfin un signe de bonne santé de ta part.

Et il regagna la limousine.

— Je vais conduire, lui lança Sam.

Coyote lui balança le trousseau de clés par-dessus son épaule. Sam les rattrapa au vol. Comme ils s'éloignaient dans la limousine, le chien de prairie sortit de dessous son trottoir, ramassa l'After Eight et se dit à

lui-même : L'histoire du cochon qu'a une jambe de bois, ça marche toujours.

☆

Ils roulèrent une vingtaine de minutes, bringuebalant la Lincoln de gauche et de droite dans les ornières caillouteuses du chemin, qui bientôt ne se résuma plus qu'à des traces de pneus parallèles. Le téléphone cellulaire sonna à deux reprises mais ni Sam ni Coyote ne répondirent. Sam imaginait encore un de ces tours dont Roublard avait le secret quand ils aperçurent au loin un bâtiment de tôle ondulée. La bâtisse, assez grande pour remiser deux voitures, avait un étage. Les murs étaient zébrés de rouille, la plupart des portes et

fenêtres se dégonflaient et des épaves d'automobiles, certaines datant des années quarante, finissaient de dépérir alentour. Au-dessus de la porte, en fait une méchante ouverture grossièrement découpée au chalumeau, pendouillait une superbe pancarte au lettrage raffiné qui disait : Garage Satori, spécialiste de véhicules japonais. Sam et Coyote furent accueillis par un petit homme de type oriental, tout sourire dehors, et vêtu d'une robe couleur safran. La Datsun de Calliope stationnait devant le garage.

Sam coupa les gaz. Coyote et lui descendirent. Le petit homme joignit les mains et leur fit une courbette. Sam le salua d'un hochement de tête et lui demanda :

— Savez où est la fille qui conduisait cette voiture ?

— À quoi rime d'applaudir d'une seule main ? répondit le moine.

— Je vous demande pardon ? dit Sam.

Le moine se rua sur Sam et lui lança au visage :

— Cesse de cogiter ! Agis !

Pensant qu'il allait être victime d'une attaque, Sam leva les bras pour se protéger le visage. Par inadvertance, son coude heurta le moine en pleine mâchoire, ce qui l'expédia au tapis.

Le petit Oriental leva les yeux vers Sam et lui sourit à nouveau, les dents et les gencives rougies par le sang :

— Voilà la réponse que j'attendais, dit-il.

— Je suis désolé, dit Sam. Je ne savais pas ce que vous alliez faire.

Il tendit la main à son agresseur pour l'aider à se relever. Mais le moine l'en dissuada, se remit sur pied tout seul et épousseta ses vêtements.

— La première étape de la connaissance est l'absence de connaissance. La fille est à l'intérieur avec le Maître.

— Merci, fit Sam.

Il fit signe à Coyote de le suivre et ils entrèrent dans le bâtiment. Il n'y avait qu'une seule pièce. Le peu de lumière entrait par la porte et les interstices des tôles qui joignaient mal. Des bancs chargés de pièces métalliques meublaient le pourtour de la pièce au centre de laquelle, sur un matelas, se trouvaient, assis à prendre le thé, Calliope et un second moine beaucoup plus âgé que le premier. La jeune femme leva les yeux. Dès qu'elle réalisa qui venait d'entrer, elle se rua dans ses bras.

— Il m'a semée, Sam. Et ma voiture s'est mise à faire un drôle de bruit. J'ai dû m'arrêter. Lonnie a enlevé Tortor.

Sam serra Calliope contre lui. Il lui caressa les cheveux, lui mentit aussi, disant de ne pas s'inquiéter. Mais quoi d'autre aurait-il pu dire en pareille circonstance ? La douceur et la chaleur de la peau de

Calliope le troublèrent. Elle dégageait une odeur de sueur un peu âcre mêlée de jasmin. Ce qu'il ressentit l'énerva. Mais t'es complètement malade, mon pauvre vieux, se dit-il.

Comme si elle avait percé sa pensée, Calliope lui susurra avant d'enfoncer son visage au creux de l'épaule du jeune homme :

— T'es vraiment trop gentil, tu sais.

Et elle fondit en larmes.

— Bon, c'est pas tout ça, mais faut y aller, grogna Coyote resté dans l'entrée.

Calliope regarda le Roublard, puis tourna le regard vers Sam qui dit :

— C'est un ami. Calliope, je te présente Coyote. Coyote, je te présente Calliope.

— Salut ! fit Coyote.

Calliope lui répondit par un sourire.

Sur ces entrefaites arriva le plus jeune des moines.

— Le Maître va réparer la voiture, dit-il.

Sam regarda le tatami. Le Maître n'y était plus. Quant à son disciple, il sortit dans la lumière du soleil.

Dehors, le vieux moine s'affairait au-dessus du moteur de la Datsun. Ses mains survolaient à distance respectable les câbles et les durits. Et c'est alors que Sam comprit que le Maître était aveugle et nota qu'il lui manquait un nombre impressionnant de doigts à chaque main.

— Qu'est-ce qu'il fait ? interrogea Coyote.

— Chut ! fit le disciple. Il cherche l'origine de la panne.

— Mais il faut absolument que l'on parte, insista Sam. C'est possible de vous laisser la Datsun ? Et de revenir la récupérer plus tard ?

— Le chien a-t-il une conscience bouddhique ? demanda le moine.

Ce à quoi Coyote répondit :

— Le poisson a-t-il un trou du cul étanche ?

Le jeune moine se tourna vers le Roublard et le salua d'une courbette.

— Vous êtes un sage, vous aussi, lui dit-il.

— C'est pas bientôt fini vos conneries ? pesta Sam. Nous avons une deuxième voiture. Tirons-nous.

— Mais ils nous ont semés, reprit Calliope.

— Non Cal, ils ne nous ont pas semés. On sait où ils vont.

— Et comment vous le savez ?

— Ce serait long à raconter. Disons que Coyote m'a beaucoup aidé.

— Mais apparemment pas assez, répondit le Roublard en désignant la voiture de police qui fonçait droit sur eux à travers le désert.

Sam jeta un œil à la limousine et comprit qu'il serait maintenant vain de fuir. La voiture de patrouille stoppa à côté de la Lincoln. Un nuage de poussière les enveloppa tous. Après que le nuage fut dissipé, ils découvrirent un grand Noir aux côtés duquel se tenait un type totalement chauve, vêtu d'un veston sport, et qui braquait sur eux un fusil anti-émeute.

— Pourriez-vous me rendre les clés de la Lincoln, s'il vous plaît ? demanda Menthol.

Calliope susurra à Sam :

— On est vraiment dans la merde ?

— Disons que pour l'instant ça sent pas bon.

Le moine crut judicieux d'intervenir :

— La vie n'est que souffrance.

— Toi, ce qu'y te manque en ce moment, c'est une bonne partie de baise, lui répondit Coyote.

Sam fouilla dans sa poche à la recherche des clés.

— Tout doucement, tout doucement, conseilla le type au fusil.

Fresher Menthol s'approcha de Sam.

— Sois pas si nerveux, Jake, dit-il.

Puis s'adressant à Sam :

— Monsieur Hunter, jusqu'à présent j'ai réussi à tenir la police à l'écart de tout ceci. Il y a deux choses que je voudrais : d'abord les clés de la voiture, et ensuite savoir ce qui se passe ici.

— Silence ! coupa le moine. Le Maître a terminé son diagnostic.

Ils se tournèrent vers la Datsun. Le vieux moine les fixait, livide.

— Il y a un réel manque d'harmonie dans le chakra de la distribution, dit-il.

Le jeune moine y alla de sa courbette. Sam s'interrogea à nouveau sur les doigts manquants du Maître.

— Alors ? demanda Menthol. Ça vient ?

— Vous avez un peu de temps ? répondit Sam.

✱

Fresher Menthol prit place sur le tatami auprès de Sam pendant que le jeune moine, qui s'appelait Steve, leur servait le thé. Menthol avait renvoyé Jake en ville. Les autres étaient restés à l'extérieur pour terminer de remettre en état la vieille Datsun. Menthol attendait toujours ses réponses.

— Monsieur Hunter, fit-il, ne trouvez-vous pas que votre ami a quelque chose de très particulier ?

— Ah, bon ? Il me paraît tout à fait normal. Mais vous-même, dites-moi, pensez-vous vraiment que j'ai le regard fuyant ? répondit Sam en prenant le plus innocent des regards.

Oh, non, celui-là ne va s'y mettre aussi ! pensa Menthol.

— Votre regard me paraît tout ce qu'il y a de plus normal.

Mais ses yeux n'avaient pourtant rien d'ordinaire puisqu'ils étaient dorés. Et Menthol ne l'avait pas remarqué plus tôt.

Sam demanda :

— Est-ce que je ressemble à quelqu'un dont il vaudrait mieux se méfier ?

— Ben... Vous avez tout de même volé la limousine de mon patron.

— J'en suis vraiment désolé, vous savez. Mais ça mis à part, est-ce que j'ai quelque chose d'imprévisible ?

Minty soupira :

— Non, pas à première vue.

— Et si vous étiez plus petit, disons... de trente centimètres.

— Où voulez-vous en venir, monsieur Hunter ?

— On a vraiment besoin de votre voiture. Ça justifie pas le vol, je sais bien. Mais de toute façon, on l'aurait ramenée.

— Comprenez-moi bien. Je ne vais rien dire à la police.

Sam embarqua Menthol dans l'histoire du rapt de Tortor par Lonnie, sans jamais mentionner les interventions de Coyote. Il lui avoua qu'ils devaient se rendre au Dakota du Sud. Sam orienta l'histoire de bout en bout, ne perdant jamais de vue ce qu'il avait appris en tant que vendeur : si tu ne portes pas l'estocade, tu n'obtiens rien.

Il conclut par :

— Si on nous prive de la limousine, on ne retrouvera jamais Lonnie et Calliope ne récupérera pas son bébé. Vous avez une mère sans doute ?

— Je suis désolé, monsieur Hunter, mais je ne peux vraiment pas vous laisser cette voiture. Elle n'est pas à moi. Et si je ne la rends pas, je vais perdre ma place.

— Mais on la ramènera dès qu'on aura récupéré Tortor.

— Non, c'est pas possible.

Menthol se remit debout et gagna la sortie.

— Je suis vraiment désolé, répéta-t-il.

Il se baissa pour passer dans le trou qui faisait office de porte et remit ses lunettes de soleil. Sam lui emboîta le pas.

— Monsieur F.

Menthol le regarda, juste comme il allait monter dans la voiture.

— Oui ?

— Merci de ne pas avoir prévenu les flics. Et sachez que je comprends votre position.

Menthol hocha la tête et prit place dans la Lincoln.

Calliope vint se coller à Sam. Ensemble ils regardèrent la limousine s'éloigner.

— Tortor, c'est tout c'que j'ai, sanglota-t-elle.

Sam lui prit la main. Il ne savait quoi répondre.

Il venait d'échouer lamentablement à l'exercice dans lequel il excellait : convaincre les gens de faire ce qu'ils n'avaient pas envie de faire.

Le jeune moine arriva vers eux.

— Le Maître répare la voiture.

Puis il versa du thé dans un bol en terre qu'il touilla à l'aide d'un fouet en bambou.

— Encore un peu de thé ?



Ils se tenaient tous dans le soleil et regardaient le vieil homme réparer la voiture. Il palpait longuement chaque boulon avant de le dévisser à l'aide d'une clé, si rapidement qu'on ne voyait plus ses doigts travailler.

Sam demanda :

— Ça va être long ?

— Ne dites rien quand il travaille, répondit Steve. Il aura fini dès qu'il aura terminé. Mais surtout, ne dites rien. Quand on travaille, on travaille. Quand on cause, on cause.

— Vous avez beaucoup de clients ? Enfin, je veux dire, vous êtes si loin de tout.

— Trois, répondit Steve qui s'était recouvert la calvitie d'un chapeau de paille.

— Trois rien qu'aujourd'hui ?

— Non. Trois... en tout.

— Mais à quoi vous occupez-vous entre deux clients ?

— On attend.

— C'est tout ?

— N'est-ce point ce qu'a fait au pied du mur, durant neuf longues années, le patriarche Daruma ?

répondit le petit moine sans la moindre animosité dans la voix.

Alors, nous aussi, nous patientons.

— Mais comment vous faites pour payer le loyer, acheter à manger ?

— Y a pas de loyer. Le propriétaire du lac King nous apporte à manger. Il est pêcheur.

— Le lac King, c'est au bout de cette route, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il y a au juste ? Un truc de vacances ?

— Une maison de tolérance.

— Quoi ? Ne me dites pas que les moines bouddhistes sont sponsorisés par un bordel ? Je rêve !

— Comme c'est touchant, ajouta Calliope.

— Il y est arrivé ! les interrompit Coyote en parlant du Maître qui tenait au bout de ses doigts restants une soupape de métal poli.

— Voyez-vous ça ? Une soupape tordue.

Le Maître emporta la pièce dans l'atelier. Tous le suivirent et le regardèrent prendre la soupape entre les mâchoires d'un étau. D'une main il empoigna un marteau pendant que de l'autre il caressait le bout de métal. Sans prévenir, il poussa un énorme cri et frappa un grand coup sur la soupape. Puis il salua à l'orientale et reposa le marteau sur un banc.

— Ça y est ! C'est bon, fit Steve, y allant d'une nouvelle courbette.

— C'est de cette façon qu'il a perdu ses doigts ?

— Pour atteindre la connaissance, nous devons abandonner les biens de ce monde.

— Oui. Comme les leçons de piano, par exemple, ne put se retenir de dire Coyote.

Chapitre 28

L'espoir a son gilet pare-balle, et la vérité est dure à venir

Sur le chemin du retour vers Las Vegas, Fresher Menthol repensa à la phrase de Sam : Vous avez une mère, non ? Il ne put s'empêcher de se remémorer le coup de fil de sa mère qui avait radicalement changé sa vie.

« Tu es le seul mon chéri qui deviendra quelqu'un. Les autres, ça ne les intéresse pas. Reviens à la maison, mon petit, reviens, j'ai besoin de toi. » (Il faut préciser que même depuis qu'il se baissait pour passer sous les portes, sa mère continuait à l'appeler « mon petit ».) Ces intonations si particulières, il les avait déjà perçues quand elle se battait avec son mari pour empêcher ce dernier de le rouer de coups de ceinturon. Mais il n'était jamais retourné à la maison. Il céda à un appel empli de fierté. Il rentra à cause de Nathan.

Nathan Fresher n'avait jamais été présent à la maison pour la naissance de ses neuf enfants. Il était marin au long cours. Il avait fini par croire qu'à chacun de ses retours à la maison un nouveau rejeton l'attendrait. Les mômes avaient grandi de six, huit centimètres entre deux visites. Les chaussures des aînés passaient aux cadets. Il aimait ses enfants, les considérait comme des espèces d'étrangers. Il faisait toute confiance à son épouse qui savait les élever en son absence et les préparer à la revue de paquetage de chacun de ses retours. Bien qu'il ne fût jamais là, toujours à courir les sept mers pour défendre la démocratie en danger, son ombre planait dans la maison. Sur les murs il apparaissait en uniforme impeccable, blanc et bleu. On y trouvait aussi ses médailles et citations et il expédiait une lettre par semaine qui était lue à voix haute au moment du souper. Il ne manquait jamais dans ces lettres de les menacer de ce qui les attendait s'ils désobéissaient en son absence. Pour les enfants Fresher, Papa existait un tout petit peu plus que le père Noël.

A bord du navire, on ne connaissait le quartier-maître de première classe Nathan que sous le diminutif de Chef. Il était craint et respecté, dur et juste ce qu'il fallait, un peu sectaire parfois, voire affûté comme un rasoir, mais toujours affable et très intolérant avec ceux qui ne l'étaient pas. Le Chef : vous avez remarqué que c'est un Noir ? Un tout

petit Noir ? Qui pèse quoi ? Allez ! Soixante kilos tout mouillé. Non, on ne remarquait rien de tout cela. On ne voyait que ses yeux en forme de sourire, surtout lorsqu'il montrait les photos de ses rejetons auxquels il racontait par le menu comment il balançait des obus gros comme des frigos sur les collines de Corée. La retraite ? Non, il n'en était pas question ; le mot lui-même lui donnait le frisson.

Menthol, le plus jeune de ses neuf enfants, celui aux yeux mordorés, connaissait aussi le frisson. « Il est pas de moi », avait dit Papa. Rien qu'une fois. Alors Menthol évitait son père au maximum et portait des lunettes de soleil quand cela lui était impossible de faire autrement. À l'âge de dix ans il mesurait déjà un mètre quatre-vingts mais les sentiments de son père à son égard n'avaient toujours pas varié d'un iota. Sa place dans la famille se résumait au post-scriptum des lettres qu'écrivait Maman. On pouvait lire « Le bébé va bien » très en dessous de la formule de politesse et de la signature, histoire de matérialiser la permanence du rejet. Une nuit, Menthol se décida à prendre la plume : « Mon équipe a été sélectionnée pour le championnat fédéral. Je vais participer à tous les matches. Les journalistes m'appellent M. F. le Décontracté parce que sur le terrain je porte toujours des lunettes teintées et que pendant les interviews je garde mes lunettes de soleil. Les universités me contactent déjà et se proposent d'envoyer des sélectionneurs au championnat. Tu seras fier de moi bien que Maman jure du contraire. » Menthol avait regardé les morceaux de la lettre qu'il venait de déchirer partir dans la cuvette des toilettes pour rejoindre enfin la mer.

La semaine qui avait suivi son succès au bac, Menthol s'était envolé pour l'université du Nevada à Las Vegas. Cette même semaine, son père avait reçu sa feuille de mise à la retraite. Il rentra donc chez lui, à San Diego, pour de bon. L'entraîneur de l'université souhaitait vivement que Menthol étoffe sa musculature de manière à pouvoir contrer les costauds des équipes adverses. Sympa, l'entraîneur avait même offert une nouvelle machine à laver et un sèche-linge à madame Fresher. Nathan les avaient aussitôt remisés sous la véranda.

La veille du premier match, celui où l'équipe de l'université du Nevada allait enfin dévoiler sa botte secrète et ridiculiser l'équipe universitaire de Caroline du Nord, grâce à cet incroyable géant capable de soulever deux fois son poids, de sauter un mètre en hauteur sans élan et réussir quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ses lancers francs, la veille de ce jour, M. F. reçut le fameux appel de sa mère.

« J'arrive Maman », avait-il simplement répondu.

— Mon père a besoin de moi, avait-il tenté d'expliquer à l'entraîneur.

— Maintenant qu'on a fait de toi un vrai joueur, qu'on t'a filé une bourse d'études, acheté des verres teintés et des lunettes de soleil, qu'on t'a affublé de ce surnom ridicule, qu'on a offert à ta mère un lave-linge et un sèche-linge, tu veux manquer le match d'ouverture de la saison ? Eh bien c'est non ! Tu es à moi, t'entends ?

— Comme c'est touchant, avait répondu Menthol. Personne ne m'avait jamais dit ça avant.

Plus tard, il se dit qu'il y était peut-être allé un peu fort, qu'enfermer l'entraîneur dans son placard ne s'imposait pas, bien qu'à la réflexion quelques heures au milieu des chaussettes et des slips sales ne puissent pas lui faire de mal. Puis Menthol avait délibérément cassé la clé dans le cadenas, arraché l'étiquette portant son nom avant de rentrer chez lui.

— Ça fait quatre jours qu'on l'a plus revu, avait dit Maman Fresher. Avant, quand ça lui prenait d'aller boire et jouer dans les cercles de billard, il rentrait toujours au petit matin, mais depuis qu'il est en retraite il est plus le même. Je ne le reconnais plus.

— Ben moi non plus.

— Je t'en prie mon petit, ramène-le à la maison.

Menthol avait pris un taxi. Il avait visité les uns après les autres tous les bars du port avant de réaliser que son père serait partout sauf là. Il y avait trop de vieilles connaissances. Après deux jours de recherche, Menthol avait fini par retrouver un Nathan titubant en train de jouer au billard dans un clandé mexicain de la banlieue de Tijuana.

— Allez Chef, on rentre. Maman s'impatiente.

— Je suis le chef de personne. Casse-toi. Tu vois pas que j'suis en train de jouer, non ?

Menthol avait posé la main sur l'épaule de son père. Il avait eu un bref moment de recul lorsqu'il avait pris l'odeur de tequila et de vomi dans les narines.

— Papa, j't'en prie, elle s'inquiète vraiment...

Un gros Mexicain avait fait le tour de la table près de laquelle se tenait Menthol et avait repoussé celui-ci à l'aide de sa queue de billard.

— Hé l'ami ! ce type ne partira pas tant qu'il n'aura pas terminé la partie.

Deux autres Mexicains étaient descendus de leur tabouret et s'étaient approchés tranquillement.

— Allez, tire-toi, avait dit le gros avant de lui enfoncer à nouveau la queue dans la poitrine.

Nathan Fresher avait alors foncé sur le tas de suif en gueulant comme au bon vieux temps où il était quartier-maître première classe :

— Tu touches pas à mon fils, espèce d'enculé de tas de graisse !

La queue de billard du Mexicain avait cueilli Nathan en plein sur l'os du nez. Nathan s'était écroulé. Out. Menthol avait chopé la tête du gros et l'avait écrabouillée contre la table de billard. Il avait neutralisé les deux autres d'un coup de poing bien placé dans la gorge. Un quatrième armé d'un couteau avait goûté aux joies du vol plané avant d'atterrir dans un miroir vantant la Corona. La glace avait fait plus de bruit en se brisant que le cou du type. Il en avait encore expédié deux autres au tapis, le premier avec une boule de billard en pleine tête, ce qui avait occasionné une fracture du crâne, et le second en lui déboîtant l'épaule. En tout il avait dû s'en coltiner sept avant que le vide ne se fasse dans la cantina. Malgré une sale coupure au bras. Menthol avait réussi à traîner son père à l'extérieur.

La mère les avait rejoints à l'hôpital. Elle se tenait aux côtés de Menthol lorsque Nathan avait refait surface.

— Qu'est-ce tu fais là, toi, le dingue aux yeux jaunes ?

Menthol avait quitté la chambre. Sa mère l'avait rattrapé.

— Il pense pas ce qu'il dit, mon petit. J'en suis sûre.

— Je sais bien Maman.

— Où tu vas ?

— Je retourne à Vegas.

— Appelle quand il sera dessoûlé. Il voudra sûrement te parler.

— Non Maman, c'est toi qui appelleras si t'as besoin.

Puis il l'embrassa sur le front et disparut.

Elle l'appela chaque semaine qui suivit l'incident. Rien qu'à la façon dont elle respirait au bout du fil Menthol savait que Nathan était à la maison et qu'il allait bien. Ça mettait du baume au cœur, et pas seulement à celui de M. F. le Décontracté, non, plutôt à celui de M. F. tout court, celui des deux qui réglait les affaires. Tout ce qui lui manquait résidait dans ce sentiment d'inutilité.

Et Sam lui avait demandé s'il avait une mère.

Menthol engagea la limousine sur la bretelle de l'autoroute, emprunta le passage aérien et reprit la route en direction du lac King.

*

Une bonne demi-heure avait été nécessaire à Steve, le moine bouddhiste, pour terminer de remettre la Datsun en état. Quand Sam s'était proposé de régler la réparation, Steve avait répondu : « Les misères de ce monde sont essentiellement dues à l'appétence de biens matériels. Partez ! » Sam avait répondu merci.

Il conduisait la Datsun à travers l'Utah. Derrière, Coyote ronflait, Calliope endormie sur ses genoux. Sam tenta de calculer combien de temps il faudrait pour arriver à Surgis, dans le Dakota du Sud, lieu de la concentration de motards. Sans doute une vingtaine d'heures, estima-t-il, à condition que le moteur tienne bon. De temps à autre il jetait un œil sur Calliope, ce qui ne manquait jamais de le rendre un peu plus jaloux de Coyote. La jeune femme ressemblait tellement à un enfant quand elle dormait. Il aurait voulu la protéger, la tenir serrée contre lui. Ce caractère enfantin, cette capacité qu'avait Calliope de nier le côté négatif des choses, de les voir si clairement, si clairement fausses, n'était pas pour le rassurer. C'était comme si elle rejetait en bloc tout ce qu'un adulte normal acceptait sans sourciller, à savoir que le monde n'était en fait qu'hostile et dangereux.

Sam repoussa une mèche rebelle de Calliope. Puis son regard se rebrancha sur le ruban d'asphalte. Calliope murmura et s'éveilla en bâillant.

— J'ai rêvé des tortues de mer... qu'elles étaient les anges des dinosaures.

— Ah bon ? Et alors ?

— Alors, rien. C'était qu'un rêve.

Sam portait cela en lui depuis trop longtemps maintenant. Alors sa voix se teinta de colère quand il demanda :

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé quand tu t'es mise en chasse de Lonnie ?

— J'en sais rien.

— Je me suis fait un sang d'encre. Si Coyote n'avait pas été là, je ne t'aurais jamais retrouvée.

— Vous êtes parents, lui et toi ? (Calliope n'avait pas remarqué la colère dans le ton employé par Sam.) Vous avez quelque chose de similaire dans le regard. Un peu la même couleur de peau aussi.

— Non, on est pas parents. Je le connais comme ça, sans plus.

Sam n'avait pas envie de prendre le temps de tout expliquer, il attendait toujours sa réponse.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

Calliope eut un mouvement de recul.

— Fallait que je retrouve Tortor.

— Qu'est-ce qui faisait que je ne pouvais pas t'accompagner ?

— T'aurais fait ça ? Vraiment ?

— Je suis là, non ? C'aurait été un peu plus facile si j'avais pas dû te chercher dans deux Etats.

— Mais peut-être que si c'avait été si facile tu ne l'aurais pas fait.

J'ai pas raison ?

La question et le ton employé le surprirent. Il fixa longuement la route avant de dire :

— Je sais pas.

— Moi je sais, reprit-elle. Je sais pas grand-chose, mais ça j'le sais. T'es pas le premier mec qui rêve de me sauter et de me sauver. Ils le veulent tous. On dirait que tous les mecs se sont donné le mot. C'est quand même bien ça qui t'a attiré chez moi quand on s'est rencontrés, non ?

— C'est pas vrai.

— Si c'est vrai ! Et c'est pour ça que j'ai accepté de coucher avec toi si rapidement.

— Je comprends plus rien.

Sam n'avait pas envisagé qu'elle réagisse de cette façon. Il avait voulu se montrer directif et voilà qu'elle mettait le doute dans son esprit.

— J'ai accepté de coucher pour savoir si c'était ton unique but avec moi, pour savoir si tu pouvais dépasser ça et voir la réalité en face, c'est-à-dire moi et mon enfant, moi et mon manque d'éducation, moi et mon boulot de merde, moi qui ne sais jamais de quoi demain sera fait. J'en ai marre qu'on ait toujours envie de moi comme ça. Alors je déballe ce terrain-là tout de suite comme j'ai fait avec toi.

— Tu m'as testé en quelque sorte ? C'est aussi pour ça que t'es partie sans m'avertir ?

— Non, ça n'avait rien d'un test. Je t'aime beaucoup, mais fallait que je retrouve Tortor. Et je ne peux pas m'offrir le luxe d'un espoir qui ne viendrait pas.

Calliope allait fondre en larmes. Ça se sentait. Au moins autant qu'une litière de chat qui n'aurait pas été changée depuis huit jours. La jeune femme s'essuya les yeux avec la couverture de Tortor.

— Ça va ? lui demanda Sam.

Elle hocha la tête.

— Tu sais, y a des fois où je voudrais être amoureuse. Alors je me dis que je le suis et qu'il y a un type qui m'aime pour de vrai. Je prends comme ça vient. Je n'espère plus rien. Tu as failli être l'un de ces moments-là. Mais voilà que je me suis prise à rêver d'autre chose. Si je t'avais appelé et si tu avais dit non, je me serais encore retrouvée au trente-sixième dessous.

— Mais je suis pas comme ça, moi.

— T'es comment alors ?

Sam conduisit tout un moment sans répondre. Qu'aurait-il pu répondre de judicieux ? De toute façon, la réponse idéale n'existait

pas. Il avait toujours trouvé la réponse appropriée à toutes les situations... jusqu'à l'arrivée de Coyote. Maintenant il ne savait plus du tout ce qu'il voulait vraiment. Désirer physiquement Calliope semblait être un péché mortel. Pour lui, parler à une femme, ou à n'importe qui d'ailleurs, sans son agenda sous le nez, lui apparaissait impossible. Au nom de qui aurait-il pu répondre ? Quel point de vue aurait-il pu défendre ? Qui était-il supposé être à présent ?

Il se retint de la regarder, par peur. Il sentit le rouge lui envahir les joues quand il réalisa qu'elle était là, sur la banquette arrière, à espérer une vraie réponse. Mais où se cachait la vérité ? Calliope avait trouvé sa propre vérité et elle la lui avait confiée. Elle lui avait déposé le maigre espoir qui lui restait au creux des mains, et attendait de voir ce qu'il allait en faire.

Il se décida enfin à parler vrai :

— Je suis un Indien crow. Pur sang. J'ai grandi dans une réserve du Montana. À l'âge de quinze ans j'ai tué un mec et je me suis barré. Depuis, je fais semblant d'être un autre. J'ai jamais été marié, jamais été amoureux de qui que ce soit. L'amour, c'est un truc qui m'est totalement étranger. Je sais même pas très bien pourquoi je suis là avec toi. Ce dont je suis certain, c'est que tu as éveillé quelque chose en moi. Il me paraît plus intéressant de courir après quelque chose à tes côtés qu'essayer de donner le change et faire encore semblant. Ce qui me mène, c'est peut-être cet horrible sentiment de vouloir te posséder, que tu sois à moi. Voilà, je l'ai dit. Ah ! au fait, je te précise que tu es assise sur les genoux d'un ancien dieu indien.

Ils se dévisagèrent. Sam était un peu essoufflé et dans sa tête ses pensées cavalaient comme des dératées. Il se sentit soulagé. Il eut envie d'une cigarette, et d'une serviette, et peut-être aussi d'une bonne douche et d'un copieux petit déjeuner.

Le regard de Calliope quitta Sam pour Coyote, puis revint à nouveau sur Sam. Ses yeux s'écaraillaient de plus en plus. Coyote interrompit son ronflement et ouvrit péniblement un œil.

— Salut, vous, dit-il, avant de refermer son œil et de repartir à ronfler.

Calliope se pencha vers l'avant et embrassa Sam sur la joue.

— Tu vois, c'était pas si difficile que ça.

Sam rigola un bon coup et lui prit le genou.

— On a un peu plus de vingt heures de route à se taper. Il va falloir que tu conduises un peu. J'ai pas confiance quand c'est Coyote qui pilote. Alors, il faut que tu te reposes, d'accord ?

— Un dieu qui conduit mal, c'est bizarre, fit Calliope.

— Que sommes-nous de plus pour les dieux que des mouches

importunes et lubriques qu'ils écrasent pour le plaisir ?

— C'est dégueulasse de dire ça.

— Je suis désolé, mais c'est du Shakespeare. Et ça fait un sacré bout de temps que cette phrase me trotte dans la tête. Tu sais, comme une chanson dont on ne peut plus se débarrasser.

— Ça m'est arrivé une fois avec Rocky Raccoon des Beatles.

— Ah, oui ?

Chapitre 29

Chambardement

Sam tint le volant toute la journée et une partie de la nuit. Il s'arrêta enfin à un relais de routiers dans la banlieue de Sait Lake City. Depuis plusieurs heures, Coyote et Calliope ne dormaient plus. Personne n'osait rompre le silence. Calliope se sentait fort impressionnée par la présence de Coyote, surtout depuis qu'elle savait que c'était un dieu vivant. De son côté le Roublard regardait par la fenêtre et semblait perdu dans ses pensées. Il est sûrement en train d'imaginer comment expédier quelques âmes charitables supplémentaires dans les flammes de l'enfer, pensa Sam. De temps à autre l'un des trois osait un « Z'avez vu ce rocher ? Joli, non ? », bref, le genre de remarque qui pouvait s'appliquer à l'Utah tout entier. Puis le silence se réinstallait pour une demi-heure.

Ils entrèrent dans le restaurant et prirent place sur des tabourets autour d'un comptoir circulaire parmi quelques chauffeurs de poids lourds et un couple d'auto-stoppeurs un peu grunge. Une serveuse carrossée comme une barrique en uniforme de nylon orange leur versa du café sans leur demander s'ils en voulaient. Son badge précisait qu'elle s'appelait Arlène.

« Vous voulez casser une petite graine, ma poulette ? » demanda la barrique à Calliope avec un chaleureux accent du Sud à couper au couteau.

Pourquoi fallait-il, se demanda Sam, que quel que soit l'endroit où vous alliez, les serveuses de routiers parlent avec cet accent du Sud ?

— Z'avez du porridge ? demanda Calliope.

— Saupoudré de sucre brun ? ajouta Arlène en regardant par-dessus ses bécicles à la monture de pacotille.

— Ce sera parfait, répondit Calliope tout sourire.

— Et pour toi mon joli, qu'est-ce que ce sera ? demanda la serveuse à Coyote.

— À boire. Je veux un machin avec des parapluies et des épées.

— Hé ! mais t'es en territoire mormon ici ! répondit le tonneau orange.

Coyote interrogea Sam :

— Territoire mormon ? C'est quoi cette connerie ?

— Les Mormons sont installés partout dans le coin. C'est eux qui affirment que Jésus est venu visiter les Indiens à son retour du Royaume des Morts.

— Ah, lui ? Je m'en souviens bien de ce mec. Un grand, avec de la barbe. Une fois, il avait monté un spectacle d'enfer où il mourait et ressuscitait. Ha, ha, ha, c'était un marrant ce gars-là. Il a essayé de m'apprendre à marcher sur l'eau. Tu sais que j'y arrive bien ? Surtout en plein hiver.

Arlène se fendait la pipe.

— À mon avis, au point où t'en es, toi, tu devrais pas reboire tout de suite. Tu veux pas des œufs au bacon plutôt ?

— Deux ! trancha Sam. Les œufs, pas trop cuits.

Sam regarda Arlène s'activer derrière son comptoir, flirtant avec un chauffeur comme une entraîneuse de saloon, en maternant un autre comme une mère poule. Il la surprit glissant subrepticement un gâteau à la cannelle au petit auto-stoppeur fauché comme les blés avant de lui arranger le coup avec un chauffeur bourru comme un cow-boy qui partait dans la direction recherchée. Tantôt Arlène pouvait jurer comme un charretier et l'instant d'après rougir comme une pucelle et tous les clients voyaient arriver devant eux, en un temps record, exactement ce qu'ils avaient commandé. Sam réalisa qu'il avait face à lui une représentation de la Bonté même. Il se dit qu'il avait l'œil pour remarquer ce genre de personnage. Et lui ? Que valait-il exactement ?

Il se tourna vers Calliope à l'instant même où une cuillerée de porridge lui glissait sur le menton.

— On va réussir, lui dit-il. On va le ramener.

— Oui, je sais.

— T'en es persuadée ?

Elle hocha la tête puis s'essuya le menton à l'aide d'une serviette en papier.

— C'est ça le véritable problème avec l'espoir, ajouta la jeune femme. Si tu le laisses grandir trop longtemps, il finit par se transformer en foi.

Elle reprit du porridge.

Sam ne put éviter un sourire. Partageait-elle son optimisme ?

— T'es déjà allée dans le Dakota du Sud avec Lonnie ? Tu penses que ce sera facile de le trouver ?

— Une fois, je l'ai accompagné à la grosse concentration d'été. Ils ne se mélangent pas avec les autres motards. Ils louent un champ dans les collines à un fermier. C'est là que toutes les bandes de Hell's Angels se retrouvent.

— Tu saurais retrouver l'endroit ?

— Je crois. Il n'y a qu'un chemin qui y mène. Comment on fera pour ramener Tortor ?

— Ben, je crois que si on leur demande poliment de nous le rendre ça risque de pas marcher.

— Ils ont des flingues, tu sais. Ils passent leur temps à se soûler la gueule et à faire des concours de tir.

Coyote intervint :

— On attend qu'ils dorment, on s'introduit dans leur camp et on compte un coup.

— L'ennui c'est qu'ils ne dorment jamais vraiment. Ils baisent et picolent tout le week-end sans s'arrêter.

— Alors faudra ruser.

— Je m'attendais à ce que tu dises ça, répondit Sam. Il pivota sur son tabouret et regarda par la fenêtre, vers les pompes à essence. Il vit une longue limousine noire de marque Lincoln s'y arrêter.

*

Sam se réveilla à la place du mort. La Datsun était garée sur le bord de la route. Les phares éclairaient la campagne. Il n'y avait personne derrière le volant. Coyote, recroquevillé sur la banquette arrière grogna et leva la tête.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— J'sais pas.

Sam chercha Calliope. Dehors il pleuvait.

— P'têt'qu'elle est sortie pisser, avança Coyote. Elle est là-bas, ajouta-t-il en montrant la fille près d'une clôture de barbelé derrière laquelle se tenait un veau.

Sous les yeux de sa mère, la bête s'acharnait à tirer sur quelque chose.

— Le veau, il a la queue prise dans le barbelé, dit Coyote.

Sam sortit sous la pluie battante juste à l'instant où Calliope terminait de libérer le pauvre animal qui aussitôt bondit près de sa mère.

— J'y suis arrivée ! cria Calliope.

Elle fit signe à Sam de remonter dans la voiture et regagna elle-même sa place.

— J'avais pas le choix. Il avait l'air si pitoyable.

— Ouais, je vois, fit Sam en rigolant, t'as fait ta B.A. pour un de tes copains de la prairie, c'est ça, hein ? Bon, c'est pas tout ça, mais tu

sais où on est rendus ?

— On y est presque. Y a eu une bagnole qui nous a suivis pendant un sacré bout de temps. Mais j'ai fini par la semer.

Calliope relança la voiture, passant les vitesses comme un pilote de rallye. Sam regardait l'aiguille du compteur monter à toute allure quand une lumière clignotante attira son attention.

— C'était quoi ce truc-là ?

— L'unique stop de Sturgis, répondit Calliope.

— On est déjà arrivés ? s'étonna Sam. Mais il fait encore nuit noire.

— On est plus qu'à quelques bornes de la ferme. Sam, si un flic m'a vue brûler le stop et qu'il veuille m'arrêter, tu diras que c'était toi qui tenais le manche, d'accord ? Je te dis ça parce que je suis sous le coup d'une suspension de permis. Mais faut pas en vouloir à cette bagnole parce qu'elle roule beaucoup mieux qu'elle ne s'arrête.

Sam consulta sa montre, surpris de tout le chemin qu'ils avaient parcouru depuis que Calliope avait pris le volant.

— Mais c'est pas possible ! T'es jamais descendue en dessous de cent soixante !

— La dernière fois qu'ils m'ont gaulée, je suis allée en taule. Trois mois que j'ai fait. Ils m'ont appris le boulot de manucure.

— T'as fait trois mois de cabane pour un excès de vitesse ?

— J'étais pas la seule dans ce cas-là. Et puis, c'était pas si dur que ça. J'ai obtenu mon diplôme de manucure. En taule, on apprenait surtout à écrire amour et haine sur les ongles de chaque main. J'aurais pu faire carrière dans le métier mais je supporte par l'odeur du vernis, ça me donne des maux de tête.

Coyote retira la couverture de Tortor qui obstruait le trou dans le pavillon arrière.

— Y a bien une bagnole qui nous suit mais c'est pas les flics.

Sturgis n'était que le trou du cul du monde. Imaginez un panneau stop clignotant avec deux ou trois bricoles autour. Calliope traversa le bled et prit une petite route sinueuse qui menait vers les Black Hills.

— On est plus qu'à deux minutes du chemin qui mène à la ferme où les Hell's louent leur champ. Quand on sera sur le chemin, il ne restera plus que deux bornes à parcourir.

— T'éteindras les phares dès qu'on sera sur le chemin, commanda Sam. On fera la moitié en voiture et le reste à pied.

Calliope obliqua vers un étroit chemin de terre qui serpentait au milieu d'une forêt de pins au garde-à-vous. Le chemin était en sale état, de profondes ornières gorgées d'eau faisaient faire des embardées à la petite voiture dont le bas de caisse toucha le sol à plusieurs reprises.

— Essaie de rester à la même vitesse, conseilla Sam. N'accélère pas ou les roues vont cirer et on va s'embourber. Putain, on y voit rien du tout.

— C'est à cause des arbres, dit Calliope. Plus loin il y a une clairière. C'est là qu'ils campent habituellement.

Sam scrutait l'obscurité. Il devina une entrée de champ sur sa droite.

— Arrête-toi, ordonna-t-il.

Calliope obéit.

— O. K., dit Sam, allume les veilleuses, juste une seconde.

Ce que fit Calliope.

— Bon, y a bien une entrée de champ. Tu vas reculer la voiture pour faire demi-tour.

— On abandonne si près du but ? questionna Coyote.

— Non, mais s'il faut qu'on détale à toute vitesse, la voiture sera déjà dans le sens de la marche.

Il sortit de la Datsun et guida Calliope dans sa manœuvre.

— On va marcher maintenant, conclut Sam.

Les deux autres descendirent de la voiture et tous les trois, évitant les flaques d'eau, se mirent en route vers le camp des Hell's Angels. L'air, humide et froid, sentait le feu de camp et les aiguilles de pin. Quand la lune apparut à travers les ramures, ils virent la condensation de leur respiration.

Calliope dit « Attendez-moi, je reviens » avant de retourner vers la voiture. Elle revint les bras chargés de la couverture de Tortor.

— Il la voudra sûrement.

Sam se fendit d'un sourire. Il savait que Calliope ne pouvait voir son visage. Faut jamais partir affronter des motards armés jusqu'aux dents sans couverture, pensa-t-il.

Coyote et Lapin

Ceci est une très ancienne histoire. Une nuit, Coyote et son ami Lapin, cachés dans les sous-bois d'une colline surplombant un camp, regardaient des jeunes filles danser autour d'un grand feu.

« J'irais bien leur rendre visite, dit Coyote.

— Non, tu n'iras pas, répondit Lapin. Elles savent trop bien qui tu es.

— Peut-être pas, mon petit, peut-être pas. Je vais y aller déguisé.

— Mais elles laisseront jamais un homme s'approcher d'elles, dit Lapin.

— Mais je vais pas me déguiser en homme, répondit Coyote. Tiens, garde-moi ça.

Coyote se défit de son pénis qu'il remit à Lapin.

— Quand je reviendrai dans le bois, je t'appellerai et tu me le

rendras. »

Puis Coyote se changea en vieille femme et descendit vers les jeunes filles.

Il dansa avec elles, s'amusa à les pincer et à les tapoter sur le derrière.

— Oh, Grand-Mère, disaient-elles, tu as l'air bien malin. Tu ne serais pas ce vieux roublard de Coyote par hasard ?

— Je ne suis qu'une vieille femme, dit Coyote. Tenez ! Touchez là.

L'une des filles mit la main sous les jupes de Coyote et dit :

— Elle a raison ; c'est rien qu'une vieille femme.

Coyote s'adressa à deux des plus belles filles.

— Allons danser dans les bois.

Il dansa avec elles dans les bois, s'amusa à les chatouiller et les entraîna dans une folle sarabande. Il les pelota sous leurs jupes et elles firent :

— Dis donc Grand-Mère, qu'est-ce que tu fais là ?

— Lapin ! Viens par là ! appela Coyote.

Mais il n'obtint pas de réponse.

— Attendez-moi les filles. Je reviens.

Il parcourut les sous-bois à la recherche de Lapin, mais ne le trouva nulle part. Il alla d'une colline à l'autre. En vain. Coyote était très excité et aurait bien aimé coucher avec les filles, mais sans pénis, comment faire ?

Au lever du jour, les filles appellèrent :

— Grand-Mère ! On ne peut plus attendre. Il faut qu'on rentre.

Coyote arpentait toujours les collines en jurant.

— Ce foutu Lapin, je vais lui écrabouiller la gueule pour m'avoir volé mon pénis.

Puis il croisa trois autres jeunes filles bien excitées qui sortaient des sous-bois. Il entendit l'une d'elles dire :

— Il était si petit mais il avait un machin si énorme que j'ai bien cru qu'il allait m'éclater la chatte.

Coyote courut dans la direction d'où venaient les jeunes filles et tomba sur Lapin en train de fumer une cigarette.

— Je vais te tuer, fumier de voleur ! hurla Coyote.

— Mais calme-toi Coyote. Sais-tu que je les ai baisées toutes les trois et qu'à quatre reprises chacune je les ai fait crier de plaisir ?

Coyote se sentait si las après une nuit passée à danser et chatouiller les demoiselles qu'il se radoucît et fit :

— Vraiment ? Quatre fois chacune ?

— Ouais mon vieux. Quatre fois chaque, répondit Lapin en rendant son pénis à Coyote.

— Tu sais quoi ? J'ai l'impression que j'y étais. T'as pas une tige ?

— Si, j'ai ça, répondit Lapin. Dis-moi, ce soir, tu vas avoir besoin de ton pénis ?

Coyote se mit à rire. Il resta longtemps à fumer avec son ami Lapin pendant que ce dernier lui narrait par le menu ses aventures de la nuit passée.

Chapitre 30

Comme des mouches

Ils entendirent les Anges de l'Enfer bien avant de les apercevoir : quelques rires rauques et un vieil air de Lynyrd Skynyrd qui s'échappait d'un gros poste à cassettes. Toujours en évitant les plus grosses flaques les trois amis gagnèrent le creux d'un vallon. Les arbres se firent de plus en plus rares et bientôt Sam repéra le halo d'un énorme feu de camp autour duquel s'activaient de très nombreuses silhouettes. Quelqu'un fit feu avec un pistolet et la détonation rebondit d'écho en écho autour de la vallée.

— Tu crois qu'ils ont posté des sentinelles ? murmura Sam à Calliope.

— Je sais pas. J'étais tellement bourrée la fois où je suis venue.

— Bon, alors on y va.

— Par ici, leur dit Coyote en désignant un sentier.

Ils emboîtèrent le pas à Roublard à travers une épaisse végétation et débouchèrent sur un promontoire naturel qui dominait le camp.

Une bonne centaine de motards et leurs femmes festoyaient autour d'un gigantesque feu de camp. Ceux qui ne dansaient pas déambulaient un gobelet à la main. Les motos se trouvaient alignées un peu plus loin sur le bord du chemin d'accès. Les tentes, éclairées ici et là de petits feux de camp, avaient été regroupées à l'opposé près de deux camionnettes. Maintenant, le gros poste vomissait à tue-tête Gimme back my bullets, le tube de Lynyrd Skynyrd.

— Je vois pas Tortor, fit Calliope.

— Ni la gonze de Lonnie, ajouta Coyote.

— Écoutez ! fit Calliope.

Au milieu du brouhaha de rires, de rock sudiste, de cris, de détonations, ils perçurent les pleurs d'un enfant.

— Ça vient des tentes, dit Coyote. Suivez-moi.

Par un chemin pentu, il les guida jusqu'à une cinquantaine de mètres des tentes. Quatre femmes assises autour d'un feu parlaient en picolant et l'une d'elles tenait Tortor dans ses bras.

— Tiens ! Il est là, fit Calliope.

Elle voulut partir en direction des femmes mais Sam la retint par le

bras.

— Si tu te pointes là-bas, elles vont appeler Lonnie et ses copains.

— Qu'est-ce que tu proposes ? On est bien venus jusqu'ici pour ramener mon gamin, non ?

— Déshabille-toi, ordonna Coyote à Calliope.

Sam ricana :

— Ça va comme tu veux ? Tu te sens bien ?

— Tiens, toi, garde-moi ça ! fit Coyote, tendant à Sam quelque chose de long, doux et chaud.

Sam recula d'un pas et lâcha la chose.

— C'est pas des façons de traiter une vraie jeune fille ! dit Coyote d'une voix féminine.

Sam s'approcha du Roublard toujours vêtu de ses vêtements de cuir noir et s'aperçut qu'il s'était transformé en femme.

— Mais je le crois pas ! s'exclama-t-il.

— T'es vachement jolie, lui dit Calliope.

— Merci, répondit Coyote. Maintenant, file-moi tes frusques parce que les miennes ne me vont plus.

Il commença à se dévêtir.

Dans le mince filet de lumière qui perçait à travers les arbres, Sam vit les deux femmes échanger leurs vêtements. Calliope avait dit vrai, Coyote, devenu une déesse indienne, était d'une rare beauté. Tout ceci mit Sam mal à l'aise, à tel point qu'il dut détourner le regard.

— J'vais y aller et ramener le gamin, leur dit Coyote. Tenez-vous prêts à cavalier. Et toi, ramasse-moi ça, j'en aurai besoin à mon retour.

Il désignait l'endroit sur le sol où Sam avait jeté son pénis. Sam se baissa pour le ramasser avec deux doigts comme si la chose eût été une grenade dégoupillée.

— J'aime pas trop faire ça, commenta-t-il.

— Donne-le-moi, j'vais le tenir, proposa Calliope qui portait maintenant les habits de cuir noir de Coyote.

— Sûrement pas ! répondit Sam. Manquerait plus que ça !

— Alors ? Ça vient ? demanda Calliope, déhanchée.

Sam empocha le pénis de Coyote.

— J'le garde. J'aime pas trop ça, mais j'le garde.

— Que vous êtes puérils ! soupira Coyote.

Il embrassa Calliope d'un chaste baiser sur la joue et entreprit sa descente vers le camp.

Sam regarda le Roublard s'éloigner. Des pensées inavouables l'obsédaient. Calliope lui mit la main sur l'épaule.

— Ça va aller, dit-elle. T'as remarqué ? Avec mon jean ça lui fait un cul d'enfer.



Bricolo, allongé dans la bannette de sa camionnette, écoutait le groupe de femmes dénoncer l'attitude des hommes à leur rencontre et s'extasier devant Tortor. Cela faisait plus d'une heure que le gamin braillait. Mais qu'est-ce qu'il lui avait pris, à cet enfoiré de Lonnie, d'amener un chiard à cette concentration de motards ? De temps en temps Bricolo se levait sur un coude et jetait un œil sur le groupe de femmes histoire de choisir celle qu'il aurait aimé voir lui tailler une turlute. Mais il avait ordre de ne pas quitter sa camionnette. Il maudissait et respectait la discipline militaire de « c't'enculé de Bonner ».

— C'est un voyage d'affaires, avait précisé Bonner, un voyage dont nous aurions pu faire l'économie si Bricolo avait bien fait son boulot. Alors mon vieux Bricolo, c'est toi qui garderas la cargaison. T'es tricard de partouze !

À quoi cela servait-il de retrouver les autres bandes si on ne pouvait pas faire le con en leur compagnie ? Maudit voyage. Enfin... il ne pleuvait plus, c'était déjà ça.

Bricolo se releva à nouveau et vit qu'une nouvelle nana s'était joint au groupe. Quel châssis ! La fille semblait tout droit sortie de Penthouse ou d'un canard de ce style. Elle avait un petit quelque chose d'indien avec ses longs cheveux de jais. Mais quel corps de rêve ! Il la regarda faire des niches au bébé et caresser le visage de Cheryl que Lonnie avait salement amochée. Bricolo se demanda quel effet cela faisait de tabasser une femme.

L'Indienne avait pris le bébé dans ses bras et le baladait autour du feu. Puis il la vit passer derrière une tente et enfin détalier à toute vitesse vers les collines. Deux silhouettes descendaient déjà à sa rencontre.

— Hé, salope ! reviens ici ! hurla Cheryl.

Les autres femmes se mirent debout comme un seul homme. Bricolo sauta de sa camionnette et se lança à la poursuite de l'Indienne et du bébé. Il dégaina son Magnum du holster qu'il portait sous le bras. Il glissa, se rattrapa, mit un genou en terre et la fuyarde en joue. Mais non, merde ! C'était pas possible. S'il blessait le chiard Bonner ne manquerait pas de lui faire la peau.

Bricolo se releva et escalada la pente. Il vit l'Indienne remettre le gosse à une blondasse. Les kidnappeurs étaient déjà au sommet du sentier. Bon Dieu, mais c'est bien sûr ! se dit-il, il leur faudrait

rejoindre la route principale et lui, Bricolo, connaissait un raccourci.

Comme il s'élançait dans le sentier il entendit des motos démarrer. Bien ! se dit-il, Bonner se décidait à prendre les choses en main mais pour une fois il arriverait après que lui, Bricolo, eut tout solutionné en solo. Il atteignit rapidement la jonction des deux sentiers et attendit. Les pleurs du bébé l'avertirent que les fuyards n'étaient plus très loin. Il leva son revolver à hauteur d'homme. Si le mec se pointait en premier il allait lui régler son compte sans les sommations d'usage.

Bricolo aperçut d'abord une ombre, puis un pied. Il releva le chien du revolver et visa à hauteur de poitrine. Il sentit une présence débouler vers lui. Il était temps de faire feu !

Mais un étau lui enserra la main et Bricolo sentit qu'on lui arrachait le revolver. Une poigne de fer lui enserra le cou et Bricolo se trouva face à la trouille de sa vie. Un objet contondant lui arriva en pleine figure lui brisant l'arête du nez. Sa tête bringuebala d'avant en arrière et il s'évanouit.

— Le mec à lunettes de soleil ! s'exclama Coyote. Mais c'est pas Dieu possible !

Fresher Menthol balança le corps inerte de Bricolo sur le bord du sentier. Il toisa l'Indienne et demanda :

— On se connaît ?

Sam dit :

— M. F. mais qu'est-ce que tu fous là ?

— Pas M. F., répondit l'autre, je m'appelle Menthol Fresher.

Il tendit le Magnum de Bricolo à Sam et dit :

— J'apprends à tomber sur le râble des gens par surprise.

Puis il aperçut le bébé.

— Ah ! ça y est ? Vous l'avez récupéré.

— Pas con ma ruse en fin de compte, fit Coyote.

— Mais qui êtes-vous ? redemanda Menthol.

— Je suis ton vieux pote, Coyote, répondit le Roublard en bombant sa poitrine de rêve.

Menthol se recula d'un pas pour mieux voir.

— T'as quelque chose de changé, non ? La coupe de cheveux ? C'est ça ?

— Faut filer, conseilla Calliope.

— Filer où ? demanda Menthol.

Calliope, prise de panique, regarda Sam ; Sam qui n'avait pas de solution.

— Filons au Montana ! lança Coyote. À la réserve crow. Lunettes de soleil, viens avec nous ! On va se fendre la gueule, tu vas voir.

Menthol se tourna vers d'où montait le grondement des motos.

— Ils ont presque atteint la route, dit-il. Je vais les retarder autant que je pourrai avec la Lincoln.

Ils marchèrent jusqu'à la Datsun. La limousine était garée juste devant.

— Je vais conduire, fit Sam. Cal, toi et Tortor, vous montez derrière.

Comme ils prenaient place dans la petite japonaise les phares des Harley éclairaient déjà au loin les arbres en lisière de la forêt. Menthol monta dans la Lincoln, démarra et libéra le passage pour laisser passer la Datsun.

Sam remit la voiture dans les ornières du chemin. Il roulait ni trop vite, ni trop lentement, de façon à ne pas s'embourber.

— Ça va derrière ? demanda-t-il à Calliope qui s'était lovée autour de Tortor.

— T'occupe ! Fonce !

Les motards étaient en vue à présent, Lonnie Ray en tête. Menthol alluma les longues portées de la limousine de manière à les aveugler. Il s'assura dans le rétro que la Datsun s'éloignait toujours, puis il commença à partir en marche arrière, tout doucement, en prenant soin d'occuper le milieu du chemin pour entraver l'avance des motos.

À l'approche de la limousine, Lonnie dégaina son pistolet et visa le pare-brise. Menthol se baissa et appuya sur l'accélérateur. La limousine sursauta et s'arrêta net : enlisée dans la boue à cause de son énorme poids. Lonnie sauta de sa machine sur le capot de la voiture, puis se hissa sur le toit pour tirer sur la Datsun.

Menthol, après avoir entendu un coup de feu, vit le canon du pistolet de Lonnie pointé sur lui à travers le pare-brise. Les autres motards, empêchés de passer, entouraient la limousine.

— Toi, l'agent secret de mes choses, t'as perdu, siffla Lonnie.

Il arma le chien de son arme.

— Dégage ta bagnole du chemin !

— T'as le droit de rêver, répondit Menthol.

Lonnie sauta à bas du capot et mit le canon de son arme sur la tempe de Menthol.

— J'ai dit dégage ce tas de ferraille du chemin !

— T'as qu'à le faire toi-même.

En disant cela Menthol ouvrit d'un coup sa porte, ce qui eut pour effet de projeter Lonnie dans le décor. Mais deux motards empoignèrent le géant et le jetèrent à terre. Menthol reçut un grand coup de botte dans les reins, un coup de poing dans l'estomac et enfin une pluie d'un tas de choses sur tout le corps. Il entendait la Datsun

s'éloigner, ce qui lui arracha un sourire.

*

Sam, de retour sur l'asphalte, appuya à fond sur le champignon.

— Ça va derrière ? demanda-t-il. Tortor pleurait toujours. Sam redemanda

— Calliope, comment tu te sens ? Coyote pivota sur son siège vers l'arrière.

— Elle est blessée ! Y a du sang partout.

— Oh, merde ! elle est...

— Elle est morte, Sam, ajouta Coyote.

Quatrième partie

Retour à la maison

Cette histoire remonte à la nuit des temps, quand les hommes n'étaient encore que des animaux. Coyote avait passé la journée et la nuit à pagayer dans son canoë, tout cela pour s'apercevoir qu'il ignorait où il allait. Il s'assit dans son canoë et trouva que quelque chose clochait. Il aurait bien aimé mener à bien quelque réalisation mais il n'arrivait pas à se décider. Alors il fit quelques montagnes et leur donna des noms. Mais cela ne le mit pas de bonne humeur pour autant. Il essaya de réfléchir mais n'y parvint pas. Un bruit sourd l'empêchait de se concentrer.

— Dans quelle direction devrais-je aller ? Quelle devrait-être ma prochaine réalisation ? Comment réfléchir avec ce bruit ?

Coyote devint tout triste de ne pouvoir réfléchir. Alors il appela la Terre Mère à la rescousse.

« Terre Mère, dit-il, pourrais-tu faire cesser ce bruit sourd qui me perturbe ? »

Terre Mère entendit la demande de Coyote. Elle partit d'un grand rire.

— Que tu es stupide, Coyote ! Ce bruit sourd qui ne te quitte pas, c'est celui des battements de ton cœur. Écoute bien. C'est le son des tambours. Quand tu entends ton cœur, tu dois penser aux tambours, c'est le son de tes origines.

— Mais je savais tout ça, répondit Coyote.

Chapitre 31

Il n'y a pas d'orphelins chez les Crows

Il y avait cinq heures de route de Sturgis jusqu'à la réserve crow. Coyote, qui avait remis ses habits de cuir noir, conduisit de bout en bout. Sam était assis à ses côtés, anéanti, absent, ne voyant plus rien autour de lui. Il tenait Tortor dans ses bras et luttait pour ne pas regarder vers l'arrière où gisait le corps sans vie de Calliope. Son esprit s'était mis en retrait de tout. Sam ne pensait plus, ne s'accrochait à aucun souvenir.

C'est quand ils arrivèrent en ville qu'au fond de la conscience de Sam se raviva une petite flamme qui lui fit dire : « Mais qu'est-ce que je fous là ? Je devrais pas être là, avec mes montagnes d'emmerdements. »

— Mais fallait bien revenir un jour, dit Coyote.

— T'as raison.

Sam aurait aimé étayer sa réponse mais l'énergie lui manquait.

— Quand on sera rendus, Coyote, pas de conne-ries, hein ? Tu promets ? Pour une fois, comporte-toi en adulte.

— C'est bien pour te faire plaisir...

A deux kilomètres après la sortie de la ville, Coyote gara la Datsun dans l'allée boueuse de la maison des Chasseurs Solitaires.

— Attends-moi là, ordonna Coyote.

Coyote sortit de la voiture et escalada les marches de ciment brut qui menaient à la porte de la maison. Pendant ce temps Sam fit un tour d'horizon complet. L'aspect extérieur des choses était demeuré le même. Les maisons avaient bien été repeintes une ou deux fois. Un appaloua et un alezan paissaient dans le champ contigu à la maison. Près de la hutte à sudation une vieille caravane Airstream finissait de rouiller. Plus loin, plusieurs carcasses de voitures s'activaient à la même occupation.

Sam semblait accablé par un sentiment d'échec douloureux. Il avait couru tant de dangers pour se retrouver à la case départ, scotché à son éternel lot d'embrouilles. Aujourd'hui, avec un cadavre sur la banquette arrière, il se sentait bien plus vulnérable que le jeune gars

de quinze ans qui avait fui précipitamment ces mêmes lieux. Ça sentait la fin.

Coyote frappa à la porte et attendit. Une femme, une Indienne, dans la trentaine, vêtue d'un sweat-shirt et de blue-jeans, apparut dans l'entrebâillement, un gamin dans les bras.

— Oui ? dit-elle.

— Je ramène ton cousin. On a besoin d'aide.

— Entre, répondit la femme.

Coyote pénétra dans la maison et en ressortit quelques minutes plus tard. Quand il ouvrit la porte de la Datsun Sam sursauta.

— On peut y aller. J'ai tout raconté à la femme.

Sam, comme engourdi, Tortor au creux des bras, suivit Coyote, passa devant la femme pour enfin se retrouver au milieu de la salle de séjour.

— Je peux la monter ici ? questionna Coyote.

La femme parut horrifiée à l'idée d'avoir à supporter une morte dans son salon.

— Non, pas dans la maison, dit Sam.

Coyote hésita. La femme n'était guère à l'aise. Elle dit enfin :

— Vous pouvez la transporter dans la caravane qu'est derrière la maison.

Coyote ressortit. L'Indienne vint vers Sam et dégagea la couverture qui masquait le visage de Tortor.

— Il a mangé ?

— Je sais pas. Heu, non, enfin... pas depuis un certain temps.

— Il a besoin d'être changé. Allez, donne-le-moi, j'veis m'en occuper.

Elle posa son propre enfant dans son berceau et prit Tortor des bras de Sam. Elle allongea le bébé sur une petite table basse.

— Je te connais, tu sais. J'ai entendu parler de toi. Je m'appelle Cindy. Je suis la femme de Festus.

Sam ne fit aucun commentaire. La femme dégrafa la couche de Tortor et la posa à l'écart.

— Festus est au boulot à cette heure-ci. Il bosse avec son père. Z'ont leur propre boutique à Hardin. Harry travaille avec eux aussi.

— Et Grand-Mère ?

La femme leva les yeux vers Sam et secoua la tête.

— Y a longtemps. C'était avant que je rencontre Festus.

Puis son visage se modifia et elle changea de sujet.

— On a trois autres mômes en plus de celui-là.

Deux garçons et une fille.'Sont à l'école. Le petit dernier, là, s'appelle Démarre-en-tête.

Le regard de Sam s'arrêta sur des bois d'élan auxquels étaient accrochés des casquettes de base-bail, un vieux Stetson et une parure cérémoniale de chef. On y trouvait aussi une antique Winchester, une lance à pointe d'obsidienne et un calendrier offert par un magazine sportif.

— Il est costaud, dis donc, fit Cindy en suspendant Tortor par les poignets.

— Et Pokey ? questionna Sam. Comment il va ?

Dans l'attente de la réponse Sam fixa d'abord le sol.

Une vague de profonde tristesse lui balaya le visage. Il marcha jusqu'à la porte de la cuisine et regarda le plafond. Les premières larmes lui envahirent les yeux.

— Pokey va bien, répondit Cindy. Il est à la clinique depuis la semaine dernière. Il a failli... Enfin, il est passé très près. Ils voulaient l'expédier à l'hôpital de Billings mais Harlan les en a empêchés.

Cindy termina de rhabiller Tortor. Elle le posa près de Démarre-en-tête.

— J'vais lui faire chauffer un biberon.

Elle passa devant Sam pour se rendre dans la cuisine. Il s'écarta de son chemin.

— T'as peut-être faim ? Tu veux pas du café ?

Sam se tourna vers la jeune femme et dit :

— Tu sais, elle avait jamais fait de mal à quiconque de toute sa vie. Elle voulait juste récupérer son enfant.

Il se cacha le visage. Cindy vint vers lui et l'entoura de ses bras.

C'est alors que Coyote revint.

— Sam. Faut y aller.

Sam prit Cindy par les épaules et la repoussa gentiment. Il se tourna vers Tortor qui gazouillait dans son berceau.

— T'en fais pas pour lui. On va s'en occuper.

— Allez Sam, fit Coyote, allons voir Pokey.

*

Sur le chemin de la clinique Sam nota le nouvel immeuble très moderne du Conseil Tribal et le stade tout neuf situé juste derrière. Immuable, de l'autre côté de l'autoroute se trouvait toujours la station-service-restaurant du père Wiley. Une poignée de mêmes glandaient devant la baraque à hamburgers et deux vieux se

partageaient une bouteille devant le bureau de tabac. À la sortie de l'épicerie une mère houspillait ses rejetons chargés comme des mulets.

— Je ne devrais pas être ici, dit Sam tout haut.

Coyote fit celui qui n'avait rien entendu et continua à avancer.

La clinique, une vétusté bâtisse à deux étages, n'avait pas bougé de place. On la trouvait toujours à l'extrémité du village. Devant, des gens, surtout des femmes et des enfants, faisaient la queue. Coyote stoppa dans un borbier, près d'une Buick que la rouille empêchait de tomber en poussière. Ils descendirent de la Datsun et gagnèrent la porte de la clinique. En voyant passer Coyote, quelques gamins ne purent se dispenser de faire des commentaires désobligeants. Un vieillard qui poussait son appareil respiratoire lui dit :

— Hé, dis donc, toi, la grande fête estivale c'est qu'dans huit mois. Qu'est-ce qui t'prend de te balader fringué comme pour aller à un pow wow ?

— Laisse tomber, conseilla Sam à Coyote. Va pas lui foutre la trouille.

Coyote se renfrogna et suivit Sam jusqu'au bureau des admissions, pièce minuscule recouverte d'un lino à damier, peinte en vert cuisine et partiellement tapissée de formulaires de santé. Une bonne vingtaine de personnes poireautaient, assises dans des chaises pliantes. Certaines feuilletaient des magazines périmés, d'autres, absentes, fixaient le bout de leurs chaussures. Sam s'approcha d'une femme, une Crow, qui remplissait des fiches individuelles tout en ignorant délibérément ceux qui attendaient.

— 'scusez-moi, M'dame, dit Sam.

La femme ne daigna pas lever les yeux. Elle répondit sèchement :

— Remplissez ça.

Elle tendit un formulaire et un stylo par-dessus le comptoir.

— Quand vous me le rendrez, sans oublier le crayon, je vous donnerai un numéro d'appel.

— Mais je viens pas pour me faire soigner !

La femme, enfin, leva le nez de ses papiers.

— Je suis venu voir M. Pokey.

La femme sembla légèrement embarrassée.

— Un instant, dit-elle.

Elle se leva et disparut à l'arrière du bureau. Puis une porte s'ouvrit dans la salle d'attente. Chacun regarda dans cette direction. Un jeune toubib, un Blanc, passa la tête, repéra Sam et Coyote et leur fit signe de le rejoindre. Chacun retourna à son magazine ou à la contemplation de ses chaussures.

Le médecin regarda les visiteurs, Sam dans son coupe-vent crotté et Coyote vêtu de cuir noir.

— Vous êtes de la famille ?

— C'est mon oncle clanique, répondit Sam.

— Et vous ? Qui êtes-vous ? fit le toubib en s'adressant au Roublard.

— C'est un ami, coupa Sam.

— Alors faudra attendre dehors.

Sam rappela à Coyote de se tenir tranquille.

— Qu'est-ce que je t'ai promis ? répondit ce dernier.

— Vous savez, il devrait être à l'hôpital plutôt qu'ici, fit le toubib. Il est déjà mort deux fois, cliniquement parlant. On l'a ramené à la vie grâce au défibrillateur. Il est dans un état stationnaire mais nous ne disposons ici, ni de l'équipement, ni du personnel nécessaires à ce genre de pathologie.

Sam n'avait rien écouté.

— Je peux le voir ? osa-t-il.

— Suivez-moi.

Ils suivirent un long couloir puis escaladèrent un étage.

— Il était totalement déshydraté, poursuivit le médecin, et souffrait d'hypothermie. Je crois qu'avant d'entamer son jeûne il avait beaucoup bu. Il avait épuisé tous les fluides de son organisme. Il a le foie très atteint et le cœur en sale état.

Le docteur s'arrêta et poussa une porte.

— Je vous le laisse seulement pour quelques minutes. Il est vraiment très affaibli.

Le docteur entra avec Sam. Pokey était immobile sur le lit, le corps relié à des machines et à des bonbonnes par des tuyaux et des cathéters. Pokey avait un teint terreux, à mi-chemin entre le marron et le gris.

— M'sieur Pokey, fit le toubib, vous avez de la visite.

Pokey ouvrit tout grands les yeux.

— Samson ! dit-il avant de sourire.

Sam nota que son oncle ne s'était toujours pas fait poser de dentier.

— Salut Pokey.

— 'tain ! T'as grandi.

— Ben oui.

De revoir Pokey sortit Sam de son brouillard affectif mais raviva par là même de vieilles douleurs.

— T'as l'air bien misérable, fit Pokey.

— Tu t'es vu ?

— Ça doit être héréditaire. Dis donc, t'aurais pas une clope ?

Sam hocha la tête.

— Si, mais je crois pas que c'est une bonne idée de cloper. Je me suis laissé dire que tu picolais toujours.

— On t'a pas menti. Je suis allé à beaucoup de cérémonies, tu sais. Tous disaient que je devais atteindre de plus hauts niveaux d'initiation pour laisser tomber la bouteille. Mais je leur disais que c'était grâce à la picole que j'avais déjà pu atteindre mon niveau actuel.

— Tu sais qu'il est dans la salle d'attente ?

Pokey fit oui de la tête et ferma les yeux.

— J'ai eu des visions. Je vous ai vus, lui et toi, vous rencontrer. Il s'est tenu pénard pendant des années, et puis d'un coup il est réapparu. Je t'ai longtemps cru mort... jusqu'à ce que j'aie à nouveau des visions.

— Je pouvais pas rentrer à la maison. J'aurais pas dû...

Pokey balaya la pensée d'un geste de la main qui en dit long sur son état de faiblesse.

— Non, fallait que tu t'en ailles. Enos t'aurait fait la peau. Il nous a emmerdés pendant des années après cette histoire. Il fouillait dans notre boîte à lettres, espionnait la maison. Il est devenu complètement fou. Il a seulement renoncé à la mort de Grand-Mère quand il a vu que t'étais pas là pour l'enterrement.

Sam avait écouté cette partie de l'histoire à moitié assis sur le lit, épaulement contre épaulement avec son vieil oncle. Il n'avait pu empêcher ses genoux de trembler à l'annonce qu'Enos était toujours en vie. Il resta immobile à fixer la porte.

— Je ressens plus rien du tout, dit-il.

— Ça va aller ? demanda Pokey en essayant de prendre son neveu par le cou.

— Je n'éprouve rien. Même pas de la peur.

— Pourquoi t'aurais peur ?

Sam regarda Pokey par-dessus son épaulement.

— Je croyais l'avoir tué.

— S'en est fallu de peu, tu sais. En tombant le long du barrage il s'est cassé un bras et les deux jambes. Il a même pas été foutu de mourir noyé proprement, ce tas de saindoux.

— J'ai fui pour rien...

— Tu serais resté, jamais je n'aurais pu te faire rencontrer Coyote.

Mais Pokey avait déjà trop parlé. Sa respiration devenait haletante. Il ajouta :

— Si je m'étais tenu à l'écart de toutes ces conneries, ça m'aurait

évité de devenir cinglé.

Sam caressa le bras de Pokey.

— T'as pas eu le choix.

Pokey, malgré ses difficultés respiratoires, dit encore :

— J'ai vu une ombre... qui m'a dit que tu allais côtoyer la Mort. Comme je ne savais pas où te trouver... j'en ai parlé à Vieux Bonhomme Coyote... qui m'a dit qu'il savait où tu étais.

Pokey agrippa le bras de Sam.

— Il a dit qu'il savait, Samson. Mais maintenant, faut que tu prennes tes distances par rapport à lui.

— Allez, repose-toi maintenant, Pokey.

Sam se leva et posa les mains sur les épaules de son oncle.

— Mais ce n'était pas de ma mort qu'il s'agissait. Tu veux que j'appelle le toubib ?

Pokey acquiesça. Sa respiration reprit un meilleur rythme. Sam lui versa de l'eau dans un gobelet de papier et aida Pokey à se tenir assis le temps de boire. Puis le vieil homme se laissa choir sur l'oreiller.

— Qui c'est qu'est mort ? demanda le vieux.

Sam reposa le gobelet et dit :

— Une fille.

— Et tu l'aimais bien sûr ?

Sam fit oui. Son regard partit vers un au-delà invisible.

— Elle avait un bébé. C'est Cindy qui en a hérité pour le moment.

— C'est arrivé quand ?

— Ce matin.

— Et Vieux Bonhomme Coyote était là quand ça s'est passé ?

— Oui.

— Alors demande-lui de ramener cette fille à la vie. Il te doit bien ça.

— Mais elle est morte, Pokey. Morte ! Tu comprends pas ?

— Moi qui te cause je suis mort deux fois en deux jours et je suis toujours là, pas vrai ?

— Elle a été abattue. Une balle. Dans la colonne.

— R'garde-moi, Samson, fit Pokey se levant sur un coude pour être face à son neveu. Il te doit bien ça. On raconte que Vieux Bonhomme Coyote a inventé la Mort pour que l'on ne soit pas trop nombreux. On raconte aussi que sa femme fut tuée et qu'il est allé la récupérer au royaume des Disparus. Il a rencontré une ombre là-bas, une ombre qui lui a rendu sa femme à condition que Coyote ne la regarde pas avant d'être de retour chez les vivants. Mais il n'a pas pu s'empêcher de

regarder sa femme, c'est pour ça qu'aujourd'hui personne ne peut y aller et en revenir.

— Pokey, je suis pas d'humeur à écouter ces salades.

— Mais il t'a pris ta vie, merde !

Sam hocha violemment la tête.

— Ça m'est arrivé, c'est tout. J'ai rien fait pour que tout cela arrive, mais c'est arrivé.

— Alors débrouille-toi pour réparer, cria Pokey aussi fort qu'il le pouvait. Puis il enchaîna :

— Au temps où les bisons paissaient par millions, on raconte qu'un guerrier qui avait compté le coup et qui disposait d'un carquois garni de flèches pouvait aller et revenir du royaume des Disparus. C'est là qu'il se cachait de ses ennemis. Allez, vas-y Samson. Vieux Bonhomme Coyote peut t'aider.

— Mais tu comprends pas qu'elle est vraiment morte et que le royaume des Disparus n'est qu'une superstition ?

— Tu veux dire, comme des bondieuseries ?

— Oui.

— Des salades ?

— Exactement.

— Comme la magie de Coyote ?

— Non.

— Alors ?

Sam ne pouvait plus rien dire. Il grinça des dents tout en fixant son oncle dans les yeux.

Le vieux poursuivit :

— Tu ne supportes toujours pas que je parle des croyances d'autrefois. Mais ça te coûterait quoi d'essayer ? Qu'as-tu à perdre ?

— Rien. Rien du tout.

C'est alors que le toubib revint et dit :

— Ça suffit maintenant, il faut le laisser se reposer.

— Toi, le visage pâle, répondit Pokey, tu fermes ta gueule, t'as compris ?

Sam dit :

— Rien qu'une minute et je m'en vais.

— O. K., une minute, répondit le toubib en quittant la chambre le majeur levé.

Sam regarda à nouveau Pokey.

— Visage pâle... rigola-t-il.

Elle était bien bonne.

— Sois sympa, Accroupi-derrière-le-Buisson, je suis vraiment malade.

Sam sentit l'espoir renaître en lui. Il sourit à Pokey et dit :

— Dis-moi, vieux fou, avant de crever une troisième fois... tu sais où je peux trouver un carquois rempli de flèches ?

Sam se dirigea vers la sortie de la clinique. Il empoigna Coyote par l'épaule alors que celui-ci, assis au milieu d'un groupe de gamins, leur racontait les pires mensonges. Sam eut conscience que son chagrin paralysant se transformait en une formidable énergie. Il se sentit incroyablement vivant.

— Tirons-nous, dit-il à Coyote. File-moi les clés.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tant de hâte ? Le vieux est mort ?

Sam grimpa dans la Datsun et démarra.

— Faut que je trouve un téléphone. Et des fringues aussi.

— Mais vas-tu me dire ce qui s'est passé à la clinique ?

— Tu savais que Calliope allait se faire flinguer, hein ? Tu le savais ?

— Je savais seulement que quelqu'un allait mourir.

— Pokey m'a dit que tu savais comment aller et revenir du royaume des Disparus, c'est vrai ?

— Le royaume des Disparus ? Il a dit ça ? Ben... oui, je peux y aller. Mais c'est pas que j'aime ça...

— Alors, on y va. Maintenant !

— C'est pas terrible comme endroit. Tu vas pas aimer.

— Pokey est persuadé que tu peux ramener Calliope.

— J'ai essayé une fois. Ça n'a pas marché. Ça dépend pas que de moi, tu sais.

— Alors on va aller dire deux mots à celui dont ça dépend.

— T'as pas peur ?

— J'ai dépassé ce sentiment.

— Pourquoi as-tu besoin de vêtements ?

— Parce qu'il faut qu'on se rende à Billings. Chercher quelque chose.

— Je voudrais pas me répéter, mais le royaume des Disparus, c'est pas terrible comme endroit, tu vas sûrement pas aimer. Il y a cette immense falaise, comme celle du haut desquelles nos anciens poussaient les bisons pour les tuer. Mais notre peuple n'a jamais utilisé cette falaise-là. Les bisons allaient souvent jusqu'au bord et disaient « Tiens ! Voilà Billings » et ils sautaient au-dessus du vide. Non, non, je suis sûr que tu veux pas aller à Billings.

Sam gara la Datsun dans l'allée de la maison de son clan. Après avoir coupé le contact il se tourna vers Coyote et lui demanda :

— Mais qu'est-ce qu'il y a au royaume des Disparus qui te fout tant la trouille ?

Chapitre 32

Une thèse de déception

Si l'on devait en croire Pokey, à l'arrivée des Blancs, il existait sept carquois sacrés. Chacun d'eux avait été confectionné par quatre hommes-médecine qui avaient eu la même vision au même instant. Après avoir fabriqué les carquois, les hommes-médecine firent le serment de ne jamais se retrouver de crainte que l'un d'eux vole les pouvoirs combinés des quatre. Ces carquois renfermaient la plus extraordinaire magie qu'un guerrier puisse rêver de posséder, capable de protéger son porteur contre toutes les armes de ses ennemis, de lui donner la possibilité de voyager rapidement sans limite, de pénétrer le royaume des Disparus, de s'y cacher en cas de besoin et d'en revenir indemne. Des sept carquois originels, deux avaient été détruits dans un incendie, deux par une inondation, deux autres encore se trouvaient exposés dans un musée de Washington. Le dernier à quitter la réserve était aujourd'hui la propriété d'un collectionneur privé de Billings, qui l'avait acheté à une famille convertie au christianisme, cette famille pensant que ce carquois pourrait compromettre son salut éternel.

Au début Sam avait eu des doutes quant à l'authenticité de cette histoire. Il avait fini par y croire davantage par affection pour son conteur que par logique. Croire ou ne pas croire à cette histoire de carquois ne changeait pas grand-chose en définitive, tant qu'elle engendrait de l'espoir. L'action conjuguée à l'espoir valait toujours mieux que la paralysie des certitudes.

Quand Sam passa la porte de la maison de Chasseurs Solitaires, Cindy eut bien de la peine à le reconnaître. À leur première rencontre il était au plus bas, égaré et sans raison de vivre. Il semblait s'être reconstruit un but pour la vie.

— Je suis désolé pour tout à l'heure, dit Sam à Cindy, je ne voudrais rien imposer.

— Tu es de la famille, dit Cindy.

Réponse qui valait toutes les explications.

— Merci, dit-il. On a été voir Pokey. Il récupère.

— Ils vous ont dit quand il va pouvoir rentrer ?

— On le ramènera ce soir si les choses s'enclenchent comme prévu.

Je peux téléphoner ?

Cindy lui montra l'appareil posé au milieu de bols et de boîtes de céréales.

Il appela d'abord le muséum de l'Ouest, à Cody, dans le Wyoming. En effet, il existait bien un collectionneur d'objets indiens du nom d'Arnstead Houston, à Billings, auquel ils achetaient certaines pièces de temps en temps.

Puis Sam appela son bureau à Santa Barbara.

— Gabrielle, il faut que vous preniez la clé de chez moi que je vous ai laissée. Dans ma penderie, vous prendrez la veste de velours côtelé, celle avec des coudières de peau. Vous la mettrez dans ma valise avec mes pantalons sportswear, une chemise de flanelle et ce chapeau débile à la Indiana Jones qu'Aaron m'a offert à Noël. O. K. ? Et puis vous mettrez aussi mon costume à fines rayures, une chemise, une cravate et des chaussures qui aillent avec. Ensuite vous allez porter tout cela à l'aéroport et expédier le paquet dans le premier avion pour Billings dans le Montana. S'il n'y a plus de place en soute vous achetez une place pour la valise. Vous mettrez ça sur le compte de la société. De plus, je veux que vous fassiez des recherches sur un certain Arnstead Houston dans tous les fichiers de nos correspondants. Ça doit être une adresse à Billings. S'il faut que vous alliez à l'Institut Central des Compagnies d'Assurances, n'hésitez pas.

Sam attendit que Gabrielle ait terminé d'entrer les données dans l'ordinateur. Elle trouva aussitôt le nom du correspondant qui, localement, assurait Houston. Sam nota le numéro de téléphone de son collègue.

— Gabrielle, je vais vous donner un numéro, vous m'y appellerez dès que vous aurez confirmation de l'heure d'arrivée de ma valise à Billings.

Et il lui donna le numéro du clan des Chasseurs Solitaires.

Puis il composa celui de l'assureur de Houston à Billings. Il prit un accent de l'Oklahoma.

— Oui, c'est cela, j'aurais besoin d'assurer quelques objets amérindiens de valeur. Arnie Houston s'est chaudement recommandé de vos services.

Sam laissa passer quelques secondes.

— J'ignorais que vous vous occupiez de telles choses. Vous souvenez-vous de l'intermédiaire auquel vous aviez confié le dossier d'Arnie ? La Boulder Casualty ? Vous avez leur numéro sous la main ? Merci beaucoup.

Sam avait à peine raccroché que le téléphone sonna.

— Allô ? À cinq heures aujourd'hui ? Y a pas plus tôt ? Merci

Gabrielle. Oh, j'allais oublier : réservez-moi une voiture à l'aéroport de Billings. Un 4x4. Un Blazer ou un Bronco, enfin quelque chose dans le genre. Blanc de préférence. Je le prendrai à cinq heures. Oui, sur le compte de la société. Quoi ? Mais j'emmerde Aaron ! Dites-lui que je pars à la chasse ou un truc comme ça... Gaby, j'avais vous dire... vous êtes simplement extraordinaire. Vraiment. J'ai jamais pris le temps de vous le dire. Voilà, c'est fait. Allez ! au revoir.

Il raccrocha et composa un autre numéro. Il opta cette fois pour le plus british des accents.

— Allô ? La Boulder Casualty ? Bonjour. Je m'appelle Samuel Smythe-White et j'officie pour la galerie Sotheby de Londres. Oui, en Angleterre. Je suis vraiment désolé de vous déranger mais nous avons un petit problème que vous pourriez peut-être nous aider à résoudre. Voilà de quoi il s'agit : nous avons récemment fait l'acquisition d'antiquités amérindiennes, ce qui est assez inhabituel pour nous, j'en conviens, et nous aimerions que vous puissiez nous recommander quelqu'un qui pourrait les authentifier. Leur propriétaire, qui souhaite rester anonyme, nous a dit que vous assuriez ce genre d'antiquités et que vous connaissiez un expert. Oui, j'attends, je vous en prie.

Sam tint le téléphone à bout de bras et alluma une cigarette.

— Non, non, où que cet expert officie ne constitue pas un obstacle. Nous l'inviterons à Londres.

Sam griffonna quelques mots.

— Cher ami, vous êtes simplement extraordinaire. Je ne sais comment vous remercier.

Il raccrocha et composa cette fois le numéro d'Arnstead Houston.

— Bonjour monsieur Houston. Je m'appelle Bill Lanier. Je suis le nouveau doyen de la fac de recherches ethniques de l'université de Washington. Oui. Je me permets de vous appeler car je viens à l'instant de recevoir un coup de fil de la Boulder Casualty. Il semblerait que l'un des objets de votre précieuse collection ait été très sous-évalué. Ils souhaiteraient que nous jettions un œil afin de voir si la prime est en adéquation avec la réelle valeur de l'objet en question. Il va de soi que cette nouvelle estimation donnera encore davantage de valeur à l'objet dans l'hypothèse où vous souhaiteriez vous en défaire.

Sam reprit après quelques secondes.

— Il s'agit d'un carquois crow. Oui, celui en forme de cylindre taillé dans un morceau de cèdre évidé. C'est cet objet que nous aimerions contrôler. Il se trouve, simple coïncidence, que nous recevons ces jours-ci un expert crow. Nous pourrions être à Billings en fin d'après-midi, disons vers dix-sept heures trente. Non, je suis désolé, il doit reprendre l'avion car il a rendez-vous demain matin sur un chantier de

fouilles en Arizona. Cette personne ne peut se libérer qu'aujourd'hui. Oui, j'ai votre adresse. Merci beaucoup, Monsieur.

Sam raccrocha et s'accorda un long soupir. Il avait tout réglé en moins de cinq minutes. Quand il se retourna, il vit que Cindy et Coyote le fixaient, bouche bée.

— C'était quoi tout ça ? demanda Coyote.

— Bon ! Toi, à partir de maintenant, tu travailles indirectement en tant qu'expert pour la compagnie d'assurances Boulder Casualty et moi, je suis le doyen de la fac d'anthropologie de l'université de Washington.

— Quand je pense que ça fait des années que je cherche du boulot, dit Cindy en hochant gravement la tête. Ils me demandent toujours de remplir des tas de formulaires.

Coyote dit à Cindy en aparté :

— Tu trouves pas qu'il a le regard fuyant ?

*

Arnie Houston examinait le carquois posé devant lui sur la table basse du salon. A ses yeux ce n'était qu'un vulgaire morceau de bois évidé rempli de saloperies. Que pourrait-il y avoir de plus bandant, se dit-il, que de changer de la merde en or ? Il était tellement excité qu'il en aurait pissé dans ses jeans Wrangler flambant neufs. Ah, pour sûr ! pensa-t-il, que Dieu bénisse l'archéologie, qu'il bénisse les musées, la préservation des objets historiques et la grande Amérique tout entière par la même occasion.

Ce tas de suif, avec son certificat d'études très primaires, ses bottes en peau de tortue à mille dollars la paire, son kilo de quincaillerie argentée incrustée de turquoises, à part cette mesure de vingt pièces avec une Corvette garée au sous-sol, où aurait-il pu bien habiter ? Il avait pu acquérir tout cela en achetant et revendant des saloperies indiennes. Que Dieu bénisse encore les têtes d'œuf et tous ces connards que l'on qualifie d'anthropologues dès qu'ils ont écrit un semblant de thèse débile ou creusé deux trous dans un chantier de fouilles !

Arnie marcha jusqu'au bar où il se servit un ballon de tequila à trente sacs la bouteille. Heureusement, pour ce prix-là, elle vous laissait sur les poils de la langue le plus raffiné des jus de cactus ! Il cherchait dans l'alcool un effet apaisant. Faut surtout pas que je laisse croire à ces demeurerés, tout juste capables de dire bonjour en vingt langues mortes différentes ou de rappeler que tel jour, il y a plus de deux cents ans, tel shaman est allé chier à tel endroit et quel rituel a suivi la chose, qu'il n'y a que le pognon qui me motive !

Pour acheter quelque chose ils allaient toujours voir le conseil tribal ou l'homme-médecine, quelle connerie ! C'est pas comme ça qu'il faut s'y prendre. Faut d'abord dégoter la famille qui possède vraiment quelque chose d'intéressant, et ensuite le membre de cette famille qui picole le plus. Et c'est quand il est fin saoul qu'il faut lui faire miroiter le pognon. Il n'y a pas d'autre moyen d'entrer en possession d'un objet inestimable pour une bouchée de pain ! Sur la réserve Yakima, Arnie venait juste d'acheter l'héritage d'une famille, tout un lot de travaux de perles, vieux de plusieurs siècles. Arnie était arrivé juste au moment où le crack et la cocaïne commençaient à faire des ravages dans la réserve, les Indiens ayant besoin d'argent frais. Le muséum de l'Ouest lui en avait déjà offert dix mille dollars !

Aux anthropologues ! pensa Arnie. Il porta aussi un toast aux poissons de son aquarium situé près du bar avant d'écluser cul sec son verre de tequila. Il jeta un œil à l'extérieur et vit un 4x4 Blazer blanc s'arrêter dans l'allée circulaire du jardin. Deux grands types en descendirent : un Indien en costume et l'autre vêtu d'une veste de velours côtelé et de pantalons sports-wear, sans aucun doute l'anthropologue. L'Indien devait être le fameux expert dont on lui avait parlé au téléphone, un Indien de la ville à première vue, un type qui vivait du fait d'être indien, dont le fonds de commerce devait être à coup sûr l'exploitation de sa race par les Blancs. Pauvres mecs ! pensa Arnie, y mériteraient même pas qu'on tire sur eux pour vider son flingue.

Arnie planqua son verre sous le bar et alla vers la porte. Avant d'ouvrir il se lissa les tempes sans oublier de remettre en place les cinq cheveux qui lui restaient sur le dessus du crâne.

— Monsieur Houston sans doute ? Je suis le docteur Lanier, de l'université de Washington, et je vous présente Élan Alerte, le monsieur dont je vous ai parlé au téléphone.

L'Indien salua d'un signe de tête.

— Mais entrez donc ! dit Arnie. J'ai sorti l'objet du coffre. Il est sur la table.

En fait, il n'avait pas de coffre-fort mais pensait que cela ne pouvait pas nuire de s'en inventer un. Il conduisit ses hôtes jusqu'au salon.

— Voilà la chose.

Bizarrement l'Indien se dirigea vers l'aquarium et se mit à scruter les poissons. Le professeur fit le tour de la table en regardant l'objet, comme s'il avait peur de le toucher.

— Vous l'avez ouvert ?

Arnie se concentra. Que devait-il répondre ? Ces gars-là, ça aimait jouer les détectives, trouver leurs propres explications.

— Non Monsieur. Celui qui me l'a vendu m'a dit ce qu'il y avait à

l'intérieur : quatre flèches, un crâne d'aigle et un peu de...

Merde ! Comment allait-il décrire cette saloperie de poussière ?

— Et un peu de poudre sacrée, ajouta-t-il.

— De qui l'avez-vous obtenu ?

— D'un type qui habite la réserve. Une famille honorable. Il ne souhaite pas que je donne son nom. Il a peur que les vieux qui luttent pour maintenir les traditions ne lui fassent la peau.

— Je vais devoir l'ouvrir pour en déterminer très exactement la valeur.

— Tout à fait ! fit l'Indien qui s'intéressait toujours aux poissons de l'aquarium.

L'anthropologue lui jeta un regard noir. Mais qu'est-ce que c'était que ces deux zèbres ? Un Indien qui s'exprime avec un accent britannique, on aura décidément tout vu !

— Faites pour le mieux, répondit Arnie. Le couvercle s'enlève comme une capsule de bouteille. Ben, ça se passe exactement comme lorsque je l'avais ouvert moi-même.

— Beau travail, cher ami, dit l'Indien. Je me permets de vous signaler qu'il y a un poisson qui affirme que le carquois a été ouvert précédemment.

— Merci bien, Élan Alerte, fit le professeur qui semblait légèrement contrarié.

Il posa sa serviette sur la table, près du carquois, l'ouvrit et en sortit une paire de gants de coton blanc.

— Il serait dommageable de briser l'homogénéité du contenu, dit-il en enfilant les gants. Je préférerais de loin opérer en labo, mais je vous assure que je vais faire très attention.

Tu peux bien piétiner le machin si t'en as envie, pour c'que j'en ai à battre ! pensa Arnie. Mais que se jouait-il entre cet Indien et l'aquarium ?

Le professeur ouvrit délicatement le cylindre de bois et en posa le couvercle sur la table. Il retira les quatre flèches et en étudia la longueur. Quand il en examina les pointes, il s'exclama :

— Mon Dieu ! Élan Alerte, voyez-vous ce que je vois ?

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a à voir ? demanda Arnie. C'est intéressant ou c'est nul ?

L'indien daigna détacher son attention de l'aquarium.

— Extrêmement troublant, en effet.

— Quoi ? Expliquez-moi, fit Arnie.

Le professeur jeta un regard renfrogné à l'Indien avant de porter la flèche sous le nez d'Arnie.

— Vous voyez cette pointe de flèche, monsieur Houston ?

— Oui.

— C'est une flèche destinée à tuer du petit gibier. Mais l'aspect du métal n'est pas celui des pointes de flèches crow.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que ce carquois date de l'époque à laquelle les peuples crow et hidatsa firent sécession. En d'autres termes, ce carquois a une valeur inestimable.

La vision d'une piscine olympique dans le jardin de derrière traversa l'esprit d'Arnie, avec une chiee de gonzesses en bikini autour, en train de s'huiler l'épi derme.

— Comment pouvez-vous être si affirmatif ?

— Pour plus de sécurité il faudrait que je l'emporte à l'université pour une datation au carbone 14.

Le professeur remit la flèche dans le carquois. Il sortit un formulaire de sa serviette.

— Vous comprendrez, monsieur Houston, que l'université ne peut garantir ce carquois à sa juste valeur. Ce que je peux faire, c'est vous laisser un document le garantissant pour une valeur de deux cent mille dollars jusqu'à ce que je vous le rapporte.

Le professeur attendit, le stylo en l'air.

Arnie fit semblant de réfléchir. En fait, il pensait à sa future piscine, qui serait couverte, tout compte fait, avec un jacuzzi rempli de belles filles.

— J'accepte votre proposition, dit-il.

Le professeur commença à rédiger le document.

— Nous vous rapporterons le carquois avant une semaine. Je veillerai personnellement à ce qu'il soit manipulé avec les plus grandes précautions. Si vous voulez bien signer là.

Il poussa le document vers Arnie qui vit, de ses yeux, la somme de 200 000 dollars en gros chiffres noirs. C'est tout ce qu'il avait à vérifier. Il signa et remit le document au professeur qui le rangea dans sa serviette et se leva.

— Bien, je vais aller au labo dès ce soir et commencer à travailler immédiatement. Dès que j'aurai déterminé la datation exacte, je vous appelle.

Il prit le carquois et se dirigea vers la sortie.

— Faites pour le mieux, leur redit Arnie. Au revoir.

— À la revoyure ! fit l'Indien en remontant dans le 4x4. Il ajouta :

— Vos amis les poissons m'ont dit qu'ils souhaiteraient que vous leur passiez une vidéo de Flipper le dauphin. Et qu'ils ne cracheraient pas

sur des miettes de crevettes.

Arnie regarda le Blazer s'éloigner. Une fraction de seconde il se demanda comment il se faisait, alors que le 4x4 était dans un rare état de propreté, que ses plaques d'immatriculation soient recouvertes de boue. Mais c'était un détail sans importance. Le temps était à la fête. Un copain lui ayant donné le numéro d'une fille qui, pour deux cents papiers, débarquait chez vous habillée en sapin de Noël, Arnie pensa qu'il était urgent de retrouver ce foutu numéro et de vérifier si cette poupée était aussi douée qu'on le lui avait dit.

*

Dès qu'ils furent hors du champ de vision d'Arnie, Sam ôta son chapeau à la Indiana Jones et s'en servit pour frapper gentiment Coyote.

— A quoi tu pensais ? Tu sais que t'as failli tout foutre par terre ?

— Les poissons m'ont dit qu'il avait entubé quelqu'un pour lui piquer ce carquois.

— Et nous ? C'est pas ce qu'on lui a fait ?

— C'est pas pareil. C'est un carquois crow.

— Ça te démangeait de lui secouer les puces, hein ? Pourquoi ne lui as-tu pas dit la vérité ?

— Ben, répondit Coyote, je me suis dit que si le bateau que tu lui avais monté fonctionnait, ça ferait une sacrée histoire à raconter plus tard.

— Dois-je prendre ça comme un compliment ? Sam se sentait soulagé. Ils avaient le carquois, ils pouvaient passer à la seconde partie du plan. Sam croyait au pouvoir du carquois tel que Pokey le lui avait expliqué. En fait, tout ce que Pokey avait exigé, c'était d'être cru, et rien d'autre.

— Coyote ? Vas-tu me donner un coup de main pour sortir Pokey de la clinique ?

— On va encore devoir baiser quelqu'un ?

— Ça y ressemble.

— Alors j'accepte, mais je te préviens, j'irai pas avec toi au royaume des Disparus.

Chapitre 33

Les portes

Pokey avait meilleure mine. Quelqu'un lui avait dénoué ses nattes et brossé les cheveux. Il ouvrit les yeux juste à l'instant où Sam entra dans sa chambre.

« Tu l'as ? demanda Pokey.

— Il est dans la voiture.

Coyote entra à la suite de Sam.

— Merde ! Vieux Bonhomme Coyote, ben ça alors !

— Salut, lança Coyote, sais-tu combien de fois t'es mort au juste ?

— Une chiée. Mais je suis fatigué de mourir. L'homme-médecine aussi en a eu plein le dos de chanter le chant de mort pour des prunes. Il a fini par plier bagage. Je crois que je lui filais les jetons.

Pokey sortit une cassette de dessous les draps.

— Il a été sympa, il m'a fait une cassette du chant des morts pour la prochaine fois.

Sam dit :

— Maintenant qu'on a le carquois, qu'est-ce qu'on doit faire ?

— C'est à lui qu'il faut demander ça, répondit Pokey en désignant Coyote.

— Moi j'y vais pas, c'est clair. Sam, t'y vas tout seul, répondit Coyote.

— Mais Samson va avoir besoin d'un homme-médecine pour lui chanter la chanson du carquois ?

— C'est bien pour ça qu'on est là, dit Sam.

— Tu veux dire, Samson, que t'as besoin de moi ? Tu crois que j'ai réellement des pouvoirs maintenant ?

— Les temps changent, Pokey. Oui, j'ai besoin de toi.

— Bon, d'accord. Mais faut me sortir d'ici.

Pokey commença à s'asseoir. Sam l'en dissuada.

— Faut pas que tu marches.

— Samson, merde ! Il me semble te l'avoir déjà dit. J'ai eu la vision de ma mort. Je mourrai tué d'une balle. Pas dans un hôpital. Alors aide-moi à me lever.

Pokey eut du mal à s'asseoir. Sam l'aida à passer les jambes sur le côté du lit.

— Mais t'as raison. J'me sens pas capable de marcher.

Sam se tourna vers Coyote.

— T'avais pas dit que tu nous filerais un coup de main ?

*

La clinique était officiellement fermée pour la journée. Il ne restait plus que deux malheureuses infirmières. Adeline Mangetou attendait dans l'entrée, entourée de ses six gamins, tous plus grippés les uns que les autres. Elle insistait pour qu'ils soient soignés, jurant qu'elle y passerait la nuit s'il fallait en arriver là.

Pour la énième fois l'infirmière, derrière son guichet, était en train d'expliquer que le toubib était parti et ne reviendrait que le lendemain matin quand elle perçut le bruit que fait un cheval qui marche sur du carreau. Elle en laissa tomber son registre. Elle sortit de son bureau et tomba sur un cheval noir que montait un vieillard à demi nu. L'infirmière réintégra son bureau pour éviter d'être piétinée par l'animal derrière lequel courait un homme en veste de velours côtelé.

La pauvre femme traversa la salle d'attente jusqu'à la porte d'entrée qui battait sur ses charnières, totalement détruite par le passage du cheval. Elle vit l'animal s'arrêter près d'un GMC Blazer blanc et ruer un bon coup. Le vieil homme, cheveux au vent, poussa un strident cri de guerre avant de se laisser glisser dans les bras du type à la veste de velours. Puis le cheval se mit à se boursoufler avant de se transformer en homme vêtu de cuir noir. L'infirmière recula, épouvantée. Quelqu'un vint lui taper sur l'épaule. Elle fit un bond de trente centimètres et redescendit en se tenant la poitrine. Adeline Mangetou lui dit :

— Et maintenant, de la place pour mes gamins, vous en avez ?

*

Une fois à bord du Blazer, Pokey demanda à Coyote :

— Et maintenant, comment on fait pour expédier Samson au royaume des Disparus ?

— Tu ouvres le carquois et tu chantes la chanson. Ça va marcher.

Sam demanda :

— Et qu'est-ce qui va se passer ? Qu'est-ce que je vais faire ?

— Ma magie s'arrête là. Tu verras le porteur d'âmes. N'aie pas peur de lui. T'auras juste à lui demander si tu peux ramener la fille.

— Et ce sera tout ?

— T'en fais pas pour le monstre. Le royaume des Disparus, tu verras, c'est pas ce que tu penses.

Coyote baissa la vitre de la voiture.

— Il y a quelque chose que je veux faire. Je voudrais être là, à ton retour.

Et Coyote, instantanément changé en faucon, s'envola par la fenêtre dans la nuit noire.

— Attends ! cria Sam. De quel monstre tu parles ?

Il stoppa la voiture. Pokey rigolait comme un bossu.

— En cheval et en faucon, la même nuit. Tu te rends compte de la veine qu'on a, Samson ?

Sam appuya son front contre le volant.

— Je sais pas si on a de la veine. C'est pas franchement le mot qui me venait à l'esprit.

*

Pokey avait appelé Harlan et ses garçons à Hardin. Pendant qu'ils s'affairaient aux préparatifs d'une cérémonie devant se tenir dans la hutte à sudation, Sam essayait de se convaincre d'ouvrir la porte de la caravane. Pour la première fois depuis bien longtemps il prenait conscience de ses peurs d'enfant relatives aux morts et aux esprits qui n'avaient jamais été vengés. Il hésitait à ouvrir cette porte. Depuis que Pokey lui avait redonné espoir, celui de pouvoir ramener Calliope à la vie, il ne parvenait plus à la considérer comme morte. Il voulait la revoir avant d'entrer au royaume des Disparus. Mais la peur le tenaillait. C'est tout de même curieux, pensa-t-il. J'ai passé des années à vendre de la peur, des journées entières à en parler et maintenant, voilà que j'en ai la trouille. Non, Calliope n'est pas morte, pas vraiment.

Il se décida à ouvrir. D'un coup sec. Puis il entra dans la caravane. Le corps de Calliope reposait dans la bannette située près de la porte au milieu des ustensiles de camping et des cannes à pêche. Seul le visage dépassait de la couverture dont Coyote avait recouvert le cadavre. On aurait juré qu'elle dormait.

Sam prit place dans la bannette à ses côtés. Il déplaça une mèche de cheveux qui lui mangeait le visage. La peau était glacée. Il préféra regarder au loin.

— Je voulais que tu saches...

Mais il ne savait plus quoi dire. Et qu'arriverait-il si elle ouvrait soudain les yeux ? Il avala sa salive avec difficulté.

— Je voulais que tu saches que je ferais n'importe quoi pour toi. Et toute cette mise en scène ne vaudra le coup que lorsque tu seras à nouveau parmi nous. Je me suis caché toute ma chienne de vie et je veux que cette situation cesse. Je voulais aussi te dire que Tortor n'aura pas de problème. Ma famille s'occupera bien de lui. Je serai donc toujours avec toi, d'une manière ou d'une autre.

Sam se pencha et embrassa Calliope.

— A bientôt, dit-il.

Il se leva et quitta la caravane.

De l'autre côté de la cour, un grand feu pétillait. Les flammes léchaient la nuit après avoir chauffé à blanc les pierres qui serviraient à la cérémonie. Pokey prit place dans une chaise de jardin, le carquois bien à plat sur ses genoux, ses prunelles virant de temps à autre au jaune orangé à cause des flammes. Harlan avait hérité du transport des pierres du foyer au puits central de la hutte. Sam et ses cousins le regardaient faire. Après avoir digéré la surprise qu'avait constitué le retour de Sam, Festus et Harry étaient retournés à leur principale activité, à savoir écouter les sempiternelles engueulades entre leur oncle et leur père. Les deux frères avaient hérité de Harlan cette musculature élancée et cette mâchoire carrée de bagarreux. Avec les années Harlan s'était affiné, ses cheveux avaient grisonné, mais à part cela, il était exactement comme lorsque Sam l'avait quitté.

— Les garçons et moi, faut qu'on se lève tôt demain matin. On a du boulot, dit Harlan. On restera pas tard. Tu te souviens de ta promesse, Pokey ? Pas d'alcool, hein ?

— T'en fais pas, je vais pas me soûler, lui répondit Pokey.

Harlan déposa un énorme bloc de pierre dans le puits. Puis il s'essuya la sueur du front.

— Je comprends pas comment le toubib a pu t'autoriser à rentrer à la maison. Hier encore, il donnait pas cher de ta peau et voulait me mettre ta mort sur le dos parce que je refusais ton transfert à l'hôpital de Billings.

— C'est un nul ! dit Pokey. Comment ça se présente ? Le feu.

Harlan arracha encore une pierre au foyer et la chargea sur une fourche pour l'emporter dans le puits.

— Après celle-là, ça va être bon, dit-il.

Puis il défit sa ceinture et commença à se dévêtir. Les autres firent de même, suspendant leurs habits sur le dossier de la chaise de Pokey.

Sam prit le carquois sur les genoux de Pokey pour le porter à l'intérieur de la hutte. Ensuite il revint chercher Pokey et l'aida à se défaire de la chemise qu'on lui avait donnée à l'hôpital. Pokey rampa dans la hutte et s'installa face aux autres déployés en demi-cercle.

— Avant de refermer la porte de la hutte, je dois ouvrir le carquois. Il est si ancien que personne ne connaît la chanson qui l'accompagne. Je vais devoir improviser au fur et à mesure, d'accord ?

Pokey éleva le carquois et commença à chanter une prière afin de remercier les esprits pour cette cérémonie. Il étala sur le sol un morceau de peau de daim où il déposerait le contenu du carquois.

— Je sais pas trop ce qui va arriver mais toi, Harlan, et les garçons, ce serait bien que vous priiez pour que Sam fasse un voyage sans embûches. Il va rechercher une vision qui ne doit pas le conduire au monde des Esprits.

Pokey interrogea Sam :

— Tu es allé la voir ce soir ?

— Oui, répondit Sam.

— Elle est toujours dans la caravane ?

— Oui.

— De qui vous parlez ? demanda Harry.

— T'occupe ! trancha Pokey.

Ils n'avaient pas informé Harlan et les garçons au sujet de Calliope et Coyote.

— On y va !

Pokey jeta des branches de sauge sur les pierres. Il tint ensuite le carquois dans la fumée qui s'en échappait. Puis il l'ouvrit. Il commença à chanter en sortant un à un les objets qu'il déposa sur le petit morceau de peau de daim. Sam ferma les yeux et se concentra sur son voyage au Royaume des Disparus et ce qu'il devait y faire.

Heya, heya, heya, une flèche.

Heya, heya, heya, une autre flèche.

Heya, heya, heya, une autre flèche.

Heya, heya, heya, une dernière flèche.

Heya, heya, heya, une tête d'aigle.

Heya, heya, heya, de la poudre brune.

— C'est quoi cette mixture brune ? demanda Harlan.

— C'que j'en sais, moi ? répondit Pokey. C'est de la poudre brune, c'est tout.

— Peu importe ce que c'est, coupa Festus, l'important c'est que ça a l'air de marcher.

Sam, malgré la chaleur accablante, était secoué de frissons. Ses yeux, grands ouverts, se révoltèrent.

— Je vais fermer la porte, dit Pokey. Et maintenant, vous allez prier, comme vous ne l'avez jamais fait, pour qu'il revienne.

Chapitre 34

Débarrassons-nous des chiens de l'ironie

La chouette campait toujours sur son poteau électrique.

Dans son rocking-chair, Adeline Mangetou lisait le Livre de Job. Elle espérait que cette lecture accélérerait sa digestion. Sur le chemin du retour de l'hôpital ses gamins avaient décidé de manger des crêpes pour le dîner. Et Adeline avait englouti une montagne de crêpes à elle toute seule. Alors forcément, au sein de son estomac, le couple infernal, Madame Marmelade et Monsieur Matièregrasse, se livrait une tumultueuse scène de ménage tandis que les gosses, au fond de leurs lits, tremblaient toujours de fièvre et que Job, de son côté, souffrait aussi le martyr.

Adeline admirait Job qui n'avait jamais renié sa foi. Elle, tout ce qu'elle avait, c'était cette maison remplie de gosses malades, un mari sujet aux gueules de bois, une chouette juchée sur le poteau électrique et une petite difficulté à déchiffrer les petites lettres à travers ses lunettes de soleil. Et Adeline en avait sa dose de tout ce merdier. Elle se sentait prête à en faire un lot et à l'expédier franco de port dans ce coin d'enfer qui lui était réservé. Job, ça c'était un type bien ! Surtout quand on voyait tous les bâtons que Dieu lui avait mis dans les roues. Quand ses sœurs lui parlaient de la Bible, il était toujours question du Sermon sur la Montagne, du Chant à Salomon, des Psaumes, mais jamais, au grand jamais ! des tourments et des fléaux de toute sorte. De plus, ses sœurs ne lui avaient jamais dit que Dieu était raciste. Parce qu'il ne pouvait pas encadrer les Philistins, ça non ! alors qu'Adeline avait une cousine, à Philadelphie justement, une cousine qui, certes, se mettait sans doute trop de fard à paupières, mais cela ne méritait quand même pas d'être maudite jusqu'à la septième génération.

Les pensées religieuses d'Adeline furent brusquement interrompues par une montée de bile. Elle posa sa Bible et alla jusqu'à la cuisine chercher le flacon de Pepto-Bismuth. Elle lutta un bon moment avec le goulot de la bouteille doté d'une sécurité enfant digne de Fort Knox. De guerre lasse avec le goulot, elle alla chercher la hachette qu'utilisait son mari pour désosser les daims. Elle tenait l'instrument à bout de bras quand on sonna à la porte.

Elle se traîna jusqu'à l'entrée et ouvrit. Sur le seuil, Adeline découvrit un type énorme, blanc, vêtu d'un costume bleu pâle, le chapeau dans une main, la serviette d'échantillons dans l'autre, un large sourire béat accroché aux lèvres.

— Je suis désolé de vous déranger, Madame. Je cherchais madame Adeline Mangetou mais apparemment j'ai fait erreur puisque je suis tombé chez une actrice de cinéma.

Adeline se rappela qu'elle avait ses lunettes de soleil sur le nez et les cheveux choucroutés. Elle baissa ses lunettes.

— Adeline Mangetou, c'est moi.

Elle en profita pour jeter un œil par-dessus l'épaule du bonhomme pour vérifier si la chouette était toujours là. Et elle y était ! Adeline en frémit.

— Mais suis-je bête, reprit le gros, bien sûr que vous êtes madame Mangetou. Je m'appelle Lloyd Négoce. Je vends les Remèdes Miracle. Puis-je entrer ?

Adeline le dévisagea.

— Ce serait pas vous qui m'auriez vendu un aspirateur il y a bien longtemps ?

— Vous avez une sacrée mémoire, madame Mangetou. C'est vrai, j'ai longtemps eu l'insigne honneur d'apporter dans les foyers ce rayon de pureté qu'était l'aspirateur Miracle. Au fait, en êtes-vous satisfaite ?

— J'en sais rien, j'ai pas de carpettes.

— Bien répliqué, madame Mangetou ! Quelle est la meilleure façon de ne pas avoir de carpettes sales, sinon que de ne pas en avoir du tout ? C'est un peu ce qui m'a poussé à me tourner vers le produit qui combat le problème numéro un de chaque foyer.

— C'est quoi ?

Lloyd se couvrit le cœur de son chapeau.

— Si vous m'accordez une petite minute de votre précieux temps, vous pourrez cueillir le fruit d'années de recherches.

— Bon, allez-y. Mais ne faites pas de bruit. Mes gosses sont malades et mon mari se repose.

Adeline s'écarta pour laisser passer le gros qui alla prendre place sur le sofa. Elle s'assit face à lui. Son estomac lui donnait bien du fil à retordre. Elle ne put réprimer un rot.

— 'scusez-moi.

— Une petite indigestion, c'est ça, hein ? s'exclama Lloyd comme s'il venait de trouver le remède contre le cancer.

— Vous ne vous doutez pas de la chance que vous avez, continua-t-il, car j'ai là le nec plus ultra des potions qui guérissent l'indigestion la

plus tenace.

Il sortit une fiole brune de sa sacoche.

— Madame Mangetou, permettez-moi de vous présenter le Remède Miracle.

Adeline hésita et dit :

— Mais je sais pas si je peux me permettre de vous l'acheter. Ça fait deux jours que je travaille pas à cause de mes gosses malades.

— Mais alors, vous ne pouvez pas faire l'économie de ce produit !

— Et ça guérit la grippe ?

— La grippe ? Mais quelle grippe ? (Llyod agita le flacon sous le nez d'Adeline.) La grippe n'existe plus quand on a le Remède Miracle. C'est tout, sauf un remède de bonne femme, vous savez. Je tiens là, devant vous, le fin du fin de la recherche scientifique. Le Remède Miracle éradique le croup, les crampes, les ulcères, le chancre et toute les saloperies les plus inimaginables.

— J'hésite encore... dit Adeline.

— Essayez-le et vous n'aurez plus d'hésitation. Le Remède Miracle vous débarrasse de la mauvaise haleine, des gaz intestinaux, des pellicules, du psoriasis, il soigne les maladies mentales et même les gueules de bois consécutives à la prise de peyotl.

— Je ne sais pas si je dois... répondit Adeline.

— Vous ne savez pas quoi ? Madame Mangetou, m'autoriseriez-vous à jeter un œil à votre armoire à pharmacie ?

Sur ces mots Lloyd sortit un sac-poubelle de sa sacoche.

— Mais pourquoi pas ? fit Adeline. Suivez-moi. La salle de bains est par ici.

— Allons-y alors, proposa Lloyd.

Il se leva et accompagna Adeline jusqu'à la salle de bains. Là, il ouvrit l'armoire à pharmacie, prit un flacon de comprimés d'aspirine qu'il mit sous le nez de sa probable future acheteuse.

— Pouvez-vous me dire à quoi cela vous sert, madame Mangetou ?

— A combattre les migraines.

— Terminé ! fit Lloyd en jetant le flacon dans le sac-poubelle.

— Mais...

— Mais quoi ? Grâce au Remède Miracle vos migraines ne seront bientôt plus qu'un lointain souvenir.

Il prit ensuite un tube de Préparation H qu'il expédia également dans le sac-poubelle.

— Idem pour les hémorroïdes, madame Mangetou.

Puis ce fut le tour du sirop contre la toux, des bandes Velpeau, des onguents divers et d'une préparation contre les infections de la

vésicule.

— Attendez ! Ça, j'en ai besoin.

— Mais non ! Avec le Remède Miracle, vous n'en aurez plus besoin.

Adeline prit la mouche.

— Remettez tout en place. Immédiatement !

Lloyd se permit de relever les lunettes de soleil d'Adeline pour la regarder droit dans les yeux.

— Madame Mangetou, vous me dites que vos gosses ont tous la grippe. Mais qu'avez-vous réellement fait pour qu'ils aillent mieux ?

— J'les ai emmenés à la clinique mais on a pas voulu d'eux. Alors j'ai prié.

Lloyd hochait gravement la tête.

— Mais savez-vous que de cela aussi vous n'aurez plus besoin ?

Il repartit à grands pas vers le salon, prit la Bible et la jeta dans le sac-poubelle.

— A quoi bon prier quand on a, à domicile, le Remède Miracle qui soigne les enflures, accroît les capacités sexuelles et réduit le trou de la Sécu ?

— Non, insista Adeline, j'en veux pas de vot'truc.

Lloyd décrocha le crucifix du mur et le tordit avant de le balancer dans le sac-poubelle.

— Ce remède calme la toux, développe la croissance, redonne de l'énergie.

— J'ai dit non, répéta Adeline.

Lloyd prit le portrait de Jésus en trois D qui trônait sur le poste de télé et l'enfourna dans son sac.

— Et il calme les nerfs.

— Je vous dis que non. J'en veux pas.

— Et il soigne l'acné juvénile.

— Non !

— Il éradique les morpions, guérit des errances spirituelles, des empoisonnements au sumac, de la rage et de...

— Non et non !

— Le Remède Miracle, madame Mangetou, débarrasse des chouettes maléfiques.

— Combien ça coûte ?

— Liquide ou chèque ? demanda Lloyd en retombant sur le sofa.

La porte de la chambre s'ouvrit. Adeline vit arriver Milo, son mari, des lunettes de soleil sur le nez. Après chaque cérémonie où il forçait sur le peyotl, il devait porter des lunettes de soleil pendant un jour ou

deux, incapable de supporter la lumière.

— C'est quoi ce bordel, ici ?

— C'est rien. Je parlais avec ce monsieur qui est représentant.

— Quel représentant ? Où tu vois un représentant, toi ?

Adeline se retourna. Il n'y avait plus trace du bonhomme, de sa sacoche à échantillons et du sac-poubelle plein à ras bord. Il ne restait qu'un flacon de Remède Miracle sur la table basse.

— Tiens, chéri, dit-elle, prends un peu de ça. Ça va te faire du bien.

Adeline se sentait déjà mieux.

*

Sam faillit s'évanouir, pris d'un curieux vertige. Autour de lui les bruits s'estompaient, la voix de Pokey lui parut soudain lointaine avant de n'être plus du tout audible. Son estomac se creusa, Sam eut le sentiment d'être dans la plus folle des boucles du grand huit avant d'être totalement écrasé par une incroyable charge. Il chercha les autres du regard. Mais la hutte baignait dans l'obscurité la plus complète. Sam était seul, seul avec le bruit de sa propre respiration.

Des milliers de questions l'assaillirent. Il comprit le lien qui les reliait entre elles. Pour résister il se dit qu'il lui fallait se maintenir dans l'action, sans jamais perdre de vue pourquoi il en était arrivé là. Sam se mit debout et scruta l'obscurité. Une paire d'yeux dorés flottait dans le néant face à lui. Il perçut le souffle d'un animal.

Une plateforme faite de pierre rougeoya dans le lointain. Un curieux personnage apparut en son centre : un corps humain surmonté d'une tête de chien et vêtu d'une sorte de pagne égyptien. A l'exception de ses yeux mordorés, l'homme à tête de chien était tout noir, si noir qu'il semblait capter toute la lumière environnante. Le personnage portait un bâton surmonté de l'effigie d'un faucon. Sam comprit de quelle créature il venait de sentir la respiration : il s'agissait d'une bête de la taille d'un hippopotame dotée de mâchoires de crocodile et d'un corps de lion. La bête reniflait de grands coups et battait l'air, rejetant de petits nuages de buée. Derrière l'homme à tête de chien et cette bête sans nom se dressait une balance géante.

Malgré tous les tourments qu'il venait de vivre Sam sentit une vague de peur lui vriller l'intérieur. Il pensa fuir, mais ne pouvait plus bouger d'un pouce. La lumière provenant du piédestal de pierre éclairait le plus éparpillé des ossuaires humains. Sam réalisa qu'il se tenait sur la pointe des pieds, chaque muscle de son corps bandé.

De son bâton, l'homme à tête de chien frappa le sol de pierre.

— Grimpe dans la balance, ordonna-t-il.

Puis il plissa les yeux et descendit de son piédestal.

— Attends un peu, ajouta-t-il. Tu es encore vivant, toi. Alors va-t'en ! Ici nous ne recevons que les morts. Va-t'en ! Va-t'en !

De tout ce qu'il avait pu voir et vivre d'étrange depuis une semaine, cette créature à tête de chien s'exprimant comme un être humain lui apparut le plus extraordinaire des phénomènes. Et soudain la peur quitta Sam. Toute cette mise en scène était vraiment trop loufoque. On aurait dit une mauvaise pub à petit budget pour des excursions en enfer.

— C'est à vous que je dois demander de l'aide concernant mon problème ? interrogea Sam.

— 'Coute-moi bien. Je t'avais prévenu que de côtoyer mon frère ne t'attirerait que des emmerdements. J'ai dû expédier un agent spécial pour t'aider.

— Quel frère ?

— Coyote. Coyote, c'est mon frère. Il ne te l'avait pas dit ?

— Non. Il n'a jamais fait allusion à son frère. Il m'a dit que je devais trouver le peseur d'âmes.

L'homme à tête de chien ricana.

— Tiens ! V'là la balance. Et moi je suis là. Devine c'qu'y t'reste à faire ? Allez, vas-y, même Einstein y arriverait. J'arrive pas à croire que Coyote ne t'a jamais parlé de moi. Quel ingrat, dit-il en se grattant derrière les oreilles.

Le monstre grogna et Sam recula.

— Ça, c'est Ammut. Il voudrait bien te bouffer.

Sam en frissonna d'horreur.

— Ça peut sans doute attendre. Moi j'étais là pour demander une faveur.

— Mais tu sais même pas qui je suis ! Ce qui me fait le plus mal, c'est que tu ne te doutes pas que je suis capable de sentiments.

— Désolé, répondit Sam. J'ai été un peu bousculé ces derniers temps. Loin de moi l'idée de vous froisser.

Bousculé ? Tu parles ! Je me retrouve à poil, dans un monde surnaturel, en train de parler au dieu de la bouffe pour clébardes alors que j'étais venu pour récupérer la femme que j'aime. Excusez-moi si mes manières vous déplaisent, pensa Sam.

— Je m'appelle Sam Hunter. Et vous ? C'est comment votre nom ?

— Anubis, fils d'Osiris et dieu du monde souterrain.

Il se gratta à nouveau derrière l'oreille, encore plus fort qu'avant.

— Osiris ? C'est égyptien, ça ?

— Oui. Mon peuple vivait dans la vallée du Nil.

— Attends, je comprends pas. Tu viens de me dire que tu es le frère de Coyote ?

— Il a aussi oublié de te raconter ça ? fit Anubis visiblement mécontent.

— Je suis vraiment désolé.

Comment le destin de Calliope pouvait-il tenir dans les mains de ce demeuré canin ? Sam décida de la jouer fine et de ne rien faire ou dire qui puisse irriter le dieu.

— J'aimerais vraiment que vous me racontiez tout depuis le début.

Anubis releva ses longues oreilles.

— C'était il y très longtemps de cela. Le dieu Osiris apprit à son peuple à cultiver la terre et provoqua les inondations nécessaires aux récoltes. Avec son épouse Isis, il régissait le fonctionnement global de la civilisation jusqu'à ce que son frère, Set, d'un naturel méchant, devenu jaloux, ne le tue. Set dépeça le corps en quatorze morceaux qu'il éparpilla dans la vallée du Nil.

— Mais Osiris avait couché avec la femme de Set, tout de même ? Il lui avait donné deux fils à tête de chien, Anubis et Aputet qui, lorsque Set les trouva, furent mis dans des paniers et jetés dans le fleuve. Quand Isis trouva Anubis, elle décida de l'adopter. Quant à Aputet il a dérivé longtemps vers l'ouest jusqu'à débarquer sur cette terre.

L'homme à tête de chien se rengorgea, fier comme un coq.

— Anubis demeura le gentil, le fidèle, celui sur lequel on pouvait compter. Il recolla les morceaux de notre père afin que celui-ci ressuscite. Pour le remercier on lui offrit le boulot de peser les âmes des humains contre la Vérité, et de guider ces gens vers le royaume souterrain. Quant à mon frère, poursuivit Anubis, il a grandi sur une terre sauvage. Il était investi de pouvoirs divins mais n'avait aucun sens de la justice ou du devoir. Tout ce qui lui importe, ce sont les histoires que les gens racontent sur lui. Le reste, il s'en fout. Pas la moindre reconnaissance pour son frère qui lui a sauvé la vie tant et tant de fois. Rien ! Pas une visite ! Que dalle ! Et t'es bien sûr que Coyote ne t'a jamais raconté tout ça ?

Sam ne savait plus quoi dire. Il repensa aux histoires concernant Coyote qu'on lui avait racontées dans son enfance et combien elles collaient avec ce qu'il venait d'entendre.

— Non. Tout ce qu'on m'a dit c'est qu'il donna le bison à mon peuple et lui enseigna à vivre sur cette terre.

— Il a fait tout ça pour en être payé en retour. S'il ne vous avait pas donné les moyens de survivre, comment auriez-vous pu continuer à colporter des histoires le concernant ? Il m'a bassiné pendant des années pour que je lui invente des histoires. Maintenant il est de

retour sur terre dans le seul but de vous utiliser.

Décidément, tout concordait.

— Il m'a pourri l'existence et a tué Calliope pour enrichir ses frasques.

Sam ne parvenait plus à contenir sa colère.

— Tu veux dire qu'il s'est arrangé pour me faire arriver jusqu'ici dans le seul but de colporter de nouvelles histoires ?

— C'est ça ou disparaître comme moi, répondit Anubis en baissant le ton. Il n'y a pas de mots dans la langue de ton peuple pour « ordinateur », « magnétoscope » ou « télévision ». Les mômes ne croient plus aux légendes du passé, aux chasses aux bisons, aux comptages de coups et à toutes ces vieilleries. Tout cela n'appartient plus à leur univers. Coyote a eu peur de disparaître. En créant de nouveaux récits, il se donnait les moyens de faire à nouveau partie du monde des humains. Tu as été l'objet de ces nouvelles histoires qui feront de lui un personnage de premier plan. Il n'en a rien à foutre de ton peuple. Tout ce qu'il veut c'est que vous continuiez à parler de lui. C'est pour cela que j'ai expédié un agent pour qu'il te vienne en aide.

Sam regarda Anubis.

— Le géant noir ? Menthol ? C'est vous qui l'avez envoyé ?

— Il m'appartient. C'est un fils dévoué, mais il ne le sait pas. Je ne peux plus aller dans ton monde parce que je suis mort. Alors j'ai envoyé le Noir pour t'aider. Il m'appartient comme tu appartiens à Aputet.

— J'appartiens à Aputet ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Tu es né de ses histoires et pour continuer à les répandre.

— Il veut que les petits enfants colportent des massacres de femmes innocentes ? Tu dis qu'il pense que c'est bon pour un peuple ?

— Bien sûr. Il se fout du reste. Tant que les légendes seront racontées le peuple restera uni. Il dit souvent qu'un peuple a besoin de temps en temps d'un exemple sordide, que ça lui ravive l'honneur et donne un coup de neuf à sa fierté. Moi, vois-tu, j'ai toujours essayé de faire le bien mais mon peuple a disparu à cause de ça, englouti par le christianisme.

— Sais-tu comment l'histoire va se terminer ? demanda Sam. Est-il possible que je ramène Calliope avec moi ? Elle n'a strictement rien fait de mal.

— Je jauge l'âme des morts, je la mets dans la balance avec la Vérité dans l'autre plateau. S'il y a équilibre, alors l'âme peut continuer sa route. Sinon, c'est Ammut qui la bouffe.

En entendant son nom le monstre se manifesta.

— Je suis coincé là à faire ce boulot de merde pendant que mon

frère se balade à travers le monde et prend du bon temps. C'est pas juste.

Sam insista.

— Autorise-moi à ramener la fille. Elle n'y est pour rien si Coyote est un sale con.

— Non, dit Anubis. Il faut que la leçon porte, que Coyote comprenne sa douleur. Il n'a jamais appris à sacrifier quoi que ce soit.

— Laisse-la vivre et j'irai de par le monde parler de toi. Partout on se souviendra de toi. Les gens me croiront.

— J'ai trop souvent entendu ce discours, répondit le dieu d'un ton moqueur. « Alors réapparut le frère de Coyote qui terrassa ce dernier à quatre reprises, etc. », mais on ne cite même pas mon nom. Alors, à quoi bon ?

— Je t'en supplie, dit Sam.

Anubis secoua doucement la tête.

— Non, c'est impossible. Retourne dire à mon frère qu'il doit apprendre à se sacrifier pour son peuple. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir.

Le dieu à tête de chacal se leva et quitta le piédestal pour l'obscurité, le monstre sur ses talons.

— Attends ! cria Sam tentant de le rattraper. Le piédestal disparut dans le noir. Sam comprit l'immensité de son chagrin comme le sol se déroba sous lui.

*

Un peu avant l'aube Coyote rampa à l'intérieur de la hutte et prit place à côté de Pokey. Le corps de Sam était secoué de tremblements et ses yeux toujours révulsés. Il fut pris de convulsions comme si on lui avait branché des électrodes. Ses yeux revinrent à la normale. Quelqu'un ouvrit la porte de la hutte, ce qui permit à la lumière naissante du jour d'y pénétrer.

— Comment va mon frère ? interrogea Coyote.

Sam prit Coyote à la gorge.

— Salaud ! Fumier ! Tu l'as tuée pour tes légendes de merde !

Pokey enserra Sam par-derrière.

— Non, Samson ! lâcha Pokey qui avait un mal de chien à maintenir son neveu. Tu sais que ton voyage a duré toute la nuit ? Harlan et les garçons sont partis. Il y a un type qui dit s'appeler Fresher Menthol qui a appelé pour toi. Il a dit qu'on te prévienne que des motards allaient débarquer pour reprendre l'enfant et qu'ils seraient là au lever

du soleil.

Chapitre 35

Les chiens fous se préparent à mourir

Ce voyage au royaume des Disparus avait ôté à Sam ses derniers espoirs de revoir un jour Calliope vivante. Il se sentait comme un nerf à vif. Toujours nu, il sortit en courant de la hutte pour plonger dans le feu où Harlan avait chauffé les pierres de la cérémonie.

— Arrête ! lui cria Pokey.

Sam prit de la cendre pour se l'écraser sur le visage et la poitrine. Puis il traversa la cour et entra dans la maison, Coyote et Pokey sur les talons.

Ils le trouvèrent dans le salon en train de décrocher la lance à bison de son support mural. Les femmes et les enfants s'étaient retranchés dans les chambres. Pokey les entendaient pleurer. Coyote prit Sam par les épaules.

— Arrête ! S'il te plaît.

Sam hurla et tourna sur lui-même, la lance à la main. Il fit une belle estafilade avec la pointe d'obsidienne dans la poitrine de Coyote. Le Roublard tomba à la renverse. Le sang se mit à couler de sa blessure. Sam quitta la maison en courant.

Coyote se remit debout. Il se rua jusqu'à la porte et vit Sam enjambrer la clôture du champ voisin. Puis Sam sauta sur le dos de l'alezan et lui empoigna fermement la crinière. Il piqua des deux et frappa la croupe du cheval avec la lance. L'animal partit d'un coup, sauta la clôture, emportant le barbelé avec ses antérieurs.

— Sam, reviens ! gueulait Coyote.

Sam fit cabrer le cheval et regarda le Roublard. Pokey avait rejoint Coyote sur le seuil de la maison.

— Sam, fais pas le con ! cria Pokey.

— J'en ai marre de toujours avoir peur. Ceci est un bon jour pour mourir.

Sam frappa les flancs du cheval avec son arme et partit au galop sur la route.

— Pokey, va à la barrière, cria Coyote qui courait déjà vers le champ.

Il sauta la clôture à son tour. L'appalouza, mort de trouille, se

réfugia à l'autre extrémité du pré.

— Allez viens, petit, lui dit Coyote.

Le cheval s'arrêta net, comme capturé par un lasso invisible. Il fit demi-tour et galopa vers le Roublard qui prit le temps de le calmer avant de l'enfourcher.

Pokey ouvrit la barrière et Coyote se lança à la poursuite de Sam.



Avait-on jamais croisé un tel aréopage de psychopathes obtus, bornés et aussi repoussants que ce matin-là ? Que cette double colonne, composée d'une quarantaine d'individus aux instincts les plus pervers, montés sur des Harley Davidson vrombissantes, qui pénétraient sur la réserve crow ? Après avoir quitté la nationale 90 à la hauteur de la station-service du père

Wiley, ils avaient obliqué en direction du village. Lonnie Ray Inmam roulait en tête, immédiatement suivi de Bonner Newton et de Bricolo. Derrière, venaient la bande de Santa Barbara au grand complet puis d'autres Hell's Angels issus de clans rencontrés lors de la concentration, tous mus par la même idée de vengeance.

Une fois en ville, certains commencèrent déjà à perdre de leur superbe, échangeant des regards inquiets. S'ils connaissaient tous le but de leur venue dans la réserve, à savoir récupérer le fils de l'un d'eux, aucun ne savait, maintenant qu'ils étaient à pied d'œuvre, comment s'y prendre. De n'apercevoir âme qui vive sur les trottoirs à cette heure matinale les déranginga. Qui impressionnaient-ils puisqu'il n'y avait personne à impressionner ? L'ambiance tourna rapidement à l'angoisse collective, notamment pour ceux d'entre eux peu habitués à porter un holster à l'épaule et que la chose irritait sous les bras.

A l'entrée du village, près du bureau de tabac, Lonnie fit signe à la colonne de stopper. Son regard parcourut la rue principale. Il était toujours à la recherche de la Datsun de Calliope. Suite au bruit assourdissant des pétarades exagérées des motos quelques lumières s'étaient allumées derrière les rideaux et des visages inquiets étaient apparus aux fenêtres. C'est lorsque Bonner Newton arrivait à la hauteur de Lonnie pour discuter de la suite immédiate à donner aux événements qu'ils entendirent le cri de guerre.

Lonnie et Bonner aperçurent deux cavaliers qui fondaient sur eux, l'un agitant une lance au-dessus de sa tête. Bonner fut le plus rapide à réagir. Il fit un geste pour dégainer son pistolet mais un coup de feu partit sur sa gauche et le pauvre Ange de l'Enfer vit son compteur de vitesse exploser. Bonner reçut mille éclats de verre et de métal.

— Je serais toi, je laisserais c't'engin là où il est, fit une voix qui

venait du ciel. Et j'éviterais de bouger un seul poil du cul.

Bonner aperçut sur un toit un individu qui le tenait en joue avec un fusil à lunette. Et les cavaliers avançaient toujours vers la colonne de motards. Un des Hell's chercha à dégainer son feu mais une balle pulvérisa son phare. Il y avait donc un second tireur embusqué de l'autre côté de la rue. Les motards levèrent tous les yeux au ciel. Quatre fusils à lunettes les observaient.

— Avec c'te flingue j'suis capable de volatiliser une puce sur le cul d'un moucheron à deux cents mètres, cria Harlan, alors vous laissez votre artillerie là où elle se trouve, d'accord ?

Sam poussa un nouveau cri de guerre, long et strident.

— Mais y va pas s'arrêter, ce con ? pesta Bricolo qui eut le temps de dégainer et tirer avant que Harlan le désarçonne de sa moto en lui collant une balle dans l'épaule.

Au loin Coyote porta la main à sa poitrine et glissa de sa monture, rebondissant sur le bord du fossé. Pris de panique Bonner Newton laissa choir sa bécane et plongea dans le caniveau les mains sur la tête. Lonnie vit le cavalier fou, couvert de cendres et de sueur, arriver droit sur lui. Sam n'était plus qu'à quelques mètres de lui lorsqu'il leva sa lance. Lonnie porta la main à son arme. Sam, accroché à la crinière, lança le cheval sur la moto. Un sabot atteignit Lonnie en pleine poitrine, un second lui emporta un morceau de l'oreille droite avant que le cheval n'atterrisse derrière lui au milieu des motards. Sam sauta de sa monture, fonça sur Lonnie et leva sa lance face à l'Ange aux yeux écarquillés par la peur.

— Samson, hurla Harlan, non !

Sam cria à s'en arracher les poumons. A la toute dernière seconde il dévia la trajectoire de sa lance. De l'extrémité aveugle de l'arme il frappa Lonnie à la poitrine.

— Tire-toi ! lui dit-il.

— Voilà, c'est ça, fit la voix de Harlan. Chacun va gentiment remonter sur sa moto et repartir là d'où il vient, c'est bien compris ? Le premier qui fait un geste déplacé, on le sèche. Pigé ?

Les motards étaient totalement désemparés. Festus, Harry et Billy Deux Fers à Repasser les tenaient toujours en joue. Bonner Newton se remit sur pied.

— Demi-tour ! ordonna-t-il.

Il jeta un œil à Lonnie.

— Assure-toi que Bricolo peut encore conduire et tirons-nous de ce putain de traquenard !

Sam redescendit la rue principale pour secourir Coyote. Le Roublard était vautre, nu, couvert de boue, dans le fossé, une jambe repliée sous

lui. Du sang s'échappait d'une blessure à la poitrine. Il avait le souffle court et saccadé. Sam se pencha et lui tint la tête. Coyote ouvrit doucement les yeux.

— C'est le dernier coup, dit-il. Tu as compté le dernier coup. Maintenant une nouvelle ère va commencer.

Le Roublard toussa et du sang vint humecter ses lèvres.

Sam se sentait vidé de tout. Il entendit un klaxon au loin et Harlan qui disait :

— Allons le chercher.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Sam.

— Continuer à colporter les légendes, murmura Coyote avant de fermer les yeux et de cesser de respirer.

Sam relâcha tout doucement la tête du Roublard et s'allongea à ses côtés dans le fossé. Il entendit la voiture qui s'arrêtait à leur hauteur mais ne bougea pas. Il y eut le bruit de la porte qu'on ouvre, des pas, des mains qui le soulevaient de terre. Quand il ouvrit les yeux il découvrit le visage salement amoché d'un géant noir au regard mordu.

— Comment tu te sens ? lui demanda Menthol.

Sam ne répondit rien. Il sentit qu'on le chargeait dans une voiture.

— J'te ramène à la maison, précisa Menthol.

Sam se retrouva assis dans la limousine à fixer le tableau de bord. La porte était restée ouverte. Quelqu'un vint à sa hauteur et dit :

— Tu as bien belle allure, Chasseur Solitaire.

Sam leva les yeux et reconnut Billy, qui avait vieilli, certes, mais était resté mince et définitivement le même.

Sam laissa échapper un pâle sourire et dit :

— Tu n'as plus les traits du visage aussi tourmentés qu'avant.

— Je sais, répondit Billy, c'est parce que je ne suis plus puceau. C'est pas vieux, ça date de la semaine dernière seulement. Mais on s'en fout. Quand on a attendu ce moment pendant trente-cinq ans, tu sais, on finit par ne plus compter...

Sam tourna le regard pour cacher ses larmes. Billy lui dit :

— Le grand type, là, il va te ramener à la maison. Je passerai te voir quand les choses se seront tassées.

— C'était un bon jour pour mourir, répondit Sam en hochant la tête.

— Sacré Sam, on peut dire que t'as toujours su trouver les mots justes pour remonter le moral. Mais promets-moi d'arrêter de faire le con quand même, O. K. ?

Billy serra l'épaule de Sam, ouvrit la porte arrière de la limousine pour permettre à Menthol d'allonger Coyote sur la banquette, puis il

referma la portière.

Menthol vint s'asseoir derrière le volant. Il mit la clé dans le contact et marqua un temps d'arrêt. Le regard dans le vague il dit à Sam :

— Je suis vraiment désolé. Ton oncle m'a dit pour la fille. Moi, ils m'ont salement tabassé. J'ai fini par leur avouer où vous alliez. J'ai merdé sur ce coup-là. Je m'en veux, tu sais. Si je pouvais faire quoi que ce soit pour réparer...

— Comment as-tu pu te libérer ?

— Ils ont trouvé ma carte professionnelle. Ce qui leur a foutu la trouille, c'est toutes ces histoires qu'on raconte, comme quoi les casinos seraient propriété de la Mafia en sous main, etc. Ils ont eu peur de représailles éventuelles. J'ai appelé le casino. Ils m'ont donné le numéro de ton boulot et ta secrétaire m'a donné celui de ta famille à la réserve. Je les ai prévenus dès que j'ai pu.

Sam ne fit aucun commentaire. Menthol se mit en route et partit en direction de la maison du clan des Chasseurs Solitaires.

Sam demanda enfin :

— Qu'est-ce que tu vas faire du corps de Coyote ?

— J'en sais rien. Mais je vais trouver une solution. Tu sais, depuis deux jours, j'ai dû en improviser des solutions...

Sam se tourna vers Menthol et vit le regard mordoré encadré au beurre noir.

— On t'a raconté ce qui s'est passé ? Qui on est ?

Menthol acquiesça.

— Qui on est ? Bonne question. Jusqu'à hier j'étais une espèce de médiateur dans un grand casino et aujourd'hui, que suis-je ? Un voleur de limousine ?

— Mais t'as guère eu le choix. N'y pense plus. C'est terminé à présent. T'es libre !

— Vas-y, c'est ça. Mets-moi tout sur le dos, fit Menthol en souriant.

Sam chercha au fond de lui-même et trouva qu'il lui restait un bout de sourire en magasin. Ils approchaient de la maison du clan des Chasseurs Solitaires. Menthol gara la limousine dans l'allée.

— Tu veux un coup de main ?

— Non, ça va aller, répondit Sam sans savoir de quelle aide il pourrait bien avoir besoin.

Il ouvrit la portière et demanda au géant :

— Où vas-tu aller maintenant ?

— J'en sais rien. Je vais laisser les événements me guider. Mais je crois que je vais aller du côté de San Diego.

— Tu peux rester ici si tu veux.

— Non merci. J'ai un truc à terminer.

— Quand tu en auras besoin : n'oublie pas que le chiffre sacré est quatre. Tu sauteras quatre fois au-dessus du corps.

— Et je suis supposé savoir de quoi tu parles ?

— Tu comprendras en temps voulu. Bonne chance !

Sam sortit de la voiture et, debout dans le milieu de l'allée, il regarda Menthol s'éloigner. Bon, ben voilà. Il avait survécu et n'avait nulle part où retourner. Il se sentit comme mort de l'intérieur.

Il fit demi-tour et prit le chemin de la maison. Sur le pas de la porte, Cindy et une autre femme l'attendaient. Étant donné l'horreur qui se lisait sur leurs visages il se dit qu'il devait vraiment être effrayant, tout nu, couvert de suie, de larmes et de traînées de sueur. Il les salua de la main puis il décida d'aller à l'arrière de la maison pour se décrasser dans le baquet situé près du sauna.

En passant près de la caravane il entendit la porte s'ouvrir et leva machinalement les yeux.

Calliope sortit de l'Airstream.

— Bonjour Sam. Tu sais que j'ai fait le plus étrange des rêves ?

La jeune femme jeta un regard circulaire.

— Tu crois vraiment que j'ai atterri chez la fée Carabosse ? ajouta-t-elle.

Sam ferma les yeux et enlaça Calliope. Il la tint longtemps serrée contre lui, passant du rire aux larmes et à nouveau au rire, heureux d'être, enfin, de retour parmi les siens.

Coyote et le cow-boy

Un jour, il y a très longtemps de cela, Coyote se promenait quand il rencontra un cow-boy. Assis sur son cheval l'homme se roulait une cigarette. Coyote le regarda sortir sa petite blague et du papier gommé de sa poche de poitrine. Le cow-boy versa un peu de tabac sur la feuille de papier, tira sur les cordons de la blague avec les dents et la remit dans sa poche de chemise. Puis il commença à rouler le tabac dans le papier, le lécha et se planta enfin entre les lèvres la cigarette qu'il alluma avec une allumette.

Coyote avait souvent fumé le calumet, mais il n'avait jamais rien vu de plus extraordinaire qu'un cow-boy roulant une cigarette.

— *Je voudrais savoir faire ça, dit Coyote. Laisse-moi essayer.*

— *Impossible, répondit l'autre.*

— *Pourquoi c'est impossible ?*

— *Parce que tu n'as pas de poche de poitrine pour mettre ta blague à*

tabac.

En ces temps reculés Coyote, qui ne portait pas de chemise, regarda la chemise du cow-boy, puis sa poitrine nue.

— Mais je peux m'ouvrir la poitrine.

— Alors, qu'attends-tu ? dit le cow-boy en dépliant son couteau de poche qu'il tendit à Coyote. Coyote examina à nouveau la poche de la chemise afin de bien prendre la mesure de l'ouverture, et s'entailla la poitrine. Il fut très surpris de ce qu'il venait de faire et en mourut sur-le-champ. Le cow-boy récupéra son couteau et déguerpit au galop.

Quelque temps plus tard, le frère de Coyote trouva le Roublard aussi mort qu'on peut l'être. Il sauta à quatre reprises par-dessus le cadavre et Coyote se releva comme s'il ne lui était rien arrivé.

— T'as pas pu t'empêcher de recommencer, dit le frère de Coyote en secouant la tête. Si tu dois vivre au milieu de ces Blancs, il va falloir que tu apprennes beaucoup de choses. C'est pas parce que tu t'entiches de quelque chose que c'est nécessairement bon pour toi.

— Mais je sais tout ça, répondit Coyote.

Chapitre 36

Il n'y a pas de remède pour guérir un cafard de coyote

On racontait autrefois chez les Crows qu'il n'y avait jamais d'orphelins. Et aujourd'hui encore, si quelqu'un séjourne dans la réserve, il sera adopté par une famille, quelle que soit sa race. Imaginer quelqu'un sans famille attriste profondément les Crows. Quand Samuel Hunter redevint Samson Chasseur Solitaire il prit conscience qu'une famille, qu'un clan entier l'attendait, tout autant qu'une certaine femme blanche mère d'un petit enfant.

— On n'avait pas trop d'Indiens blancs dans le quartier, tu sais ? dit Pokey.

Bien qu'il se soit à jamais défait de son ancien nom et de la vie qui allait avec, Sam gardait ses vieilles habitudes de juger les gens sur la mine. Il put ainsi constater sur chacun des visages des membres de sa famille que tous l'aimaient et l'attendaient. Sam redevint tantôt rapide et intelligent, tantôt très simple dans ses jugements au hasard des besoins. Quand il s'en alla représenter son peuple auprès d'envoyés du gouvernement il revêtit le costume traditionnel et se planta une plume d'aigle dans les cheveux. Mais quand il revint dans la tribu pour faire le compte rendu de sa visite aux autorités il sortit de la naphtaline un costume de chez Armani et attacha sa Rolex au poignet... bien qu'elle ne fonctionnât plus depuis longtemps. Il se disait que c'étaient là les attributs que son peuple rêvait de le voir porter. Lors des cérémonies dans la hutte à sudation, il lui revint l'honneur de verser l'eau sur les pierres et la responsabilité de maintenir les traditions. Il programma un ordinateur en langue crow. C'est ainsi que, bien qu'âgé de quatre-vingts ans, Pokey put enfin apprendre sa propre langue.

Sam changeait d'attitudes quand il lui prenait l'idée de raconter les vieilles histoires du passé, comment Vieux Bonhomme Coyote avait fait le monde, et prendre l'apparence de n'importe quel animal, ce qu'avaient fait Lapin et Corbeau et tout le peuple des animaux. Dans ces instants-là, Sam prenait les mimiques du Roublard, passait du sourire au rire, éructait, et dans ses yeux brillaient toutes les flammes de l'enfer. Quand il racontait les nouvelles histoires, celle du Crow qui avait oublié qui il était, celle de l'homme d'affaires japonais qui avait

sauvé la vie d'un vieux shaman, celle du Noir qui avait aidé à kidnapper un enfant blanc, toutes les combines de Coyote pour ramener un Crow au bercail, alors Sam adoptait un ton de douceur mélancolique, ses yeux s'écarquillaient, redoublaient d'intensité, comme si la vie devenait une divine surprise. Et quand il racontait l'histoire du voyage au royaume des Disparus, celle du frère de Coyote qui avait permis à Calliope de ressusciter parce que Coyote avait donné sa vie pour elle, Sam prenait un ton si tragique que ceux qui pouvaient douter se mettaient à croire en voyant sur le dos de Calliope la cicatrice de la balle qui l'avait tuée. Malgré ses nombreuses facettes, Sam n'oubliait jamais ni qui il était, ni son bonheur retrouvé.

Plus tard Calliope se trouva enceinte et l'équilibre de Sam en fut mis à mal. Il demeura nerveux, anxieux jusqu'à la naissance de la petite fille qui avait hérité des yeux marron foncé de sa mère, et non pas de ceux dorés d'un Roublard. De son côté Tortor grandissait. Il comprit rapidement qu'il pouvait faire peur à son père adoptif en se cachant dans les endroits les plus insolites ou en imitant le hululement du coyote. A cause de cela il subit souvent les sermons de son grand-oncle Pokey sur le respect dû aux aînés.

Au printemps de ses neuf ans, Tortor partit avec son père pour subir son premier jeûne, à l'endroit où Pokey avait conduit Sam en son temps. Au cours du voyage dans la vieille camionnette de Pokey, Sam apprit à Tortor les moyens d'entrer dans le monde des Esprits.

— Ah ! Une dernière chose, dit Sam avant d'abandonner le garçon, si un gros type dans une voiture bleue se pointe par ici et te propose une balade : tu refuses ! Compris ?

Ce que vit Tortor au cours de ce rite initiatique, ce qu'il devint en grandissant, l'histoire ne le dit pas. Mais on se doit de mentionner que plus il vieillit et plus ses yeux passèrent du marron foncé au mordoré.

Comme disait Pokey en rigolant :

— La magie du Coyote, aux Blancs, ça peut pas leur faire de mal

Chez les Indiens des plaines, Sioux, Cheyennes, Mandans, Arapahos, Lakotas, etc. « compter le coup » consistait à surprendre un ennemi et à le toucher du bout d'un bâton ou de l'extrémité aveugle d'une lance. Ce geste était vécu par l'ennemi comme la pire des humiliations. (N.d.T.)

« Enculé » en espagnol. (**N.d.T.**)